



Eté Meurtrier à Pont-Aven

Josso, Yves

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Yves Josso Été meurtrier à Pont-Aven

GRANDS DÉTECTIVES

10
18



RESUME

En cet été 1886, Paul Gauguin se rend pour la première fois à Pont-Aven, célèbre village qui accueille depuis longtemps déjà des peintres de tous les horizons. C'est dans cette atmosphère d'émulation artistique que Clémence va passer ses vacances au manoir de Rosmadec. Mais le meurtre d'un jeune modèle de la région vient ternir son séjour, d'autant que le principal suspect se révèle être Gildas, son ami d'enfance. Eprise de justice et certaine de l'innocence de son ami, elle va mener sa propre enquête.

La jeune peintre consacrera son temps à rechercher le coupable, mais profitera aussi de son été parmi les siens pour perfectionner son art aux côtés du maître.

YVES JOSSE

ÉTÉ MEURTRIER À PONT-AVEN

Les enquêtes de Clémence de Rosmadec

Sur l'auteur

Parolier, comédien, scénariste pour le grand écran et la télévision, nègre, rewrite dans de nombreux magazines people, auteur de textes radiophoniques, directeur d'une usine frigorifique, Yves Josso a exercé bien des métiers! Il a aussi publié des carnets de voyage aux éditions Équinoxe en 2005, ainsi que plusieurs romans écrits sous le pseudonyme Vonnick de Rosmadec. Avec *Été meurtrier à Pont-Aven* et *La Noyée du pont des Invalides*, il inaugure aujourd'hui une nouvelle série Grands Détectives mettant en scène les trépidantes aventures de Clémence de Rosmadec, une jeune peintre bretonne, à la fin du XIX^e siècle.

Du même auteur

aux Éditions 10/18

► ÉTE MEURTRIER A PONT-AVEN, N° 4020

LA NOYEE DU PONT DES INVALIDES, N° 4021

CHAPITRE PREMIER

Le cabriolet, parvenu au *kalvar bihan*,¹ quitta la route carrossable à Mesmeur pour se jeter à une allure folle dans le chemin creux menant au manoir de La Josselière.

— *Ma Doue! Sotnay, an dimezell*.² .. lâcha un homme âgé appuyé sur sa faux en frappant le sol de son sabot. Un jour, elle va verser, la demoiselle de Rosmadec. C'est pas un train de chrétienne, ça, mais de gredin saoul, ya³ !

L'eût-elle entendu que Clémence n'aurait pas tenu compte de l'avertissement du vieux Louis, le plus âgé des journaliers de sa grand-mère. Elle était si heureuse, si emportée par les pensées diverses qui se bousculaient dans sa tête et dans son cœur que la prudence n'était pas son souci du jour.

Presque debout, telle une héroïne de Fenimore Cooper conduisant un chariot poursuivi par des Indiens, la jeune fille criait des encouragements à sa jument tout en lui caressant le dos des rênes qu'elle avait bien en main.

— Allez, Joyeuse, allez, il faut que je lui dise. Je veux qu'elle soit la première à l'apprendre.

Plus sage que sa maîtresse, la jument, luisante de sueur, connaissait les dangers du chemin plein de trous et de bosses et ralentissait d'elle-même le train sans se soucier de l'exaltation de sa conductrice. Les longs cheveux roux de la jeune fille s'étaient défaits et flottaient sur ses épaules solides, descendant jusqu'à la taille qui n'avait besoin d'aucun corset pour mettre en valeur son torse souple. Ses jeunes seins étaient emprisonnés sous un corsage à petits boutons de nacre qui avait été d'un blanc immaculé avant que la poussière de la route ne le fasse tourner au gris.

Un dernier virage au « pommier sanglant », nommé ainsi après que son grand-père avait eu la narine droite à moitié arrachée par une branche folle, et Clémence pénétra dans la majestueuse allée de hêtres pourpres qui menait au manoir de ses ancêtres.

Les jambes écartées tel un cocher soucieux de conserver son équilibre, les bottines calées sur des pièces métalliques émergeant du plancher, la jeune fille

força Joyeuse pour un dernier galop. Cette fois la jument ne se fit pas prier.

Le grincement des courroies, des anneaux et des essieux de la voiture à cette allure, les mouvements réguliers d'avant en arrière répercutés par le cheval à son attelage, donnaient à Clémence l'impression de voguer sur l'océan à la barre du bateau de son frère lorsqu'il enfournait dans des vagues pleines et rapprochées.

Clémence était heureuse, tout simplement heureuse.

Parvenue au bout de l'allée, elle n'eut pas besoin de tirer sur les guides pour ralentir sa bête. Celle-ci se mit au trot puis au pas pour passer le portail à deux voûtes et pénétrer dans la cour du manoir.

La propriétaire des lieux ne supportait pas qu'un attelage ou même un simple cavalier pénétrât dans ses murs comme un « bandit de grand chemin ». Sauf, ajoutait-elle pour montrer son goût de la nuance, « s'il y avait mort d'homme ».

Or, en cette belle fin d'après-midi de juin 1886, rien ne laissait présager que le domaine pût connaître la moindre tragédie. Le plus grand calme régnait dans la propriété. La senteur sucrée et douceâtre des lilas mauves du mois de mai s'était évanouie pour laisser l'air du parc se charger des effluves délicats de la roseraie. Cet ensemble floral aux multiples espèces, qui aiguisait l'envie des propriétaires des demeures voisines, s'étendait sur plusieurs dizaines de mètres, décorant une allée enveloppée de ce berceau bariolé et embaumé menant à la chapelle. D'ordinaire, Clémence aimait prendre le temps d'écouter et de débusquer les fauvettes et les rouges-gorges qui nichaient parmi les fleurs, mais, ce jour-là, l'heure n'était pas à la rêverie.

Elle sauta en marche du cabriolet et monta le perron en courant, sans plus se préoccuper de Joyeuse qui, docile, s'en alla toute seule vers les communs et l'abreuvoir pour s'y faire dételer et se désaltérer.

— Bonne-maman, bonne-maman! Où êtes-vous?

Emportée par son élan, Clémence bouscula Maria qui se trouvait dans le vestibule à épousseter la « Vénus callipyge » sculptée en son temps par le père de la jeune fille. La vieille servante virevolta et tomba assise dans l'un des fauteuils Voltaire qui encadraient l'escalier.

— Ta grand-mère est à la bibliothèque, Clémence. Mais recoiffe-toi! On

dirait une bohémienne.

La jeune fille éclata de rire, mais suivit les conseils de celle qui avait été sa bonne lorsqu'elle était enfant, avant d'occuper plusieurs emplois en un seul: femme de chambre, couturière et gouvernante de la très respectable maîtresse de maison. Maria remit en place sa coiffe légèrement dérangée par le coup d'épaule de sa protégée et suivit d'un regard ému et admiratif la jolie silhouette qui gravissait les degrés en chêne.

— Faudrait pas que ça grandisse et pourtant il le faut! grommela-t-elle avec une tendresse bourrue.

Sans prendre la peine de frapper, Clémence poussa la porte de la bibliothèque donnant sur le palier du premier étage et surgit dans la pièce.

— Bonne-maman, il est...

Eulalie de Rosmadec avait horreur d'être surprise alors qu'elle savourait la lecture de feuilletons qui ressemblaient autant à la grande littérature qu'une musique populaire à une fugue de Bach. Elle le savait. Mais voilà, « Madame Mère », ainsi qu'elle avait décidé de se faire appeler par son entourage, aimait les histoires à l'eau de rose.

Elle arracha d'un geste brusque la main d'ivoire au long manche avec laquelle elle se grattait le dos non sans volupté et l'abattit sur la table marquetée où reposait son livre. Son chat persan bondit de ses genoux pour gagner un lieu plus paisible.

— Clémence-Marie, vous manquez à tous les usages! Quelle est donc cette façon de faire irruption sans en être priée? Regardez, vous avez dérangé Roumahou. Reviens, mon beau chat...

— Mais, bonne-maman...

— Il n'y a pas de « bonne-maman » qui tienne. Sortez et recommencez votre entrée. Auriez-vous oublié vos classiques?

La jeune fille savait que lorsque sa grand-mère l'interpellait par son prénom en son entier et, qui plus est, la voussoyait, il ne faisait pas bon lui tenir tête. Elle se plia donc aux exigences de son aïeule, sortit, referma la porte, toqua trois petits coups et attendit que sa grand-mère eût lancé, d'une voix qui se voulait menaçante, son fameux « Qui va là? » pour entrebâiller la

porte et y passer la tête.

— Faribole, tête folle! dit-elle d'une voix qui se voulait apeurée.

— Falbala, tête de bois! Tu peux sortir du bois et pénétrer chez moi. Le loup ne t'y mangera pas.

Ce rite créé alors que Clémence avait tout juste huit ans témoignait, parmi bien d'autres fantaisies, de la complicité qui régnait entre la vieille dame et sa jeune descendante.

Celle-ci se précipita dans la « pièce aux livres », embrassa sa grand-mère sur le front et s'assit sans cérémonie sur son prie-Dieu recouvert de velours grenat.

— Il vient d'arriver. Je l'ai vu, je l'ai vu débarquer du coche!

— Mais de qui me parles-tu avec tant d'enthousiasme? Qui te met dans un tel état de nervosité?

Clémence saisit les mains de sa grand-mère et les porta à ses lèvres.

— Mais de Gauguin, bonne-maman! Paul Gauguin, l'ami de Pissaro, de tous les grands peintres qui montent, qui montent!

— Comme la petite bête?

Toute à l'importance de la nouvelle qu'elle apportait, Clémence ne perçut pas la plaisanterie de sa grand-mère.

— Comment? Quelle petite bête?

La douairière en riant fit jouer l'index et le médium de sa main droite.

— Celle qui monte, qui monte!

Clémence rugit, vexée. Sa grand-mère, s'en apercevant, relança bien vite la conversation sur ce Gauguin dont sa petite-fille, apprentie peintre, faisait tant de cas. Elle fit mine de chercher dans ses souvenirs.

— Gauguin, Gauguin, voyons un peu... N'est-il pas le petit-fils de Flora Tristan, cette révolutionnaire échevelée qui fréquentait George Sand, la dévergondée?

— Mais si, bonne-maman, comment le savez-vous?

— C'est facile, ma chérie, je suis née le même jour que cette socialiste acharnée, le 7 avril 1803. « Ce siècle avait trois ans, et non deux, Rome remplaçait Sparte... » Et, en 1843, je crois, elle a fait les pires ennuis à mon frère aîné, grand industriel lyonnais, en distribuant sa tristement fameuse et fumeuse *Union ouvrière*. Mais revenons à ton peintre... Ne m'en as-tu pas déjà parlé? Tu le connais de Paris?

— Oui, je l'ai vu parfois à l'atelier de Cormon, boulevard de Clichy, à l'académie Colarossi, rue de la Grande-Chaumière aussi et à l'académie Julian. Il venait y choisir des modèles, je pense... Un jour, il s'est penché sur mon épaule et a regardé ce que je faisais. D'autorité, il a pris mon fusain et a rectifié d'un seul coup la courbe du dos de mon croquis. Aussitôt, l'homme que je dessinais est devenu plus vivant, plus vrai. J'ai gardé cette ébauche précieusement affichée dans ma chambre. Vous pensez! Un nu rectifié par la main de Gauguin!

— Tu veux dire que tu as croqué un homme nu, toi, ma petite-fille?

— Et même plusieurs... Mais enfin, bonne-maman! Au sens figuré, pas au sens propre. Sur mon carnet de croquis. Je ne les ai pas croqués en vrai. Je ne m'appelle pas Ève, que je sache!

Elles rirent toutes deux, plus complices que jamais. La vieille dame posa sa main sur la tête de la jeune fille et lui caressa les cheveux.

— Il est vrai que ta maman, alors qu'elle n'était encore que fiancée, a fait son éducation, disons, anatomique, dans l'atelier de ton père à Neuilly où posaient femmes et hommes « dans le simple appareil d'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil ». Il peignait et sculptait encore à cette époque. Au début, ta mère était troublée, je le conçois, mais au fil du temps, elle s'en est moquée éperdument. Tu la connais... Du moment qu'elle pouvait passer ses huit heures quotidiennes assise derrière son piano, rien ne la dérangeait.

— Ça lui a plutôt bien réussi.

— C'est le moins qu'on puisse dire. Et je me fais un plaisir de le répéter à

notre voisine, la comtesse de Porsac, quand elle me parle du prétendu don musical de sa godiche de petite-fille. « Ah, lui ai-je déclaré innocemment, il faudra qu'un jour vous veniez écouter jouer ma bru. C'est un régal... Une concertiste in-ter-na-tio-na-le, comprenez-vous... »

Madame Mère étouffa un petit fou rire et enchaîna:

— Si ton Gauguin est là aujourd'hui, tes parents, ton frère aîné et ta jeune sœur arrivent demain. J'ai reçu une dépêche cet après-midi.

Clémence était très heureuse, après avoir passé quinze jours seule avec sa grand-mère, de voir le manoir revivre et s'emplir d'hôtes chers à son cœur, mais elle se sentait un peu frustrée que son aïeule ne s'intéressât pas davantage à la venue de son maître en peinture qui foulait le sol breton pour la première fois. Jamais il n'était venu en Bretagne et voilà qu'il débarquait, là, si près de son territoire, de ce manoir qu'elle aimait tant!

Toute à ses pensées, Madame Mère établissait à voix haute l'emploi du temps de ses nouveaux hôtes:

— Ils prendront donc demain matin à l'aube le train à vapeur à la gare Saint-Lazare, arriveront à Quimperlé à six heures vingt-quatre du soir. Toi, Clémence, tu conduiras la calèche et Louis le char à bancs pour les bagages.

Sans perdre une minute, la vieille dame secoua la clochette d'argent pour appeler sa gouvernante qui parut presque aussitôt.

— Madame Mère m'a sonnée?

— Oui, Maria, voulez-vous dire à Ghirlandaio qu'il se tienne prêt à aller chercher demain à Quimperlé notre petite famille...

« Ghirlandaio », c'est ainsi que la maisonnée de Rosmadec surnommait le vieux Louis en raison de son nez bourgeonnant qui le faisait ressembler au personnage du *Vieillard avec un enfant* du tableau de Domenico Currado.⁴

Pendant que sa grand-mère composait le menu des repas avec sa femme de chambre, Clémence se dit que si elle avait su que Paul Gauguin arrivait ce jour-là, elle se serait payé le culot d'aller l'accueillir à sa descente de train et de le ramener à Pont-Aven dans son cabriolet.

La tête posée sur les genoux de sa grand-mère, elle ferma un instant les yeux et revit la scène qui, il y avait une heure à peine, l'avait tant émue. Elle venait d'attacher la bride de sa jument à un anneau du luxueux *Hôtel des Voyageurs* lorsque l'inconfortable carriole de la poste venant de Quimperlé s'était arrêtée sur la place. La patronne, la mère Julia Guillou, forte femme dotée d'un sens aigu du commerce, était sortie de son hôtel, prête à ouvrir ses bras volumineux à tout client aisé.

C'est alors que la jeune fille avait reconnu Gauguin et son ancien collègue de la Bourse, le jeune peintre Achille Granchi-Taylor. Elle les avait vus s'affairer autour de leurs bagages et prendre le plus grand soin des chevaux et boîtes de peinture que le cocher descendait de son véhicule. Elle avait eu envie de bondir vers eux pour les embrasser. Elle avait su se contrôler, se contentant de les observer tandis que, chargés comme des baudets, traversant la place, ils se dirigeaient vers le pont et pénétraient bientôt dans la modeste *Pension Gloanec*.

— Où es-tu, ma Clémence? A qui rêves-tu?

— Pour ne rien vous cacher, bonne-maman, je revoyais Gauguin et l'un de ses amis peintres débarquer chez la Marie-Jeanne.

— Ah, chez la Gloanec! En voilà une qui sait faire des affaires même si son auberge ne casse pas trois pattes à un canard de l'Aven. Je la connais depuis toujours... et je connaissais encore mieux son mari, Joson, qui était bien plus âgé qu'elle. Songe donc que, dès 1842, il n'y a jamais que quarante-quatre ans, voyant les peintres anglo-saxons envahir notre petite cité, il a transformé son débit de boissons, un simple boui-boui, en cette pension avec restaurant sur la rue, chambres à l'étage et sous les combles.

« Ça y est, se dit Clémence, voilà bonne-maman lancée dans ses souvenirs!

»

Ce jour-là, cependant, elle n'avait aucune envie de l'arrêter puisqu'elle parlait du cadre dans lequel allait vivre le peintre dont elle avait deviné le génie.

— ... Une quinzaine d'années plus tard, il a eu le flair d'épouser la Marie-Jeanne. C'était et c'est encore une excellente cuisinière qui livre à ses clients et pour un prix modique des repas vraiment succulents. Je te recommande son « bar des Glénan à la sauce Gloanec », une merveille! A propos de menu, il va être l'heure de passer à table. Je ne sais plus trop ce que Maria nous a préparé ce soir...

Clémence se leva d'un bond.

— Si tôt? Mais il fait encore grand jour!

— Eh oui, en juin les journées sont longues...

— J'aimerais bien nager, faire quelques brasses avant le dîner. J'en ai pour dix minutes. Vous permettez, bonne-maman?

Madame Mère jeta un coup d'œil à l'oignon en or qu'elle tenait sur sa poitrine et grommela un « fais vite » en guise d'absolution. Il était huit heures.

Elle consulta l'horaire des marées qu'elle utilisait comme signet tout au long de ses lectures estivales et rit sous cape en constatant que ce lundi 28 juin 1886 la mer était la plus basse très exactement à huit heures. Sa petite-fille serait bien en peine de se baigner dans l'Aven, la marée commençant tout juste à remonter. Elle tenta de la rappeler, mais peine perdue, elle était partie en coup de vent.

Clémence dévala l'escalier, traversa le vestibule et les cuisines et sortit dans le parc sur l'arrière de la demeure. Elle huma le parfum du chèvrefeuille qui grimpait à l'assaut de la tour où elle avait sa chambre et son atelier, et prit l'allée de châtaigniers qui menait à l'Aven. Là, ces arbres laissaient la place à des pins. Clémence quitta le chemin et prit un raccourci. Un instant plus tard, elle se trouvait dans *son* anse, une langue de sable enfouie entre les pins, parfaitement protégée des regards indiscrets. Ici venait mourir un bras de la ria sur l'entrée de laquelle veillait le château de Poulguin.

Clémence se débarrassa avec soulagement de ses bottines et enfonça avec volupté et quelques chatouillements ses orteils dans le sable roux de la plage. Elle ouvrit la porte du chalet de bois familial, saisit son costume de bain et, se sachant seule, retira ses vêtements sans avoir recours à l'intimité de la cabine. En un instant, corsage, jupe, jupon et pantalon tombèrent sur le sable pour laisser apparaître le corps nu d'une jeune fille de dix-neuf ans qui pestait bientôt contre l'obligation qu'elle avait de passer son encombrant maillot de bain.

— Ah, s'il n'y avait pas ces peintres dans l'anse de Poulguin, je me baignerais volontiers nue, comme le font les hommes et les femmes du pays, soupira-t-elle, en ajustant sa robe de bain et en en faisant retomber les volants sur le haut de ses cuisses.

Enfin « décente », comme disait sa mère, elle sortit de l'abri du sous-bois et se dirigea vers la jetée que la famille appelait pompeusement le « port ». Ou plus modestement la cale. C'est alors seulement qu'elle s'aperçut que la marée était basse et qu'il lui était tout à fait impossible de se baigner.

— Zut de zut! lâcha-t-elle, fâchée non pas contre la marée qui ne faisait qu'obéir aux lois naturelles, mais bien contre son étourderie.

L'arrivée de Gauguin à Pont-Aven lui avait-elle fait perdre la tête à ce point? C'est sans doute ce que penserait sa grand-mère en la voyant revenir dépitée au manoir.

Elle marcha dans le sable mouillé, y enfonça les pieds, « un sable propre qui sent l'iode et non pas la vase », affirmait son père avec l'aplomb d'une solide mauvaise foi, et alla caresser les flancs du bateau de son frère Jean, une superbe chaloupe sardinière de onze mètres vingt-cinq, presque entièrement pontée, ce qui lui donnait davantage l'allure d'un yacht. L'embarcation avait été construite à Paimbœuf deux ans auparavant suivant les plans d'Alexis de Rosmadec. Pour l'occasion, le père de famille s'était fait architecte naval.

Gildas, l'ami d'enfance de Clémence et le factotum du manoir, venait de repeindre le bateau pour la saison. Clémence en admira la coque d'un beau noir brillant et le liston courant à vingt centimètres sous le plat-bord, du même bleu soutenu que le ciel à cette heure de fin de journée. Ainsi échoué, couché sur le flanc, le bateau lui paraissait encore plus grand que sur mer. Il était magnifique. Clémence saisit le bout-hors et, d'un rétablissement, se retrouva sur le pont. Gildas n'avait épargné ni la peinture ni le vernis. Coque, mâts, pont et bancs étincelaient encore dans la lumière du soir.

Clémence entendait déjà les exclamations de joie que pousseraient son père et son frère en découvrant demain leur *Nadounick* si bien entretenu et rénové.

Gildas... Clémence ressentit un léger pincement au cœur en évoquant son prénom: « Un type bien », comme son père, Alexis de Rosmadec, disait avec juste raison. Oui, un garçon bien avec lequel elle avait grandi, rêvé et échangé quelques baisers maladroits. Il était si pur, si charmant sans être charmeur, si franc et, ce qui ne gâtait rien, si beau qu'il eût fallu être une sainte en glace pour ne pas succomber à son sourire et aux ridules qui plissaient ses yeux marron lorsqu'il souriait. « Tu souris avec tes yeux de renard », lui disait-elle. Il la regardait alors avec une intensité paisible qui la troublait.

Gildas... qui avait dû abandonner, à la mort de son père dix ans plus tôt, l'école de Pont-Aven où M. Tanguy préparait ses élèves à entrer dans la marine marchande pour devenir plus tard officiers au long cours ou capitaines sur des caboteurs. Le père de Gildas, Hervé Keroulas, avait péri en mer lors du naufrage de son chasse-marée, le *Saint Georges*. A l'automne 1876, ce caboteur de dix-huit tonneaux avait fait au Croisic un chargement de sel pour Quimperlé. Pris dans un de ces épais brouillards de mer qui sur l'océan vous enveloppent en quelques minutes et vous privent de toute visibilité, le bateau avait heurté un écueil de la côte de Gavres et une forte voie d'eau s'était déclarée. Le patron avait juste eu le temps de jeter son matelot, le mousse et le novice dans le canot avant d'être englouti avec son bateau sous les yeux horrifiés de son équipage.

Le chagrin s'était abattu sur la famille Keroulas. Le chagrin, mais aussi les embarras financiers. Le chasse-marée n'était pas fini de payer et n'était couvert par aucune assurance. Ernestine Keroulas s'était retrouvée avec son garçon de dix ans et sa fille Hélène, un bébé d'un an, à élever. Fille du fermier de Madame Mère qui était mort l'année précédente, la tête éclatée sous le sabot d'un cheval fou, elle avait pris la place de son père. Courageuse, travailleuse et femme de devoir, elle avait relevé le défi qu'un destin sans pitié lui avait lancé. Ainsi, depuis dix ans, elle menait les valets de ferme et les journaliers avec une poigne remarquable, dirigeait la moisson, avait l'œil partout, sur l'écurie, l'étable, la basse-cour, la porcherie. « Une sainte », disait d'elle la châtelaine. Oui, une sainte qui, en mère aimante et attentionnée, ne vivait que pour ses enfants, pour sa petite Hélène et son grand Gildas. Elle avait dû le retirer de l'école à la mort de son père pour le faire embarquer comme mousse, puis comme novice. Maintenant, il était matelot sur un chasse-marée. Son rêve était d'acquérir son propre bateau et, dans ce dessein, il travaillait d'arrache-pied et sur la mer et entre deux cabotages sur terre, à la ferme et à La Josselière. Il savait tout faire et était d'une force herculéenne. Un champion pont-aveniste de la lutte bretonne.

Heureusement, pensait Clémence, Madame Mère s'était montrée généreuse et l'était toujours d'ailleurs pour cette famille qui s'occupait si bien de l'entretien de sa propriété.

Gildas... Cela faisait près d'une semaine qu'elle ne l'avait vu. Il ne devrait pas tarder à revenir. Il lui avait dit partir pour l'Angleterre y porter du bois coupé pour les poteaux de mine. Là, il chargerait du charbon à livrer à Audierne. Mais bien souvent des commandes de transport de denrées étaient conclues au moment où l'on s'apprêtait à rentrer. Alors on repartait pour une destination non prévue où l'on s'efforcerait de trouver par exemple du grain pour les moulins de Pont-Aven, afin de ne pas revenir la cale vide.

La jeune fille caressa la lisse et se pencha vers la barque du jeune marin, échouée tout à côté, entre la chaloupe et le quai. Que de fois il l'avait emmenée à bord pour traquer le mulot, le bar ou les saumons qui remontaient l'Aven! Elle connaissait si bien ce canot et tout l'attirail de pêche de son ami qu'elle fut surprise par un détail inhabituel: à l'avant de l'embarcation, une grosse bosse gonflait la bâche verte d'ordinaire bien tendue sur les plats-bords.

Intriguée, Clémence abandonna le bateau de son frère pour se laisser glisser dans la barque de Gildas.

Elle progressa vers l'avant, souleva la toile goudronnée et étouffa un cri en découvrant le corps d'une jeune femme recroquevillé entre deux bancs. Elle était à demi dépoitraillée et sa robe relevée haut sur ses cuisses ne cachait rien de la blancheur blonde de son ventre.

Surmontant son appréhension, Clémence saisit le poignet de la malheureuse pour lui tâter le pouls et eut un mouvement de recul: la main était glacée, inerte et rigide. Sur son cou à la peau laiteuse, elle crut distinguer des marques violettes. Elle reconnut aussitôt la morte. C'était Adèle, une fille facile du Passage-Lanriec qui ne se contentait pas de poser nue pour les peintres, ce qu'aucun modèle autochtone n'acceptait, mais savait aussi, moyennant finance, les gratifier de services plus intimes...

Clémence, horrifiée, rabattit la robe de la morte sur ses jambes nues et n'eut plus qu'une idée en tête: alerter Madame Mère qui, elle, saurait quoi faire.

Sans se soucier de sa tenue, elle courut vers le manoir, vers sa grand-mère.

CHAPITRE II

— Calme-toi! Respire à longs traits et répète-moi ce que tu viens de me dire, mais cette fois sans t'emballer!

En voyant sa petite-fille échevelée faire irruption dans sa demeure en costume de bain, Madame Mère comprit qu'un événement grave venait de se produire. Elle n'en avait perçu que des bribes à travers les hoquets, les phrases syncopées d'une Clémence visiblement bouleversée.

La jeune fille obéit, recouvra une respiration presque régulière et relata le plus posément possible la macabre découverte qu'elle venait de faire dans la barque de Gildas. Elle bouchonnait nerveusement ses vêtements qu'elle avait ramassés à la hâte.

Eulalie de Rosmadec, d'un claquement sec, referma le *Journal de la jeunesse* de l'année 1879 où elle se délectait de lire (pour la vingtième fois peut-être) *Le Chien du capitaine*, un roman de Louis Enault.

— Habille-toi, sers-toi deux doigts de porto et rejoins-moi au petit salon.

Alors que Clémence s'habillait à la hâte, la vieille dame saisit sa canne à pommeau d'ivoire et, très droite, se dirigea vers l'escalier. Elle avait un air plus hautain que contrarié, ayant appris, par de douloureux événements, que l'attitude que l'on choisissait face à un drame pouvait vous aider à dominer l'épreuve ou au contraire la rendre insurmontable. La dignité, voire la froideur, était précieuse. L'affolement était le plus mauvais conseiller. « Face au danger, l'indifférence, face à la peur, le sang-froid, face à la douleur, le mépris. » Telle était l'une des devises chères à son père, le général de Kerblomet. Eulalie n'avait que douze ans lorsqu'elle avait appris que l'auteur de ses jours avait eu le bras gauche arraché par un obus, à Waterloo, le 18 juin 1815. Il avait eu la vie sauve et son aide de camp avait conté devant elle à sa mère l'attitude du général en se voyant gravement blessé. Le grand soldat avait eu le cran de s'écrier en désignant son bras valide: « Ah, les maladroits, ils visent mal, il m'en reste encore un pour servir! » Et brandissant son pistolet, il fit feu vers l'ennemi avant de s'effondrer dans son sang. Aussitôt, son lieutenant se précipita pour lui poser un garrot, mais le général, d'un coup

de menton, lui désigna un garçon imberbe de seize ans qui se tenait le ventre à deux mains, le visage ruisselant de pleurs.

— Occupe-toi plutôt de ce jeune tambour. Lui est trop jeune pour mourir. Il n'a pas eu le temps d'apprendre à vivre...

L'enfant et le général avaient échappé à la mort et quand, bien des années plus tard, Eulalie avait demandé à son père où il avait puisé la force de se comporter avec un tel sang-froid, malgré la douleur, il lui avait répondu :

— C'est assez simple: ma douleur, j'ai pissé dessus, je l'ai traitée par le mépris. Et dans ce dessein, j'ai joué au général et j'ai bien tenu mon rôle. On appelle ça du courage? Foutaises, ce n'est que du dédain, du défi, du respect de soi, de l'orgueil en somme.

La jeune fille d'alors avait retenu la leçon et la vieille dame d'aujourd'hui tentait de la mettre en pratique.

Clémence, rhabillée en un tournemain, rejoignit sa grand-mère dans le hall où, assise à un guéridon, elle écrivait un mot.

— Fais atteler la jument et retourne à Pont-Aven sur-le-champ. Tu vas envoyer une dépêche à André Kerlutu. Il est en vacances chez sa mère, à Concarneau. Pour une fois, sa qualité de commissaire de police à Paris va nous servir...

— Mais, bonne-maman, il est huit heures et demie, la poste est fermée depuis longtemps!

— La belle affaire! Eh bien, tu vas la faire ouvrir. La nouvelle receveuse, qui habite sur place l'immeuble Le Naour, se nomme la veuve Bâton. Elle est de Lanildut. Si je ne la connais pas encore très bien, elle n'est là que depuis mars, elle sait qui je suis. Après avoir envoyé cette dépêche que je viens de rédiger, assure-toi que sa collègue de Concarneau l'aura bien reçue malgré l'heure tardive et la portera illico à son destinataire. Alors, mais alors seulement, tu iras prévenir les gendarmes. Dis-leur bien que j'exige d'être débarrassée de la victime avant la nuit. Pas de cadavre chez moi! Allez, file!

Clémence partit en courant vers les écuries. Madame Mère appela sa gouvernante et lui demanda de l'accompagner à la cale.

Elle s'engageait sur le chemin menant au bras de mer, soutenue par la

robuste Maria, quand elle vit Clémence se lancer au galop vers Pont-Aven. Au cabriolet, elle avait préféré son alezan Tartarin qui lui permettrait de prendre des raccourcis le long de l'Aven et de gagner plus vite le chef-lieu de canton.

Le maréchal des logis Loïc Ferblon et le gendarme Bonair du poste de Pont-Aven abandonnèrent à regret le ragoût de congre au vin rouge et aux pommes de terre qu'ils venaient d'entamer pour seller leurs chevaux et suivre sur-le-champ la demoiselle de Rosmadec.

Une seule consolation: ils n'auraient pas à se battre avec les arêtes nombreuses, surtout dans la queue, dont ce poisson était pourvu. Ils remirent donc à plus tard ce repas qu'en l'absence momentanée de la femme du responsable de la brigade avait préparé la veuve Mandrin, leur voisine. Ils enfilèrent leur veste et en vérifièrent les neuf boutons, se ceignirent de leur ceinturon frappé du mot « gendarmerie », relacèrent leurs brodequins et posèrent d'un geste solennel leur tricornes sur leur tête.

— Prends ton mousqueton, on ne sait jamais, commanda le chef à son adjoint.

Les deux hommes sellèrent leurs chevaux et rejoignirent Clémence. Sur leur demande, elle les avait attendus afin de leur montrer l'itinéraire le meilleur pour atteindre le manoir. Elle avait traversé la place et s'était arrêtée devant la *Pension Gloanec* dont elle fixait la porte dans l'espoir d'en voir sortir un ou plusieurs peintres de sa connaissance, notamment un certain Paul Gauguin. Mais c'était l'heure du repas et seuls des éclats de voix, des rires et une chanson à boire assez leste lui parvenaient. Clémence se raisonna et se reprocha sa curiosité dans une heure aussi grave où une jeune femme de son âge venait d'être emportée par la mort à quelques kilomètres en aval.

Profitant des difficultés d'un parcours qui obligeait les cavaliers à aller au pas, le maréchal des logis Ferblon commençait son enquête en assaillant leur guide de questions. C'était la première fois que Clémence était confrontée à un tel interrogatoire, et très vite, elle si franche qui ne se souvenait pas d'avoir menti depuis son enfance, même par omission, eut la tentation de tricher avec la vérité. Ainsi, quand l'agent lui demanda si elle connaissait l'identité de la victime, elle fut tentée de répondre négativement. Par chance, alors qu'elle se mordait les lèvres d'embarras, le chemin s'élargit et devint plus praticable. Aussitôt, elle lança sa monture au trot, remettant à plus tard sa réponse. Mais fugitivement, Clémence percevait combien un témoin par une seule déclaration à première vue innocente pouvait être entraîné dans une série de confidences ou de jugements qu'il avait, par respect de son prochain, jusque-là tenus secrets. Tout en galopant à travers bois, elle se demandait si c'était à elle de livrer l'identité de la jeune morte, son métier, ses moeurs et de révéler,

même si le personnage lui était assez antipathique, le nom du peintre qui l'utilisait comme modèle nu et qui, une fois la séance de pose achevée, se retrouvait dans la même tenue, se baignait avec elle dans l'Aven et parachevait son œuvre de la journée par des jeux impudiques et bruyants sur le sable d'une crique.

Oui, elle les avait vus, la semaine passée, s'ébattre ainsi, un peu plus en amont dans l'anse. Elle avait été choquée, furieuse, mais troublée au point qu'elle ne pouvait s'arracher à ce spectacle inconnu. Elle s'en était voulu de se sentir contre son gré gagnée par un émoi qu'elle ne voulait pas qualifier d'agréable. Et pourtant... L'année précédente, elle se serait confessée de ces mauvaises pensées et de ces tourments, de cet « appel de la chair », mais cette année-là, sa foi de petite fille avait laissé la place à un agnosticisme qui, elle le sentait obscurément, la libérait sans souffrance de la mauvaise conscience qu'implique le péché. Cependant, marquée en profondeur par une éducation catholique inculquée et entretenue par les sœurs de son collège de Neuilly, sa grand-mère et l'oncle abbé, il lui paraissait que la mort de cette fille facile était sinon une vengeance du ciel, du moins une suite presque logique à son existence dissolue. Elle eut brusquement honte d'être traversée par une pensée si étroite qui voulait justifier le bon droit de la vertu, de sa propre vertu. Pour échapper à ces pensées bien peu clémentes et teintées d'hypocrisie, elle lança Tartarin au galop.

C'est dans cet état d'esprit, bien incertain, qu'elle parvint à La Josselière où elle fit pénétrer les deux représentants de la maréchaussée dans le vaste vestibule du manoir des Rosmadec.

Les deux cavaliers furent aussi étonnés par le faste de la demeure qu'ils venaient de l'être en voyant une jeune fille monter en amazone avec un tel brio.

Après avoir présenté leurs respects à la maîtresse des lieux, ils exprimèrent le désir de se rendre dans l'anse pour y examiner le corps. Mais ils se heurtèrent au refus cinglant de la douairière.

— Dès que j'ai appris ce malheur, j'ai fait adresser une dépêche à M. André Kerlutu, un ami de toujours de notre famille. Il est commissaire de police à Paris et séjourne à Concarneau. Je ne souhaite pas que vous vous rendiez sur les lieux avant son arrivée. Sans vouloir vous froisser, il faut qu'il ait tous les indices... Le décor, si je puis dire, ne doit pas être modifié. Pas un grain de sable ne doit être remué avant qu'il ne soit là.

Les deux gendarmes regardaient l'octogénaire avec étonnement. Le maréchal des logis Ferblon qui frisait la cinquantaine n'était pas homme à se

démonter aussi facilement. Sa longue expérience l'incita à se demander si cette grande dame n'essayait pas de lui dissimuler quelque information utile à l'enquête. Aussi, tandis que son gendarme restait bouche bée en répétant: « Mazette, un commissaire de police de Paris! », lui s'enhardit et tenta de résister à ce dragon en jupons qui lui donnait des ordres.

— C'est que la nuit va tomber vite, madame. Dans moins d'une heure, nous n'y verrons plus goutte...

— Je suis sûre que mon ami commissaire ne va pas tarder. Maria, conduisez donc ces messieurs à l'office et servez-leur un rafraîchissement. Un petit verre de vin ou de cidre vous ferait-il plaisir, mes braves? Allez, je vous appellerai dès que notre ami sera là.

Si le gendarme suivit la gouvernante en se frottant les mains à l'idée de se rincer le gosier gratis à la cuisine, son supérieur n'y allait pas de bon cœur. Aussi, dès qu'il se fut assis, il commença à interroger celle qui lui remplissait son verre sur tout ce qui pourrait intéresser l'enquête, ce qu'elle savait de la victime, le personnel de la propriété...

Comme si elle avait entendu sa requête, Madame Mère se présenta, la pipe au bec, sur le seuil de l'office et frappa le carrelage de sa canne.

— Maria, dès que vous aurez servi ces messieurs, allez donc avertir tous, et je dis bien tous, nos gens que nous les attendrons dans l'antichambre pour qu'ils répondent aux questions du maréchal des logis. Cela vous satisfait-il, messieurs?

CHAPITRE III

Un lointain bruit de cavalcade se fit entendre dans l'allée des hêtres et bientôt Clémence appelait sa grand-mère.

— Le voici, bonne-maman, il arrive.

— Eh bien, ce cher André ne nous aura pas trop fait attendre.

Madame Mère retraversa le hall pour accueillir l'ami de la famille et eut un instant de surprise en voyant Clémence plantée devant la psyché qui trônait à l'entrée du salon pour rectifier sa tenue, se lisser les sourcils d'un doigt imprégné de salive et relever une mèche qui lui cachait les yeux. Elle ajustait au mieux son corsage dans sa jupe, ce qui rehaussait et mettait en valeur sa poitrine, quand sa grand-mère comprit la raison de ces préparatifs: un grand jeune homme blond d'une vingtaine d'années qui accompagnait André sautait en même temps que lui du cabriolet et se dirigeait vers elles.

— Mon neveu Erwan de Kerven. Bonsoir, chère grande amie, bonsoir, belle Clémence. Alors quel est donc le sens de cette dépêche énigmatique? Un meurtre chez vous? Ah, mais messieurs les gendarmes sont là, bonsoir, chers collègues, pouvez-vous m'en dire davantage?

Le maréchal des logis salua et prit un air pincé.

— Pas encore, monsieur le commissaire. Mme de Rosmadec voulait vous réserver la primeur de l'enquête et nous a intimé l'ordre de vous attendre.

André Kerlutu retint un petit rire.

— Je vois, je vois... Eh bien, messieurs, nous allons travailler ensemble si vous le voulez bien et nous confier honnêtement toutes nos impressions, suggestions et secrets que nous aurons découverts. Mais la nuit va tomber, Clémence, guide nos pas vers ton cadavre.

Ce ton léger dans une circonstance si dramatique agaça quelque peu la jeune fille, mais elle prit la tête de la petite troupe pour descendre vers le port de La Josselière. Elle sauta un dernier talus et se retrouva sur la plage. Elle fit un effort pour regarder vers le canot de Gildas où gisait le modèle, à demi nu sous la bâche.

Les quatre hommes observaient ce fond de ria, remarquaient la cabine de bain dont la porte, restée ouverte, battait mollement sous l'effet des risées du soir. Enfin, ils interrogèrent du regard Clémence, leur guide. Sans bouger, d'un geste un peu théâtral, elle tendit le bras et désigna du doigt la barque de Gildas échouée au flanc de la chaloupe familiale.

— Elle est là, là sous la bâche.

Le commissaire, son neveu et les deux gendarmes progressèrent dans la cale. Leurs brodequins ou leurs bottines s'enfonçaient dans le sable sec.

Soudain, en suivant leurs pas, Clémence eut ce qu'elle appellerait plus tard une « illumination ». Elle se souvint qu'en foulant le sable mouillé, tout à l'heure, elle avait remarqué dans la vase des traces de pieds fortement imprimées.

Elle se précipita dans la cabine de bain, s'empara d'une pelle de plage que sa jeune sœur utilisait quand elle était petite, courut, doubla les hommes, leur donna l'ordre de ne plus avancer. Ils étaient interloqués et se demandaient si la découverte du cadavre, le choc qu'elle en avait ressenti ne lui avaient pas altéré la raison. Ils furent vite rassurés sur ce point.

— Arrêtez, arrêtez! Il y a des empreintes dans la vase. Il est essentiel de savoir à qui ces pieds appartiennent. Il faut les relever avant que la marée monte et les efface!

Ne se souciant plus des enquêteurs, elle s'approcha de l'arrière de la barque, examina le sol, négligea ses propres traces, et avec mille précautions, à l'aide de sa pelle d'enfant, elle préleva l'empreinte d'un pied nu, le droit, et la déposa dans un premier temps sur le quai. Alors, d'un coup de tête volontaire, elle fit signe aux agents de la loi qu'ils pouvaient approcher.

Tandis que, revenus de leur surprise de se voir dirigés ainsi par une jeune fille, ils découvraient le cadavre, Clémence installait sur une planche son moulage en creux et, sans se préoccuper de ses compagnons d'infortune, remontait lentement avec sa prise vers sa tour. Au rez-de-chaussée de l'édifice, son père lui avait fait construire un four où, depuis trois ans, elle

cuisait les poteries, bustes, personnages et figurines qu'elle modelait. L'idée de cuire l'empreinte de ce pied inconnu lui était venue spontanément, « comme ça », pour ainsi dire, et elle était sûre que ces traces un jour aideraient la vérité à se faire connaître.

Clémence fit glisser délicatement la sculpture en glaise sur l'établi et entreprit d'allumer le four à charbon de bois. Une entreprise qui prenait parfois une bonne demi-heure. Mais il fallait agir au plus vite pour cuire ce moulage avant qu'il ne s'affaisse.

« Pour l'instant, pensa-t-elle, gendarmes et commissaire n'ont plus besoin de moi, ma présence les gênerait plutôt dans l'observation du cadavre. »

Elle n'avait pas tort car les trois hommes, en l'absence d'un médecin légiste, avaient entrepris d'examiner en détail le corps de la victime. Le neveu du commissaire se tenait pudiquement à l'écart, détaillant avec un intérêt sans doute feint la chaloupe familiale repeinte à neuf.

Outre les marques apparentes d'une strangulation, ils découvrirent sous les ongles de la jeune femme des parcelles de ce qui pouvait être de la chair humaine. Par ailleurs, ils constatèrent de nombreuses ecchymoses sur le visage, les cuisses et les seins, signes du combat qu'elle avait dû livrer en tentant de repousser son agresseur. En rhabillant maladroitement le corps à demi nu, ils furent intrigués par deux fines entailles rosies de sang, l'une verticale, l'autre horizontale, tracées (au canif? se demandèrent-ils) au-dessus du pubis.

Après s'être consultés, les trois enquêteurs déposèrent pour la nuit le cadavre dans la cabine de bain. Mais, quand ils eurent regagné le manoir, ils eurent droit aux foudres de la propriétaire. Elle s'en prit violemment aux gendarmes.

— Je vous avais fait dire, messieurs, que je ne voulais pas garder sur mes terres ce cadavre, ne serait-ce qu'une nuit! De plus, vous paraissez ignorer que les renards courent mes bois. Avez-vous envie de retrouver demain à l'aube cette malheureuse autopsiée ou plutôt dépecée par maître Goupil?

— Nous pourrions peut-être la mettre pour la nuit dans la buanderie, suggéra le commissaire.

Madame Mère lui lança un regard noir.

— Vous plaisantez, je suppose, mon cher André! Je n'ai pas encore, grâce au ciel, de morgue chez moi! Non, j'exige, messieurs, que vous l'emportiez dès ce soir.

Le maréchal des logis tenta une nouvelle fois de raisonner la châtelaine:

— Nous ne possédons pas de fourgon à Pont-Aven, il est stationné dans notre caserne de Quimperlé. Le faire venir avant demain me semble impossible. La nuit est tombée... Je ne puis transporter cette femme sur l'encolure de mon cheval!

Madame Mère sembla entendre ces arguments, pencha la tête sur le côté, ce qui était chez elle signe d'une profonde réflexion, puis se redressant brusquement, elle frappa le sol de sa canne.

— Très bien, maréchal des logis, je vais faire atteler mon char à bancs, vous y déposerez la morte, la recouvrirez d'une couverture et l'acheminerez où vous voudrez, mais hors de chez moi.

Dix minutes plus tard, le char à bancs conduit par le vieux Louis et suivi des deux gendarmes s'immobilisait devant le perron de La Josselière où s'étaient regroupés les gens de la maison et ceux de la ferme toute proche de Mesmeur.

On alluma les torchères qui encadraient le porche et quelques lanternes.

Le commissaire André Kerlutu prit aussitôt la direction de l'enquête en s'adressant à ce petit monde:

— Mesdames, messieurs, et je puis dire chers amis car je connais bon nombre d'entre vous depuis dix-neuf ans, c'est en tant que commissaire de police que je suis là ce soir. Pourquoi? Parce que, comme vous le savez déjà, Mlle Clémence a découvert en début de soirée une jeune morte étranglée dans la cale de La Josselière. Son cadavre se trouve ici, sous cette couverture. Je vais donc vous demander de regarder bien attentivement son visage et, sans rien dire, d'incliner la tête si vous la connaissez ou du moins si vous l'avez déjà vue. Ensuite, vous gagnerez le hall où je vous poserai à chacun quelques questions.

Pendant que le maréchal des logis Loïc Ferblon traduisait en breton les instructions du commissaire, celui-ci accrochait avec l'aide du gendarme Bonair une lanterne au siège du cocher de telle sorte qu'elle éclairât le visage

de la morte. Il le découvrit en abaissant la couverture, se gardant de faire apparaître le cou dont l'aspect était devenu terrifiant. Quelques cris étouffés, mais aussi des jurons indignés s'élevèrent dans l'assistance et le lugubre défilé commença.

Le commissaire et le maréchal des logis se placèrent côte à côte à un endroit qui leur permettait d'observer les expressions et d'y lire les émotions de celles et ceux qui tour à tour se penchaient sur la morte.

Chacun avait bien compris le rôle qu'on lui avait demandé de jouer.

Le défilé touchait à sa fin lorsque Clémence, laissant à son four le soin de cuire son empreinte, rejoignit le groupe. Elle s'immobilisa sous la roseraie pour découvrir la scène dantesque de cette petite foule qui se pressait autour du char à bancs afin d'observer le cadavre sous l'œil scrutateur des policiers. Sa grand-mère, appuyée sur sa canne, la tête haute, contemplait le spectacle sans exprimer le moindre sentiment, dans une parfaite immobilité, comme figée. Les ombres vacillaient dans la lumière des torches. La jeune peintre songea à Rembrandt et sa *Leçon d'anatomie* avant de la rejeter et de penser à Goya. Elle s'en voulut de ne pas avoir sur elle un carnet de croquis pour tracer les grandes lignes de cet étrange ballet. Elle recula de quelques pas afin de saisir la scène à travers la roseraie où elle se trouvait. En premier plan, elle avait donc la voûte de fleurs légères et entrelacées. Au bout de ce tunnel naturel et embaumé (depuis quelque temps, elle souhaitait donner à ses peintures ce qu'elle appelait un « parfum » : « Je veux qu'on les respire, qu'on les sente ») apparaîtrait d'abord dans la lumière des torches le char à bancs où reposait Adèle. Puis, elle peindrait les personnages : le commissaire et les gendarmes suspicieux, les paysans dans leurs costumes de tous les jours, hommes en braies aux longs cheveux, femmes en coiffes rustiques de travail, et cette vieille personne, sa grand-mère, qui, très droite à l'écart, la mine sévère, surveillait son monde. Non, non, elle n'oublierait pas de peindre le visage de ce jeune homme blond, le neveu d'André, qui venait de l'apercevoir et lui souriait.

Clémence se retrouva à côté de lui au moment où Hélène Keroulas, la jeune sœur de son ami Gildas, le marin, montait sur la roue de la carriole pour mieux voir et poussait une exclamation désolée :

— Oh, la pauvre Adèle, la pauvre Adèle !

Sa mère, Ernestine, l'encercla de ses bras et l'éloigna en l'embrassant.

L'émotion de cette gamine de onze ans n'avait pas échappé aux enquêteurs, ni à Clémence.

La confrontation touchait à sa fin. Madame Mère invita son monde à la suivre dans le vestibule du manoir. Là, le gendarme Bonair fit placer les domestiques sur une ligne. Ceux qui avaient reconnu la victime devaient se tenir à sa droite, les autres à sa gauche.

Clémence se pencha vers Erwan, qui la couvait des yeux mais auquel elle n'avait pas encore adressé la parole, et lui dit en désignant le gendarme:

— Se prendrait-il pour Charlemagne? Les bons élèves à droite, les mauvais à gauche...

Le jeune homme étouffa un rire nerveux.

Bientôt, le hall se transforma en salle d'audience où une véritable instruction commençait.

Ils étaient là, tous sages, soumis, attentifs et sérieux, les gens de la maison de Rosmadec. Certains se tordaient les mains derrière le dos, d'autres les tenaient croisées sur leur ventre; des femmes tiraient sur leur jupe avec des gestes compulsifs ou se grattaient les avant-bras comme si un millier de puces les dévoraient. Tous enfin étaient bien évidemment anéantis par la terrible nouvelle.

En organisant ces présentations, le commissaire et Madame Mère, qui en était d'ailleurs l'instigatrice, facilitaient certes le travail des gendarmes. Mais dans son for intérieur, la vieille dame espérait qu'après cette confrontation les agents de l'ordre ne reviendraient plus à La Josselière pour en importuner les habitants et iraient chercher ailleurs l'auteur de ce meurtre.

L'interrogatoire commença. On avait installé le gendarme Bonair derrière un guéridon devant un bloc de papier où il pourrait noter les identités et déclarations des personnes présentes.

Madame Mère présenta ses domestiques par ordre d'importance, selon une hiérarchie d'elle seule connue. C'est ainsi que ce fut sa chère Maria Jaouen, sa gouvernante à tout faire, qu'elle présenta la première.

— Maria Jaouen, ma fidèle Maria, à mon service depuis, depuis... combien de temps déjà?

— Quarante-cinq ans, Madame Mère. J'avais juste quinze ans. Je me souviens très bien que...

André Kerlutu eut un mouvement d'impatience. Si chacun racontait sa vie, on en aurait pour la nuit. Or, n'ayant pas pris son repas du soir, il commençait à sentir les tenailles de la faim maltraiter son estomac. Aussi interrompit-il la vieille servante.

— Connaissez-vous la victime, ma bonne Maria?

La gouvernante tenta vainement de remettre en place sa coiffe à deux rubans qu'elle portait toujours de travers, ce qui agaçait ou amusait sa maîtresse selon son humeur du jour, et, à la surprise générale, répondit par l'affirmative.

— La connaître, c'est beaucoup dire, monsieur André, j'ignore son nom, mais je crois que c'est une fille de Trégunc. Du moins, elle servait encore cet hiver à la boulangerie.

— L'avez-vous vue, ces derniers temps, aux alentours de La Josselière, le long de l'Aven?

— Jamais. D'ailleurs je ne quitte le manoir et ma cuisine que pour le marché du mardi à Pont-Aven.

Ce fut au tour de Joson, son mari jardinier, de répondre aux questions du commissaire. En titubant, il jura, alors qu'on ne lui demandait pas de jurer, que, *gast*, il ne connaissait cette « garce-là » ni d'Ève ni d'Adam.

André passa vite à un autre, sachant qu'à cette heure-là le Joson était d'habitude ivre et bien souvent incohérent. Il nota toutefois son insistance à nier. Ce n'était pas un signe irréfutable de vérité. Bien au contraire.

Une jeune fille sortit du rang de droite composé des personnes ayant connu la victime. Sous sa robe d'été en cotonnade légère et son tablier à fleurs en taffetas dont le haut avait l'élégante forme d'un triangle, la base s'étalant sur sa forte poitrine, on devinait un corps bien fait et ferme. Des mèches de cheveux blonds relevés en chignon s'échappaient d'un simple bonnet de toile écrue. Des yeux très bleus et un sourire espiègle lui donnaient un air effronté. D'ailleurs, c'est sans la moindre timidité qu'elle se présenta en cherchant le regard d'Erwan de Kerven, le séduisant neveu du commissaire. Elle alla au-devant des questions.

— Gwenola Tudulic, vingt ans, bonne à tout faire de Madame Mère depuis quatre ans. Si je la connaissais, l'Adèle Kuil⁵, la potelée qui porte bien son nom? Ah ça, dame oui! Je l'ai vue souvent au bal et chez la mère Gloanec avec le peintre Maxime Louval. C'était son modèle. Mais elle ne fréquentait pas que lui. Le reste du temps, elle était plus souvent *Au repos du marin*, à Lanriec, qu'à l'église.

André pria le gendarme de noter sa déclaration et de relever le nom du peintre. Très fière d'elle, Gwenola ne se fit pas prier et s'avança vers le guéridon de l'agent en ondulant de la croupe sous l'œil réprobateur de sa patronne.

Elle ne paraissait déjà plus se souvenir qu'elle parlait d'une morte. Même si cette dernière, à l'en croire, était une professionnelle de l'amour, une vraie *gast*,⁶ comme l'avait dit Joson, le détachement avec lequel en parlait Gwenola était choquant. Se réjouissait-elle de la disparition d'une rivale? Les deux jeunes filles s'étaient-elles disputé le même homme?

Louis Lefort, alias Ghirlandaio, accompagné de Varech, son épagueul breton, se présenta et affirma qu'il n'avait jamais vu cette « pauvre gosse ».

Hector Beaudemagu, un quadragénaire robuste et râblé, commença à faire des gestes en émettant des sortes de grognements. Le commissaire se pencha vers le maréchal des logis.

— Hector est sourd-muet. Il a été adopté à sa naissance par le mari de Mme de Rosmadec... Il est dommage qu'Albertine, la jeune sœur de Clémence, ne soit pas encore arrivée. Elle seule sait traduire sa pensée. C'est une enfant aux multiples talents et qui sait lire sur les lèvres.

Le malheureux infirme semblait avoir quelque chose à dire car il émettait des sons inarticulés avec force gestes. Encouragée par sa mère qui la poussait dans le dos, Hélène Keroulas se campa devant lui et traduisit tant bien que mal sa pensée.

— Il dit, il dit qu'il a vu plusieurs fois Adèle poser pour son vieux peintre sur les bords de l'Aven, commença-t-elle d'une petite voix tremblée. Il dit, il dit qu'elle était nue comme la main... et que le peintre lui faisait prendre des poses curieuses...

Et, de fait, le valet de ferme singeait le modèle en se mettant à quatre pattes, puis présentait son arrière-train avant de lever les bras au-dessus de sa

tête. Une gestuelle dont on aurait pu rire en d'autres circonstances, mais qui ce jour-là devenait pathétique.

— Il dit, il dit que parfois... (la petite fille hésita mais, prenant une grande respiration, poursuivit)... il les avait vus rouler ensemble tout nus sur le rivage et que, et que...

— Laissez cette petite tranquille! commanda Madame Mère en frappant le carrelage de sa canne.

La fillette en effet était devenue pâle et tremblait comme une feuille sous un coup de vent. Le maréchal des logis, que les airs hautains et autoritaires de la maîtresse des lieux commençaient cependant à agacer, ne tint pas compte de cette objurcation et, d'une voix douce et affectueuse qui surprit Clémence, interrogea la petite Hélène:

— Tout à l'heure, quand tu es montée sur le char à bancs, tu as dit, si j'ai bien entendu: Oh, c'est Adèle, la pauvre Adèle! Comment connaissais-tu son prénom?

La gamine ouvrit de grands yeux et, face à cet homme qui lui parlait d'une voix si chaleureuse, retrouva son aplomb:

— Un dimanche, il y a quinze jours, alors que nous revenions de Pont-Aven dans sa barque et que nous entrions dans notre anse, Gildas m'a dit: « Tiens, voilà mon Adèle qui s'est encore mise à poil pour les sous de son vieux cochon de rapin! »

Brusquement, un silence pesant tomba sur l'assistance. Chacun sentit que la gamine venait de faire une déclaration capitale. L'enfant, face à cette foule d'adultes qui ne la lâchaient pas des yeux, prit peur. Elle balança la tête de droite à gauche, regarda intensément sa mère, l'air perdu. Clémence, voyant son désarroi, s'approcha d'elle et la prit aux épaules pour la rassurer.

— Tout va bien, Hélène, tout va bien! Tu n'as rien dit de mal, ne te mets pas martel en tête! Tout le monde aime Gildas... Tu peux dire tout ce que tu as vu, tout ce qu'il t'a dit, cela ne peut que servir la vérité...

Madame Mère, plus que tout autre témoin, fut émue par la beauté du tableau. Elle que certains croyaient dotée d'un cœur de pierre, tant était sévère son maintien, se sentait au bord des larmes en voyant sa petite-fille si attentive, si préoccupée de la jeune Hélène. Il est vrai que la scène, dans

l'éclat de cette lumière que propageaient candélabres et lampes à huile, ne manquait pas de caractère. Tout était insolite. Madame Mère ne se souvenait pas d'avoir jamais réuni l'ensemble de son personnel dans cette entrée. Peut-être lors de la mort de son mari... Mais non, où avait-elle la tête! Le vieux capitaine au long cours s'était éteint à Nantes et non là, il y avait déjà dix ans. Lasse, la vieille dame gagna le fauteuil Voltaire au pied de l'escalier et s'y laissa choir. Elle ferma les yeux. De l'assistance qui lui tournait le dos lui parvenaient des bruits de sabots sonnait sur les dalles, des raclements de gorge, des toux... «Pourvu que Ghirlandaio ne vienne à chiquer par mégarde, comme il le fait si souvent en conduisant la calèche, se dit-elle. Mais non, il sait se tenir, notre vieux Louis. » Les odeurs de transpiration de ces hommes et de ces femmes qui avaient travaillé tout le jour aux champs se mêlaient à celles de la laiterie et à l'humus des sous-bois et venaient indisposer quelque peu la maîtresse de maison.

L'interrogatoire se poursuivait. C'était à nouveau le commissaire qui le menait.

— Tu es bien sûre que ton frère Gildas a dit « mon » Adèle?

Clémence eut un pincement au cœur. Se pouvait-il que Gildas, son petit ami d'enfance et d'adolescence, ait eu des relations avec cette...

— Oui, je crois bien.

Ce fut la maman d'Hélène et de Gildas qui intervint alors. Ah, elle ne laisserait pas salir son gars! De là à ce qu'on le soupçonne...

Elle se planta devant le maréchal des logis, très digne dans sa robe noire serrée à la taille. Depuis dix ans que son mari était mort en mer, elle n'avait pas quitté le deuil et l'on ne lui avait vu aucune de ces robes à fleurs qu'elle affectionnait jadis. À quarante-deux ans, c'était encore une bien belle femme, et plus d'un homme des environs lui faisait la cour, ce dont elle se souciait comme de son premier mouchoir.

— Il est arrivé quelquefois à Gildas de la ramasser sur la route et de lui faire faire un bout de chemin en carriole. Il ne s'en cachait pas. Et s'il a dit ce jour-là « mon » Adèle devant sa sœur, c'était évidemment pour blaguer, sachant bien que cette malheureuse était à tout le monde et qu'ils étaient nombreux à pouvoir dire « mon » Adèle.

Le maréchal des logis ne paraissait pas convaincu par cette explication. Il plissait la bouche en une moue dubitative qui n'échappa ni à Clémence ni au

commissaire. Ce dernier reprit la parole:

— Puisque nous parlons de lui, chère Ernestine, où est-il donc ce soir, votre Gildas? Encore en mer?

— Oui, et il ne devrait pas tarder. Je l'attendais ce matin, demain peut-être, on ne sait jamais avec le cabotage...

Deux jeunes journaliers, l'un de Kerambeuz, l'autre de Kerambail, déclarèrent n'avoir jamais vu la morte avant ce soir-là. D'ailleurs, affirmèrent les valets, ils ne descendaient jamais sur l'Aven, tant ils étaient affairés aux travaux des champs. Dès qu'ils étaient libres, le soir, ils regagnaient directement leurs villages situés à un kilomètre et demi de Mesmeur. Ce que leur patronne Ernestine confirma.

Enfin Céline, la vieille servante de la ferme, répondit en breton qu'elle non plus ne connaissait pas cette fille et, sans qu'on le lui demande, elle affirma que Gildas dont elle avait entendu prononcer le prénom à plusieurs reprises n'était pas un gars à *merc heta*⁷.

André Kerlutu annonça que l'interrogatoire pour le moment était clos et que chacun pouvait rentrer chez soi.

Les gendarmes, après avoir pris une rapide collation à l'office, attachèrent leurs chevaux à l'arrière du char à bancs et, éclairés par une lanterne, emportèrent la jeune morte.

Clémence et Erwan demeurèrent un instant côte à côte sur le perron à contempler ce funeste cortège qui s'éloignait dans la nuit d'été.

— Pauvre fille, dit seulement le jeune homme.

— Oui, pauvre fille, reprit Clémence en écho.

Elle appréciait la commisération montrée par le neveu d'André. Mais d'où sortait-il, ce garçon? se demanda-t-elle familièrement. Cet ami de toujours de la famille avait donc une sœur puisque Erwan ne portait pas son patronyme. Pourquoi n'en avait-il jamais parlé? Il est vrai que, chaque fois qu'il venait à La Josselière, André n'avait d'yeux et d'oreilles que pour sa mère Lysandre, qu'il avait connue à seize ans. Ils avaient eu à Quimper le même professeur de piano. Tous deux étaient nés à Concarneau et étaient d'excellents musiciens. Et si elle deviendrait plus tard Mme Alexis de Rosmadec, concertiste de

renom, André, lui, avait renoncé à une carrière musicale, n'ayant pu atteindre un niveau suffisant. Après des études de droit, il était entré dans la police.

Les deux anciens élèves s'étaient perdus de vue durant de longues années avant de se rencontrer par hasard en plein Concarneau, l'été 1865. Lysandre était alors une jeune mère de vingt-cinq ans et dorlotait Jean, son bébé d'un an. Depuis, chaque été, La Josselière avait droit à de fréquentes visites d'André Kerlutu qui prenait un plaisir pour ainsi dire sensuel à écouter la concertiste travailler son répertoire. Si André était toujours célibataire malgré ses quarante-six ans, était-ce par fidélité à cet amour d'adolescence? Il n'osait se l'avouer. De son côté, Alexis se raisonnait: André désirait sa femme, se pâmait en l'entendant jouer? La belle affaire! Si ça pouvait lui faire plaisir d'entretenir un rêve impossible, quel mal y avait-il à ça? Un désir réfréné n'était pas répréhensible. Cependant, cet amour bien que platonique agaçait les enfants de Rosmadec et surtout Clémence. Plus elle y réfléchissait, plus l'attitude d'André la mettait mal à l'aise.

Elle s'aperçut qu'Erwan, son neveu la regardait dans la lumière des torchères. D'un geste plein de féminité, elle rajusta ses cheveux et, respirant à pleins poumons, elle jeta la tête en arrière pour contempler le ciel.

— Quel beau ciel! s'exclama-t-elle.

— Oui, la Grande Ourse est superbe et la Voie lactée, quelle légèreté, quelle délicatesse diaphane!

Elle faillit hausser les épaules tant cette « délicatesse diaphane » lui semblait ridicule. Mais il continuait à lui faire des compliments sur fond de voûte céleste. Plaisantait-il? Elle l'espérait.

— Rassurez-vous, vous êtes la plus belle étoile, la plus belle fleur de ce bouquet de constellations! s'enhardit le jeune homme sur un ton plaisant.

— Je n'en ai jamais douté... rétorqua Clémence en éclatant de rire.

Maria vint interrompre ce badinage bien innocent, les priant de passer à table à la demande de Madame Mère.

— Evidemment, mon cher André, je vous garde cette nuit, vous et votre neveu, disait la châtelaine en s'asseyant à l'extrémité de l'immense table rustique qui trônait dans la salle à manger. Vous occuperez la chambre d'amis que vous connaissez au premier étage et votre neveu, celle de Jean, dans les

combles. Vous serez à pied d'œuvre pour reprendre votre enquête au saut du lit. Mais présentez-moi un peu ce grand jeune homme dont vous ne nous aviez jamais parlé. Est-ce votre fils caché, un enfant perdu et retrouvé? Venez-vous de l'adopter?

La vieille dame montrait ainsi qu'elle n'était pas dépourvue d'humour.

— Eh bien, chère Madame Mère, Erwan est le fils de Justine, ma sœur aînée qui est partie s'installer au Canada alors que je n'avais pas encore le plaisir de vous connaître. Erwan est né et a grandi là-bas. Il vient parachever ses études à Paris. Mais il n'est pas muet comme votre pauvre Hector... Veux-tu bien poursuivre cette présentation, Erwan?

Assis à la gauche de la douairière, le garçon fit un sourire que Clémence qualifia intérieurement de joli et, très à l'aise sans être mondain, déclina ses titres et qualités. On apprit ainsi qu'il poursuivait à la rentrée de septembre ses études de droit à Paris et se dirigerait, dans le sillage de son oncle, vers la police ou la magistrature. Juge d'instruction ou commissaire de police, cela lui plairait bien.

Il se fit plus grave tout à coup.

— Il me semble que l'on doit se trouver plus près des humains quand on les côtoie à un moment dramatique de leur existence. Je me fais peut-être quelques illusions, mais je considère qu'en exerçant ces métiers on devient une sorte de médecin de la société.

Clémence remarqua alors avec amusement que le jeune homme prononçait les mots se terminant en « en » ou « an » en « in »; « momin » pour « moment », « exercin » pour « exerçant ». Mais Madame Mère philosophait:

— Souhaitons que ces illusions ne soient pas perdues comme celles de M. de Balzac. Comment s'appelaient déjà les deux héros de ce livre?

L'oncle et le neveu prirent un air embarrassé, montrant qu'ils n'en savaient rien. Et ce fut Clémence qui, sans même lever le nez de son assiette, répondit à sa grand-mère:

— David Sachard, non, Séchard, est l'industriel et le poète amoureux transi s'appelle Lucien Chardon qui deviendra plus tard de Rubempré.

— Ah oui, c'est bien ça, bravo, ma fille.

Clémence se mordit les lèvres. Elle savait pertinemment que sa grand-mère n'avait jamais ouvert un livre de Balzac. Seulement, l'été précédent avait été pour son père et elle « l'été Honoré », comme ils disaient. Ils s'étaient plongés dans l'œuvre et tous deux en avaient tant rebattu les oreilles de la vieille dame qu'il lui restait en mémoire quelques titres et de vagues histoires.

Très fière de sa petite-fille, et bien décidée à épater ses hôtes, elle enfonça le clou en se tournant vers Erwan.

— Quel est votre Balzac préféré?

L'étudiant, cette fois, n'hésita pas une seconde.

— Sans nul doute *Le Médecin de campagne* pour la mission dont il se sait chargé par Dieu ou par son cœur... Et vous, madame?

Madame Mère éluda la question et félicita le jeune homme.

— C'est tout à votre honneur, mon jeune ami, et fort louable en effet de se sentir investi d'une mission à accomplir sur terre.

André voulut placer son mot.

— C'est pour cette future carrière mais avant tout pour qu'il fasse votre connaissance que je me suis permis de l'emmener avec moi sur cette première enquête que, je l'espère, je vais rondement mener. Mais il va me falloir, dès demain, prévenir le lieutenant de gendarmerie de Quimperlé que je suis sur l'affaire pour des raisons amicales, j'allais dire familiales...

— Et vous aviez raison, cher André, ne faites-vous pas partie de la famille depuis longtemps? A dire vrai, si j'ai fait appel à vous pour vous occuper de cette triste affaire, c'est bien évidemment, je vais être franche, parce que je n'ai nulle envie de supporter les allées et venues de ces deux braves gendarmes sur mon domaine. Bientôt arrivera l'heure des moissons, des récoltes de fruits, je ne veux pas qu'on vienne importuner mes gens dans leur travail. Déjà, l'instruction de ce soir m'a fatiguée. Et ce maréchal des logis qui soupçonnait presque Gildas, quel toupet! Il ne voulait pas laisser tranquille notre petite Hélène! A-t-on le droit d'interroger des gamines? À mon avis, c'est du côté des peintres qu'il va falloir chercher. Ils ne sont pas tous des saints, loin de là! Ou alors, un vagabond... Mais pas quelqu'un de chez nous! Ah non! Jamais!

Clémence et Erwan échangèrent un regard complice. Les deux jeunes gens s'amusaient de voir Madame Mère dire au commissaire auprès de qui mener son enquête. Brusquement, le visage rieur de Clémence s'assombrit en pensant que si c'était l'œuvre d'un vagabond, elle aurait pu se retrouver nez à nez avec l'assassin et subir le sort d'Adèle.

— Erwan m'a dit que vous aviez retrouvé de la peau sous les ongles de la victime, pourquoi ne leur avez-vous pas demandé tout à l'heure de relever leurs manches pour vous montrer leurs bras?

Le commissaire resta un instant la fourchette en l'air. Il la reposa et eut l'air dépité d'un enfant fautif pris au piège.

— Mais tu as infiniment raison, Clémence! Bon sang de bonsoir, pourquoi n'y avons-nous pas aussitôt pensé? Tu y aurais pensé, toi, Erwan?

Le jeune homme hocha la tête.

— Maintenant que Mlle Clémence l'a suggéré, oui, oui, j'y aurais pensé. Enfin, disons qu'à la prochaine occasion j'y songerai.

André et Madame Mère apprécièrent la tournure du compliment.

Clémence, elle, gardait le silence, amusée cependant d'avoir entendu son prénom prononcé avec l'accent canadien: « Clémince. »

« C'est curieux, pensait-elle, il me semble qu'avec un minimum de logique on devrait aboutir assez rapidement à découvrir le coupable, si toutefois il s'agit d'un proche de la victime. Si c'est un vagabond, la tâche sera plus ardue. »

On discuta du programme du lendemain. Il fut décidé que Clémence se rendrait à Pont-Aven dès le matin avec André et son neveu. Elle pourrait ainsi ramener le char à bancs emprunté par les gendarmes. On en aurait en effet besoin le soir même pour aller à Quimperlé chercher les bagages des Parisiens. À l'évocation de l'arrivée des parents Rosmadec, de Jean, leur fils aîné, et de leur dernière fille, Albertine, une joie d'adolescent rosait le visage du commissaire. Seule Clémence remarqua avec un léger agacement cette bouffée d'émotion soudaine.

CHAPITRE IV

À peine avaient-ils bu leur café à l'office, de bon matin, qu'André, son neveu et Clémence grimpaient dans le cabriolet du commissaire pour rejoindre Pont-Aven.

La jeune Rosmadec avait fait un saut à la ferme pour s'entendre dire par Ernestine que son Gildas n'était pas rentré et n'avait donné aucun signe de vie. Sa mère et sa petite sœur commençaient à s'inquiéter sérieusement. Même le chat d'Hélène, « l'épouvantable Brikiki », ainsi que l'appelait Madame Mère - ce vaillant chat de gouttière menait une guerre quotidienne à son distingué Roumahou -, ne se sentait pas « dans son écuelle de lait », d'après sa jeune maîtresse.

Hélène avait pris les mains de Clémence et laissait paraître son angoisse.

— Tu ne crois pas qu'il lui est arrivé la même chose qu'à Adèle? s'était-elle enquis en tremblant.

— Allons, qu'est-ce que tu vas chercher! Il sera là ce soir à n'en pas douter, peut-être en même temps que ma sœur Albertine.

À cette évocation, le visage de la petite Keroulas s'éclaira. Les deux gamines avaient tant de secrets et confidences à échanger depuis l'été précédent!

Clémence se retrouva dans la voiture à cheval entre l'oncle et le neveu. Celui-ci, contrairement à la veille au soir, demeurait monosyllabique et quand un cahot du véhicule le rapprochait de Clémence, il s'en écartait brusquement, comme si le contact de sa cuisse contre celle de la jeune fille lui apparaissait condamnable. Qu'avait-il pu lui arriver pendant la nuit pour qu'il se montrât tout à coup si distant? Soudain, Clémence eut une révélation et se retint de lâcher un tonitruant « Gwenola! ». Elle avait bien remarqué durant l'instruction les regards qu'elle avait lancés à Erwan et, connaissant la nature pour le moins fouguese de la jeune bonne, elle se demanda si Erwan n'avait pas reçu sa visite, dans sa chambre, au beau milieu de la nuit. Elle l'en savait capable. Le remords d'avoir cédé devait poursuivre ce jeune puritain et

expliquait sans doute son air maussade et peu fier.

Clémence sourit de cette situation et se souvint que son frère Jean ne semblait pas si contrit, l'été dernier, de bénéficier chaque nuit des visites de la brûlante Gwenola. Toute la maisonnée était au courant du caractère voluptueux de son tempérament. Certains s'en amusaient, d'autres, les femmes surtout, le condamnaient.

« J'en saurai davantage », se promet Clémence, se sentant depuis la veille l'esprit aux aguets, tel un « vrai agent volontaire de police⁸ ».

D'autorité, André Kerlutu guida le cabriolet dans la cour de la gendarmerie de Pont-Aven, rue du Gac. Il dit sa qualité à une femme d'une quarantaine d'années, Mme Loïc Ferblon, l'épouse du maréchal des logis, qui balayait la cour. Elle lui apprit que son époux et son gendarme Bonair étaient partis au petit jour pour Quimperlé avec le char à bancs. Elle n'en savait pas plus sur cette étrange équipée. Elle avait seulement entendu Loïc dire à son subalterne:

— « On en aura plus vite fini que si on attend le fourgon. Et puis, avec ces chaleurs on peut pas la laisser la proie des mouches! » Je n'ai rien compris à ce qu'il voulait dire. Mais avouez, des gendarmes en char à bancs, je vous demande un peu! En berline, passe encore... J'espère qu'ils ne vont pas se faire réprimander par le lieutenant. Ils m'ont dit qu'ils pensaient être rendus ici au plus tard à neuf heures. Il est huit heures... On verra bientôt s'il a dit vrai. Il avait l'air épuisé, mon homme. C'est qu'il n'est plus de la première jeunesse...

Le commissaire la laissa à ses jérémiades et entraîna les deux jeunes gens vers la *Pension Gloanec* toute proche. Il n'y avait personne ni en terrasse ni dans la salle. Comme chaque soir, les peintres avaient dû faire bombance et étaient encore plongés dans un sommeil réparateur. Une odeur de tabac froid, des relents d'absinthe, de cidre et de gnôle chargeaient l'atmosphère de leurs effluves lourds dont les murs semblaient imprégnés.

La patronne, Marie-Jeanne, la cinquantaine majestueuse dans sa grande robe noire en satin et sa coiffe empesée, en imposait. Même à un commissaire de police de Paris. Clémence et Erwan, curieux de tout, détaillaient le cadre de l'auberge, s'approchaient des toiles qui ornaient les murs, s'amusaient de voir les portes elles aussi décorées à même le bois par la patte de quelque rapin.

Quatre jeunes femmes s'activaient dans l'auberge, balayaient, ouvraient les fenêtres, brikaient les tables, repassaient du linge.

— Avez-vous, parmi vos pensionnaires, un peintre nommé Maxime Louval? demanda André en se saisissant de la cafetière que la matrone venait de déposer sur leur table avec trois bols.

— M. Maxime, si je le connais? Et comment! Tiens, il est là sur ce mur, la fille en bord d'Aven, à l'avant d'un chasse-marée, c'est de lui. Ça fait bien huit ans qu'il descend chez moi. Un sacré bonhomme, paillard, râleur, mais pas le mauvais bougre. Seulement, à cette heure-ci, avec tout ce qu'il a ingurgité dans l'après-midi d'hier et jusqu'à minuit, il va en avoir pour un bon bout de temps avant de pouvoir sortir la tête des flots. Il était dans une colère, mais une colère!

— Vous connaissez son modèle, Adèle, euh, Kuilh, je crois?

La Marie-Jeanne donna un coup de chiffon sur un banc et haussa ses épaules massives.

— Bien sûr que je la connais! Tous les peintres la connaissent, mais surtout lui, si je me fais bien comprendre... Et c'est après elle qu'hier il était si furieux. Elle avait manqué un rendez-vous qu'il lui avait fixé sur l'Aven, paraît-il. Il est revenu pour déjeuner de très mauvaise humeur, la traitant de tous les noms d'oiseaux qui lui passaient par la tête. Et avant même d'avaler un premier morceau, il avait déjà vidé bon nombre de verres.

Si la Marie-Jeanne parlait avec tant de facilité et de détachement du jeune modèle, c'est qu'à l'évidence elle ignorait tout de sa fin tragique. André hésita à la lui apprendre, mais préféra l'annoncer de vive voix au peintre pour observer sa réaction face à une telle révélation. Le commissaire pensa à le faire réveiller mais remit à plus tard son interrogatoire. Il décida de rejoindre Clémence et son neveu qui étaient allés faire un tour sur le port. Il traversa le pont, prit sur la gauche, jeta un regard aux oies et canards qui s'ébattaient, froufroutant de toutes leurs ailes. Les volatiles se poursuivaient, prenaient des airs outrés, vindicatifs et décidés, se donnaient des coups de bec pour récupérer quelque croûte de pain flottant entre deux eaux.

André passa le moulin de Rosmadec et se souvint que ses amis de La Josselière lui avaient appris qu'en dépit de leur nom semblable à celui de cet appareil ils n'avaient qu'une lointaine et obscure parenté avec les propriétaires du lieu. Il aperçut à cent mètres en avant de lui le couple que formaient la belle Clémence et son neveu. En cette heure matinale, et malgré la soirée mouvementée, et la délicate enquête qui commençait, il ne put s'empêcher de se sentir envahi par une grande bouffée de nostalgie. Lui, le commissaire aguerri qui avait affronté les crimes, les assassinats les plus odieux, lui qui avait été témoin de parricides, d'infanticides et avait dû surmonter son dégoût,

et parfois sa peur face à des situations dangereuses, inhumaines et atroces, voici qu'il se sentait le plus juvénile, le plus vulnérable des hommes. Ce n'était plus Clémence et Erwan qui marchaient là-bas, à cent pas, mais lui, lui André Kerlutu, dix-huit ans, qui se promenait au côté de Lysandre, une jeune musicienne de son âge, sur les quais, non de Pont-Aven, mais de Concarneau. Ils aimaient se balader en parlant de musique et de poésie le long du bassin Pénérof et contempler les sardiniers échoués.

Ce n'était pas si lointain: vingt-huit ans seulement. Oui, vingt-huit ans auparavant, il n'avait pas eu l'audace de dire à Lysandre combien il l'aimait et la désirait ou peut-être, pour être plus sincère, combien il la désirait et l'aurait aimée.

Il n'avait pas un instant pensé qu'elle pourrait prendre sa demande au sérieux. Il avait eu peur qu'elle ne lui éclatât de rire au nez. Pourtant, il ne se sentait pas le dernier des vers de terre hugoliens amoureux d'une étoile, non, non. Seulement il s'était tu. Parfois, en repensant à cette époque de sa vie ou même à sa vie en son entier qu'il considérait comme manquée, il s'apitoyait sur son propre sort. Et lui, lui le commissaire réputé sévère et dur, se sentait en ce matin de l'été 1886 envahi de tendresse en contemplant ce couple.

« Ah, s'ils pouvaient réussir ensemble ce que j'ai manqué avec Lysandre! » se plut-il à penser, il serait, lui, le vieux célibataire, le plus heureux des parents.

Clémence et Erwan étaient à cent lieues d'imaginer les conclusions que pouvait tirer l'oncle et ami de leur innocente promenade sur le port, même s'ils étaient heureux de se trouver « en correspondance ».

Il était près de neuf heures, ce lundi 28 juin 1886. La marée était à nouveau basse et Clémence passait en revue les bâtiments échoués dans la vase du port. Il y avait là une bonne dizaine de chasse-marée, deux superbes goélettes, plusieurs lougres et une multitude de canots de toutes tailles gisant dans le plus grand désordre au gré de leur échouage. Elle aimait voir ces caboteurs posés sur le flanc ou maintenus droits par leurs béquilles enfoncées dans la vase, attendant le flot pour repartir. Elle humait l'odeur de vase qui émanait de l'Aven, bien différente de celle iodée que l'on sentait plus bas, en aval, à partir de Rosbras, et qui devenait si forte à Port-Manec'h, à marée basse. Des goélands argentés criaillaient, volant très bas, et tournaient la tête par saccades, scrutaient la vase et les filets d'eau dans l'espoir d'apercevoir vers, poissons ou crustacés. Elle remarqua une aigrette garzette qui avançait, le cou tendu dans la vase à la recherche d'une proie. Elle désigna à Erwan ce joli petit héron blanc aux doigts jaunes. Comme il s'étonnait de ses connaissances en ornithologie, son regard se teinta de douceur:

— Tout ce que je sais de la nature, de la flore, de la faune et des poissons, c'est à Gildas que je le dois. C'est mon ami d'enfance, un marin qui sait tout de tout... Je vous le présenterai. Vous avez vu Ernestine, sa mère, et sa petite sœur Hélène hier soir... Elles sont inquiètes de ne pas le voir revenir. Il est en mer depuis près d'une semaine et je ne vois pas son chasse-marée ou plutôt celui de son patron, Philibert Tanguy... C'est ici leur port d'attache.

Et comme si elle pensait tout haut, elle ajouta, rêveuse:

— J'ignorais qu'il connaissait cette pauvre fille. Ce n'est pas, que je sache, le genre d'homme à courir la prétentaine!

Erwan se tourna vers elle et cita, en riant et en balançant un index qui mettait en garde, l'Arnolphe de L'École des femmes:

Gardez-vous d'imiter ces coquettes vilaines

Dont par toute la ville on chante les fredaines.

La jeune fille le gratifia d'un sourire. Erwan se sentit aussitôt plus en confiance et crut bon, comme pour se libérer d'un poids qui l'oppressait, d'évoquer la nuit mouvementée qu'il venait de connaître en refusant, avec bien du mal, les avances de la volcanique Gwenola.

Clémence, même si ces confidences l'amusaient, les arrêta net et enfonça ses ongles dans l'avant-bras de son jeune ami avec une force qui lui fit pousser un cri de douleur. Clémence ne l'entendit pas plus qu'elle ne s'en excusa tant son excitation était grande.

— Là... Là-bas, au bout du quai, bredouilla-t-elle, l'homme qui vient vers nous, c'est Gauguin, Paul Gauguin, un peintre qui sera bientôt, j'en suis sûre, connu du monde entier...

Erwan aperçut à moins de cent mètres la silhouette massive d'un homme de taille moyenne dont il remarqua, même à cette distance, le nez fort, la moustache épaisse et la chevelure abondante, drue et sombre. C'était la première fois qu'il entendait ce nom, les élèves de la faculté de droit n'entretenant pas des relations très suivies avec le milieu artistique.

Le peintre, les mains dans les poches, regardait autour de lui, jaugeait l'Aven, les gros blocs de granit fermant le lit de la rivière en amont, les moulins qui ronronnaient sous le courant, la rive gauche si boisée, le fouillis

de bateaux.

Erwan se tourna vers Clémence.

— On dirait qu'il fait le tour du propriétaire...

Clémence, qui avait sorti un carnet de son cabas et s'était mise à dessiner, lui répondit par un sourire. Oui, c'était exactement ça, se disait-elle, Gauguin s'appropriait le paysage, le respirait, s'en imprégnait, s'y confrontait. Il se demandait quel parti il allait pouvoir tirer des sinuosités de la rivière, des teintes bleutées des arbres, de cette lumière qui changeait d'heure en heure avec la marée montante ou descendante, ou même de minute en minute comme c'était le cas en ce moment précis où des nuages voilant le soleil modifiaient la matière même du paysage en en adoucissant les contours.

La jeune fille s'était assise sur la coque d'un canot retourné et dessinait l'entrelacs de mâts à travers lesquels elle esquissa la silhouette de Gauguin. Le peintre se rapprochait d'eux et, parvenu à dix mètres, s'arrêta pour observer un gamin qui s'affairait sur une plate. L'immobilité de Gauguin permit à Clémence d'esquisser, en quelques traits précis, dans le coin droit de son croquis, un portrait de profil du peintre qu'elle admirait tant. Comme il ne se savait pas observé, il gardait la pose, ce qui donna à la jeune artiste le temps de peaufiner son travail. Gauguin reprit sa marche et, passant à la hauteur de Clémence, il la dévisagea longuement. Elle se leva et lui tendit la main. Il la serra sans conviction avec un regard interrogateur.

— A la Grande-Chaumière, début avril, vous avez corrigé mon dessin.

Il ne semblait pas s'en souvenir.

— Ah bon? J'aurais dit au café *Guerbois*... Et aujourd'hui, voyons un peu si vous méritez d'être « corrigée », comme vous dites.

D'autorité, il saisit le carnet de croquis, le tint à bout de bras, le rapprocha, l'éloigna à nouveau. Il sourit en découvrant l'ébauche de son portrait particulièrement ressemblant.

— Pas mal, pas mal du tout, continuez. *Nulla dies sine linea*, comme disait Apelle. Et il avait raison, bougrement raison. Dessinez, dessinez sans cesse.

Clémence récupéra son cahier en se gardant bien de demander qui était

Apelle. Elle ignorait alors, son père le lui apprit quelques jours plus tard, qu'Apelle était un peintre grec du IV^e siècle, portraitiste entre autres d'Alexandre le Grand. C'était à lui que Baudelaire, Zola et aujourd'hui Gauguin avaient pris la devise qu'ils devaient appliquer toute leur vie: « Pas un jour sans une ligne. »

André Kerlutu se joignit au trio et tous quatre regagnèrent en bavardant la *Pension Gloanec*. Le peintre dit tout le mal qu'il pensait de certains confrères académiques dont « les toiles, les *croûtes* plutôt », abîmaient, selon lui, les murs de l'auberge. Clémence proposa de lui servir de guide pour ses visites de la région, mais le maître déclara qu'il ne pensait pas s'éloigner de Pont-Aven « par souci d'économie ». La jeune fille s'enhardit et lui dit qu'elle souhaiterait avoir son avis sur des tableaux de peintres américains et suédois acquis par ses grands-parents vingt ans auparavant. Il ne déclina pas l'offre, mais la remit à plus tard.

Il était là pour peindre, ne voulait penser qu'à peindre. D'ailleurs, à peine avaient-ils franchi la porte de la pension qu'il quitta le petit groupe sans même saluer et disparut dans l'escalier qui montait à sa soupenette. Cinq minutes plus tard, ils le virent s'éloigner avec son chevalet et son nécessaire en direction du port.

La salle était désormais remplie. D'un coup de menton, Marie-Jeanne désigna Maxime Louval au commissaire.

Un bonhomme de taille moyenne dont le visage était mangé presque entièrement par une barbe « rutilante comme celle de Paul Sérusier », se dit aussitôt Clémence qui avait croisé ce jeune artiste de deux ans son aîné à l'académie Julian, quelques mois auparavant. Des yeux perçants surgissaient de cette masse de poils et se fixaient sur vous avec une intensité qui pouvait rendre mal à l'aise celui sur qui ils se portaient. Une force étrange faite de détermination et de violence émanait de ce quadragénaire que rien ni personne ne semblait intimider.

André Kerlutu se présenta en tant que commissaire et désigna Erwan et Clémence comme ses jeunes adjoints, ce qui les amusa l'un comme l'autre. Il pria le rapin de lui donner son emploi du temps de la veille. Surpris, l'homme conta sa journée gâchée par son modèle qui lui avait posé un sacré lapin. Le commissaire, qui entendait pour la première fois cette expression toute nouvelle, lui demanda avec à-propos si ce n'était pas plutôt lui, Louval, qui avait collé un lapin à la jeune femme, ce qui en argot signifiait ne pas rétribuer les faveurs d'une fille. Le type affirma le contraire, et le désarroi profond et la consternation qu'il afficha lorsque Kerlutu lui eut appris le meurtre de son

modèle plaidèrent en faveur de son innocence. Mais, outre ses dons de peintre, n'avait-il pas ceux d'un comédien roué? se demandait Erwan qui se prenait au jeu de sa première enquête.

L'entretien venait à sa fin quand le jeune homme releva une manche de sa chemise pour mettre en évidence les marques que les ongles de Clémence y avaient laissées trente minutes plus tôt sur le port lorsqu'elle avait aperçu Gauguin. André le regarda, ahuri.

— Qui t'a fait ça?

Erwan prit un air détaché.

— Oh ça, c'est une femme passionnée... et passionnante! lâcha-t-il non sans humour. Pourtant je vous assure que je ne lui voulais aucun mal, bien au contraire.

André comprit l'allusion et pria le peintre de relever les manches de sa chemise, ce qu'il fit assez abasourdi, sans même chercher à comprendre.

Ses bras couverts de poils ne portaient pas la moindre marque de griffure.

CHAPITRE V

Enfin ils étaient là. Ils étaient là depuis la veille et le cœur de la grande demeure s'était remis à battre à son rythme joyeux.

Comme à son habitude, Alexis, l'aîné des fils Rosmadec, avait annoncé l'arrivée de sa tribu en soufflant dans son cor de chasse dès que la calèche s'était engagée dans l'allée de hêtres. Depuis quand sacrifiait-il à ce rite? Oh, depuis son admission en 1852 aux Beaux-Arts de Paris, section architecture. Il avait acheté cet instrument à un élève sans le sou et ne s'en servait qu'une fois dans l'année pour saluer son arrivée estivale à La Josselière.

Il commençait son bref récital par quelques airs de chasse à courre et le terminait par *L'Ours gris* que sa famille reprenait en chœur pour arriver magistralement au perron du manoir.

Les paroles fantaisistes ravissaient la châtelaine qui se surprit à les chanter elle aussi avec eux:

Un beau jour, j'ai tué un ours gris

D'un coup d'mon riflard au milieu du nombril.

Cette malheureuse locution « au milieu » créait depuis des années une polémique au sein de la famille. Certains la défendaient alors que d'autres lui préféraient « au travers », si bien que chaque fois qu'un chanteur poussait un « au milieu » autoritaire, un autre lui répondait par un « au travers » non moins tonitruant. C'était ainsi chez les Rosmadec, ils étaient gentiment fous et ce qui pour des étrangers à leur clan aurait pu paraître ridicule était pour eux de la plus haute importance. Il y avait chez eux, comme chez les Lilliputiens de Swift, des « GrosBoutiens » et des « Petits-Boutiens », c'est-à-dire des partisans de l'œuf décalotté à la petite cuillère sur son sommet le plus rond, et ceux qui préféraient l'ouvrir sur son versant pointu. Ils pouvaient dissenter sur ce sujet capital pendant une demi-heure, chacun demeurant à la fin bien entendu sur ses positions.

Madame Mère savourait ces rites et auparavant l'instant de retrouvailles tellement attendues au cours des longs mois d'hiver. Son fils préféré... non, non, elle n'avait pas le droit de penser à Alexis en ces termes. Sa culture et surtout sa religion qui en était le fondement lui interdisaient de placer cet homme de cinquante-trois ans au sommet de la hiérarchie de son cœur de mère. La « hiérarchie de son cœur »! L'expression la fit sourire. Elle avait parfois de ces formules bizarres qui lui traversaient l'esprit, venant d'on ne sait où, qu'elle s'amusait à ressasser. Elle se méfiait de ces petites folies non contrôlées qui l'entraînaient parfois sur des sentiers inconnus et la ravissaient, l'amusaient, mais l'inquiétaient aussi. Ainsi, pensant au verbe « ressasser » qui n'avait rien d'harmonieux et avait même un petit côté austère, il lui revint une phrase, qu'elle avait lue Dieu sait où, qui contenait ce verbe: « Je ressassai comme une rengaine, sans pour autant m'en rassasier, ces clichés de Bologne, de Rome et de Naples. » De là ce fut le terme de « rengaine » qui l'entraîna à repenser à une phrase de Léon Bloy, ce pamphlétaire quadragénaire qu'elle lisait en cachette car son fils Julien, le prêtre, ne l'avait pas en odeur de sainteté et n'était pas prêt à lui donner le bon Dieu sans confession.

Sans savoir comment, une de ses sentences donc lui revint en mémoire: « L'éternelle rengaine platonique d'un exil terrestre. » Elle s'en voulut de laisser sa « pauvre vieille tête » errer comme celle d'une petite fille et, pour se punir, elle referma avec brusquerie *Les Vacances* de Mme la comtesse de Ségur née Rostopchine dont la première phrase la ravissait toujours. Elle s'autorisa, avant de se reprocher sa faiblesse au goût de péché, à « ressasser » cette phrase devenue depuis vingt ans pour elle une « rengaine », qui ouvrait le roman: « Tout était en l'air au château de Fleurville. » Elle rit sous cape et se jura de développer au cours d'une soirée « littéraire » avec ses enfants et petits-enfants l'intelligence de cette attaque. Pourquoi, pour quelle raison dramatique ou seulement inhabituelle tout était-il donc en l'air au château de Fleurville? « Mon Dieu, mon Dieu, comment puis-je à quatre-vingt-trois ans laisser mon esprit vaguer avec tant d'insouciance? » Insouciance n'était pas le mot approprié dans la mesure où, depuis la découverte de cette jeune prostituée étranglée, « tout était en l'air à La Josselière ».

Pour se prouver que les années n'avaient pas altéré le fonctionnement de son cerveau, l'aïeule remonta le courant de ses divagations et aboutit en amont à son fils Alexis. Elle se répéta sans trop y croire qu'elle ne le préférerait en rien à son frère François, le médecin (qui viendrait pour le 15 août), ni à Julien, l'abbé, chanoine attaché à la cathédrale de Quimper, pas plus qu'à Eugénie, la sœur aînée et gouvernante de ce dernier. Mais enfin, elle était heureuse de le savoir là, au manoir, comme chaque été, avec sa bonne humeur, sa tendresse envers sa femme, sa façon intelligente d'insuffler à ses enfants la curiosité et la beauté de la vie terrestre.

Albertine, la dernière-née des « petits Alexis », comme on disait toujours dans la famille, même si Jean avait déjà vingt-deux ans et Clémence dix-neuf, entra dans la bibliothèque où se tenait sa grand-mère et vint s'asseoir sans plus de façon sur le prie-Dieu en bois laqué noir où Madame Mère s'agenouillait de moins en moins souvent. La raison invoquée, mais était-ce la seule raison?, était que cela réveillait ses rhumatismes.

— Dites, bonne-maman, qu'est-ce qu'elle a, Clémence? Elle ne me paraît pas dans son assiette...

Madame Mère prit les mains de sa petite-fille et la regarda longuement avant de lui répondre. Cette enfant de onze ans la fascinait. Elle avait depuis toujours un don de voyance, disons de clairvoyance, des intuitions qui la parcouraient et lui faisaient voir avant les autres des « choses » impalpables, comme elle disait elle-même. Sa grand-mère ne voulut pas tricher.

— Tu sais, ma chérie, qu'il y a eu avant-hier un drame à notre port...

— Oui, Hélène m'en a parlé. Il paraît qu'on a retrouvé la victime dans la barque de Gildas et que les gendarmes voudraient bien l'interroger à ce sujet mais qu'il a disparu.

— Disparu? Tu y vas fort! Disparu en mer? Disons qu'il n'est pas encore revenu de son cabotage en Angleterre... Que je sache, il n'y a pas eu de tempête ces jours derniers dans l'Atlantique ou la Manche.

— Non, non, Hélène m'a dit que sa mère a vu la femme de son patron et qu'ils sont rentrés depuis trois jours. Or, d'ordinaire, Gildas revient directement à la ferme après une campagne pour confier sa paie à Ernestine...

— Qu'est-ce que tu en conclus?

La petite fille fronça les sourcils.

— Je ne conclus rien, bonne-maman, je suis inquiète, c'est tout.

« Inquiète pour Gildas et donc pour Clémence qui l'aime tant. »

Madame Mère lui caressa les cheveux qu'elle n'avait pas roux comme sa grande sœur mais noirs comme leur mère.

— Allons, détends-toi. Tu es en vacances, pas vrai? Où sont passés ton père, ton frère et Clémence?

— Ils sont partis ce matin faire un tour en mer avec le *Nadounick*. Ils auraient souhaité avoir Gildas avec eux, il a tellement bien retapé et repeint notre bateau, mais hélas il n'était pas là. Ils m'ont dit qu'ils seraient de retour pour le déjeuner si un coup de vent d'ouest se levait comme prévu avec la marée...

Madame Mère consulta l'horaire des marées qui lui servait de signet.

— La mer sera pleine à trois heures vingt-trois. Ils pourraient quand même me prévenir!

— Vous étiez à la chapelle quand ils sont partis. Eux aussi sont en vacances, bonne-maman.

L'aïeule faillit se fâcher en entendant cette remarque, mais ne la jugeant finalement pas impertinente, elle ne la releva pas. Il est vrai que depuis des années déjà le déjeuner, contrairement au dîner, ne se prenait pas à heure fixe à La Josselière. Le bateau était sacré.

— Et ta maman?

Comme si elle avait entendu la question de sa belle-mère, Lysandre de Rosmadec plaqua des accords suivis de quelques gammes avant de faire résonner le vieux piano à queue du *Nocturne n° 13 en si mineur* de Fauré.

— Nous allons avoir un été Fauré, soupira la jeune Albertine en prenant l'attitude d'une adulte. Maman prépare un grand concert à Berlin et Saint-Pétersbourg pour la rentrée d'octobre avant une tournée à Rome et Venise, puis à Madrid et Barcelone. Enfin, elle embarquera au Havre pour New York, et je ne sais trop où encore...

Comme par hasard, mais était-ce un hasard?, André Kerlutu vint présenter ses hommages à Madame Mère avant de courir vers le salon de musique, guidé par les notes de son amie d'enfance.

Madame Mère, n'appréciant pas la légèreté de son salut, le suivit de loin et le découvrit immobile, statufié devant la porte du salon de musique.

La vieille dame s'approcha.

— Oh, André, ce n'est pas bien d'écouter aux portes! Pourquoi n'entrez-vous pas?

— J'attends la fin du morceau... On n'interrompt pas Fauré, surtout joué par Lysandre.

Madame Mère, pour ce premier repas d'été en famille, avait fait dresser la table sous la tonnelle côté parc. Elle était heureuse, après l'événement dramatique de l'avant-veille, de voir tout son petit monde réuni autour d'elle. Elle le serait encore davantage quand Eugénie, sa fille aînée, et son dernier fils, Julien, les auraient rejoints dans trois jours. Elle pourrait entendre la messe chaque matin dans la chapelle du château. Cela lui éviterait aussi de se rendre le dimanche à Pont-Aven dans cette église neuve qu'elle n'aimait pas. Cela avait fait huit ans en avril qu'on l'avait érigée à la place de l'ancienne et Madame Mère ne pouvait se faire à la froideur du nouvel édifice. La vieille chapelle Saint-Joseph avait, elle, tant de charme! Emportée par ses préoccupations paroissiennes, la maîtresse de maison allait s'asseoir sans avoir dit le bénédicité. Un coup d'œil à ses convives qui se tenaient debout derrière leur chaise la remit sur la bonne voie. Elle joignit les mains, ferma les yeux et dirigea la prière. On s'assit et les conversations reprirent dans un joyeux brouhaha.

Lysandre et André évoquaient une fois encore et sans s'en lasser leurs souvenirs de la société de musique de Quimper.

— Te souviens-tu du jour où nous avons mis un bouchon dans la trompette de ce petit prétentieux de Bernard Ducoin?

— Il soufflait, il soufflait, devenait tout rouge et aucun son ne sortait de l'instrument.

— Et pour cause!

Et ils riaient aux larmes de ces blagues de potaches.

Clémence et Albertine, de leur côté, s'amusaient de voir leur maman si joyeuse, elle qui descendait rarement sur terre tant elle était prise par sa musique.

Madame Mère posait un regard attendri sur la tablée. La complicité de

marins qui unissait à ce moment le père et le fils la touchait particulièrement. Entre eux, la discussion allait en effet bon train.

— Tu as vu, au large de l'île Verte, cette chaloupe dotée d'un hunier⁹ au-dessus du taillevent? ¹⁰ J'ai bien envie d'armer la nôtre comme ça. Il faudra qu'on demande son avis à Gildas...

— S'il revient un jour...

La réflexion d'Albertine dite d'une voix grave fut entendue par tous et le silence se fit aussitôt.

Clémence eut un haut-le-corps.

— Qu'est-ce que tu veux dire?

— Je veux simplement dire qu'il a disparu, pfuit! Volatilisé...

Et elle poursuivit son repas, pas mécontente de retenir l'attention de tous. Comme elle le souhaitait, on la pressa de questions et elle répéta, laconique, ce qu'elle avait confié à sa grand-mère une heure plus tôt et termina son exposé sur l'inquiétude d'Ernestine et d'Hélène, qui lui avait appris tout cela.

À nouveau, l'ombre de la morte retrouvée dans la barque vint assombrir l'assistance. Ce jeune marin estimé par tous pouvait-il être de près ou de loin mêlé à cette ténébreuse affaire? C'est ce qui traversait la pensée des convives, excepté Clémence et sa sœur.

On parla de l'avancement des travaux des champs. On servit les bars cuits sur un lit de gros sel. Chacun s'extasia. Puis le silence retomba, pesant. Tous étaient troublés par la disparition de Gildas.

Lysandre, étourdie comme à son habitude, lança la formule classique utilisée dans ces moments-là.

— Un ange passe.

Sa fille aînée la foudroya du regard.

— Vous voulez dire: Gildas passe? Eh bien, non justement, son absence ne passe pas!

— Même si c'est un ange, voire un archange, dit Albertine avec un sourire en coin adressé à sa sœur qui détendit un peu l'atmosphère.

En bonne maîtresse de maison, Madame Mère entreprit de relancer la conversation.

— Je vous ai fait grâce pour aujourd'hui du saumon, mais demain, il redeviendra notre ordinaire.

Jean intervint:

— Savez-vous, bonne-maman, que lorsqu'elle a engagé un domestique, notre voisine, Mme Le Guillou, a dû, l'année dernière, lors de l'établissement du contrat d'embauche, stipuler par écrit qu'on ne lui donnerait pas de saumon plus de quatre fois la semaine? C'est inouï, n'est-ce pas?

— Ce qui ne l'est pas moins, c'est que les meuniers, paraît-il, engraisent leurs pourceaux au saumon. Il y en a tant et tant! reprit son père.

Madame Mère s'en offusqua en évoquant les centaines d'indigents de la région. Alexis affirma, à tort ou à raison, que les meuniers gagnaient davantage avec ces fameux saumons de l'Aven qu'en moulant le grain. Il expliqua que certains d'entre eux attrapaient dans leurs biefs des centaines et des centaines de poissons qui tâchaient d'atteindre leurs frayères. Il rappela à ce sujet l'engagement de se partager les bénéfices de la pêche fait par acte sous seing privé vingt-deux ans auparavant par quatre gros meuniers de Pont-Aven.

— Comment s'appelaient-ils donc, mère? J'ai oublié leurs noms... Il y avait Philibert Simonou, propriétaire du moulin de la Porte-Neuve... mais les autres, je ne vois plus...

— Moi non plus, avoua la châtelaine.

Albertine ferma les yeux pour mieux se concentrer et énuméra les trois autres meuniers:

— Il y avait aussi Alexandre Limbour, propriétaire du moulin de Rosmadec, Louis Simonou, de celui de Thymeur, Sébastien Even, proprio du moulin de Poulguin...

Tous la regardaient, certains avec amusement, d'autres avec effarement. Comment ce petit crâne pouvait-il avoir enregistré tous ces noms, somme toute sans grand retentissement? Le commissaire le lui demanda. L'enfant prit un air sincèrement surpris. Pour elle, ces exercices de mémorisation étaient si simples.

— Rien de bien sorcier! J'écoute et je lis. Quand j'ai lu ou entendu une chose ne serait-ce qu'une fois, je la retiens si toutefois je m'en donne la peine. Cela s'inscrit dans ma caboche.

Elle se tapait le front du doigt.

— J'ai toujours dit qu'on devrait l'exhiber dans les foires, dit son frère. On crierait: « Avancez, bourgeois, bourgeoises!... Venez poser des questions à la petite fille phénomène! Elle a réponse à tout! Entrez, mesdames et messieurs! »

La gaieté régnait à nouveau autour de la table.

André pria l'architecte de poursuivre sur le sujet des saumons. À dire vrai, il se moquait éperdument des mœurs des poissons, lui qui n'aimait que la viande rouge, mais il savait, depuis qu'il courtisait Lysandre, qu'il était de bon ton de s'intéresser aux discours de son époux. Alexis n'était pas dupe de cet innocent manège, mais étant sûr de la fidélité sans tache de sa femme (en est-on pourtant à jamais sûr sans être benêt? se demanda-t-il), il joua le jeu et prit plaisir, au risque d'ennuyer tout le monde, d'y aller de son couplet sur les « salmonidés migrateurs » qui venaient frayer par milliers et se laissaient attraper par les habitants de Pont-Aven et surtout par les meuniers.

— Cette histoire de saumons ne date pas d'hier, commença-t-il alors que chacun des convives s'envolait vers ses rêves. En effet, déjà en 1794, il y a presque un siècle, ce cher Jacques Combry, le savant de Lorient (« Pourquoi "ce cher"? se demanda sa benjamine. Ils n'ont pas fait la guerre de soixante-dix ensemble, que je sache? »), relatait: « La rivière de Pont-Aven est poissonneuse. Elle abonde en saumons excellents, préférés même à ceux de Quimperlé. » Tout était dit, n'est-ce pas!

André, qui prêtait une oreille distraite à cette histoire de saumons, pensa brusquement au célèbre dicton:

Pont-Aven, ville de renom

Quatorze moulins, quinze maisons.

Son esprit voleta et lui fit se souvenir d'un autre, méchant celui-là:

Pont-Aven, ville sans renom

Femmes sans tétons

Autant de moulins que de maisons;

Autant de catins que de chaussons.

C'était au moment de l'élection d'un député, sous Louis-Philippe. Mais qui avait pu écrire ce pamphlet? Et pourquoi?

Il posa la question à ses amis et ce fut bien sûr Albertine qui répondit:

— L'auteur était un certain Brousmiche qui s'opposait au projet de construction du port de Pont-Aven avec son quai de quarante mètres et ses deux cales...

Clémence entendait sans écouter ces propos qui lui semblaient choquants eu égard à la disparition de Gildas et au crime qui venait d'avoir lieu dans la propriété. Elle se tourna vers l'ami commissaire.

— L'enquête sur Adèle avance-t-elle?

Il eut l'air ennuyé.

— J'ai vu le lieutenant de gendarmerie de Quimperlé. Il m'a fait comprendre que ma qualité de commissaire de police parisien n'incluait pas que je vienne enquêter sur ses terres sans en être prié. Évidemment, si j'avais été témoin direct et non indirect du crime, il m'aurait laissé faire, cependant... Il a été poli, mais ferme. Je l'entends encore me dire avec sa bouche en cul de poule: « M. le sous-préfet n'apprécierait pas que nous soyons dépossédés de l'instruction. D'ailleurs, c'est M. le juge d'instruction qui doit diriger cette affaire. Je vous tiendrai bien évidemment au courant de nos investigations... » En fait, c'était une fin de non-recevoir...

Clémence sursauta.

— Et vous l’avez reçue?

André Kerlutu détourna la tête et regarda Lysandre avec un air de lassitude évident. Celle-ci n’eut pas besoin d’intervenir: Clémence avait compris que le commissaire et néanmoins ami de la famille se désintéressait du meurtre et n’avait nulle envie de s’y accrocher. Il était en vacances, comprenez-vous.

« Eh bien, c’est moi qui vais m’en occuper, se dit-elle, surtout si Gildas est inquiet. » Sur-le-champ, elle décida de partir pour Concarneau afin de le retrouver. Mais où le chercher? Dans des bouges à matelots? Une jeune fille de son rang ne pouvait se rendre seule dans l’un de ces tripots. Qui pourrait l’accompagner dans ses recherches? Elle regarda autour d’elle et s’aperçut soudain de l’absence d’Erwan. Pourquoi son oncle ne l’avait-il pas amené? Elle prit son air le plus innocent et bien élevé et se trompa volontairement de prénom.

— Votre neveu, Yvan...

— Erwan.

— Oui, Erwan... Il se porte bien? Pourquoi ne vous a-t-il pas accompagné aujourd’hui? Lui aurait-on déplu?

André tomba dans le piège.

— Oh que non! C’est même tout le contraire...

Clémence détourna la tête sans manifester la moindre émotion. André, s’apercevant de sa balourdise, se lança dans des explications qu’elle fit semblant de ne pas entendre.

— Erwan a été réquisitionné par ma mère. Elle lui a demandé de l’accompagner dans la ville close visiter une vieille bonne démunie. Et, malgré son désir de venir ici avec moi, il a dû obéir au souhait de sa grand-mère. Un petit-fils en or...

Après les fruits, on servit du café accompagné pour les hommes par un alcool blanc et des cigares. Le vin et ces pousse-café mirent Alexis en verve et il commença à chanter en se balançant dans son fauteuil d’osier les chansons que ses étudiants en architecture de l’École des beaux-arts de Paris lui apprenaient après les avoir entendues lors de leurs virées à Montmartre.

Tandis qu'il se lançait, accompagné par Jean qui faisait la seconde voix dans une rengaine de l'année intitulée *En revenant de la revue*, Clémence demanda à sa grand-mère la liberté de lui fausser compagnie. Alors qu'elle s'éloignait vers les communs, elle entendit son père et son frère chanter à pleins poumons cette chanson de marche créée à Paris par Paulus quelques mois plus tôt à la Scala, puis reprise à l'Alcazar d'été, au mois de mai.

Gais et contents

Nous marchions triomphants

En allant à Longchamp

Le cœur à l'aise.

Sans hésiter

Car nous allions fêter

Voir et complimenter

L'armée française.

Cinq minutes plus tard, Clémence avait attelé sa jument et la lançait sur le chemin puis sur la route de Concarneau.

Albertine, du haut du perron, regarda le cabriolet s'éloigner en esquissant un hochement de tête approbatifs.

CHAPITRE VI

— Si je le connais, votre Gildas? Ah ça oui! Et depuis avant-hier beaucoup trop. Il a mis mon homme dans un état, mais dans un état! Il l'a fait boire comme un potager au mois d'août pendant quarante-huit heures! Je n'ai jamais vu mon Philibert dans cet état. Il n'a même pas été capable de ramener la *Louissette* au port. Il a dû la laisser à Concarneau. Quelle honte, mais quelle honte! La première fois en quinze ans de mariage. Il a dû prendre le coche de Concarneau, ou plutôt c'est le coche qui l'a chargé pour regagner la maison. Le cocher a fait un détour pour me le déposer sur le seuil comme un sac de pommes de terre. Et nos gamins qui ont assisté à la « livraison »! Jamais ils n'avaient vu leur père dans un tel état.

Clémence, en venant frapper à la maison des Tanguy, rue de l'Église, où habitait la famille du patron de Gildas, n'aurait jamais cru avoir droit à un tel accueil et surtout entendre accuser Gildas d'avoir entraîné son patron dans une beuverie. Lui qui ne buvait jamais! Comment était-ce possible?

Après avoir poliment écouté cette grande et belle quadragénaire qui paraissait plus chagrinée et déçue que revêche et vindicative, Clémence exprima sa surprise et son désarroi pour obtenir d'autres renseignements.

— Mais, madame, je connais Gildas depuis ma plus tendre enfance et je vous jure ne l'avoir jamais vu saoul! Il boit une ou deux bolées de cidre mais pas plus! Je ne comprends pas.

La femme hocha la tête.

— Moi non plus, à dire vrai, je ne l'ai jamais vu boire un coup de trop, le Gildas, pas plus que mon mari... Oh, bien sûr, quelquefois à une noce, mais qui ne boit pas à une noce, moi-même... Mais à ce point, à ce point! Ivre mort, il était, mon Philibert. C'est pourtant un bon et brave gars, le Gildas, je ne sais pas ce qui leur a pris à tous les deux.

Six gamins dont l'aîné avait dans les quinze ans et le dernier pas plus de

deux regardaient la « demoiselle du château » avec des mines mi-ahuries mi-curieuses.

Clémence annonça que Gildas n'avait pas reparu chez lui, dit l'anxiété de sa mère et de sa petite sœur et demanda avec beaucoup de délicatesse s'il lui serait possible d'interroger le patron Tanguy.

L'épouse blessée le lui désigna. Il était assis sur un banc au fond du jardinet, le regard fixe, comme absent.

— Ah, il n'est pas beau à voir, mon homme, dit-elle avec un regain de tendresse.

Clémence s'approcha, s'assit sans cérémonie à côté du patron de la *Louissette* et tenta de reconstituer les journées et les nuits des deux hommes depuis leur arrivée à Concarneau avec le chasse-marée. Le patron était penaud et triste pour lui mais aussi pour Gildas, « ce gars » qu'il aimait « comme son fils » et qui avait « cassé les amarres à cause d'une petite traînée de Lanriec », lui apprit-il aussitôt.

Clémence ignorait où ses questions l'entraîneraient. Elle était partagée entre le désir de savoir et son devoir de discrétion concernant ce si cher ami d'enfance. Sans harceler Philibert de questions, elle réussit à comprendre que Gildas avait attendu tout l'après-midi dans une chambre d'hôtel la jeune Adèle...

— Je me rappelle plus grand-chose, mademoiselle. Tout ce qui me revient, c'est qu'il parlait sans cesse d'une fille: « Adèle, Adèle », qu'il répétait. Il avait rendez-vous dans un hôtel du Passage-Lanriec avec elle et elle n'est pas venue. Alors, il s'est mis à boire...

Quand son patron l'avait retrouvé et lui avait demandé de le seconder pour ramener son caboteur à Pont-Aven, Gildas, pleurant sur son épaule, lui avait dit toute la passion charnelle qu'il avait pour cette *gast*. Affecté par le désespoir de son marin, le patron s'était mis à boire en sa compagnie au point de perdre l'esprit et toute la recette de son cabotage.

Clémence voulait en savoir encore et encore.

— Et lui, Gildas, où est-il maintenant? Pourquoi n'est-il pas rentré chez lui? Sait-il au moins que l'Adèle est morte?

L'homme la regarda, hébété.

— Morte, l'Adèle? C'est pas Dieu possible! Oh, faut pas qu'il apprenne ça, sinon, il va devenir fou. Mais comment, comment?

Clémence lui résuma l'affaire et aussitôt il décida de l'accompagner à Concarneau dans ses recherches. Elle l'en dissuada, ce qui lui valut la reconnaissance de son épouse.

Clémence attacha sa jument à l'anneau d'un hôtel borgne à deux pas à droite du *Repos du marin* de Lanriec après avoir sauté de son cabriolet. Comment allait-elle être reçue dans un tel établissement où assurément jamais aucune jeune fille de bonne famille ne se présentait?

Elle poussa la porte. Une forte femme assise derrière un comptoir leva les yeux vers elle, la toisa avec suspicion avant de lui lancer une phrase en breton.

Clémence comprit à moitié la question et sans se démonter brandit sous le nez de la matrone une photographie de l'année passée qui la représentait au côté d'un Gildas souriant à la barre de la chaloupe familiale. Le cliché pris par son père avec son imposant appareil à plaques était de bonne facture.

— Vous connaissez cet homme?

— Oui, il a pas dessaoulé depuis trois jours. Et alors?

— Je le cherche.

— Ah bon? Ben, il est parti y a pas plus d'une heure. Il a pris le bac pour Concarneau et il m'a laissé une ardoise. Si vous voulez la régler, ça lui évitera des ennuis...

Clémence régla la note sans même en lire le détail, ce qui surprit la tenancière. Elle sauta dans sa carriole et décida de faire un tour sur le port de Concarneau.

Parvenue à l'entrée de la ville close, elle hésita à y pénétrer. Aurait-elle la chance d'y rencontrer Gildas au hasard d'une taverne? Elle alla flâner dans les ruelles qu'elle connaissait par cœur, grimpa sur les remparts et se prit à rêver en contemplant la mer. Elle promena son regard sur la pointe du Cabellou puis revint vers l'entrée du port où un petit yacht semblait s'amuser à narguer

Mennfel, le Cochon et Lue-Vraz ¹¹ comme s'il voulait se prouver qu'il savait tout d'eux. Un coup de vent s'engouffra sous la jupe de Clémence qu'elle retint à deux mains avant de rejoindre la rue principale.

Un couple formé d'un jeune homme blond et d'une très vieille dame arrivait à sa hauteur. C'était Erwan et sa grand-mère, la mère d'André que Clémence avait vue parfois à La Josselière. Clémence esquissa une révérence et Erwan faillit lui sauter au cou tant était grande sa joie de la revoir.

— L'enquête progresse-t-elle? demanda-t-il vivement.

— Hélas non, et les soupçons se dirigent bêtement vers Gildas. Je suis à sa recherche.

— J'aimerais bien vous aider mais... Si je puis vous être utile dans les jours qui viennent...

Clémence proposa de raccompagner dans son cabriolet Mme Kerlutu mais, au grand désespoir de son petit-fils qui se voyait fort bien passer l'après-midi avec la belle Clémence, la vieille dame s'accrocha au bras d'Erwan.

— Il faut que je marche! Rien ne remplace cet exercice, m'a dit le docteur Garet. Alors, je m'exécute! Et au bras d'Erwan, je suis en confiance.

Clémence perçut une lueur de regret dans le regard du jeune étudiant et s'en avoua flattée. Mais un instant plus tard, elle se le reprochait. « C'est Gildas que je cherche, pas l'aventure! Gildas, Gildas, Gildas! »

Même s'il n'était pas dépourvu de charme, Erwan ne pouvait rivaliser en matière de séduction avec celui qu'elle connaissait depuis si longtemps et qu'elle sentait en danger sinon en perdition.

Elle se souvint que le patron Tanguy lui avait dit que la *Louissette* était restée en panne au port de Concarneau pour cause de soûlographie de l'équipage. Elle attacha Joyeuse à un anneau proche de la « maison en bois » de la famille Deyrolle, puis elle entreprit de faire le tour du bassin Pénérof où se reposaient lougres et chaloupes.

Elle n'eut pas besoin de lire le nom du chasse-marée sur son tableau arrière. Elle l'avait reconnu au premier coup d'œil pour l'avoir vu tant et tant de fois descendre ou remonter l'Aven avec Gildas ou son patron à la barre. De loin, il lui semblait apercevoir à bord une silhouette qui pouvait bien être celle

de son ami d'enfance.

L'homme qui lui tournait le dos, à demi affalé à l'arrière du chasse-marée, semblait dormir sous sa « galette », ce grand béret que tout marin portait depuis son premier embarquement en tant que mousse.

Clémence se déchaussa et pieds nus sauta de bateau en bateau pour atteindre la *Louissette*.

Oui, c'était bien Gildas qui se tenait là effondré sur la barre. A ses pieds, il avait laissé rouler une bouteille d'eau-de-vie dans laquelle il ne restait plus grand-chose. Clémence s'assit à côté de lui et le prit aux épaules. Il eut un lent mouvement de la tête, lui présentant un visage ravagé. Des paupières gonflées, des cernes violacés, une barbe de quatre jours et des cheveux en révolte, une chemise et un pantalon crasseux faisaient de lui un vagabond. Un de ces hommes que personne ne souhaiterait rencontrer au bois d'Amour à la nuit tombée.

— Gildas, Gildas, tu me reconnais? Ça va? Qu'est-ce qui t'arrive?

— Oh, Clem... Clem... Clémence, balbutia-t-il. Qu'est-ce que tu fais ici?

— Et toi?

— Moi, mais je garde le bateau!

— Depuis trois jours?

Il se prit la tête à deux mains et se mit à pleurer.

— J'ai honte, j'ai si honte! Si tu savais!

— Je sais, je sais, Gildas.

Il ramassa la bouteille d'alcool, en fit sauter le bouchon et la porta à ses lèvres. Il but puis, comme s'il la passait à un compagnon de beuverie, il la tendit à Clémence. Elle l'accepta et fit semblant de boire en s'en humectant les lèvres, ce qui suffit pour empourprer son visage.

— Tu es belle, Clémence, et je t'aime, oui, depuis toujours, mais l'autre, l'autre, elle me tient au corps, tu comprends? Non, tu ne peux rien

comprendre, toi, tu es si pure...

Un instant, Clémence se demanda si cette pureté que lui attribuait Gildas était une qualité ou un défaut. Elle lui passa une main dans les cheveux, lui caressa la nuque, gestes qu'elle ne se serait jamais autorisés en d'autres circonstances. Il laissa sa tête rouler sur son épaule et lui prit les mains.

— J'ai honte, si honte, Clémengour.

Cela faisait peut-être dix ans qu'il ne lui avait plus donné ce diminutif de « Clémengour » qui alliait la clémence et l'amour, et cela lui remua le cœur.

— Mais honte de quoi?

— De moi... honte d'avoir dépensé toute ma paie en buvant et en payant des filles, oui, des *gisti*¹² ... Tout ça parce que l'Adèle n'est pas venue au rendez-vous que nous nous étions fixé. Elle a préféré rester avec son vieux cochon de peintre... Et maintenant, je ne peux pas revenir chez moi les mains vides. Ma mère chérie, ma petite sœur... J'ai trahi la mémoire de mon père, je suis un homme fini.

Clémence eut envie de rire tant ces scrupules, cette mauvaise conscience exprimée d'une façon si mélodramatique, lui paraissaient dérisoires en regard de l'accusation de meurtre, voire d'assassinat, que les gendarmes fomentaient. Et lui qui n'en savait rien! Comment lui apprendre que sa si chère, si « chair », aurait-on pu dire, Adèle avait passé de vie à trépas?

Gildas voulut reprendre une gorgée d'alcool, mais Clémence lui arracha la bouteille des mains et la jeta dans le bassin.

— Maintenant, Gildas, tu vas venir avec moi. Je te ramène à la maison. Tu n'as pas le droit de laisser ta mère et ta sœur dans l'incertitude, pire, dans l'anxiété.

— Mais je n'ai plus rien, plus un sou à leur rapporter, quelle honte!

— Et l'inquiétude qui les ronge, elle ne te fait pas honte, peut-être? Pour ce qui est de l'argent, j'ai des économies que je vais te donner. Mais il faut que tu te présentes dans un autre état que celui-là. Voici ce que je te propose...

Clémence réussit non sans mal à faire passer Gildas de chaloupe en

chaloûpe pour atteindre le quai puis à le hisser dans le cabriolet.

L'air de la course fit émerger le jeune marin de la torpeur dans laquelle l'alcool l'avait plongé.

Par un chemin détourné à travers bois et sans jamais être en vue de La Josselière ou de la ferme de Mesmeur, elle gagna sa tour, ce repaire où personne ne venait jamais la déranger. Elle y fit entrer discrètement Gildas avant de rejoindre au pas l'écurie.

— Grimpe au premier étage et rends-toi présentable. Tu empestes l'alcool. Tu trouveras un rasoir à main sur ma coiffeuse.

Elle le laissa titubant encore mais obéissant. Elle avait senti combien il avait besoin d'être soutenu, dirigé ou tout simplement aimé. Quand elle regagna sa tour après avoir dételé, Gildas torse nu devant le miroir de sa coiffeuse lui parut plus beau et plus désirable que jamais.

Seulement Clémence ne voulait pas accepter cet attrait, même si son corps la suppliait de suivre son désir. Comment pourrait-elle se jeter dans les bras d'un Gildas qui l'avait trompée avec une malheureuse prostituée, jolie certes, mais dénuée du moindre intérêt intellectuel, voire sentimental. Ce dernier point restait à prouver, s'avoua Clémence avec franchise: ce n'était pas parce que cette fille faisait commerce de son corps qu'elle n'avait rien à la place du cœur. Le cœur, lui, ne se monnaie pas.

La jeune fille délaça le cordon qui enserrait le sac de marin de son ami d'enfance et en sortit une chemise propre qu'elle lui tendit avec l'impression fugitive, très fugitive, d'être l'épouse qui soigne son mari. Gildas était à présent rasé et coiffé. L'ivresse semblait s'être dissipée sous l'eau fraîche du broc. Comme il se saisissait de la chemise, elle eut un mouvement de recul et poussa un cri d'effroi en apercevant les avant-bras du jeune marin: ils étaient zébrés de coups de griffes. Clémence était devenue toute pâle. Ses lèvres tremblaient. Elle balbutia:

— Qu'est-ce que c'est que ça?... Comment t'es-tu fait ça?

Il regarda ses griffures comme s'il les découvrait.

— Sais pas... Peut-être en déchargeant les poteaux de mine... Je ne me souviens pas... Quelle importance? Et qu'est-ce qui t'arrive, Clem', t'es toute blanche? Ça va pas?

Clémence ne semblait pas pouvoir détacher les yeux de ses bras. Elle avala sa salive avec difficulté, respira profondément.

— Ces marques ont beaucoup d'importance, Gildas, énormément d'importance...

— Mais pourquoi donc?

Ce n'était pas possible, pas possible. Gildas, un assassin? Allons donc! Et si, emporté par la jalousie, il avait agi sous l'emprise de l'alcool dans un moment de démente? Non, non, non! Elle ne pouvait y croire!

Clémence se lança:

— Ce ne serait pas une fille qui t'aurait griffé? Adèle peut-être?

La gorge serrée par l'émotion, elle ne le quittait pas des yeux, terrorisée avant même d'avoir entendu sa réponse.

Gildas regardait toujours ses bras en faisant un effort manifeste pour se souvenir. Soudain sa mémoire endormie par l'alcool se réveilla. Il revoyait la scène...

— Oui, tu as raison, ça me revient, c'est bien Adèle qui m'a fait ça.

Clémence ne se sentit pas partir. Elle s'affaissa mollement sur le parquet de son cabinet de toilette.

Deux minutes plus tard, elle revenait à elle dans les bras de Gildas. Il lui faisait respirer un flacon de sels, lui tapotait les joues, lui parlait doucement à l'oreille, embrassait ses paupières et lui caressait les cheveux. Autant de gestes tendres qu'il ne se serait jamais permis si elle n'avait été évanouie.

Elle n'eut pas le moindre mouvement de recul. Elle savait que Gildas était innocent. Elle en était persuadée au plus profond d'elle-même. C'était une certitude absolue. Elle se sentait bien ainsi, alanguie, langoureuse, et prit plus de temps qu'il ne lui était vraiment nécessaire pour sortir de son évanouissement.

Ses forces une fois recouvrées, elle s'assit à côté de Gildas, lui prit les mains et le regarda avec sérénité. Un grand calme s'était emparé d'elle.

— Dis-moi où et quand Adèle t'a fait ces marques.

— C'était dans la chambre de l'hôtel où nous avons passé la nuit. Le matin, quand elle m'a dit qu'elle devait partir pour l'Aven à un rendez-vous que lui avait fixé son vieux peintre, je lui ai demandé si elle allait encore poser nue. Elle m'a dit, je l'entends encore: « Oui, bien sûr, il me paie pour ça! » Je la regardais passer ses vêtements sur ce corps que je venais de... Mais excuse-moi.

— Continue, rien ne me choque venant de toi. Nous sommes comme frère et sœur, n'est-ce pas?

— Je lui ai demandé si elle allait se donner à lui, après sa petite séance de pose. Elle a commencé par nier l'avoir jamais fait. Mais quand je lui ai appris que je l'avais vue de loin une fois, elle m'a dit en haussant les épaules: « Eh bien, puisque tu le sais, oui, je ferai tout ce qu'il me demandera, c'est un très bon amant. Il n'y a pas que toi au monde et puis c'est mon métier, il va falloir t'y faire. » Alors je l'ai giflée à toute volée. Oui, je l'ai giflée, moi qui ne ferais pas de mal à une mouche, voilà que je battais une femme! Elle m'a saisi aux avant-bras, et elle a enfoncé ses ongles dans ma peau en me crachant au visage. Une vraie tigresse! Je ne sentais ni la douleur ni l'affront de ses crachats. Je n'avais peur que d'une chose: la perdre à jamais.

— Tu l'as perdue à jamais, souffla Clémence.

Il ne l'entendit pas, pris qu'il était par les souvenirs de la scène.

— J'ai eu peur de la perdre. Je lui ai proposé de lui donner toute ma paie pour qu'elle cesse cette relation avec son bonhomme. Je me suis mis à genoux. Elle est redevenue gentille, m'a essuyé le visage avec son propre mouchoir, m'a embrassé avec fougue, s'est pressée contre moi et m'a promis que si je voulais lui payer une voiture de louage, elle viendrait me rejoindre à deux heures. Je lui ai donné l'argent, je suis allé sur la *Louissette* où j'ai retrouvé mon patron. On a mis de l'ordre sur le bateau. Après, je l'ai quitté pour retourner à l'hôtel et ne pas manquer mon rendez-vous. J'ai attendu, attendu et elle ne venait pas. Alors, comprenant qu'elle m'avait menti, je me suis mis à boire. Le patron s'est inquiété de ne pas me voir regagner le bord alors qu'on devait ramener le bateau avec la marée. Il m'a trouvé dans un tel état qu'il a décidé de regagner Pont-Aven le lendemain seulement, le temps que je dessaoule. Et puis, je l'ai fait boire et l'on a passé une nuit entre pochards. Après, je ne me souviens plus trop: je sais que j'ai voulu me venger d'Adèle avec d'autres filles... J'y ai laissé tout mon argent. Et voilà, je suis là tout honteux.

Il enfouit son visage dans ses mains.

— Tu me crois au moins?

Clémence haussa les épaules.

— Bien sûr que je te crois, quelle question!

La jeune artiste réfléchissait et était très inquiète. Les gendarmes croiraient-ils eux aussi ce récit de Gildas? Les charges pesant contre lui étaient bien lourdes. Et ces traces sur ses bras! Elle s'en voulut d'avoir suggéré que les particules de chair découvertes sous les ongles de la malheureuse Adèle appartenaient au meurtrier! Comment faire disparaître cette preuve de culpabilité avant que les représentants de l'ordre ne la découvrent? Alors, sans nul doute ils inculperaient Gildas, son Gildas qu'elle savait innocent. Des idées folles se bousculaient dans son cerveau enflammé. Un instant, elle se dit qu'elle allait cacher son marin ici dans sa tour et qu'il n'en sortirait que lorsque ses blessures seraient parfaitement cicatrisées. Mais non, cela était impossible. Une aussi longue absence serait tout d'abord insupportable pour sa mère et sa sœur... Certes, elle pourrait les prévenir et leur dire de garder le secret. Mais dans ce cas, la disparition du jeune homme équivaldrait à une fuite pour les enquêteurs qui verraient là un signe accablant de culpabilité. Après bien des minutes de réflexion, elle conclut que la meilleure façon d'être utile à Gildas était de le mettre au courant de la mort d'Adèle. Il fallait qu'il l'apprenne de sa bouche même si cette mission qu'elle s'attribuait ne lui plaisait en rien. Elle n'était pas femme à se réjouir de la disparition aussi dramatique d'une rivale même si elle ne la jugeait pas digne de susciter ou plutôt d'avoir suscité l'amour d'un garçon de la qualité de Gildas. Elle l'avait envoûté, cette sorcière de l'amour! pensa Clémence avec rage sans s'apercevoir du ridicule de la formule « sorcière de l'amour »...

— Gildas, ce que je vais t'apprendre va être pour toi très dur à entendre mais Adèle, ton Adèle, si elle ne t'a pas rejoint avant-hier à Concarneau, c'est parce qu'elle ne le pouvait pas. Elle est morte.

CHAPITRE VII

Toi qui connais les Housards de la garde,

Connais-tu pas l'trombon' du régiment?

Quel air aimable quand il vous regarde!

Eh bien, ma chère, il était mon amant.

Alexis, une fois de plus, donnait de la voix. Cette chanson de soldats qui datait des années 1820 lui avait été apprise par son père et Madame Mère était heureuse de l'entendre à nouveau.

Alexis chantait tout le temps, des airs d'opéra, de salle de garde ou plus souvent d'opérette. Il connaissait Offenbach par cœur.

Tout le monde aimait l'écouter chanter. Il était si gai, si perpétuellement joyeux que personne pour un empire n'aurait songé à le lui reprocher. C'est pourquoi la question irritée de Clémence figea l'atmosphère paisible et familiale de cette fin de journée.

— Mais enfin, papa, pourquoi chantez-vous si fort?

Tous se tournèrent vers la jeune fille comme si elle avait dit la pire des incongruités. Madame Mère la regarda avec un air réprobateur et frappa de sa canne le sol du salon de musique où ils se trouvaient. Lysandre, qui était un peu de l'avis de sa fille, s'interdit de l'approuver. Julien, l'oncle abbé, et sa sœur arrivés le matin même de Quimper regardaient Clémence avec effroi. Ils ne reconnaissaient plus leur « si charmante nièce ». L'abbé ouvrit et referma nerveusement son bréviaire tandis que son aînée Eugénie restait l'aiguille de sa tapisserie en l'air. Quant à Albertine, elle se contenta de fixer sa grande sœur avec intensité, comme si elle voulait lire et comprendre ses pensées. Seul un grave souci pouvait expliquer un tel comportement, songait-elle.

Alexis hésita un instant sur la conduite à tenir face à ce crime de lèse-majesté. Il prit un air qui se voulait enjoué plutôt que sévère.

— Parce que *Les Housards de la garde*, comme toutes les chansons de soldats ou de marins, se chante avec force pour s'aider à marcher ou surmonter le bruit de la mer et du vent dans les haubans. Par ailleurs, Dieu et mes chers parents m'ont fait cadeau d'une belle voix de basse-taille. Alors, je m'en sers pour charmer ces dames.

Il désigna d'un geste rond de la main sa mère, sa sœur et sa femme. Il voulut néanmoins faire montre d'autorité et regarda sa fille sévèrement.

— Quant à toi, tu n'es mon professeur ni de chant, ni de maintien, que je sache.

Clémence devint toute rouge, se leva d'un bond, secoua sa belle chevelure rousse et s'enfuit en courant vers sa tour.

Alexis se racla la gorge et poursuivit son chant mais d'une voix adoucie teintée d'accents tristes.

Au Luxembourg je fis sa connaissance,

Qu'il était bien dessous son fournement!

Quel air vainqueur! quelle noble prestance...

Le cœur n'y était plus. Il se tut brusquement. Il aimait tant sa fille que sa réflexion et sa propre gronderie l'avaient contrarié.

— Elle a peut-être raison après tout! Est-ce que je chante trop fort?

On se récria. Seule Albertine répondit avec subtilité.

— La question n'est pas que vous chantiez trop fort ou pas assez fort, mon cher papa.

— Ah bon, où est-elle alors, la question, mademoiselle la voyante?

— Clémence ne va pas bien, papa. Personne ne l'a remarqué? Elle a peur

pour Gildas.

— Je croyais qu’il avait refait surface hier soir, ce bon gars?

— Oui, mais les gendarmes ne l’ont pas encore interrogé.

— Et alors, qu’a-t-il à craindre d’eux?

— Tout. Même s’il est innocent, et il est innocent. Clémence a découvert qu’il était très proche d’Adèle Kuilh. Même qu’il avait passé la nuit précédant sa mort avec elle.

La tante Eugénie poussa un petit cri.

— Oh, quelle horreur! Et c’est ma nièce de onze ans qui parle!

La fillette ne sembla pas se soucier de l’émoi de sa tante et apprit à son entourage que les avant-bras du matelot étaient griffés.

— Vous comprenez maintenant la nervosité de Clémence.

Tous regardaient la petite fille avec surprise.

Madame Mère, qui voulait reprendre son monde en main, se tourna vers Lysandre.

— Ma chère fille, je n’ai pas pour habitude d’intervenir dans un conflit tel que celui-ci. Cependant, Albertine dit vrai, Clémence ne va pas bien depuis sa sinistre découverte. Elle m’a confié qu’elle ne pouvait plus peindre, ni même dessiner. Il faut la distraire, l’apaiser. Pourquoi ne proposeriez-vous pas à André de venir passer quelques jours ici avec son neveu Erwan? Ce beau jeune homme n’a, me semble-t-il, pas laissé indifférente notre Clémence... Et puis, que diriez-vous si nous organisions une grande soirée avec ses amis peintres? Elle m’a parlé d’un certain Paul Gauguin qu’elle qualifie de maître. Il faudra qu’elle nous l’amène. Elle l’a déjà présenté à André et à son neveu sur le port de Pont-Aven, l’autre jour. Nous allons la remettre sur pied, notre Clémence.

Lysandre approuva et remercia sa belle-mère avec effusion. Elle qui avait toujours la tête à sa musique n’avait pas un grand don d’éducatrice et elle le reconnaissait humblement. Elle savait pourtant se montrer tendre et

caressante.

La voix bien posée d'Albertine s'éleva à nouveau.

— Ma grand-mère a raison comme à son habitude, mais puis-je me permettre, maman, de vous donner un tout petit conseil?

Lysandre posa ses grands yeux gris-vert sur sa fille et lui sourit doucement.

— Je t'en prie, ma chérie.

— Eh bien, maman, je vous suggérerais d'aller consoler Clémence. Elle est très triste d'avoir contrarié papa et elle pleure sur son lit.

— Merci, ma chérie, je vais voir ce que je puis faire pour elle.

Alors qu'elle se levait pour rejoindre la tour de son aînée, tous la suivirent des yeux et remarquèrent sa curieuse démarche.

Eugénie crut bon de faire une remarque en étouffant un petit rire un rien moqueur.

— C'est bizarre, on dirait qu'elle danse une polka piquée!

Albertine haussa imperceptiblement les épaules.

— Elle ne danse pas, elle rythme la musique qu'elle a en tête. Je parierais pour du Beethoven...

Albertine ne se trompait pas, sa mère courait sur les notes d'*Appassionata*, la sonate n° 23 en *fa* mineur, opus 57, qu'elle avait choisie pour clore son récital de Saint-Pétersbourg l'automne précédent. Son pas était rapide et saccadé. Sa tête et ses épaules suivaient l'allegro du troisième mouvement qui résonnait en elle.

La tante Eugénie, peu habituée aux assertions de la fillette, faillit lui demander comment elle savait tout cela, mais Madame Mère l'en empêcha d'un petit signe de tête. Quant à Julien, il se gardait de trop penser à ce prétendu « pouvoir » qu'avait cette enfant. Pour lui, ce genre de don sentait le soufre. Il y avait du diable là-dessous et, par formation et par conviction, il

haïssait le diable. C'était d'ailleurs bien commode, se disait-il à cet instant, d'avoir un être, si toutefois le diable en était un, sur lequel on pouvait assouvir sa rage, une créature que l'on pouvait rendre responsable de tous les méfaits de l'humanité. Il se leva, tenaillé par l'envie de boire un apéritif avant l'heure. Il prit un air dévot, salua sa mère et s'en alla, le bréviaire sous le bras et les mains jointes.

— Je vais me recueillir à la chapelle.

Il s'éloigna. Alexis regarda sa sœur Eugénie qui, depuis la prêtrise de leur cadet, lui tenait lieu de gouvernante, de femme de ménage et de cuisinière dans la maison qu'ils occupaient à Quimper, à deux pas de la cathédrale.

— Il y a des réserves de vin de messe ou de gnôle suffisantes à la chapelle?

Eugénie tendit le cou et le torse, ce qui la faisait ressembler à une oie, « une vieille oie, qui plus est », se dit-il sans bienveillance.

— C'est très mal, Alexis, de te moquer de la maladie de notre frère. François me l'a expliqué l'été dernier: l'alcoolisme est une maladie comme une autre à ceci près qu'il est difficile de la soigner car elle vient des tourments de l'âme, de problèmes qu'un homme, ou une femme d'ailleurs, a avec la vie, donc avec la mort...

— Tu ne dois pas avoir de grands problèmes d'existence, toi qui es si sobre...

Madame Mère toussota pour faire cesser ces chamailleries. Cela durait depuis leur enfance. Or, Eugénie avait cinquante-neuf ans et Alexis cinquante-trois.

C'était un jeu entre eux dont d'ordinaire leur mère s'amusait, mais, ce jour-là, elle avait l'esprit trop occupé par Clémence pour prendre plaisir à ces joutes oratoires.

Brusquement, Eugénie se prit le ventre à deux mains et s'inclina, le visage cireux.

— Oh, que je souffre!

Sa mère la regarda sans indulgence.

— Ne compte pas sur moi, ma fille, pour te plaindre tant que tu n'auras pas accepté de confier ton mal à la Faculté... Ton frère François t'examinera dès son arrivée.

— Jamais un homme ne posera ses mains sur moi! Oh, comme j'ai mal!

Alexis retint une plaisanterie déplacée sur les maux de ventre dont sa sœur souffrait depuis quelques mois, mais ne put s'empêcher de lui faire la leçon.

Eugénie reprit peu à peu des couleurs. La crise était passée. Elle se leva et s'en alla en direction de la chapelle.

Albertine avait gagné le portique et sur la balançoire lançait puis repliait ses jambes pensivement, la tête en arrière, suivant la course des nuages.

*

Albertine avait raison. Son sixième sens, comme elle disait parfois, ne l'avait pas trahie: Lysandre avait trouvé Clémence étendue sur son lit, déchaussée, les cheveux en bataille, un mouchoir à la bouche pour étouffer ses sanglots.

Sa mère était assise à côté d'elle et tentait de la calmer. Tout d'abord sans rien dire, puis en lui murmurant des mots d'apaisement comme lorsqu'elle était enfant. Depuis quand ne l'avait-elle câliné ainsi? Elle s'en voulut et se souvint bien vite des gestes que sa Clémence de dix ans lui réclamait. Elle lui massa la nuque puis le dos avant de finir par une tape joyeuse sur les fesses en lançant la phrase rituelle d'alors: « Dors, dors, belle fée d'or, Belphégor, sors de ce corps! » Cette phrase était à elles, rien qu'à elles. Jamais Lysandre ne l'avait utilisée pour endormir Albertine. La comptine joua son rôle. Clémence en fut émue. Elle se retourna et prit sa mère dans ses bras en riant à travers ses larmes. Toutes deux étaient surprises de se découvrir femmes et non mère et fille: deux amies.

— Pauvre papa, s'il savait comme je l'aime...

— Mais il le sait, Clémence, il le sait. Il est plus triste pour toi que pour lui.

— Ah, je regrette, mais...

Lysandre entraîna sa fille vers la fenêtre de sa chambre qui donnait sur l'arrière du parc. Là-bas, au-delà des monceaux de verdure, le ciel faisait un trait d'un bleu soutenu comme la mer qui était plus à l'ouest et beaucoup plus loin.

Clémence posa la tête sur l'épaule de sa mère et laissa son regard errer sur le bois. Elle félicitait une fois encore sa grand-mère d'avoir laissé pousser en désordre des espèces différentes. Les marronniers côtoyaient les délicats bouleaux et les hauts peupliers, des érables flirtaient avec des chênes. Elle aimait les différentes nuances de vert de ces feuillages et tentait de les rendre sur ses aquarelles.

Elle se redressa brusquement en poussant un petit cri de surprise. Elle tendit le bras vers les deux allées de châtaigniers qui s'écartaient l'une de l'autre pour aboutir de chaque côté de la pelouse. Dans celle de gauche, qui rejoignait les communs, venait d'apparaître Gwenola, la jeune bonne qui remettait coiffe et jupe en place en chaloupant des hanches, l'air apparemment rieur et satisfait. Et de l'autre allée surgissait Jean qui de la même façon défroissait ses vêtements et peignait ses cheveux de la main.

La mère et la fille se regardèrent et éclatèrent de rire. Lysandre s'écarta de la fenêtre.

— Tu étais au courant?

— Oui, depuis l'année dernière.

— Ça ne m'étonne pas outre mesure. Il faut dire qu'avec le tempérament de Gwenola, ce qui devait arriver arriva.

— L'autre soir, c'est Erwan qui lui plaisait.

— Disons que c'est de leur âge de prendre du bon temps...

— Je ne vous savais pas si large d'esprit, maman. Et que penseriez-vous si moi, votre fille, faisais comme cette Gwenola et allais avec le premier venu? Je ne dis pas pour autant que je considère mon frère comme le premier venu!

Lysandre prit un air horrifié. Mais était-elle vraiment si scandalisée?

— Toi? Mais tu n'y penses pas, j'espère! Même une artiste, j'allais dire surtout une artiste, va savoir pourquoi, doit conserver sa virginité jusqu'à son mariage.

— Mais après?

Elles rirent de la boutade.

— Pour en revenir à l'aventure de Gwenola et de ton grand dévergondé de frère, la seule chose dont j'ai peur dans ces amours ancillaires, c'est l'arrivée d'un enfant non désiré. Nous n'avons pas besoin de petits bâtards, et encore moins de grands, même s'il y en a eu et s'il y en a encore dans bien des familles respectables. Il va falloir que je dise à ton père de mettre en garde Jean et de lui conseiller quelques subterfuges. Allons le voir, hop!

— Qui?

— Ton père.

— Il doit m'en vouloir.

— Mais non, tu l'embrasses et c'est tout. Ça suffira comme mot d'excuses. Crois-moi, il retrouvera sa gaieté et... sa voix!

Clémence fit un brin de toilette et saisit sa mère par le bras.

— Allez, je suis prête à affronter le pater familias.

— « Affronter », c'est un bien grand mot quand on parle de ton père. Ce cher homme est bon comme la romaine.

Elles se retrouvèrent enlacées sur le petit palier du premier étage où Clémence avait sa chambre et son cabinet de toilette. Lysandre, se remémorant les propos et les conseils d'Albertine, leva la tête et jeta un regard curieux vers le haut de la tour.

— Et si tu me montrais tes dernières œuvres? Tu as beaucoup peint, m'a-t-on dit, depuis quinze jours.

— Oui, mais depuis le crime, je ne puis rien faire. Enfin, si ça vous fait plaisir...

Clémence précéda sa mère dans l'escalier de granit qui montait à son atelier. L'endroit était dans le même désordre que l'année passée. Des toiles debout contre les murs vous tournaient le dos; des dizaines d'aquarelles s'étaient enroulées sur la vieille table d'architecte posée sur des tréteaux de chêne que son père lui avait offerte pour ses seize ans. Sur le chevalet trônait l'ébauche d'un portrait de jeune homme. Lysandre s'en approcha, se recula, plissa les yeux. Un nouvel alexandrin tourna dans sa tête:

— Quel est ce beau garçon qui ressemble à Gildas?

— C'est lui, mais comme une symphonie inachevée car il refuse de poser. Et puis, je ne peux plus me concentrer depuis...

— Oui, je sais, ta sœur me l'a dit et je l'ai senti. Et comment va-t-il, lui? Comment a-t-il pris la mort de sa maîtresse?

Le mot « maîtresse » choqua Clémence au plus haut point. Ce n'était pas le terme qui lui fit mal, mais ce qu'il sous-entendait: Gildas dans d'autres bras que les siens. Le corps collé à celui d'Adèle. Elle éloigna cette vision.

— Il va très mal. Quand je lui ai appris que son Adèle, cette..., était morte, il a tout de suite dirigé ses soupçons vers le vieux peintre auquel elle servait de modèle. J'ai eu toutes les peines du monde à le dissuader d'aller lui « régler son compte », comme il disait. Il était prêt à le tuer de ses mains, maman!

— La passion de la chair rend parfois les hommes fous.

Clémence gagna la fenêtre qui donnait sur l'Aven. Au pied de sa tour, devant les écuries, elle aperçut justement Gildas qui discutait avec Louis Lefort.

Sa mère s'approcha d'elle, la saisit aux épaules et, semblant ne pas voir le jeune marin, fit un commentaire sur le valet de ferme.

— Ah, le vieux Louis, Ghirlandaio, il n'a pas changé. Quoique sa trogne ne semble pas s'être arrangée. Comment s'appelle son chien, déjà? Goémon? Non, ce n'est pas ça...

Clémence n'entendit pas la réflexion de sa mère. Déjà elle descendait l'escalier en courant.

— Il faut que je voie Gildas. Désolée pour papa. Dites-lui que je regrette... Je l'embrasserai plus tard...

— Va, ma fille, va, je lui expliquerai.

Lysandre se pencha sur la rampe en fer forgé, y pressa sa poitrine pour suivre des yeux la course de sa fille et, lorsqu'elle eut disparu, revint dans son atelier faire une courte inspection. Oh, elle n'était pas mère à fouiller les affaires de sa fille! Seulement, quand elle aperçut le journal de Clémence, ce gros cahier rouge et relié qu'elle lui avait offert pour ses quatorze ans, elle ne put s'empêcher de s'en emparer et de l'ouvrir en se répétant sans réussir à s'en convaincre qu'elle ne faisait là que son devoir de mère.

CHAPITRE VIII

Lysandre de Rosmadec entrouvrit avec mauvaise conscience l'album secret de sa fille. Sur la page de garde, elle vit, écrite à l'encre rouge, une inscription qui aurait dû l'empêcher d'aller plus loin dans son investigation. De son écriture encore enfantine, Clémence avait noté en capitales:

Interdiction absolue de lire ce qui suit sous peine d'aller en enfer. Ceci est le journal de Clémence de Rosmadec et ne regarde qu'elle. Toute personne qui enfreindrait la loi serait vouée aux gémonies jusqu'à la quatrième génération si ce n'est la sixième.

Lysandre sourit tendrement et tourna la page pour découvrir un immense cœur dans lequel sa fille avait écrit en suivant les contours quelques phrases de ses préoccupations d'adolescente. Ainsi, elle lut:

L'amour ne se donne pas, il se prend; Corps en désir plus cœur en berne: attention, danger!; Ne s'offrir qu'à celui qui saura vous sourire avec son cœur; Mes seins gonflés de désir sont pour toi mon amour. Embrasse-les, ils me font si mal!; J'ai peur, peur de m'ouvrir à un garçon. Cela est-il douloureux ou agréable? Peut-être les deux à la fois?

Lysandre, aussi gênée que curieuse, tournait les pages avec fébrilité. La phrase d'Albertine: « Clémence a besoin de vous, occupez-vous d'elle », ou quelque chose comme ça, lui revenait et l'excusait de son indiscrétion. « Pour l'aider, il faut que je la connaisse mieux, ma petite fille que j'aime tant », se rassurait-elle.

Et elle tournait les pages, s'efforçant de survoler ces confidences sans s'arrêter à des détails trop intimes. Elle admira des dessins, des portraits de Madame Mère, d'elle et de son mari; reconnut avec émotion Albertine à six ans, Jean à dix-sept, sourit en découvrant son beau-frère l'abbé caricaturé, l'air hébété, lisant son bréviaire entouré d'une multitude de burettes. Elle interrompit son « viol » du journal sur un portrait récent de Gildas. Le trait était ferme, sûr et montrait à plaisir, avec envie aurait-on dit, ce garçon athlétique. Ce qui surprit et émut la mère indiscrete fut le grand point d'interrogation qui servait de cadre au visage du jeune homme. Cela signifiait-

il que sa fille hésitait à franchir le pas avec son ami d'enfance? Qu'elle le désirait sans se l'avouer? Se l'avouait sans le désirer assez? Plus Lysandre tournait les pages, plus le visage de Gildas revenait. Mais dans les dernières pages, c'était un autre visage de jeune homme qui était croqué. Il avait un air innocent, ce qui ne voulait pas dire naïf. Il plut aussitôt à Lysandre. Elle chercha à qui ce jeune inconnu lui faisait penser. Ce sourire qu'elle avait envie de qualifier de romantique, si toutefois cela voulait dire quelque chose...

Brusquement, le croquis devint lumineux et la ressemblance lui apparut évidente et troublante. Ce jeune homme était l'André de sa jeunesse, ce garçon plein de charme qu'elle avait connu à Quimper avant de le perdre de vue lorsqu'elle était partie pour Paris. Il l'avait courtisée sans oser l'embrasser ne serait-ce qu'une fois. Pauvre et cher André. Était-ce en raison de cet amour inaccompli de jeune homme qu'il était demeuré célibataire? C'était bien possible, car, quelque trente ans plus tard, il semblait lui vouer une admiration inaltérée. Cette estime qui ressemblait fort à de l'amour amusait et attendrissait Lysandre car elle lui faisait revivre un peu de sa jeunesse passée. Son mari avait remarqué l'attrait que sa femme exerçait sur le commissaire mais il n'y prenait garde et avait eu l'intelligence de faire d'André un ami. Une de ces relations de vacances qu'on était content de retrouver chaque été en attendant le suivant. L'idée de se voir à Paris, si elle avait été évoquée par André, n'avait reçu aucun écho de la part des époux Rosmadec. « Je n'en ai pas envie, je veux qu'André reste notre ami de vacances », avait-elle dit à Alexis un jour où le policier avait souhaité les inviter chez lui. Comme elle était la franchise même, elle lui avait dit qu'elle voulait « se le réserver » pour La Josselière et seulement pour La Josselière. C'était une façon comme une autre de lui faire savoir qu'il n'y aurait jamais rien d'autre entre eux qu'une belle et grande amitié. Et c'est ce qui s'était passé. Tandis que son mari partait faire de la voile, André couvait des yeux Lysandre, ce qui ne la gênait en rien pour travailler. Tout était bien ainsi.

Lysandre referma le journal de sa fille et alla jeter un œil à la fenêtre donnant sur les écuries. Clémence et Gildas semblaient lancés dans une discussion animée. Lysandre, qui se voulait « responsable » et l'était si peu au fond d'elle-même, revint au gros volume rouge, le caressa, hésita et enfin l'ouvrit pour lire les dernières pages tracées d'une écriture ronde et décidée.

Je m'étais promis d'avoir fermé à jamais ce satané journal que je considérais hier encore comme un passe-temps de petite fille rêveuse, mais ne le suis-je pas toujours? Et puis, brusquement, en raison de tous ces événements, de toutes ces émotions nouvelles, j'ouvre à nouveau mon cher « Monsieur exutoire » pour tenter de recouvrer la paix de mon cœur à défaut de celle de mon corps. C'est sans doute ce dernier, fait d'eau, de sang, d'organes, de muscles et d'os, qui me prouve désormais combien j'existe.

Cette fille de joie, cette Adèle que j'ai découverte dans la barque de Gildas me poursuit jour et nuit. Il est vrai qu'il serait inquiétant qu'elle me laissât indifférente. Qui l'a tuée et pourquoi est-elle morte? Y a-t-il une relation entre sa vie de fille publique et sa mort? C'est la première fois que je vois un cadavre. Quelle curieuse sensation de se sentir vivante alors que l'on touche cette chair inerte, froide, rigide! Bien sûr, je sais que, comme cette pauvre fille, je suis mortelle, que nous sommes tous mortels mais je ne comprends pas, non, je ne comprends pas comment un être humain « normal », je réfléchirai une autre fois sur la « normalité », peut priver de vie un autre être humain. Qu'un renard tue un canard, le serre au cou dans ses mâchoires jusqu'au dernier sursaut, je le comprends aisément, mais qu'un être humain puisse décider de la mort d'un autre être humain, qu'il emprisonne son cou de ses mains et ne le lâche plus avant de sentir sous ses phalanges le dernier soubresaut de vie, je ne puis le comprendre et donc l'admettre. Celui ou celle qui fait ça, car pourquoi s'agirait-il dans ce cas d'un meurtrier plutôt que d'une meurtrière? n'est pas digne d'appartenir à une société civilisée. S'agit-il d'un dément ou d'une démente? Et voilà que mon Gildas serait soupçonné d'avoir commis de ses mains un meurtre, qu'il aurait assassiné la femme qu'il aimait? Ce raisonnement est parfaitement idiot. Il aurait pu, au pire, assassiner ce vieux peintre libidineux, comment s'appelle-t-il déjà, ce vieux cochon? Maxime Louval, oui, c'est ça, mais la femme qu'il aimait! C'est le rival qu'on tue, pas celle qu'on désire. Enfin, c'est ce que je crois.

Mais, je dois le reconnaître, je n'y connais pas grand-chose. Puisque Gildas m'a dit qu'il n'avait rien à voir avec ce meurtre, cela me suffit. La parole d'un Gildas vaut écrit d'un autre. Il y a de ces certitudes qui ne sauraient être mises en doute. Quand je lui ai dit que je le savais innocent, que j'en étais sûre, puisqu'il me le disait, Gildas m'a souri, oh que j'aime son regard quand il me sourit! Gildas ou Erwan, Erwan ou Gildas? Ils ne se ressemblent pourtant pas du tout. Gildas est brun, grand, costaud, très viril avec sa barbe bleutée et son torse de lutteur. Erwan est délicat, presque féminin. Il m'amuse avec sa grande mèche blonde qui lui caresse le front. L'un est un marin solide au cœur tendre, l'autre un étudiant au corps gracile. Gildas, Erwan?

Lysandre, en lisant ces lignes, sentit ses joues rosir de honte. Elle referma le gros livre secret de sa fille et quitta la pièce.

Comme elle sortait dans la cour, Clémence et Gildas se séparaient. « Tiens, ils ne s'embrassent pas », remarqua Lysandre.

La jeune fille prit gaiement le bras de sa mère et l'accompagna vers la tonnelle.

Elle semblait excitée.

— Peut-être que Gildas va pouvoir échapper aux gendarmes. Ils sont venus l'interroger cet après-midi, mais il était en mer. Il était allé à Concarneau avec Tanguy chercher le chasse-marée. Il m'a dit qu'il partait demain dès que la hauteur de l'eau le leur permettrait. Ils doivent charger des pommes de terre à Pont-Aven, puis de la pierre à Poulguin.

— Mais ne devrait-il pas aller se présenter spontanément aux gendarmes puisqu'il n'a rien à se reprocher?

Clémence regarda sa mère avec lassitude comme si elle avait affaire à une simple d'esprit.

— Ah oui, tu as peur qu'ils découvrent ses avant-bras griffés? Ta sœur nous a mis au courant de l'affaire. Eh bien, pourquoi ne partiraient-ils pas à l'aube? Les gendarmes n'y verraient que du feu et les bras de Gildas en quelques jours de cabotage pourraient cicatriser...

— Bien sûr qu'on y a pensé. Seulement, la marée sera pleine à quatre heures moins dix et le patron Philibert Tanguy n'entend pas se lever de trop bonne heure.

— Même pour sauver son matelot? Un Gildas vaut bien une messe matinale, que je sache! Il serait assez facile à ce Philibert Tanguy de quitter avec seulement un novice et un mousse le quai de Pont-Aven et de récupérer son matelot trois kilomètres en aval. Ou à Gildas d'aller les attendre à Port-Manec'h.

— Mais non, maman, c'est impossible, il faut qu'il aide au chargement du chasse-marée. Ce n'est pas le novice ou le mousse qui peuvent porter sur leur épaule des sacs de pommes de terre de cinquante, voire cent kilos. Pour Gildas, ce n'est rien. Mais pour eux! Et puis, son capitaine lui en veut encore de l'avoir embarqué dans cette soulographie qui lui a attiré les foudres de sa femme... Enfin, ils ne pourront charger en pleine nuit, les gens du chantier ne commencent à travailler qu'à partir de sept heures.

— Eh bien, faisons dire une messe par ton oncle Julien. Dieu interviendra peut-être pour sauver Gildas.

Clémence regarda sa mère en coin.

— Vous parlez sérieusement, maman?

Lysandre soupira.

— Franchement, ma chérie, je n'en sais rien.

Elles parvinrent sous la tonnelle alors que Madame Mère donnait les dernières nouvelles sur la vie de Pont-Aven et de ses habitants à Eugénie et à Julien qui l'avait rejointe après son tour à la chapelle. La mère et la fille saisirent des bribes de conversation qui ne les intéressèrent pas outre mesure.

— ... Depuis le mois de mars, nous avons une nouvelle postière, la veuve Bâton, de Lanildut, car notre bonne demoiselle Bayer s'est retirée.

Eugénie fut prise de compassion.

— Oh, la pauvre, j'irai la voir dès demain pour lui exprimer mes regrets.

Julien par politesse tenta de s'intéresser à la conversation.

— Il est possible qu'elle soit heureuse de se reposer enfin et d'avoir du temps pour elle.

Madame Mère se tourna vers lui.

— Quant à la nouvelle église, je ne puis m'y faire.

— Nouvelle, nouvelle, elle a tout de même dix-huit ans.

— Mais enfin, ce chemin de croix inauguré et béni l'année passée, tu t'en souviens, Julien, par notre curé archiprêtre de Quimperlé, Mgr Péron, je ne le trouve ni beau ni émouvant.

Elle eut un petit rire.

— Je parle du chemin de croix, bien sûr! Il me met mal à l'aise pour prier.

L'abbé dodelina de la tête.

— Vous êtes bien sévère et exagérez quelque peu, il n'est pas si affreux que cela.

Albertine aperçut sa mère et sa sœur qui s'en revenaient enlacées. Elle sauta de la balançoire et courut à leur rencontre.

CHAPITRE IX

— Et si nous allions faire un tour sur l'Aven? Vous connaissez Rosbras, Kerdruc, Port-Manec'h?

— Je ne connais rien de tout ça, c'est mon premier été breton. Si vous le voulez, un jour, je vous ferai visiter le Canada.

Clémence s'amusa un instant du curieux accent d'Erwan. Il produisait des intonations difficiles à prévoir et à définir. Et puis il y avait ces expressions de vieux français qui surgissaient parfois. Elles la déroutaient et elle prenait plaisir à les lui faire répéter, et lui était trop heureux de les lui apprendre.

Elle n'était pas mécontente que ses parents aient invité André et son neveu pour quelques jours à La Josselière. Le commissaire pourrait lui donner les dernières informations concernant le meurtre, et le second l'aider et l'accompagner dans son enquête, si jamais le juge d'instruction s'en prenait à Gildas.

— On pourrait aller se baigner à l'anse du Goulet-Riec. Nous allons prendre la barque de Gildas.

Clémence ne savait pas trop ce qui l'animait en lançant cette invite à Erwan. Voulait-elle l'agacer en lui parlant sans cesse de Gildas ou voulait-elle éveiller la jalousie de son ami d'enfance, en s'affichant avec le jeune étudiant? Car elle espérait bien croiser sur l'Aven en ce début d'après-midi le chasseur-marrée du patron Tanguy, chargé de pommes de terre et de bois, en partance pour l'Angleterre. Il lui arrivait souvent de sauter dans le canot et d'aller dire au revoir à l'équipage de la *Louissette* lors de sa descente de l'Aven. Peut-être aurait-elle cette chance ce jour-là.

Après le déjeuner, ils avaient laissé André écouter béatement Lysandre répéter son Fauré, Alexis se chamailler avec sa « sœur-à-tête-d'oie », l'abbé s'endormir dans son fauteuil et Madame Mère se plonger dans la fin de son roman *Les Vacances*. Jean était parti pour Concarneau y acheter à la voilerie une pièce de toile dans l'intention de tailler un hunier. Albertine les avait

accompagnés dans l'allée menant à la cale avant de bifurquer vers la ferme pour y rejoindre Hélène, sa confidente.

Clémence voulut se mettre aux avirons qu'elle maniait depuis toujours, mais Erwan les lui prit des mains avec une douce autorité.

— Dirigez-moi.

Brusquement, la jeune fille s'aperçut qu'elle était assise dans le bateau à l'emplacement même où elle avait découvert le cadavre d'Adèle et elle eut un haut-le-corps. Elle revoyait la malheureuse fille, recroquevillée et déjà rigide sous la bâche, le cou violacé et... Elle se souvenait de ces yeux éperdus de mort qui sortaient de leurs orbites comme pour supplier son agresseur de desserrer son étreinte.

Erwan remarqua le trouble de sa jeune amie et s'en inquiéta. Elle lui dit combien il lui était difficile de recouvrer la paix depuis sa macabre découverte. Elle avait si peur que les soupçons ne se portent sur Gildas! Cette dernière remarque agaça quelque peu le jeune étudiant en droit. Sans même connaître ce Gildas, il le considérait déjà comme un redoutable rival. Clémence semblait accorder au matelot tant de qualités que ça en devenait irritant.

Tandis qu'ils suivaient les méandres de l'anse de Poulguin, Clémence commentait le paysage. Elle montrait les gros blocs de granit aux formes étranges que sa famille avait baptisés selon leur forme. Il y avait le Lion, l'Éléphant, le Chamois, la Marmotte, le Fox terrier...

— Là, cette roche au sommet plat porte mon nom. On l'appelle la roche de Clémence parce que depuis des années j'aime y grimper et plonger, quand la mer est pleine, bien sûr.

— Vous plongez de là-haut? Mais il y a au moins cinq mètres!

— Plutôt six ou sept, selon la hauteur du flot. C'est ma mère qui m'a appris à faire le saut de l'ange.

— Votre mère?

— Oui, peut-être, un de ces jours, aurez-vous droit à une démonstration.

Erwan ne lâchait pas sa passagère des yeux. Elle le fascinait. Contrairement à toutes les jeunes filles de bonne famille qu'on voyait sur la plage des Sables blancs, à Concarneau, et qui ne quittaient pas leur ombrelle de peur de voir leur peau blanchie à l'amidon se hâler « comme celle des moricaudes », Clémence ne semblait pas craindre le soleil. Sa tenue était simple et laissait son corps libre de ses mouvements. Tandis que ces jeunes filles et femmes de la ville s'empressaient de s'enfermer dans une cabine pour en ressortir un bon quart d'heure plus tard en robe longue, corsetées, en chapeau et les pieds enserrés dans des bottines qu'elles abîmaient dans le sable une fois pris leur bain de mer.

Erwan aimait contempler le charme vestimentaire de la jeune peintre. Un corsage blanc, une jupe trois quarts qui laissait voir ses mollets, ses chevilles et ses pieds nus. Sa chevelure rousse qu'elle avait défaits descendait nonchalamment jusqu'au bas de ses reins.

« Ma sauvageonne », se répétait-il, ne la quittant du regard que pour admirer les paysages qu'elle lui désignait.

Clémence avait remarqué l'effet qu'elle provoquait sur le jeune homme mais elle choisit de rester elle-même.

— Là, à droite, au pied du gros roc gris foncé, regardez le couple de macareux! C'est la première fois qu'on en voit par ici. Ils viennent sans doute des Sept-Iles. On dit qu'il y en a aussi depuis ce printemps à Houat. Vous voyez leur bec rouge, gris-bleu et jaune. Ils sont allés pêcher pour leur petit qui va bientôt voler de ses propres ailes. Ils sont venus s'installer ici pour s'accoupler. L'éclosion a eu lieu dans leur terrier à la mi-mai. Celui de gauche, le mâle ou la femelle, car rien ne les distingue, a un chapelet de lançons dans le bec... De quoi nourrir leur unique rejeton, qui, quand il aura atteint ses six semaines, pèsera environ quatre cents grammes, et quittera père et mère sans même les remercier de leurs bons soins.

— Comment savez-vous tout cela?

— Je vous l'ai déjà dit, c'est Gildas qui m'a tout appris! Un simple matelot qui aurait été un grand savant s'il avait pu poursuivre ses études. C'est un homme de science, un passionné. Tout l'intéresse et il sait communiquer son amour de la nature. Mes parents m'ont inculqué la culture de l'esprit et du cœur, lui, celle de l'univers. Je ne sais pas laquelle je préfère. Tiens, là, une poule d'eau!

Ils sortirent de l'anse. Clémence fit admirer le château de Poulguin sur sa

presqu'île et servit un peu de guide touristique à Erwan en lui apprenant que les propriétaires étaient de très lointains cousins de sa famille. Ici, dans cette anse, il n'y avait pas si longtemps, lui apprit-elle, on trafiquait le contenu des tonneaux. Les marins qui venaient livrer à Pont-Aven le vin chargé à Bordeaux en avaient consommé beaucoup pendant leur voyage. Et c'est à cet endroit qu'ils coupaient le vin avec de l'eau pour remplacer les litres ou hectolitres consommés frauduleusement. Puis ils allaient faire leur livraison au port. Tout le monde le savait, et tout le monde fermait les yeux.

Erwan fit mine de prendre un grand intérêt à ce que disait cette bouche dont il aimait tant voir remuer les lèvres.

— Les douaniers étaient-ils de mèche avec les marins, touchaient-ils leur part du butin?

Clémence haussa légèrement les épaules en signe d'indifférence.

— Les marins achetaient leur silence avec un litre de gnôle. C'était une coutume. Et il n'est jamais bon pour l'ordre social de modifier les coutumes, expliqua-t-elle doctement.

Elle lui montra le pigeonnier, les pieds dans l'eau, « avec autant de niches que les propriétaires avaient d'hectares », et lui fit surtout remarquer le pittoresque et la beauté de cette demeure du XVI^e siècle qu'elle avait dessinée et peinte tant de fois sous bien des éclairages. Souvent, elle venait seule en godillant à cet endroit précis, mouillait l'ancre et pouvait prendre le château sous un angle original qui échappait à la plupart des peintres cloués à la rive. Elle en désigna un, sur la rive gauche, qui peignait une jeune fille en coiffe et en costume chamarré de Pont-Aven. Elle était debout, penchée vers l'eau comme pour s'y mirer, et tendait la croupe vers l'artiste.

— Vous le reconnaissez?

— On dirait le vieux peintre que mon oncle a interrogé l'autre matin dans l'auberge. C'est lui qui avait attendu en vain Adèle, la victime.

— C'est bien lui: Maxime Louval. Il n'a pas perdu de temps pour trouver un nouveau modèle. Seulement, avant que celle-ci se mette nue devant lui, de l'eau fera tourner les moulins de l'Aven. Les femmes du pays, à part quelques prostituées, refusent de se déshabiller devant un peintre. Et pourtant, elles se baignent toutes nues, comme tout un chacun d'ailleurs: femmes, hommes et enfants. Seulement, les femmes conservent leurs coiffes pour le bain. Ainsi, elles se sentent protégées. Curieux, n'est-ce pas? C'est pourquoi la majorité

des peintres qui veulent faire des académies amènent de Paris, ou d'ailleurs, leur modèle qui est souvent leur maîtresse. Ces femmes passent des vacances plutôt libres et souvent tumultueuses. Je préfère ne pas m'étendre sur ce sujet que j'imagine davantage que je ne le connais.

— Vous me rassurez vraimin, oh, pardon: vraiment!

Erwan était sidéré par le franc-parler de la jeune fille.

Clémence, quant à elle, sentait le trouble l'envahir.

— J'ai envie de ramer, laissez-moi faire, je connais les bancs de sable...

Leur changement de place fit rouler la barque et ils se retinrent l'un à l'autre un peu plus que l'équilibre ne l'exigeait.

Une fois les avirons bien en main, Clémence jeta un nouveau coup d'œil au garçon. Elle semblait poursuivre une idée qui la taraudait depuis la veille et elle l'exprima à haute voix.

— Comme c'est Gildas qui a été griffé par Adèle alors qu'il ne l'a pas tuée, le meurtrier peut très bien être ce vieux bonhomme. Nous étions sûrs de son innocence puisqu'il n'avait pas de marques, mais désormais, ces griffures ne veulent plus rien dire. Il est donc un coupable possible.

— Mais pourquoi aurait-il supprimé une jeune femme qu'il aimait peindre et qui, si j'ai bien compris, se montrait avec lui très complaisante dans un autre registre?

Clémence fronça les sourcils, jeta un regard attentif à un chasse-marée qui allait croiser leur route. Non, ce n'était pas la *Louissette* de Philibert Tanguy mais l'*Yvonne Louédec* et son capitaine Sellin qui partaient pour Lorient avec un chargement de farine et de poiré. Du moins, c'est ce que la jeune fille déclara à Erwan pour l'épater. Elle réussit à merveille à le bluffer, comme on disait depuis cet hiver 1885 dans les ateliers d'artistes parisiens.

Ils accostèrent sur la droite de la plage du Goulet-Riec où Clémence connaissait de gros rochers, un peu sur la hauteur, derrière lesquels ils pourraient se mettre en costume de bain à l'abri des regards d'autres visiteurs. Mais il n'y avait personne. La crique minuscule, dont la plage ne devait pas excéder trente mètres de large, était à eux et à eux seuls.

Alors qu'ils tiraient la barque, Clémence se réjouit de voir que le sable, durant l'hiver, avait couvert les petits et gros cailloux qui hérissaient le sol l'année précédente.

— C'est très curieux, il arrive que l'aspect d'une plage se modifie d'un mois à l'autre. Aujourd'hui, on est dans une période faste.

Ils descendirent leurs sacs et s'isolèrent pour se changer derrière les rochers. Bientôt ils se retrouvaient, Clémence dans son costume de bain bleu à volants qu'elle jugeait ridicule et surtout inutile, et lui dans un costume d'une pièce avec épaulettes, bleu lui aussi, assez indécent tant il était moulant. Clémence s'étendit à plat ventre sur le sable chaud. Erwan, un peu gauche, s'assit à côté d'elle. Jamais, auparavant, il n'avait vu une jeune fille se coucher ainsi sur une plage. Ce comportement lui semblait extravagant. Elle tourna la tête vers lui et le regarda.

— Vous n'aimez pas le sable? C'est si bon de paresser au soleil.

Elle ferma les yeux et soupira d'aise.

Clémence devina-t-elle le trouble du jeune homme? Elle se leva d'un bond, tendit la main à Erwan et l'entraîna sans le lâcher. Ils coururent vers l'eau et ce fut Clémence qui plongea la première, courageuse, car la température était fraîche. Ils nagèrent sous l'eau, s'ébattirent, s'éclaboussèrent, partirent vers le large et revinrent en faisant la course qu'ils terminèrent ex aequo. L'eau était limpide, d'un vert tendre sur un sable jaune soutenu. Ils s'amusèrent à se regarder sous l'eau, les yeux grands ouverts. Puis Clémence proposa à Erwan un jeu qu'elle avait pratiqué avec son père et son frère depuis qu'elle était enfant. Il l'accepta aussitôt. Il prit sa respiration et se laissa tomber sous l'eau sur les genoux. La jeune fille mit les pieds sur ses épaules et saisit les mains qu'il lui tendait. Il se redressa brusquement et la projeta en l'air pour un plongeon plus ou moins réussi. Ils recommencèrent plusieurs fois ces ébats, heureux tout simplement.

Ils étaient si occupés à leurs jeux qu'ils ne s'étaient pas aperçus qu'une barque plus grande que la leur avait accosté à cinquante mètres d'eux. Deux hommes et trois femmes se déshabillaient sur la plage, ne semblant pas gênés le moins du monde.

C'est ainsi que Clémence vit Gauguin nu pour la première fois. Situation on ne pouvait plus troublante: sans plus de façon, le peintre qui l'avait reconnue s'approcha d'elle en nageant vigoureusement et l'interpella.

— Bonjour, ma portraitiste de Pont-Aven, et bonjour, jeune homme! Comment une fille aussi... enfin, disons artiste que vous peut-elle cacher les trésors de son corps aux yeux du peintre que je suis? Quelle drôle de tenue! Vous allez au bal d'une vente de charité? Pour une femme peintre, que de triste pudeur! Je dis triste parce que je subodore sous ce costume de bain de grand-mère un corps peignable, si vous permettez ce néologisme. Vous ne savez pas qu'ici tout le monde se baigne nu? Je ne suis là que depuis quelques jours et je le sais déjà. Mais enfin... si, un jour, vous acceptiez d'être mon modèle, pas dans cette tenue il va sans dire, je vous peindrais avec plaisir et même avec désir...

Elle prit le parti de rire et sortit en courant de la mer tandis que Gauguin d'une voix puissante improvisait une mélodie sur le poème de Baudelaire *A une mendiante rousse*:

Blanche fille aux cheveux roux,

Dont la robe par ses trous

Laisse voir la pauvreté

Et la beauté,

Pour moi, poète chétif,

Ton jeune corps maladif,

Plein de taches de rousseur,

A sa douceur.

Debout sur le rivage, jouant avec la première vague, Clémence s'amusait à projeter de l'eau vers le maître qui en riait. Nullement décontenancée, elle se planta les deux poings sur les hanches et apostropha le nageur.

— Merci pour « la robe à trous, le corps maladif et la pauvreté »! J'ai bien noté en revanche que vous étiez un « poète chétif », bien que physiquement vous ne le sembliez pas... Mais connaissez-vous la dernière strophe, c'est celle que je préfère même si je ne l'illustre pas aujourd'hui, ce qui peut vous décevoir, je le conçois!

Gauguin rit, se mit sur le dos et fit la planche sans apparemment s'apercevoir qu'il exhibait ainsi son anatomie. Il égrena des vers à mi-voix avant de se souvenir des vers que lui réclamait la jeune fille et de les chanter, les yeux regardant le ciel.

Va donc, sans autre ornement,

Parfum, perles, diamant,

Que ta maigre nudité,

Ô ma beauté!

Clémence s'éloignait. Elle se retourna pour lancer un dernier merci gouailleur.

— Merci à nouveau pour la « maigre nudité »! Je me croyais un peu trop potelée...

Elle se dirigea vers les rochers où étaient ses habits et entendit au loin, mais très clairement, Paul Gauguin lui poser à nouveau la question, mais d'une façon plus précise encore, qui pourtant ne la choqua nullement.

— Je répète: Accepteriez-vous de poser nue pour moi? Je suis en panne de modèle.

Clémence ne se retourna pas, fit semblant de n'avoir rien entendu et rejoignit Erwan qu'elle prit familièrement aux épaules pour bien montrer qu'elle n'attendait rien d'un homme de son âge, fût-il génial comme elle le pressentait. Le jeune homme, flatté de ce geste, se vit déjà dans la place et crut bon de s'offusquer de la proposition du peintre.

— Quel goujat, mais quel goujat! Voulez-vous que je lui dise son fait et le provoque en duel?

— Surtout pas! Sa proposition n'a rien de choquant, elle est plutôt flatteuse venant d'un peintre tel que lui. Et puis, Erwan, on dit qu'il est très fort à l'épée, alors ne vous y risquez pas. Merci cependant.

Ils se séparèrent pour regagner leur rocher. Erwan ne put s'empêcher de tendre le cou pour apercevoir le corps dénudé de Clémence. Ce fut une image

fugitive tant il avait honte de tenir ce rôle de voyeur ne serait-ce qu'une seconde. « Une splendeur, une splendeur », se répéta-t-il.

Ils poussèrent la barque et sautèrent dedans. Erwan s'empara des rames. Assise à l'arrière du canot, Clémence se retournait pour contempler le paysage et le fixer dans sa mémoire « picturale », comme elle appelait cette partie de son esprit qui enregistrait, souvent même sans qu'elle en fût consciente, des compositions que la nature lui offrait et qui lui serviraient plus tard pour effectuer une marine. À quelque cent mètres, ils virent Gauguin et ses amis qui, munis de draps de bain colorés, s'essuyaient mutuellement le corps en riant.

Une scène que Clémence aurait aimé dessiner et qu'elle baptisa, non mécontente de son titre: « Des naturels au naturel lâchés dans la nature. » Elle en parla à son passager qui daigna sourire mais elle le sentit peu enthousiaste. Il n'avait en effet nulle envie de contempler la nudité de ces étrangers après avoir vu celle de Clémence dont, il se l'avouait, il était profondément amoureux. « Ainsi vont les jeunes gens, aurait dit Madame Mère avec son solide bon sens: ils se disent amoureux dès qu'un corps les appelle. »

De son côté, Clémence, alors qu'ils s'éloignaient de l'anse du Goulet-Riec et que les silhouettes des peintres et de leurs modèles se confondaient avec les arbres de l'arrière-plan, imaginait le portrait nu qu'elle pourrait faire de Paul Gauguin. Il n'était pas très grand, pas beaucoup plus d'un mètre soixante-dix, mais son corps était robuste, dur et dense. Pourrait-elle le peindre de mémoire et utiliser le croquis qu'elle avait fait de son visage sur le quai de Pont-Aven pour réaliser un portrait en pied? C'est la question qu'elle se posait quand elle aperçut la *Louissette* qui descendait le flot toutes voiles dehors. Gildas! Elle ne pensa plus qu'à lui: avait-il réussi à échapper aux gendarmes à la faveur d'un cabotage? Elle le voulait et demanda à Erwan de nager vigoureusement pour passer le plus près possible du chasse-marée.

— Souque ferme! Tire sur les *karennous*¹³.

— Pardin?

Oh que cet accent l'agaçait dans une pareille circonstance!

— Pardon! Tire sur les avirons, bon Dieu!

Il s'exécuta et força sur les rames de telle sorte qu'ils coupèrent presque la route du transporteur. Ils passèrent si près de lui que Clémence reconnut

parfaitement le capitaine, le mousse et le novice, mais n'aperçut pas Gildas. À la barre, il y avait un jeune marin qu'elle connaissait, bien qu'elle en eût oublié le nom. Gildas n'était pas à bord! Elle se dressa dans la barque et fit de grands gestes des bras pour attirer l'attention de l'équipage. Le capitaine Philibert Tanguy l'aperçut enfin. Elle mit ses mains en porte-voix et hurla le prénom de son ami. Le patron de la *Louissette*, répondant à son appel, lui fit alors un geste terrible. Il joignit ses pouces et les tendit vers elle, mimant la paire de poucettes¹⁴ que l'on passe à un accusé ou du moins à un suspect. Clémence comprit aussitôt le message et hurla sa rage.

— Non, ce n'est pas possible! Gildas arrêté!

Elle se rassit brusquement sur le banc, plongea la tête dans ses mains et se mit à sangloter. Erwan lâcha les avirons, s'approcha d'elle et pour la consoler posa une main sur son épaule.

Elle le repoussa avec une telle vigueur que la barque manqua chavirer. Il regagna sa place et fut surpris du changement qui s'était opéré sur le visage de la jeune fille quand elle le releva enfin. Exprimant un instant plus tôt la nonchalance, il était empreint désormais d'une froide détermination.

— Ils ont osé! Il faut que je voie au plus tôt ton oncle André. Lui seul peut le sortir de là. Rame le plus vite possible, Erwan, rame, rame!

Le garçon ne se le fit pas répéter. Il nagea de toutes ses forces vers la cale de Kerochet au fond de l'anse de Poulguin.

Malgré la situation tragique, il était heureux: Clémence l'avait tutoyé.

CHAPITRE X

Madame Mère agita la clochette en argent pour convier ses hôtes à prendre le thé que Maria venait de servir dans le berceau de verdure situé près de l'entrée principale de la demeure. En face, l'allée de hêtres s'enfuyait vers la route de Pont-Aven. Madame Mère aimait qu'on se tînt là en fin d'après-midi. L'air était chargé des effluves embaumés de la roseraie toute proche et le vent d'ouest, quand il ne soufflait pas trop fort, apportait sa fraîcheur. A cette heure, la maîtresse des lieux préférait cet endroit à la « tonnelle du café » que l'abbé avait baptisée depuis des lustres: la « tonnelle du café... et des liqueurs ».

Les madeleines et galettes au beurre de Pont-Aven rivalisaient de saveur et Eugénie avait beaucoup de mal à attendre que sa mère se fût servie pour les déguster. Soudain, elle poussa un cri indigné.

— Comment, mais comment Lysandre ose-t-elle et comment Alexis supporte ça? C'est d'un choquant!

Elle venait d'apercevoir sous la roseraie sa belle-sœur encadrée par son mari et l'ami André. Elle les tenait chacun par le bras et lançait la tête en arrière en riant, sans doute, pensait la vieille fille, à une plaisanterie salace de l'architecte.

— Allons, tu vois le mal partout, ma chère fille. Même s'il ressent une grande affection pour ma bru, il n'est pas homme à enfreindre les règles de l'amitié et Lysandre n'est pas femme à céder à quelque coup de tête ou de cœur. Elle aime trop notre Alexis.

L'abbé Julien taquina sa sœur.

— Ne serais-tu pas un peu jalouse, ma chère? La jalousie s'assimile à l'envie qui, comme tu le sais, est un des sept péchés capitaux. C'est un vice et un vice est une mauvaise inclination qu'il faut briser dans l'œuf!

La vieille fille haussa les épaules et, pour montrer qu'elle n'était pas aussi

revêche que certains, son frère Alexis en tête, voulaient le faire accroire, tendit le plateau des pâtisseries à sa mère.

— La gourmandise est aussi un péché capital, mon cher frère, et je vais y succomber dès que notre mère se sera servie. Puisses-tu ne pas céder à la « tentation du manger mais surtout du boire », comme dit le catéchisme, plus souvent que moi!

Madame Mère les regarda, amusée.

— Passez-vous vos soirées d'hiver, à Quimper, à vous envoyer de telles piques?

Ils rirent tous les deux et Julien serra avec tendresse la nuque de sa sœur.

— Ça entretient la fraternité et rompt la monotonie.

Le trio s'approchait et, Clémence n'étant pas là, son père fit entendre sa voix de stentor en chantant un vers de Hugo.

Allons sous la charmille, où l'égantier fleurit.

— Où as-tu vu des églantiers, Alexis? Notre gloriette n'est constituée que de vigne vierge, d'aristoloches et principalement de roses.

Le rituel du thé commença. On parla du temps qu'il faisait, de celui prévu pour le lendemain, de la hauteur de la marée, de la messe du dimanche que Julien dirait dans l'église de Pont-Aven au cas où le curé serait toujours souffrant.

Alexis, blagueur, crut bon de provoquer son frère abbé.

— Il paraît que dans la sacristie se cache un petit muscadet sur lie qui est une merveille de verdure âpre.

Il ne put aller plus loin dans sa provocation car on entendit les cris mêlés de sanglots d'Albertine qui, très agitée, arrivait en courant.

— Ils ont arrêté Gildas, ils ont arrêté Gildas! Ils l'ont jeté en prison!

Lysandre se leva d'un bond pour recevoir sa fille dans ses bras et entreprendre de l'apaiser en la serrant contre elle avec tendresse.

— Allons, calme-toi et raconte-nous ce que tu sais...

— Eh bien, voilà...

Son récit fut interrompu par l'arrivée de Clémence qui courait elle aussi, la chevelure en bataille, le visage crispé par l'angoisse.

Erwan, l'air grave, tenta de l'apaiser en lui posant une main sur l'épaule, mais la jeune peintre se dégagea et arracha Albertine aux bras de leur mère pour la serrer contre elle et la réconforter.

— Calme-toi, ma chérie, calme-toi et ne t'en fais pas, on va le sortir de là, notre Gildas. Mais avant, dis-nous ce que tu sais... Comment l'as-tu appris?

La fillette ravala ses larmes, se moucha, respira à pleins poumons et s'apprêtait à relater ce qu'elle venait d'apprendre quand arrivèrent en pleurs Ernestine Keroulas, sa fille Hélène et Hector Beaudemagu. C'est Hector, le sourd-muet qui ne pouvait s'exprimer que par gestes, qui semblait le plus excité. Il faisait des signes à toute vitesse, poussait des grognements indignés. Ernestine et sa fille demeuraient en retrait, serrées l'une contre l'autre, réprimant leurs sanglots.

Madame Mère se leva, imitée par toute la famille. Elle marcha vers sa fermière, lui prit les mains et l'embrassa sur le front.

— Tout cela va s'arranger, ma chère Ernestine. C'est une erreur, une lamentable erreur. Pas un de nous ici ne croit à la culpabilité de votre fils. Nous allons le sortir de là. Mais dites-nous un peu ce qui s'est passé.

Ernestine désigna Hector.

— C'est lui qui a assisté à l'arrestation sur le port, ce matin. Raconte, Hector.

L'infirmier, exalté, tremblant de tout son corps sous l'emprise de l'émotion, commença à mimer la scène dont il avait été témoin.

— Éclaire-nous, Albertine, demanda Clémence en poussant sa jeune sœur

vers l'infirme.

La fillette se plaça devant Hector et commença à traduire en paroles les pensées que l'homme tentait d'exprimer. Elle était la seule de la famille à pouvoir cerner au plus près les « phrases » du malheureux. Grâce à son don de voyance et surtout, disait son père, à l'ouverture de son esprit vers les autres, autant dire sa disponibilité et sa bonté, elle *sentait* ce qu'il voulait raconter.

Tandis que le sourd-muet s'exprimait comme il pouvait, Madame Mère, avec émotion, se souvenait dans quelles conditions Hector était entré à leur service ou, pour être plus exact, dans leur entourage familial. C'est son mari Adolphe qui l'avait pris en charge vingt-six ans auparavant. Il l'avait adopté en quelque sorte pour l'arracher aux mains d'une justice qui accusait ce gamin infirme de quatorze ans d'avoir, sinon organisé, du moins participé activement à un viol collectif commis sur la personne d'une commerçante de Pont-Aven. L'agression s'était passée dans la partie haute du bois d'Amour, la moins fréquentée. Adolphe de Rosmadec, sûr de l'innocence du gamin qu'on désignait déjà comme l'instigateur du crime puisqu'il était de condition modeste et ne pouvait clamer sa vérité autrement que par des cris et des gestes désordonnés, partit en guerre contre une condamnation qui arrangeait tout le monde. L'affaire était délicate car les auteurs du viol étaient fils de notables. Adolphe de Rosmadec avait reçu la visite de la mère du garçon, une lavandière qui lui avait expliqué que son fils ne pouvait avoir été l'un des auteurs de ce crime puisqu'elle savait qu'il n'était pas encore homme. Le maître de La Josselière était alors parti en campagne et avait réussi à dénicher un jeune berger témoin de la scène qui lui avait affirmé qu'Hector ne faisait pas partie de la bande.

Le pâtre était venu au procès innocenter le jeune Hector qu'on avait libéré aussitôt. Le capitaine l'avait alors pris sous sa coupe et l'avait engagé comme valet à la ferme. Bien des années s'étaient écoulées depuis lors, pensait Madame Mère tout en écoutant le récit de l'arrestation de Gildas.

Alors que le patron Tanguy, Gildas, son novice et le mousse avaient terminé d'arrimer le chargement de la *Louissette*, les gendarmes interrogèrent Gildas sur le quai. L'interrogatoire se poursuivit plusieurs minutes. Le brigadier alla jusqu'à pointer un index accusateur vers Gildas et à le lui planter sur la poitrine en le poussant en arrière. Gildas continuait de faire non de la tête. Alors le maréchal des logis lui désigna ses avant-bras et Gildas releva ses manches. Aussitôt les gendarmes lui passèrent les poucettes. L'arrestation fut rapide. Gildas ne résista pas, lui qui était assez fort pour se débarrasser facilement des deux hommes. Son patron tenta sans succès de raisonner les représentants de l'ordre. Gildas monta dans le fourgon, la porte se referma sur lui. Hector, qui lui aussi avait tenté de s'interposer, se mit à

courir derrière le véhicule, il le rattrapa et saisit les chevaux au mors pour les arrêter, mais il reçut un coup de fouet et roula à terre. Les gendarmes mirent les chevaux au trot et prirent la route de Quimperlé.

Philibert Tanguy traça quelques mots sur un papier qu'il tendit à Hector en lui faisant signe d'aller le porter chez Gildas.

Ernestine sortit un papier chiffonné de la poche de son tablier et le tendit à Albertine. Elle était manifestement trop émue pour le lire elle-même. La gamine s'en empara et le lut de sa voix bien timbrée:

Les gendarmes ont arrêté Gildas et l'ont emmené vraisemblablement à Quimperlé. Je suis obligé de prendre la mer, mais dès mon retour, j'irai témoigner qu'il est innocent et qu'il ne pouvait dans le même temps être à Concarneau saoul comme une grive et sur l'Aven. Courage! Il vous reviendra vite. La justice se doit d'être juste! Philibert Tanguy, patron de la Louissette.

Albertine se tut et alla embrasser Hector qui la serra contre lui en signe de reconnaissance.

Ernestine et sa fille sanglotaient et répétaient « mais puisqu'il est innocent! ».

Clémence et, sa mère essuyaient furtivement quelques larmes. Les hommes restaient muets et graves. Eugénie, qui se mouchait à grand bruit, cessa brusquement après avoir reçu sur les mollets un coup de canne de sa mère.

La vieille dame montra son autorité et son esprit de décision.

— Allons, ne restez pas comme ça à vous tordre les mains. Albertine et Hélène, allez chercher des chaises et prévenez Maria qu'en plus de son thé, nous avons tous besoin d'un petit remontant.

Les deux fillettes s'exécutèrent. L'abbé se frotta les mains et, présentant son siège à Ernestine, félicita sa mère.

— Mère prend toujours l'initiative qui convient en lieu et en heure.

— Et c'est un connaisseur qui parle! ne put s'empêcher de dire Alexis.

La vieille dame tapota le genou de sa fermière et se fit rassurante.

— Allons, allons, ne vous tracassez pas ainsi. Nous avons la chance d'avoir en André un commissaire de police hors pair. Il va vous ramener votre Gildas.

André prit un air embarrassé, se gratta le crâne.

— Je ferai tout mon possible...

— Vous ne ferez pas tout votre possible, je vous l'assure. André, dès demain matin vous ferez libérer notre Gildas et nous le ramènerez car il est innocent!

— Sans doute, mais à ce niveau de l'enquête tout se retourne contre lui. Encore faut-il apporter au juge d'instruction des preuves tangibles de cette innocence.

— Eh bien, vous les trouverez.

André se serait bien passé de cette réflexion qui claquait comme un ordre. Un flot de rage l'envahit face à cette vieille douairière qui lui imposait sa loi. D'ordinaire, à Paris, c'était lui qui commandait. Il faillit se rebeller, renvoyer son hôtesse à ses lectures d'un autre temps et la rabrouer en lui conseillant de ne pas lui dicter sa conduite. Il n'avait dans cette affaire pas le moindre pouvoir. Aucune mission ne lui avait été officiellement confiée. Bien au contraire! Il savait pertinemment que gendarmes, juge d'instruction, voire préfet, feraient tout pour l'écarter. Ils n'entendraient pas se laisser diriger ou même conseiller par un commissaire parisien.

Tandis que tous tentaient avec plus ou moins de tact de rassurer la fermière et de consoler la petite Hélène, Clémence, ignorant tout de ces ficelles administratives et de ces rivalités, s'étonnait que le « célèbre commissaire de Paris » fût encore là à tendre son verre pour que Julien le lui emplisse. « C'est ça être policier? » s'indignait-elle. Pourquoi André n'était-il pas parti sur-le-champ pour Quimperlé y faire libérer Gildas, si son pouvoir était aussi grand que l'affirmait Madame Mère?

La jeune peintre s'éclipsa et alla marcher dans le parc. Il lui fallait dresser un plan pour apporter les preuves « tangibles », comme disait André, de l'innocence de Gildas. Quelqu'un avait forcément été témoin de la présence du matelot, cette nuit-là, à Concarneau. Cette personne qui pourrait innocenter

Gildas, elle se mit en tête de la trouver.

Elle allait pénétrer dans sa tour quand elle entendit une toux discrète derrière elle. Elle se retourna, c'était Erwan. Elle eut envie de l'éconduire, mais elle se dit qu'elle pourrait avoir besoin d'un homme pour aller fureter dans les lieux interlopes où elle avait l'intention de mener son enquête. Elle lui sourit et lui prit la main.

— Vous ne connaissez pas mon antre, ça vous amuserait de le découvrir? Alors, venez!

Erwan était trop ému pour répondre. Il l'aurait suivie au bout du monde!

CHAPITRE XI

— Monsieur le commissaire, je suis très honoré de votre visite, que l'on peut sans doute expliquer par la vieille amitié que vous entretenez avec la très respectable famille de Rosmadec, du manoir de La Josselière, et de ses fermiers, mais votre requête me paraît parfaitement inutile.

André Kerlutu était à l'étroit dans la redingote qu'il s'était forcé d'enfiler pour « monter à la ville ». L'été, son corps d'athlète ne se sentait bien que dans des vêtements amples de coton. A ces bottines qui lui emprisonnaient le pied, il préférait les espadrilles à l'empeigne de toile et à la semelle de sparte. Elles étaient si légères, si confortables, qu'il en avait acheté trois paires de couleurs différentes lors d'une enquête qui l'avait mené en Provence, au début du printemps.

Il rajusta les deux coques de sa lavallière sur son col empesé et s'en voulut de ces préoccupations vestimentaires alors que sa démarche était de la plus haute importance puisqu'il s'agissait de Gildas.

Le magistrat souffreteux, un certain Pommart qui avait daigné le recevoir en ce matin de juillet, lui déplaisait au plus haut point et sa façon de s'exprimer était hautaine et ridicule. Que d'assurance le pouvoir donnait aux médiocres ! La petite voix nasillarde voulait se faire sévère.

— Vous osez me demander la mise en liberté immédiate du prévenu ! Mais de quel droit ? Et sur quel critère ? Tout accuse ce jeune matelot. Voulez-vous que je vous rappelle pourquoi mes soupçons se dirigent vers lui ? Alors, allons-y, je vous énumère les bonnes raisons que j'ai de croire qu'il est l'auteur de ce crime et plus vraisemblablement de cet assassinat, car son geste semble bien prémédité.

« Primo, c'est dans sa barque que l'on a retrouvé la victime. Deuzio, il avait passé la nuit précédente avec elle et l'aimait à la folie. Tertio, il ne supportait pas qu'elle posât nue pour un peintre de Pont-Aven, un dénommé Maxime Louval, hôte de la *Pension Gloanec*. Quarto, alors que je le harcelais de questions, il a fini par me rapporter, ou plutôt inventer, une altercation qu'il aurait eue avec sa maîtresse à Concarneau le matin même du crime. Elle lui

aurait alors planté ses ongles dans la chair! Ben voyons! Quelle imagination pour justifier les traces constatées sur ses avant-bras! Quinto, il ne s'est pas présenté spontanément à la gendarmerie ainsi que le maréchal des logis Ferblon l'avait signifié à Mme Ernestine Keroulas, sa mère. Il n'avait qu'un désir à l'évidence, embarquer et ne revenir que lorsque ses bras seraient cicatrisés. Seulement voilà: nos gendarmes ont senti l'affaire et l'ont intercepté alors qu'il allait s'échapper en prenant la mer.

« Dieu que ce petit bonhomme m'insupporte avec ses certitudes et ses "primo", "deuzio"! se dit André. Ah, quel plaisir je vais prendre à lui clouer le bec! » Il sortit le mot que Philibert Tanguy avait remis à Hector juste avant d'embarquer après l'arrestation de Gildas. Le magistrat le lut plusieurs fois avec circonspection puis le rendit au commissaire.

— Ce bout de chiffon n'a pas le moindre intérêt.

— L'avez-vous bien lu? Il explique que Gildas n'a pas le don d'ubiquité et ne pouvait être en même temps avec son patron à Concarneau et sur l'Aven pour étrangler sa jeune maîtresse.

— M. Philibert Tanguy n'était pas à Concarneau le lundi 28 juin au matin! Il était tranquillement chez lui depuis la veille au soir avec femme et enfants. Il attendait la marée pour aller chercher son bateau et le rapatrier à Pont-Aven avec son matelot. Ce dernier avait passé la nuit dans les bras de Mlle Adèle Kuilh, là-bas, à l'hôtel... à côté du *Repos du marin* de Lanriec, au fond du port de Concarneau. Elle l'a quitté vers huit heures, pour son rendez-vous de l'Aven. Rien n'a alors empêché Gildas Keroulas de la rejoindre sur la rivière et de l'étrangler avant de revenir tranquillement à l'hôtel de Concarneau. Comme vous le voyez, nos gendarmes ont mené leur enquête avec diligence et compétence. Ils pourraient en remontrer à bien des agents de la Sûreté parisienne, ne croyez-vous pas, monsieur le commissaire de police?

André Kerlutu était désesparé et n'aimait pas ça. Qu'importait l'ironie de ce crétin en regard de la culpabilité ou de l'innocence de Gildas? Son raisonnement hélas se tenait. Et le témoignage à venir du patron Philibert Tanguy paraissait déjà bien fragile.

— Et personne ne l'aurait aperçu, ni sur l'Aven ni durant son trajet d'aller et retour? Allons, ça ne tient pas debout, monsieur le juge!

— Ah bon? Mais personne que je sache n'a assisté au crime.

— Je suis heureux de vous l'entendre dire. Ainsi, même s'il aurait été possible, je dis bien « aurait » été possible à Gildas Keroulas ou à quelqu'un d'autre de faire cet aller-retour Concarneau-Aven, cela ne prouve en rien que c'est lui le coupable puisque, vous le reconnaissez, personne ne l'a aperçu.

— Comptez sur moi pour le faire parler. Quand je garde un prévenu au secret absolu, il est bien rare qu'au bout de trois jours il ne se soit pas mis à table. J'ai plusieurs techniques comme je vous le disais tout à l'heure: la brutale, la psychologique, la sentimentale aussi. C'est sur celle-ci que je compte pour faire tout avouer à votre Keroulas.

André croisa et décroisa les jambes en signe d'impatience.

— Je réitère ma demande, monsieur le juge: m'autoriseriez-vous à m'entretenir avec ce garçon ne serait-ce que trois minutes? J'ai envie de lui remonter le moral. Il en a sûrement grand besoin en pensant au chagrin de sa mère et de sa sœur.

L'affreux petit bonhomme cynique ricana.

— Oh, la belle âme! C'est justement ce que je ne veux pas, qu'on lui remonte le moral. J'ai besoin qu'il soit au plus bas, son moral. Il n'en sera que plus vulnérable. Sachez-le bien, vous seriez ministre, monsieur Kerlutu, que je ne changerais pas d'un iota mon attitude. Je ne suis pas un juge complaisant, si vous saisissez le sens propre, oui, très propre et non pas figuré, de cet adjectif. J'ai une trop haute idée de ma fonction pour fermer les yeux sur un crime sous le prétexte que cette arrestation chagrine Mme la marquise, baronne ou comtesse, je ne sais plus, de Rosmadec. Nous ne sommes plus sous l'Ancien Régime, ni même sous la Restauration. La justice est la même pour tous, grands ou petites gens, riches ou pauvres, nobliaux ou roturiers.

Le juge d'instruction se trémoussait sur son fauteuil de cuir. Il jouissait de pouvoir se gausser d'un commissaire de police de Paris.

André Kerlutu quant à lui faisait des efforts dont il ne se serait pas cru capable pour ne pas gifler à toute volée ce freluquet à la barbiche pointue qui cachait son regard de myope derrière de lourdes paupières et des béciles rondes et ingrates. Une vraie caricature de magistrat borné. Oh, comme il aurait souhaité saisir son cou de poulet et le lui tordre! Mais cela n'aurait pas, il est vrai, arrangé ses affaires ni celles de Gildas.

Il prit un air las, haussa les épaules avec mépris. Ah, il fallait qu'il aimât profondément cette famille amie pour quémander une autorisation à cet

avorton insolent.

— J'insiste, accordez-moi seulement une minute d'entretien. J'ai là un mot de sa mère que je souhaiterais lui remettre.

Le juge exulta, se retint de ricaner.

— Pas question, cher confrère, pas question! Je répète: j'ai mis le lascar au secret absolu. Je n'ai pas fini de l'interroger. Hier, il était bien évidemment sûr de son innocence. Il ne la clamait pas comme font d'ordinaire les coupables dès leur premier interrogatoire. Non, il était très calme et se murait dans sa certitude de n'avoir rien fait. Un roué, ce lapin à poil! Mais je lui ferai vomir la vérité. Je ne sais pas encore si je suis en présence d'un fou, d'un amnésique ou d'un dissimulateur. Je pencherais plutôt vers ce dernier cas.

Le commissaire oublia sa fonction pour parler en homme et laisser libre cours à son indignation.

— Gildas Keroulas, un dissimulateur ou un simulateur? Vous divaguez, monsieur le juge. Gildas est le plus franc des garçons que je connaisse.

— Eh bien, les autres doivent être de vrais gibiers de potence et de grands menteurs devant l'Éternel.

Le commissaire avait de plus en plus de mal à se dominer. Il se leva et marcha vers la porte.

— Il ne me reste plus qu'à aller demander audience à M. le sous-préfet. Lui est je crois un homme sensé, enfin un homme, tout simplement.

Le roquet aboya.

— Est-ce l'habitude à Paris de faire jouer les pistons et les huiles quand le moteur de la loi ne vous sied pas? À vos yeux le moteur grince et hoquette alors qu'il tourne sans à-coups pour ceux qui respectent le droit et s'y tiennent.

La bêtise péremptoire et grandiloquente du magistrat, sa prétention, sa suffisance étaient si grandes qu'André ne réagit pas à ces propos ineptes. Du revers de la main, il balaya le discours insultant et pompeux de ce sinistre abruti. Le magistrat ne l'agaçait même plus, il l'inquiétait tout simplement.

Oui, inquiet, André l'était de savoir Gildas entre les mains d'un homme si partial. Il en avait côtoyé beaucoup, des juges d'instruction, au cours de sa déjà longue carrière. Il en avait connu des colériques, des scrupuleux, des impulsifs, des entêtés, mais des magistrats de cet acabit, jamais ! Un juge à ses yeux se devait d'être ouvert aux informations venant de l'extérieur de son bureau et de son esprit, or celui-ci n'écoutait que ses certitudes. Un juge se devait aussi de n'avoir aucune idée préconçue au cours de son instruction, las, celui-ci *savait* tout à l'avance. André sortit sans saluer et claqua la porte.

Il se retrouva enfin sur la place ensoleillée et se tourna vers le tribunal et la prison que jouxtait la gendarmerie. Des volets interdisaient de voir les prévenus, mais les vantaux étaient disposés de telle sorte que les prisonniers, eux, pouvaient voir à l'extérieur. Il marcha le long de la façade en espérant que Gildas l'apercevrait. Il fit des signes d'encouragement, quelques hochements de tête et ses mains, paumes tournées vers le bas, voulaient signifier l'apaisement. Une femme inquiète de ce comportement étrange venant d'un homme si bien mis s'éloigna d'un pas vif.

Avant de se rendre chez le sous-préfet, André, pour se calmer les nerfs, alla se recueillir à deux pas de là à l'église Sainte-Croix. Il s'agenouilla devant l'autel et ses souvenirs d'enfance l'aidèrent à remonter le courant de sa vie. Il se revit en culottes courtes suivant l'abbé du patronage qui un dimanche par mois faisait découvrir à ses jeunes fidèles un lieu saint. Ces excursions dominicales étaient les seules occasions pour les garçons et les filles de se côtoyer. Il revit une jeune effrontée, Marthe Machot, on n'oublie pas le nom de la première aventure, tout anodine qu'elle soit, qui l'avait entraîné derrière un pilier pour l'embrasser. Alors qu'ils échangeaient ces baisers maladroits, la voix lente et lénifiante de l'abbé Paillarcy s'élevait dans la rotonde centrale, vantant la beauté de cet édifice du XI^e siècle construit sur le modèle circulaire du Saint-Sépulcre de Jérusalem.

André plongea deux doigts dans le bénitier, se signa machinalement et sortit.

*

— Vous présenterez mes hommages à Mme de Rosmadec, du manoir de La Josselière, et lui direz tout le bien que je pense de sa famille et de ses gens. Vous lui direz surtout combien je suis désolé de ne pouvoir intervenir sur-le-champ pour faire libérer ce jeune matelot. Puisque vous vous en portez garant, je le crois moi aussi innocent. Hélas, comme vous le savez, nos « impressions » et même nos convictions ne sont pas suffisantes pour infléchir le cours de la justice. Et c'est peut-être mieux ainsi.

En prononçant cette phrase quelque peu sibylline, le sous-préfet secouait la main d'André comme s'il lui présentait des condoléances. C'était d'ailleurs un peu le cas. Ils venaient de traverser les jardins de la sous-préfecture et le haut fonctionnaire avait poussé la politesse jusqu'à accompagner son visiteur à la grille du parc. Se sachant seul avec lui, loin d'oreilles indiscrètes, il avait reconnu combien le juge d'instruction Pommart lui pesait.

— C'est un atrabilaire. Vous souvenez-vous du sous-titre du *Misanthrope*, *L'Atrabilaire amoureux*? Je ne sais où notre magistrat peut bien cacher son amour pour les autres, mais aussi de soi. Je ne l'ai jamais vu sourire. C'est ce qu'entre nous nous pouvons appeler un méchant homme. La seule façon de le faire taire et de le voir renoncer à son acharnement, c'est la preuve avec un grand P, mon cher, de l'innocence de votre protégé. Mais vous le savez mieux que moi, cher commissaire. Je vous souhaite bonne chance et n'oubliez pas de présenter mes hommages à Mme de Rosmadec.

Le sous-préfet fit un brusque demi-tour et s'en alla les mains derrière le dos et la tête penchée vers le sol comme s'il était la proie de pensées profondes et hautement philosophiques, ce qui était possible, après tout.

CHAPITRE XII

Ce 4 juillet 1886 était un dimanche sombre, triste et pluvieux. Clémence serait volontiers demeurée au lit pour une grasse matinée avec un bon livre. Mais aucun des hôtes de La Josselière n'aurait osé manquer la messe de huit heures que l'oncle abbé disait le dimanche à la chapelle du manoir. Il est vrai qu'il la célébrait tous les matins de la semaine à sept heures, mais seules sa mère et sa sœur y assistaient, parfois accompagnées de Maria.

Le dimanche, en revanche, les hôtes et domestiques et quelques voisins de La Josselière emplissaient le petit édifice construit un siècle plus tôt.

Le curé de Pont-Aven ayant recouvré la santé, il avait pu dire ses messes sans avoir recours à son « confrère » de Rosmadec.

Madame Mère trônait au pied de l'autel et au centre de l'allée dans un fauteuil de velours grenat devant lequel se dressait un prie-Dieu recouvert de la même tapisserie. Dans les deux premiers rangs, à sa gauche et à sa droite, siégeait sa famille. Derrière s'installaient comme ils le désiraient ou selon le moment de leur arrivée les domestiques de la demeure ou de la ferme: Maria et son mari Joson, Ernestine et sa fille Hélène, tous les valets et filles de ferme. Louis Lefort ne manquait pas un office.

Ce matin-là, deux places restaient inoccupées, celles de Clémence et de son frère. Non que la jeune peintre ait boudé la messe mais elle n'avait pu s'éveiller à temps. Elle avait écrit longtemps, emplissant son journal de ses réflexions et relatant son bain avec Erwan dans l'anse du Goulet-Riec et leur rencontre avec Gauguin qui lui avait fait une forte impression. Ensuite, elle avait passé une partie de la nuit à tenter de reprendre une vue des ruines du château de Rustéphan commencée vingt jours plus tôt. Mais le tableau n'était pas *venu* comme elle l'aurait souhaité. Elle avait pensé que retravailler de nuit sa peinture à la faveur de deux lampes à huile, cette lumière vacillante faisant trembler les ombres, aurait apporté un surcroît de fantastique dans cette œuvre. Hélas non: elle avait plus abîmé son tableau qu'elle ne l'avait amélioré. Il est vrai que depuis l'arrestation de Gildas et malgré tous ses efforts, elle ne faisait rien de bon. Toutes ses ressources intellectuelles se concentraient sur lui et sur les moyens de l'innocenter.

Insatisfaite de son travail, elle s'était endormie fort tard. Elle s'était levée d'un bond en entendant la cloche de la chapelle.

Malgré la hâte qu'elle mit à s'habiller, Clémence arriva en retard. Ce « manquement à la plus élémentaire des politesses envers le prêtre donc envers Dieu », ainsi que Madame Mère appelait une arrivée tardive à la messe, était sanctionné (quelle horrible punition!) par l'interdiction de gagner les premiers rangs. On devait rester au fond de la chapelle, d'une part pour ne pas se faire remarquer par toute l'assemblée, mais aussi pour ne pas la distraire. Clémence se plia sans regret à cette règle qui lui permettait, de l'endroit où elle se trouvait, d'observer l'assistance, de reconnaître celui-ci, de s'interroger sur celle-là. Elle aperçut, au deuxième rang, la comtesse de Porsac venue en voisine avec sa petite-fille, une « grande godiche de seize ans » qui passait son adolescence à « maltraiter un piano », comme disait Madame Mère sans indulgence.

Il est vrai qu'elle était si fière du talent, réel celui-ci, de sa bru!

Clémence chercha des yeux son frère Jean, mais ne le trouva pas. La porte grinça dans son dos et Gwenola, la jeune bonne de La Josselière, entra, un sourire malicieux aux lèvres. « Jean ne va donc pas tarder », en conclut Clémence. Deux minutes plus tard, à la fin du Gloria, il poussa en effet la porte et alla s'asseoir à l'écart au même niveau que Clémence.

L'oncle abbé lut l'Évangile de ce troisième dimanche après la Pentecôte:

En ce temps-là, comme des publicains et des pécheurs s'approchaient de Jésus pour l'écouter, les pharisiens et les docteurs de la loi en murmuraient: Cet homme, disaient-ils, reçoit les pécheurs et mange avec eux. Alors il leur proposa cette parabole: Qui de vous s'il a cent brebis et s'il en perd une...

L'esprit de Clémence voletait désormais loin de cette chapelle, dans l'atelier de Cormon, boulevard de Clichy à Paris, en compagnie d'Emile Bernard. Soudain, la jeune peintre fut tirée de la torpeur qui l'envahissait. Elle venait d'entendre le prêtre prononcer le prénom de Gildas. Elle n'avait pas rêvé, son oncle, avec beaucoup d'émotion et de simplicité, demandait à l'assistance de prier pour le matelot. Il prit le parti de le dire innocent en expliquant que « la justice des hommes n'était pas aussi infaillible que celle de Dieu ». Puis, sans que personne ne s'y attendît, il s'avança vers Ernestine Keroulas et vers sa fille Hélène et les embrassa toutes les deux sans plus de cérémonie en les réconfortant à voix basse.

Clémence apprécia grandement ce geste et sentit ses yeux se mouiller tant

elle était surprise et heureuse que l'oncle abbé mît sa foi et sa bonté au service des proches de Gildas. D'autant qu'avant de conclure son sermon il asséna qu'il fallait vivre d'espoir et surtout faire confiance à la Providence. La jeune fille qui ne croyait plus ni en Dieu ni au diable se sentit brusquement encline à aller dans le sens des conseils du prêtre: elle pria. Qui? Peu lui importait, mais elle demandait que Gildas les rejoignît vite. Vint le moment du Sanctus: *Sanctus, Sanctus, Sanctus, Dominus Deus Sabaoth...* La tante Eugénie agita la clochette, trois fois brèves, puis une fois encore d'une manière plus soutenue. Elle était très fière de son rôle et y prenait un plaisir presque sensuel. *Hosanna in excelsis. Benedictus qui venit in...* poursuivait l'officiant.

C'est alors qu'un incident se produisit. Un homme de grande taille, d'une cinquantaine d'années, assez mal attifé, pantalon rapiécé et chemise à col rond déchirée aux bras sous un gilet de serge grise, quitta la place où il se tenait à côté du vieux Louis. Il contourna Madame Mère, s'approcha de l'autel et brusquement se jeta à terre et y demeura étendu, face contre sol et les bras en croix, en criant des « pitié mon Dieu, pitié! ». Puis il acheva la prière d'une voix forte: *Benedictus qui venit in nomine Domini; Hosanna in excelsis.* Phrase qu'il traduisit à sa façon en déclamant: « Oui c'est moi! Je suis celui qui vient au nom du Seigneur; Hosanna au plus haut des cieux! »

Un « Oh! » réprobateur s'éleva dans l'assistance. Madame Mère frappa le sol de sa canne.

— Levez-vous, monsieur Grignol! On ne trouble pas le recueillement des hôtes de la maison de Dieu!

Malgré cet ordre, l'homme continuait de se frapper le front sur le sol en parlant en breton cette fois:

— *Ha! me zad spirituel, dannet on; biriikin ne hué-lein mé me zud tréménét ér bed aral; biriikin biriikin*¹⁵.

L'oncle abbé posa le calice et, le plus naturellement du monde, vint s'agenouiller à côté du pénitent, rejoint aussitôt par Ghirlandaio. Manifestement, les deux hommes connaissaient ce malheureux.

L'oncle Julien lui posa une main fraternelle sur l'épaule et lui parla d'une voix calme et apaisante.

— Allons, Yvon, lève-toi et retourne à ta place! Tu viendras me voir après l'office, nous bavarderons. Mais lève-toi, tu perturbes la messe.

L'homme se mit à genoux, emprisonna les pieds de l'oncle abbé et lança des « *Kollet on, me zad spirituel. Kollet on*¹⁶ » retentissants avant de se mettre debout, de se tourner vers l'assistance pour réitérer ses « pardon ». Il s'inclina devant Madame Mère et, soutenu par Louis Lefort, gagna la porte et sortit de la chapelle. Sans un mot de commentaire, le prêtre regagna l'autel et poursuivit la messe.

L'office prit fin. Albertine, sous le regard attendri de sa grand-mère et bénéficiant de l'oreille indulgente de sa mère concertiste, se mit à l'harmonium. Elle joua avec assurance une introduction musicale au cantique en hommage à sainte Anne tandis que son amie Hélène Keroulas actionnait le manche du soufflet. Julien entonna le chant, suivi par toute l'assistance et principalement par la voix de stentor de son frère Alexis qui s'en donnait à cœur joie. Les chants se poursuivirent alors que tous quittaient le lieu saint.

Sainte Anne, bonne mère,

Toi que nous implorons,

Entends notre prière

Et bénis soient le Bretons!

Pour la sortie de la messe, le soleil avait fait son apparition. Un grand vent d'ouest avait balayé la grisaille du matin et de longs nuages effilochés couraient dans un ciel redevenu d'un bleu limpide et léger. L'herbe était encore mouillée et Madame Mère, s'apercevant qu'elle était trop haute sur le pourtour de la chapelle, le fit remarquer à Joson, son jardinier. Il promit de la faucher dès le lendemain. On ne travaillait pas au domaine le jour du Seigneur, sauf en période de moisson!

Les valets et filles de ferme plaisantaient et s'en allaient par petits groupes. La comtesse de Porsac et sa petite-fille saluèrent la douairière. Ernestine Keroulas vint remercier l'abbé d'avoir demandé à l'assistance de prier pour la mise en liberté de son fils. Julien avait quitté aube et chasuble pour apparaître en plein air. Les mains croisées sur un ventre bedonnant, il avait cet air benoît et bienveillant que prennent souvent les ecclésiastiques à la sortie de l'office lorsque les paroissiens viennent les entretenir de leurs problèmes métaphysiques alors qu'eux ne pensent qu'au repas dominical, à l'apéritif qui le précède et au pousse-café qui lui succède. Du moins tel était l'état d'esprit de l'abbé alors qu'une fermière des environs lui confiait ses angoisses. Le diable, disait-elle, l'importunait chaque nuit depuis la mort de son mari. L'abbé, qui ne se connaissait aucun pouvoir d'exorciste, hésitait à l'inciter à

consulter un médecin qui lui donnerait quelque calmant, voire lui conseillerait de se remarier pour apaiser ses sens.

Sous le chêne planté un siècle auparavant sur le versant sud de la chapelle, la tante Eugénie parlait avec la vieille Maria de l'incident provoqué par Yvon Grignol, « un vrai scandale! » s'exclamèrent-elles en chœur.

Dans la chapelle, Albertine, toujours derrière son clavier, accompagnait maintenant son père qui bissait dans l'allégresse un chant réservé d'ordinaire aux vêpres:

Loué soit à tout instant,

Jésus, au Saint-Sacrement...

Pendant ce temps, Lysandre, solitaire, remontait le chemin menant au manoir. Elle ne pouvait supporter bien longtemps le son geignard de l'harmonium. A nouveau les notes de Fauré l'envahirent. Elle se laissa emplir par la nonchalance un peu triste du *Prélude n° 4*. Son corps, sa marche suivirent le rythme lent de la mélodie qui chantait en elle. Voilà que sa tête, son torse, ses hanches se balançaient d'un côté puis de l'autre comme si elle dansait une valse lente. Jamais Fauré ne lui était apparu si sensuel. Le rose lui monta aux joues. Elle n'eut qu'une hâte: travailler son piano, le travailler encore. C'est là qu'était son bonheur, sa vie, sa peine aussi. Avant de s'engager sous la roseraie, elle remarqua des bignonias et des coloquintes s'entrelaçant au pied d'un arbre. Était-ce un frêne, un saule, un acacia? Elle n'en savait rien et s'en moquait. Dans la nature, elle ne connaissait que les fleurs, mais les espèces d'arbres la laissaient indifférente. Afin de ne pas passer pour sottie, elle n'en laissait rien paraître et quand parfois, malgré elle, elle disait une incongruité, elle prenait un air éthéré et l'on attribuait sa bourde à une distraction d'artiste et à l'univers musical dans lequel son esprit naviguait. Et lorsque ce dernier n'était pas « plein de notes », ainsi qu'elle le définissait parfois, elle le laissait vagabonder sur les rivages de la poésie où elle aimait entraîner Albertine et Clémence en s'amusant à écrire des bouts rimés. Ainsi se surprit-elle à composer un quatrain fantaisiste tout en regagnant le salon de musique:

Bignonias et coloquintes

S'enlacent comme des amants

Et s'envolent telle une quinte

Elle répéta plusieurs fois le mot « amants » et s'étonna de penser fugitivement à André et de ne pas le voir à son côté. Elle prit un certain temps à se souvenir qu'il était parti la veille avec son neveu passer le dimanche à Concarneau chez sa mère. Lui manquait-il? Oui, un peu comme lui manquait son public entre deux récitals trop éloignés dans le temps. À nouveau ces mots d'« amant aimant » lui trottèrent dans la tête. Elle sourit, rêveuse, en se disant qu'Alexis n'était pas seulement un bon mari et un bon père mais aussi un amant toujours ardent. Pourquoi, à quarante-six ans, irait-elle s'embarrasser d'un autre homme, elle qui avait toujours été d'une fidélité exemplaire? Ce n'étaient pas pourtant les occasions qui lui avaient manqué. Au cours de ses concerts à l'étranger, que de fois elle avait reçu des monceaux de fleurs accompagnés de mots doux et de déclarations d'admirateurs empressés!

Elle parvenait au porche quand ses deux filles la doublèrent comme des flèches et s'arrêtèrent essoufflées par leur course.

Lysandre se retourna et s'assura qu'elles étaient seules toutes les trois. Alors, elle prit un air pincé, une dignité aigre-douce pour imiter sa belle-sœur Eugénie.

— Albertine, tu ne devrais pas te mettre en nage. Tu n'es plus en âge de courir comme une vagabonde. Tu es une petite demoiselle, maintenant!

Les deux sœurs rirent aux larmes, d'autant que leur mère, gardant son sérieux, branla du chef à coups saccadés comme une poule et pénétra dans le vestibule en imitant la démarche et l'allure de la sœur de son mari.

Au déjeuner dominical, la conversation revint sur l'incident provoqué par Yvon Grignol à la messe du matin. Albertine, à qui on ne demandait rien, jugea l'épisode « distrayant » et crut bon d'ajouter « Enfin une messe où il se passe quelque chose », ce qui lui attira les foudres de la tante Eugénie.

— Mais quelle péronnelle! Parce que Mlle Je-sais-tout estime peut-être que la consécration du pain et du vin, et la présence sacrée et corporelle de Notre-Seigneur Jésus-Christ sous les deux espèces ne sont rien du tout? Qu'il ne se passe pas « quelque chose » à ce moment-là?

Clémence se pencha vers sa sœur et lui parla à l'oreille. Albertine hocha la tête.

— Excusez-moi, ma tante, je ne voulais pas vous blesser. Mais, mon oncle, voulez-vous bien nous en dire davantage sur ce curieux bonhomme que vous semblez connaître, ainsi que vous, bonne-maman?

Julien tapota tendrement la main de sa sœur pour l'apaiser, but une large rasade de bordeaux et commença son récit.

C'est une assez longue histoire, mon enfant. J'ai connu ce malheureux Yvon Grignol il y a déjà vingt-six ans, au grand séminaire de Quimper, au mois d'octobre 1860, où j'entrai en même temps que lui et mon ami d'enfance Amet Limbour. Mais avant d'en venir à Yvon, laisse-moi te parler un peu d'Amet, un vrai génie d'humanité.

Julien attrapa la carafe de vin vide et la tendit à Maria. La vieille servante venait de déposer le gigot du dimanche devant Alexis afin qu'il le découpât.

Sachant que Julien en avait pour un bon bout de temps à évoquer ses souvenirs, Lysandre s'envola dans sa musique, Clémence partit rêver dans sa peinture, et Jean dans les modifications de la voilure du *Nadounick*, qu'il tentait toujours d'améliorer dans la perspective de gagner une régate. Alexis, lui, se consacrait tout entier à sa tâche de coupeur de viande. Il n'y avait que Madame Mère et sa fille Eugénie pour se délecter des souvenirs de leur fils et frère qu'elles entendaient peut-être pour la centième fois. Quant à Albertine, elle était assez intelligente pour écouter un discours qui, s'il n'était pas passionnant pour une enfant de son âge, avait le mérite d'être vrai et chargé d'histoire. Or, la fillette aimait l'histoire et estimait que lorsqu'on se retrouvait face à une situation à laquelle on ne pouvait échapper, mieux valait en tirer profit que de se renfrogner dans son coin et faire la sourde oreille. Sa jeune expérience lui avait conseillé de prendre cette attitude en classe lorsqu'un professeur abordait un cours rébarbatif. Albertine faisait partie de ces êtres d'exception qui n'avaient pas besoin d'apprendre pour savoir mais à qui il suffisait d'écouter pour retenir.

Clémence, qui connaissait l'histoire d'Amet Limbour, ce missionnaire de l'âme auquel l'oncle Julien était très attaché, se pencha vers sa sœur.

— Accroche-toi, Albertine, l'aventure commence!

Julien se lança.

— Essayez d'imaginer Pont-Aven, il y a trente-cinq ans. Il y avait alors à peine mille habitants...

— Et aujourd’hui?

Eugénie, très sûre d’elle, répondit aussitôt.

— Mille cinq cent six, c’est M. Bergé, le maire, qui me l’a dit.

Alexis cessa de couper le gigot pour taquiner sa sœur.

— Tiens, tu fréquentes en ville? Un nouveau fiancé?

— S’il te plaît, Alexis, laisse parler ton frère. C’est très instructif, intervint Madame Mère.

Julien but une gorgée et poursuivit.

— Nous avons encore notre vieille chapelle Saint-Joseph où notre bon recteur Migout officiait. Amet et moi étions deux de ses enfants de chœur les plus réguliers car tous deux, à dix ans, étions déjà touchés par la grâce. Si touchés d’ailleurs, vous en souvenez-vous, maman, que nous allions aussi en semaine servir la messe du recteur de Nizon, soit dans la chapelle de Trémalo, soit dans celle du château du Plessis dont il était aussi le desservant et où le conviait Mme Hersart de La Villemarqué, la mère, entre parenthèses, de l’auteur du *Barzaz-Breiz*¹⁷ Comment s’appelait, maman, le recteur de Nizon à l’époque? J’ai un trou de mémoire.

Sa sœur répondit aussitôt comme si elle s’attendait à la question.

— Le recteur Kergoat, bien sûr.

— Ah oui, c’est ça, Kergoat. Où en étais-je?

Maria avait servi chacun des convives et tous s’étaient mis à déguster leur plat, sauf l’abbé.

Son frère le lui fit remarquer.

— Abrège, Julien! Ton gigot va être froid et, ce qui est plus grave, ton bordeaux trop chaud.

Eugénie prit une fois de plus la défense de leur frère abbé.

— Très drôle, très fin vraiment, Alexis.

— Merci, mon cher frère aîné, de te préoccuper de ma santé et de couper le fil de mon discours qui ne veut pas prendre des allures de sermon, crois-le bien...

— On le dirait pourtant.

Madame Mère donna des petits coups de couteau sur son verre en cristal afin de mettre un terme à la dispute. Julien se tourna vers Albertine qui l'écoutait avec intérêt, semblait-il.

— Donc, donc, ma chère nièce, qui, elle, a la politesse de ne pas m'interrompre, donc, donc... Amet et moi-même entrons ensemble au petit séminaire de Pont-Croix où nous allions passer six ans à bûcher ferme le latin, le grec et bien sûr le français.

— Et patati et patata, commenta Alexis à voix basse, ce qui lui valut un regard noir de sa sœur.

— Enfin, je passe ces années de scolarité et nous voici lui et moi qui entrons ensemble, en octobre 1860, au grand séminaire de Quimper. Et c'est là, alors que nous faisons notre année de philosophie, que nous avons pour camarade celui que tu as vu aujourd'hui se précipiter à terre les bras en croix, Yvon Grignol. A l'époque, c'était un excellent camarade, dévoué, aimant à se sacrifier pour les autres, un garçon profondément généreux. Hélas, il souffrait d'une sorte de maladie mystique qui l'emmenait dans les excès: excès de pitié, de piété, d'abnégation aussi. Une semaine, il décida de ne plus s'alimenter. Une autre fois, au cœur de l'hiver, il s'étendit sur la pelouse en chemise et y demeura la nuit pour se mortifier. Résultat: une pleurésie. Quatre années passèrent. Yvon se montrait de plus en plus extravagant. Au point que, lorsque vint en septembre 1865 le temps de l'ordination, les hauts dignitaires du séminaire de Quimper décidèrent d'en écarter à jamais le malheureux Yvon Grignol. Ils avaient peur de consacrer un excentrique. Yvon eut beau supplier les mains jointes, je le vois encore se contraignant à ne plus se déplacer qu'à genoux pour attendrir nos maîtres, on lui refusa la prêtrise. On le dirigea vers une maison de repos où il passa vingt ans avec de pauvres prêtres frappés eux aussi de troubles psychiques. Et lui, durant ces longues années d'exil, ne cessait, paraît-il, de s'exhiber ainsi qu'il l'a fait aujourd'hui dans notre chapelle, en se roulant par terre, comme s'il était perdu de douleurs. Cette scène à laquelle tu as assisté ce matin, ma chère nièce, et nous aussi d'ailleurs, était bien évidemment la caricature de l'ordination qu'on lui avait refusée. Tu n'es en effet pas sans savoir que lors d'une telle cérémonie les séminaristes s'étendent par terre les bras en croix pour montrer leur

soumission à Dieu le Père et leur désir de s'identifier à Jésus au Golgotha. Cette partie de la cérémonie se nomme la « prostration ». Cette attitude dure tout le temps qu'un récitant dit les litanies des saints. Elle est très importante pour celui qui devient prêtre mais aussi pour ceux qui l'assistent dans cette entrée en sacerdoce. C'est ce moment très émouvant précisément qu'il regrettait et mimait aujourd'hui avec tant d'intensité. En me voyant, moi, son camarade de séminaire, dire la messe, il souhaitait être à ma place et se désespérait, le comprends-tu, de ne pas en avoir le droit.

Albertine, les sourcils froncés, écoutait son oncle avec beaucoup d'attention.

— Mais mon oncle, pourquoi est-il venu aujourd'hui dans notre chapelle? On ne l'a jamais vu chez nous!

— C'est vrai, mais il venait ici lorsque nous étions enfants, vous vous souvenez, maman?

Alexis s'amusa à nouveau à taquiner sa sœur.

— Quand j'y repense, je crois qu'il venait ici pour les beaux yeux d'Eugénie. Il est vrai qu'elle était plutôt jolie à l'époque.

La vieille fille haussa les épaules et rougit.

— Que tu es bête, mon Dieu que tu es bête!

Alexis cligna de l'œil.

— Ça te va bien de rougir, ma sœur, te voici séduisante. Il faudra, mère, que vous invitiez ce malheureux Yvon à un de vos déjeuners dominicaux. Et pourquoi pas dimanche prochain?

— Tu veux que je te dise ma pensée, mon cher fils? Ta proposition ne me séduit en rien. Et même, elle m'indispose. Non, vraiment, je ne m'associe pas du tout à ce projet saugrenu.

— Mais c'est ça être chrétien, chère mère. La prière n'a de raison d'être que dans l'action. Et si cette action nous gêne, tant mieux! Laissons la contemplation aux mystiques qui ne dérangent en rien leur petit univers de pensée. Ils pensent, donc ils sont... égoïstes surtout!

Julien, qui avait réussi à se servir à nouveau de vin, approuva.

— Tu as raison, Alexis, les actes, qu'ils soient des apôtres rapportés par Luc ou plus modestement les nôtres, sont louables lorsqu'ils sont au service des autres. Mais de là à importuner mère! En outre, je ne suis pas sûr qu'Yvon serait très à l'aise ici. Je suis même sûr du contraire.

Madame Mère, qui n'avait pas pour habitude de recevoir des leçons de charité chrétienne, remit son fils à sa place.

— Eh bien, je propose qu'Alexis, qui a tant de compassion pour Yvon, l'emmène à Neuilly à la fin de l'été, si toutefois ma bru n'y voit pas d'inconvénient.

Eugénie, trop contente de voir son frère en défaut, applaudit la proposition de sa mère et se fit persifleuse.

— Oh, quelle bonne et belle idée, maman! Oui, Alexis qui est si grand chrétien pourra donner à Yvon un emploi de jardinier à Neuilly. Mme de Porsac m'a dit tout à l'heure, à la sortie de la messe, qu'elle l'utilisait épisodiquement pour son potager et que c'était un garçon honnête et sérieux.

Ne se laissant pas démonter pour autant, Alexis regarda sa sœur qui composait nerveusement des petites boules avec son pain et les faisait rebondir sur la nappe sans même s'en apercevoir.

— Tiens, tu joues aux billes maintenant? Le retour à l'enfance... Dommage que vous refusiez ce prêtre manqué à votre table, maman, Eugénie aurait pu remettre cet égaré dans le droit chemin de la vie. Allez savoir où se cache la passion des jeunes filles, n'est-ce pas!

La douairière fronça les sourcils tandis qu'Eugénie quittait la table en jetant sa serviette à la tête de son frère.

L'architecte prit un air amusé et contrit.

— Mon Dieu, je ne savais pas que notre chère sœur avait un si grand bégaiement pour ce vieux fou d'Yvon.

Julien intervint.

— Tu n'es pas très charitable, Alexis.

— Je te laisse l'être pour deux... ou pour dix. Sérieusement, je t'admire, Julien, de pouvoir vivre toutes les minutes que Dieu fait avec notre sœur, vraiment je t'admire!

— Je n'ai pas besoin de ton admiration, merci beaucoup. Eugénie est une perle. Seul, je serais incapable de tenir ma maison. Elle s'y emploie à la perfection.

Il voulut se resservir du vin, hélas, sa mère d'autorité écarta la carafe. À regret, il cita la Bible.

— Et pourtant, chère mère, *bonum vinum laetificat cor hominis*.

Ce à quoi Lysandre, sortant de son rêve musical, ajouta:

— *Vinum et musica laetificant cor*, « Le vin et la musique réjouissent le cœur », avant de citer la suite du passage biblique: « Et plus que tous les deux, l'amour de la sagesse. »

Clémence se leva.

— Si vous le permettez, bonne-maman, je vais chercher tante Eugénie. Elle doit être bien triste d'avoir ainsi quitté votre table sur un coup de tête.

— Va, ma fille, va...

Comme s'il n'attendait que ce moment de relative accalmie, Roumahou, le chat sacré de Madame Mère, bondit de ses genoux sur la table et commença à s'y promener nonchalamment, flairant les assiettes et les plats en quête de quelques morceaux de gras, sous l'œil indulgent de sa maîtresse. Mais dès que Brikiki, le matou d'Hélène, se permit de poser ses pattes sur la nappe en humant les restes du repas, il eut droit à un coup de canne, suivi d'un « hors d'ici, bâtard! » de Madame Mère. Cela en disait long sur sa conception de l'égalité des chats à leur naissance et des droits du citoyen félin persan sur son inférieur de gouttière.

Très cambrée sur sa chaise, l'air soucieux, Albertine voulait en savoir davantage sur le trouble-fête de la messe.

— Mais, mon oncle, entre le moment où on l’a renvoyé du séminaire et aujourd’hui, qu’est-il devenu, votre malheureux Yvon?

— Hélas, pas grand-chose. Je te l’ai dit, on l’a mis dans une maison de santé pour prêtres tourmentés. Il était jardinier, je crois. Et puis il y a deux ans, il a réapparu par ici. Il avait hérité d’une tante un pécule qui lui suffisait pour vivre. Il est venu s’installer dans la chaumière de sa mère défunte, à Kergouric, non loin de la maison de notre vieux Louis.

Madame Mère hocha la tête.

— N’oublie pas de dire que notre Ghirlandaio, comme on l’a vu ce matin, s’occupe de lui avec un rare dévouement et une tendresse toute paternelle. Je crois savoir qu’il avait pour la mère de ce malheureux des sentiments assez forts...

Alexis tendit l’oreille.

— Vous voulez dire que Ghirlandaio et la mère de...

— Je ne veux rien dire du tout.

La vieille dame jugeait indécent que l’on pût évoquer devant sa petite-fille une liaison hors mariage. Aussi changea-t-elle vite le cours de la conversation en y allant de son petit couplet d’histoire.

— Sais-tu, Albertine, ce que ce pauvre bougre a crié en breton avant de quitter la chapelle?

— Ma foi non.

— Eh bien, il a dit: *Diguet al lezen vad en dro*, ce qui signifie: « Voici revenu le culte légitime. » C’est ce que crièrent en pleurant de joie et en tombant à genoux les fidèles quand eut lieu la première messe « légitime » à Pont-Aven, après la Révolution.

Jean sortit de son mutisme pour rappeler que c’était le 22 mai 1802 que le navire *l’Espérance*, en provenance de Saint-Sébastien, était entré dans le port de Concarneau.

— Il avait à son bord les recteurs de Névez et de Nizon, le vicaire de

Landriec et toute une tripotée de prêtres qui avaient refusé de prêter serment à la Constitution civile du clergé et avaient émigré en Espagne, précisa-t-il.

Eugénie, que sa nièce Clémence venait de raccompagner à sa place et qui se tamponnait les yeux avec son mouchoir, sursauta et faillit à nouveau quitter l'assemblée tant le langage de son neveu l'avait choquée. Elle se tourna vers son frère l'abbé.

— « Une tripotée de prêtres » ! Je n'ai jamais entendu une chose pareille. C'est de l'ordre du blasphème.

Julien lui tapota la main pour l'apaiser.

Afin de détendre l'atmosphère qu'il avait lui-même contribué à rendre pesante, Alexis interpella son frère :

— Je relisais ce matin un passage du *Don Quichotte* de Cervantès et suis tombé sur cette sentence de Sancho Pança que je trouve amusante : « L'homme est comme Dieu l'a fait et bien souvent pire. »

L'abbé prit un fou rire en répétant des « excellent » enthousiastes. Son ventre tressaillait et sa sœur, heureuse de le voir si gai, consentit à sourire. Comme elle était tout sauf rancunière, elle félicita dans son cœur cet Alexis qui, malgré tout, avait le souci de voir la joie revenir. Elle le savait profondément humain et, s'il n'avait eu cette manie horripilante de la taquiner à tout propos, il aurait été à ses yeux le meilleur des frères.

Madame Mère se leva, entraînant les siens à l'imiter dans un soudain mouvement d'ensemble. Et chacun demeura debout derrière sa chaise, attendant la prière d'après le repas.

— Et si nous allions prendre le café dehors ? Le temps semble s'être remis au beau. Quand tu veux, Julien...

Le prêtre joignit les mains sur son ventre, ferma les yeux pour mieux se concentrer.

— *Agimus tibi gratias, omnipotens Deus, pro uni-versis beneficiis tuis, qui vivis et régnas in saecula saeculorum. Amen.*

Chacun se signa et s'apprêtait à quitter la salle à manger quand Clémence

prit la parole:

— Je tiens à remercier l'oncle abbé, en notre nom à tous, d'avoir dédié cette messe dominicale à Gildas, d'avoir clamé son innocence et d'avoir redonné espoir à sa mère, à sa sœur et à nous. Vraiment, mon oncle, vous avez été exemplaire et votre comportement avec cet Yvon a été une grande leçon de compréhension et de chaleur humaine que vous nous avez donnée là. Merci.

Julien, plus ému qu'il ne voulait le laisser paraître, alla embrasser sa nièce.

— Tu me fais chaud au cœur, Clémence. Tu sais, même à mon âge, on se demande toujours si on a bien agi dans telle ou telle circonstance et ta reconnaissance me dit que oui. Je te remercie à mon tour.

Madame Mère était ravie et Eugénie avait les larmes aux yeux en répétant: « Quelle bonne petite, mais quelle bonne petite! »

Une « bonne petite » qui se sentait, elle, de plus en plus grande, le jour, et désormais la nuit, quand elle pensait à *son* Gildas.

Soudain, Eugénie se saisit le ventre à deux mains, devint d'une pâleur inquiétante et se plia en deux, frappant la nappe blanche du front en murmurant d'une voix plaintive:

— Oh, que j'ai mal, oh, que je souffre!

Madame Mère prit un air excédé.

— Je te l'ai déjà dit: tant que tu ne te décideras pas à consulter un médecin, ne compte pas sur moi pour te plaindre.

Eugénie se redressa, but un demi-verre d'eau et alla s'étendre sur un canapé.

CHAPITRE XIII

— Allez, Hurelle, plus vite que ça, tu te traînes, ma vieille!

Comme à son habitude, Clémence menait le cabriolet à vive allure sur le chemin qui remontait vers Mesmeur. Elle regrettait de n'avoir pu atteler sa jeune Joyeuse qui ce jour-là travaillait aux champs et d'avoir dû se contenter de cette jument de quinze ans qu'elle ne pouvait forcer sans craindre de la voir s'effondrer. « Comme moi, elle a un vieux cœur, ménagez-la! » lui avait dit Ghirlandaio en lui tendant les rênes sans se faire trop d'illusions sur la portée de ses conseils. A côté d'elle, sur le siège, Erwan se laissait aller aux accidents du chemin, les appréciant même. Son épaule gauche venait souvent, en effet, cogner celle de Clémence sans qu'elle parût le remarquer. Il n'était pas fâché, loin de là, qu'elle conduisît l'attelage avec tant de vigueur. Leurs genoux eux aussi parfois se rencontraient.

La journée du dimanche passée à Concarneau entre sa grand-mère et son oncle avait été longue comme un jour sans pain pour Erwan de Kerven. Son oncle avait passé son après-midi dominical au piano à répéter des airs et chansons qu'il s'enhardirait peut-être un jour à chanter devant Lysandre, et lui, le malheureux Erwan, avait dû accompagner sa grand-mère, non seulement à la messe du matin mais aussi aux vêpres. Pour les deux hommes cette journée avait été maussade, loin pour l'un de sa pianiste, pour l'autre de son artiste peintre. C'est ce dimanche-là que le jeune juriste s'aperçut combien il était attaché à Clémence et combien il la désirait. Pour la rejoindre au plus vite, il s'était levé ce lundi matin de bonne heure et n'avait pas eu besoin de réveiller son oncle. Celui-ci, de son côté, avait la même hâte: rejoindre La Josselière pour une nouvelle semaine.

Erwan jeta un coup d'œil à la conductrice. Son visage était tendu, volontaire. Ses cheveux presque rouges remontés en chignon dégageaient son cou ambré par le soleil, et le jeune étudiant aurait souhaité y promener ses lèvres.

Clémence à ce moment précis n'avait nullement la tête à folâtrer. L'échec d'André à Quimperlé, tant chez le juge qu'auprès du sous-préfet, l'avait profondément affectée. Elle lui en voulait d'être revenu les mains vides et surtout d'avoir laissé voir son pessimisme sur le sort de Gildas. Une heure après son retour, il était déjà assis dans le salon de musique. Elle ignorait les efforts qu'avait dû faire André pour s'interdire de gifler le juge persifleur et

borné.

La colère qui s'était emparée d'elle face à cet échec avait bientôt laissé la place à une froide détermination. Elle s'était maîtrisée toute la journée du dimanche en sachant fort bien qu'elle trouverait porte close au tribunal de Quimperlé, mais le lundi venu, après le secours spirituel de l'oncle abbé la veille, elle s'était décidée à prendre le destin de Gildas en main. Tandis qu'elle laissait derrière elle Mesmeur, elle se revoyait, une heure auparavant, s'engager dans son combat pour la vérité. Son lyrisme animé par la rancœur et l'indignation avait surpris son entourage qui l'avait écoutée dans le plus grand silence.

— Eh bien, André, puisque vous êtes interdit d'enquête, je vais m'occuper moi-même de cette affaire, avait-elle déclaré. Ce magistrat veut des témoignages, des alibis pour libérer Gildas? J'en trouverai. Des preuves « tangibles » de son innocence? Je les lui apporterai sur un plateau d'argent. Nous n'avons pas le droit de laisser la justice suivre son cours, surtout si elle charrie tant de boues mensongères.

Après cette sortie flamboyante, elle s'était rendue à la ferme pour y trouver Ernestine et Hélène en pleurs depuis qu'André était venu leur avouer ses déconvenues.

En présence d'Erwan qui l'accompagnait, Clémence s'était alors engagée solennellement à faire libérer leur Gildas. « Ils vont voir de quel bois je me chauffe! leur avait-elle dit. Je vous promets, non, je vous jure, vous m'entendez, je vous jure de vous le ramener, peut-être pas dans les heures mais dans les jours qui viennent! »

Elle avait mis tant de fougue dans son serment, tant de force que la mère et la fille avaient repris espoir. Erwan, lui, l'avait assurée de sa collaboration. Elle lui avait communiqué sa confiance et son désir de faire éclater la vérité. Il était assez lucide pour savoir qu'il allait contribuer à prouver l'innocence d'un rival, mais il était assez honnête pour y consacrer son intelligence et sa foi. Que n'aurait-il fait pour Clémence et pour être sans cesse à son côté! Déjà, il sentait que cette lutte commune allait les rapprocher encore davantage, ce qui n'était pas pour lui déplaire.

Le cabriolet était sorti du chemin cahoteux et se lançait sur la route. Après Névez, Clémence prit la direction de Pont-Aven.

— Tiens, vous ne vous trompez pas de route? Je croyais que nous allions à Trégunc visiter la famille de la victime...

A regret mais par convenance, il avait repris le voussoiement un instant oublié sur l'Aven.

Clémence, d'un coup de menton, désigna la caisse qu'elle avait déposée au fond du cabriolet.

— Vous n'avez aucune idée de ce que contient ce carton?

— Aucune.

— Eh bien, c'est l'empreinte d'un pied que j'ai prise autour de la barque de Gildas après la découverte... Elle est parfaite. Et j'ai dans l'idée qu'elle pourrait nous être fort utile.

Dix kilomètres plus loin, Clémence entra dans la cour de la gendarmerie et sauta de son siège, tendant les guides au gendarme Bonair qui, dérangé dans sa sieste, se frottait les yeux et rajustait sa tenue.

Avec d'innombrables précautions, Clémence s'empara de sa précieuse caisse et alla la déposer sans en être priée sur une table de jardin installée dans la cour. Le maréchal des logis Loïc Ferblon sortit du poste et, après avoir salué les deux jeunes gens, s'enquit de la nature du dépôt.

— Voici l'empreinte que j'ai relevée en votre présence, je précise, près du cadavre d'Adèle Kuilh, vous vous souvenez? Il suffira que Gildas la chausse, si je puis dire, pour montrer qu'elle ne correspond en rien à sa pointure et à la forme de son pied.

— Bien, mademoiselle, nous allons justement partir pour Quimperlé voir M. le juge et lui remettre les comptes rendus récents de notre enquête. Il appréciera sans doute votre moulage original.

Le maréchal des logis se moquait-il d'elle ou voulait-il l'avertir que le juge se soucierait de ce moulage comme d'une guigne? Elle tint cependant à lui reprocher l'arrestation du marin.

— Je suppose que vous avez eu droit aux félicitations de votre lieutenant et du juge Pommart pour la célérité de votre enquête et l'arrestation sans coup férir d'un innocent?

Le maréchal des logis la regarda en se frisant les moustaches. Il ne savait

trop sur quel pied danser. Se moquait-elle de lui ou le félicitait-elle? Il était pour le moins désorienté.

— Un innocent, un innocent, mademoiselle! Tout porte à croire, au contraire, qu'il est l'auteur du crime.

Clémence devint écarlate et s'approcha du gendarme presque à le toucher.

— Quels témoignages avez-vous donc qui iraient dans le sens de sa culpabilité? Serait-ce celui du vieux peintre alcoolique auquel Adèle Kuilh servait de modèle? Il a tout intérêt en effet à affirmer qu'elle n'est pas venue au rendez-vous qu'il lui avait fixé et donc qu'il ne l'a pas vue de la matinée. Mais avez-vous songé un seul instant qu'éprise de Gildas Keroulas elle aurait pu pour la première fois refuser à ce peintre libidineux les faveurs qu'il lui demandait après chaque séance de pose? Ce rapin que l'on dit alcoolique et sanguin a fort bien pu l'obliger à se soumettre et, voyant qu'elle ne voulait plus de lui, l'étrangler.

Le gendarme écarquillait les yeux. Et si elle disait vrai?

Cependant, l'assurance sévère, les reproches sous-entendus de la jeune Rosmadec commençaient à l'importuner au plus haut point.

Toute à sa révolte, Clémence poursuivait sans se soucier de plaire ou non au représentant de l'ordre.

— Pourriez-vous me donner l'adresse de la famille de la morte? Je veux aller lui présenter mes condoléances.

Le gendarme lui indiqua un endroit proche de la pointe de la Jument. Elle remercia brièvement puis revint à l'affaire.

— Avez-vous enquêté à Concarneau, dans l'hôtel où Gildas Keroulas séjournait au moment du crime?

Le maréchal des logis se renfroigna. De quel droit cette péronnelle se permettait-elle de mettre en doute ses compétences?

— Mademoiselle, sauf le respect que je vous porte, je vous ferai remarquer que je ne suis pas habilité à vous répondre. Notre rapport est entre les mains du juge d'instruction Pommart, au tribunal d'instance de Quimperlé.

C'est à lui désormais qu'il faut poser ces questions. Toutefois, si vous nous apportez de nouveaux éléments pouvant faire avancer cette enquête dans un sens ou dans un autre, nous serons à votre disposition pour les consigner à toute heure du jour ou de la nuit.

Le maréchal des logis tourna les talons et Clémence, furieuse, remonta lestement dans le cabriolet où Erwan était demeuré assis, muet d'admiration mais s'en voulant de n'avoir pu seconder Clémence lors de cette confrontation.

La jeune fille, d'apparence très calme, alors que son ami la sentait tendue comme un arc, tira sur la rêne gauche de sa jument et lui fit faire un demi-tour sur place pour sortir de la cour de la gendarmerie.

Elle eut un instant envie de s'arrêter à la *Pension Gloanec* dans l'espoir d'y rencontrer Gauguin ou quelque autre peintre, mais l'heure n'était pas à la distraction. Tant qu'elle n'aurait pas réussi à tirer Gildas de sa geôle, elle s'interdirait ce genre de plaisir. Peindre? Elle en était pour l'heure incapable. La passion de la justice était-elle plus forte que celle de l'art? C'était bien la première fois qu'elle se posait la question. Le juge n'avait pas attendu que la vérité soit évidente pour garder Gildas prisonnier. Son art pouvait attendre, Gildas, non.

Ho bios brakhus, hê dê tekhnê makrê. Clémence se souvint de ce premier aphorisme d'Hippocrate que son oncle François, le médecin, aimait à citer quand il la voyait peindre. « L'art est long, et perdure, la vie, elle, est brève. » Un jour, elle lui avait demandé s'il disait cette phrase à un patient, quand il le savait condamné. Il l'avait rassurée en riant.

Ils aperçurent bientôt la flèche de l'église de Trégunc. Ils attachèrent Hurelle à l'anneau de la boulangerie et entrèrent dans l'établissement. Une bonne odeur de pain frais et chaud leur emplit les narines. Les miches de quatre livres, rondes ou longues, encombraient les étagères de bois. Une balance Roberval trônait sur le comptoir à côté du couteau à pain. Dès qu'ils l'eurent mise au courant de leur volonté d'innocenter Gildas, la commerçante entra spontanément dans leur camp. Clémence lui précisa ce qu'elle connaissait d'Adèle et la brave femme n'en fut pas surprise car elle savait tout cela depuis six mois. Oui, c'était bien en février, elle se souvenait que le mimosa venait de fleurir. C'est en regardant l'éclosion de cet arbre de leur jardin qu'Adèle lui avait fait ses confidences. Elle lui avait appris qu'elle travaillait désormais comme femme de chambre dans un hôtel borgne du Passage-Lanriec, mais qu'elle préférerait que sa famille ne le sache pas.

— Elle m’a demandé aussi de garder sa chambre chez moi, même si elle ne pourrait plus y travailler. Que pour sa mère et son frère cela serait plus convenable qu’elle loge ici ou fasse semblant, plutôt qu’être pensionnaire d’un hôtel où les clientes étaient des prostituées. J’ai compris alors qu’elle vivait du commerce des hommes et qu’en plus elle posait pour un peintre de Pont-Aven.

La boulangère invita Clémence et son compagnon à la suivre dans l’escalier qui partait derrière sa caisse. Parvenue au second étage, elle poussa la porte d’une chambrette sous les toits, éclairée par la faible lumière d’une lucarne. La pièce, bien qu’exiguë, était propre. Une cuvette et un broc tenaient lieu de cabinet de toilette. La propriétaire ouvrit une armoire à glace de pitchpin. Il y avait là le linge, les robes, jupons et pantalons de la morte.

— Elle venait une fois par semaine, le dimanche, pour changer de vêtements et surtout pour prendre du pain qu’elle apportait à sa famille. Elle faisait semblant d’être encore mon employée. Elle était gaie comme un pinson et très amoureuse de ce garçon, ce Gildas...

Malgré elle, en entendant la brave femme évoquer l’amour réciproque que se portaient Adèle et son ami d’enfance, Clémence frémit. Ce qui suivit l’attrista d’autant plus.

— Avant qu’elle n’aille travailler à Lanriec, cet hiver, il venait la chercher pour une promenade quand il n’était pas en mer. Un bon gars avec des yeux magnifiques, des yeux de loup ou de renard, plutôt. D’ailleurs, quand elle me parlait de lui, elle disait *ma bleiz*¹⁸ ou *va louarn*¹⁹. Elle l’avait dans la peau, son Gildas, mais elle continuait de faire payer les vicieux. Quand je lui disais qu’elle allait à sa perte, elle me répondait que, quand elle serait mariée, elle serait la plus fidèle et aimante des épouses. Et j’étais sûre qu’elle le pensait. Elle voulait se constituer son trousseau... Et voilà ce qui est arrivé. Mais qui a pu lui faire ça?

— C’est ce que nous cherchons à savoir, madame. Les gendarmes sont venus vous voir?

— Oui, et je leur ai un peu menti. Je ne leur ai pas dit qu’elle travaillait à l’hôtel, là-bas. Je ne voulais pas la trahir.

— Oui, mais ils ont trouvé tout seuls. Gildas leur a dit que c’est là qu’il avait passé sa dernière nuit avec elle avant qu’on ne l’étrangle.

Ils étaient redescendus dans la boulangerie et Clémence confia à la commerçante qu'ils allaient se rendre chez les parents d'Adèle.

— J'y suis allée avant-hier. Ils sont fous de chagrin. Je les comprends. Tenez, apportez-leur donc ce pain de sarrasin, puis ce pain blanc pour la soupe et celui-là de froment et de seigle. Un homme qui travaille aux champs comme Korentin, le frère d'Adèle, a besoin de ses deux livres de pain par jour. Pauvres gens! Tiens, portez-leur ça aussi de ma part.

Elle jeta un paquet de crêpes sur le comptoir.

— La grand-mère en raffole, me disait l'Adèle.

Clémence sortit sa bourse, en défit les liens et voulut payer.

— Ne me faites pas cet affront!

— Où se trouve leur ferme?

— Leur ferme, c'est un bien grand mot. Leur mesure, plutôt. Vous descendez là, la première rue à gauche, et vous allez tout droit sur la pointe de la Jument. Arrivés avant Pendruc, vous demanderez... Tout le monde connaît les Kuilh, dans le coin, surtout depuis le drame.

Sans plus de cérémonie, Clémence embrassa la brave boulangère et les deux jeunes gens sortirent, leurs pains sous le bras.

Le cabriolet plongea dans une descente et la conductrice dut tirer sur les rênes pour freiner la jument. Ils laissèrent bientôt un lavoir sur la gauche et parvinrent au carrefour de Lambell. À droite la route filait vers Pont-Minaouët et Concarneau, à gauche un chemin plus étroit rejoignait Le Cosquer, Keroriou, Kerlaeren et enfin Kerdallé et son four à pain.

Ils continuèrent tout droit vers la mer.

Erwan fit une moue dubitative.

— Vous êtes sûre que c'est par là?

— Oui, je pense que c'est au niveau de Roz Penanguer ou plutôt un peu plus bas à Penanguer. Maria, la femme à tout faire de ma grand-mère, avait un

frère pêcheur qui habitait par là. Certains étés, quand nos parents étaient au bout du monde, Maria nous servait de bonne d'enfants et nous emmenait partout avec elle, au marché de Pont-Aven, à la criée de Concarneau ou à une noce. J'ai beaucoup de souvenirs de ce temps-là! Bonne-maman n'était pas mécontente, en notre absence, de retrouver ses occupations favorites: la lecture d'un Zénaïde Fleuriot ou celle du *Petit Prince de Cachemire* par Julie Delafaye-Brehier. Ah, la vénérable Pari-Banou!

Erwan la regardait les yeux ronds, ignorant tout des auteurs et des livres qu'elle nommait.

Clémence souriait avec tendresse, se rappelant les parties de piquet avec tante Eugénie pendant que l'oncle abbé dormait à l'ombre.

— Ces escapades nous permettaient de voir du pays, de découvrir des coutumes, des usages, des petits métiers et des gens humbles. Ma grand-mère estimait, à juste titre d'ailleurs, que la découverte de mœurs ou de modes de vie différents des nôtres ne pouvait que nous être salutaire. « Les pauvres gens, affirmait-elle, ont souvent de bien plus belles richesses de cœur que certains grands de ce monde, aveuglés par leur puissance. »

« Il y a quelques années, en l'entendant une fois de plus tenir ce beau discours, Albertine, qui ne devait pas avoir neuf ans, lui a dit, je l'entends encore: "Ne nous dites pas tout de même, bonne-maman, qu'on doit envier les pauvres! Ne croyez-vous pas que lorsqu'on est triste il vaut mieux pleurer dans une calèche capitonnée comme la vôtre que dans des sabots troués?" »

Erwan rit et demeura quelques instants silencieux avant de confier à Clémence son inquiétude.

— Ne craignez-vous pas que les parents de cette malheureuse Adèle nous reçoivent mal? Eux aussi, après tout, sont peut-être persuadés comme le juge que Gildas est coupable. Quand ils sauront qui vous êtes, ils vous assimileront à sa famille...

— Ça serait un honneur pour moi.

Clémence ne prit pas la peine de se demander si les craintes d'Erwan étaient ou non justifiées. Elle voulait sauver Gildas. Et si les parents de la morte étaient dans l'erreur, elle les détromperait.

Après le carrefour de Lambell, la route descendait doucement vers la mer

et Clémence, sans tenir compte des recommandations de Ghirlandaio, lança la vieille jument au galop. Hurelle, nullement fatiguée, fendait l'air avec ardeur.

Parvenue à Roz Penanguer, Clémence demanda à un vieil homme de lui indiquer la maison Kuilh. L'homme expulsa un long jet de chique et marmonna des mots dans un breton incompréhensible en indiquant la direction de Pendruc. Un kilomètre plus loin, Clémence redemanda sa route à un gamin et eut plus de chance cette fois. Le jeune garçon se mit à courir devant le cabriolet pour le mener à bon port. Le chemin allait se rétrécissant et des branches basses venaient fouetter les flancs de la voiture. Les deux jeunes gens durent baisser la tête pour les éviter.

La maison était plus que modeste. Ses murs étaient constitués de *min-zao* ou pierres levées, son toit avait pour couverture un chaume d'iris sauvages et de paille de seigle, grossièrement installé, qui dégoulinait au-dessus des fenêtres et de la porte d'entrée.

Clémence donna une pièce à leur jeune guide pour qu'il mène le cheval à l'abreuvoir de granit situé à côté du puits. Un homme était assis sur un banc de pierre, le dos appuyé au mur de la chaumière. Il tenait par le goulot une bouteille et regarda Clémence et Erwan s'approcher d'un air parfaitement hébété. Un épagneul breton aux yeux doux vint renifler les arrivants sans émettre le moindre aboiement.

— Vous êtes monsieur Kuilh?

Apparemment, le bonhomme ne savait plus ni où il se trouvait ni qui il était. Il ne put prononcer une parole.

Clémence frappa au volet de la pièce principale. Une femme d'une quarantaine d'années parut sur le seuil. Sa silhouette était encore jeune, mais son visage était marqué.

Elle s'essuya les mains à son tablier noir et regarda avec une certaine méfiance les deux jeunes gens qui devaient lui sembler bien élégants alors qu'ils avaient revêtu pour cette visite leurs habits les plus simples.

— *Demat*²⁰, mam'zelle, m'sieur, vous voulez?

Clémence se lança, regardant la femme droit dans les yeux.

— Nous voulions vous dire, pour votre fille, pour Adèle, combien nous

étions tristes...

La femme fit une sorte de grimace désespérée, leva son tablier et y enfouit son visage. Puis elle se mit à crier *mammig, mammig* ²¹ ! Une vieille femme très maigre vêtue d'une ample robe noire apparut au fond de la cour et s'approcha.

Un vieillard, son mari sans doute, la suivait. Il avait un chapeau à large bord, un vieux gilet à la passementerie défaufilée et des braies trouées bouffant sur des guêtres déchirées couvraient tant bien que mal ses chevilles. Ses sabots aux talons très hauts avaient également un bout très pointu. Était-ce l'attribut d'une mode surannée ou un ergot pour botter les fesses d'un importun, homme, chien ou goret?

La fermière demanda à ses parents d'aller prévenir son fils qu'il y avait de la visite. Ils partirent aussitôt et la femme expliqua.

— Le fils travaille aux champs. Lui, il sait parler. C'est qu'il l'aimait, notre Adèle. Oh ça! sa sœur, *ma Doue*, j'y pense bien qu'il aimait sa sœur, le Korentin!

Elle fondit à nouveau en larmes et, voyant son homme boire à même le goulot, lui arracha la bouteille et lui donna une bourrade. Le poivrot s'effondra sans le moindre geste de défense et se traîna à quatre pattes pour récupérer sa bouteille qui miraculeusement ne s'était pas brisée. La femme le regarda, haussa les épaules en signe d'impuissance.

— Pourquoi elle est morte, hein, pourquoi? Une fille si honnête et qui nous donnait son argent. Une travailleuse, oui. La boulangère de Trégunc vous l'a dit, hein? Elle habitait chez elle depuis deux ans et elle nous rapportait le pain, une fois la semaine.

Clémence et Erwan profitèrent de cette évocation pour lui donner le pain et les crêpes. Elle les posa sur un banc sans les remercier et repartit dans sa litanie.

— Dieu? Pourquoi il nous a fait ça, Dieu? Vous la connaissiez, notre Adèle? Et quand c'est qu'on va nous la rendre, not' fille? Ils l'ont gardée à Quimperlé pour un examen ou je ne sais quoi, qu'ils ont dit, les gendarmes. Mais moi je veux l'enterrer en chrétienne, pas comme une païenne! Et qui c'est qu'a fait ça, qui c'est qu'a fait ça? Oh, si je le tenais çui-là, je te l'égorgerais de mes mains comme un poulet ou un porc.

Parler sans doute allégeait son chagrin. Elle devenait intarissable. Elle les entraîna dans la chaumière.

— Venez voir, entrez, mais entrez donc! J'vas vous montrer la tenue que je lui mettrai pour l'enterrement. C'est le costume que je lui ai préparé depuis des années pour sa noce... Mais qu'ils me la rendent, qu'ils me la rendent! J'veux la tenir dans mes bras, l'embrasser une dernière fois, mon Adèle.

La seule pièce de la maison était très simplement meublée. Le lit clos, qui avait dû abriter les amours des parents depuis plusieurs générations, trônait non loin de l'immense cheminée, et la table, creusée d'écuelles pour recueillir la soupe, était encadrée de deux bancs sans dossier. Erwan portait un regard curieux et étonné sur le sol en terre battue, les murs noirs de suie et l'horloge haute. Il se sentait à l'étroit et ne comprenait pas comment ces gens pouvaient habiter dans un espace aussi réduit. Où dormait le fils? Dans la grange? Les grands-parents? Avec les animaux sans doute. Et Adèle? Oh, comme il comprenait qu'elle se soit enfuie de cette chaumière pour tenter sa chance ailleurs! Il se dit, rêveur, que la plus humble cabane de berger dans son Canada natal était un palais en comparaison de cette misérable demeure.

Une belle armoire en bois clair dont le haut frôlait le plafond constituait la seule richesse et, à n'en pas douter, la fierté de la maîtresse de maison. Elle l'ouvrit et en sortit un ensemble de quatre jupons que la mariée devait porter et dont le dernier, celui qu'on voyait en son entier, était une jupe d'un rouge soutenu bordée de velours noir. De l'armoire, la femme Kuilh, entre deux sanglots, sortit enfin la robe aux manches écarlates, le tablier moiré jaune et le devant de robe en drap d'or. Elle déposa dessus une large ceinture, des bas rouges à la fourchette soigneusement brodée et une paire de babouches en daim blanc. Brusquement, l'émotion la submergea et elle glissa à terre, évanouie.

Un jeune homme d'une vingtaine d'années essoufflé et ruisselant de sueur arriva en hâte dans la pièce. Il mit une main en visière devant ses yeux pour s'habituer à la pénombre et aperçut sa mère affaissée contre Clémence qui la soutenait avec peine. Il la prit dans ses bras, l'étendit sur un banc, la cala contre le mur et alla chercher la bouteille que son père étreignait. Il en approcha le goulot des lèvres de sa mère et, lui soutenant la tête, lui fit prendre une gorgée.

— C'est l'émotion, comprenez-vous... l'émotion.

D'un coup de menton, il désigna à Clémence la tenue de mariée et lui montra l'armoire. Elle comprit aussitôt et rangea vivement les vêtements.

Sa mère déglutit, ouvrit les yeux et se redressa, une main sur la poitrine.

— Allez, la mère, ça va aller mieux. Mets-toi donc debout et viens dehors respirer.

Ils sortirent tous les quatre et clignèrent des yeux en retrouvant la lumière. Le garçon était trapu, robuste. Tout dans son visage exprimait la loyauté, la fermeté et la détermination.

— Vous connaissiez ma sœur Adèle?

Clémence soutint son regard. Elle savait qu'à ce moment se jouait une partie difficile. Ou le jeune homme allait les renvoyer à coups de pied ou il basculerait dans leur camp.

— Non, je ne l'ai vue que de loin mais mon ami d'enfance, Gildas Keroulas...

Un sourire éclaira le visage du jeune homme dès qu'il eut entendu ce nom.

— Si vous êtes une amie de Gildas, alors...

Clémence eut un mouvement de surprise.

— Ah, parce que vous le connaissez?

— Si je le connais! Nous nous sommes retrouvés face à face au dernier tournoi de *gouren*²² sur le champ Derout-Lollichon, à Pont-Aven. C'est lui qui a gagné. Un sacré costaud, le Gildas!

Clémence réprima un soupir de soulagement.

— Vous savez où il se trouve en ce moment?

Il serra les poings pour réprimer sa colère.

— Oui, je l'ai appris ce matin, au café, à Trégunc. Ils l'ont arrêté, ils le croient coupable. Ils sont fous! Adèle ne m'avait pas dit grand-chose sur leur fréquentation, mais je sais qu'ils s'aimaient, ces deux oiseaux-là! Ils s'étaient connus au bal qui avait suivi le concours de lutte de l'année dernière,

justement.

Erwan se demanda si ce n'était pas parce que Gildas avait été le vainqueur de son frère qu'Adèle avait été séduite. Allez chercher où se cache le désir des femmes ! Il savait, son oncle lui en avait parlé tout récemment, que ces concours de lutte attiraient les jeunes filles en quête d'un mari fort et volontaire qui leur assurerait des enfants pleins de santé. Les fermiers opulents venaient aussi chercher dans ce qu'ils appelaient la « foire aux valets de ferme » de robustes ouvriers agricoles.

La mère de famille posa sur un tabouret à trois pieds un plateau garni de pain de sarrasin, de lard et d'un pichet de cidre. D'autorité, Korentin trancha le pain et le lard et l'offrit aux jeunes gens qui l'acceptèrent avec de timides *trugarez*, ne sachant trop si ce merci breton correspondait à la situation. Il leur servit des bolées de cidre et tous trois trinquèrent avec tristesse et solennité au souvenir de la regrettée Adèle.

Étonnés, Clémence et Erwan s'aperçurent que Korentin ignorait que sa sœur exerçait en dehors de son métier de serveuse à la boulangerie de Trégunc celui de modèle pour les peintres de Pont-Aven. Durant quelques minutes, Clémence hésita à confier à ce beau gars tout ce qu'elle savait de la liaison de sa sœur avec ce vieil alcoolique de Maxime Louval. Elle s'y décida enfin.

Korentin devint blême.

— Je comprends tout, maintenant ! Il l'a supprimée parce qu'elle se refusait à lui. Elle se gardait pour le Gildas. Je vais le tuer de mes mains, moi !

Clémence comprit qu'elle était allée trop loin dans ses révélations et, aidée par Erwan, entreprit de calmer le jeune fermier.

— Les soupçons ne sont que des soupçons et certainement pas une preuve de culpabilité.

Une étrange mélodie interrompit leur conversation. Elle venait de la maison qu'avaient regagnée les grands-parents du jeune homme.

Voyant la surprise de Clémence et de son ami, Korentin traduisit ce que les vieux marmonnaient en breton.

— C'est la prière des morts qu'on dit à Ploërmel où la grand-mère est née. C'est assez curieux. Après son chapelet, la vieille dit : « Elle est morte, elle

n'est plus », ce à quoi le grand-père répond: « Ah! mon Dieu, la triste affaire! » Puis, la vieille reprend: « Elle est morte! elle n'est plus! » et on lui répond: « La triste affaire! N'en parlons plus! » Seulement, chaque fois que je les entends dire « N'en parlons plus » ça me rend fou. Parlons-en, au contraire! Peut-être que ceci rassure les vivants en présence de la mort naturelle d'une personne âgée mais pour Adèle, je ne peux me résigner.

Il se tourna vers la chaumière et hurla un « Taisez-vous! » qui porta ses fruits. Le silence se fit dans la pièce et dans la cour de ferme. Le garçon plongea son visage dans ses mains pour cacher ses larmes. Le chien, comme s'il voulait prendre part à son chagrin, vint lui donner des coups de museau sur la jambe.

Korentin releva la tête.

— Excusez-moi. Il faut me comprendre... Dès qu'il a appris le décès d'Adèle, le vieux a arrêté l'horloge. Puis, évidemment, il a affirmé qu'il l'avait prédit puisqu'il avait vu un chêne émondé se dresser devant lui dans la lande du côté de Keryoualler. La grand-mère, elle, c'est un cierge qui s'est allumé tout seul sur le seuil de la maison qu'elle a vu. Des signes, des signes... Ben, s'ils savaient que la mort rôdait, pourquoi ils ne l'ont pas empêchée? Pourquoi ils ne m'ont pas conseillé d'aller veiller sur ma sœur?

Il secoua la tête d'un air résigné.

— C'est la première fois que je rencontre la mort... Je ne suis pas habitué à leurs rites.

Il se retourna et désigna le père qui entre deux rasades d'eau-de-vie de cidre prises au goulot marmonnait des *muntre*²³ et des *drouklazher*.²⁴

— Depuis que M. Bergé, le maire de Pont-Aven, et le juge de paix dont j'ai oublié le nom sont venus nous annoncer la... enfin... pour Adèle, il n'a pas dessaoulé, le père.

Korentin accompagna Clémence et Erwan à leur cabriolet. Il s'engagea à aller voir le juge d'instruction de Quimperlé pour lui dire sa conviction que Gildas était innocent. Ils promirent de se revoir.

Parvenus au premier virage, ils se retournèrent et firent un large signe d'adieu à Korentin. Il leur répondit aussitôt.

Clémence chassa une larme qui perlait sur sa joue.

— *Allaz! ar Vretoned zo Izun a velkoni*, dit-elle en soupirant.

— Ce qui veut dire?

— « Hélas, les Bretons sont pleins de tristesse. » C'est une phrase du *Barzaz-Breiz*.

— Oui, c'est déchirant de voir de si près le chagrin d'une famille.

Clémence, assez déçue par la platitude convenue de la remarque, hocha la tête et lança la jument au trot.

CHAPITRE XIV

— Vous voulez une chambre pour l'heure ou pour la nuit?

Apparemment, la matrone ne reconnut pas en Clémence la jeune fille qui était venue quelques jours auparavant lui mettre sous le nez une photo de Gildas. Clémence, elle, n'avait pas oublié cette grosse femme dont les petits yeux porcins se perdaient dans un visage mafflu. Combien de clients avait-elle vus « monter » dans son hôtel borgne depuis quelque quarante ans qu'elle le tenait?

En tout cas, Clémence ne s'attendait pas à pareille question. Pour cette tenancière, il était évident que les deux jeunes gens venaient chez elle pour se donner l'un à l'autre en cachette. Puis la gêne fit place à une curieuse et troublante impression. Était-ce de se sentir dans la peau d'une femme de petite vertu qui ne viendrait dans ce genre de lieu que pour satisfaire les désirs d'un client dépravé? Elle refoula vite cette pensée cependant qu'Erwan, de son côté, s'attardait à laisser courir son imagination vers les étages. Il se serait fort bien vu pousser la porte d'une chambre en compagnie de Clémence.

Il l'imaginait jetant nonchalamment son chapeau sur une chaise avant de libérer sa chevelure rousse. Elle s'approchait de lui en souriant... Mais il rêvait et eut honte tout à coup. Il avait eu l'hiver précédent à Paris quelques aventures sans lendemain avec des professionnelles de l'amour et n'en avait gardé que de tristes souvenirs. « *Tristum post coitum* », pensa-t-il en redescendant sur terre.

À nouveau, Clémence présentait à la mère maqurelle la photo de Gildas.

— Ben oui, je le connais et ça me revient maintenant, c'est vous qui avez réglé sa note, l'autre jour, je me trompe?

— Oui, c'est bien moi, mais aujourd'hui, je voudrais savoir...

Clémence hésita puis se lança.

— Vous savez pour Adèle Kuilh?

La grosse femme poussa un soupir et eut un air désolé.

— Oui, les gendarmes m’ont appris la nouvelle et posé des questions.

— Alors, vous leur avez dit que Gildas, enfin l’homme de la photo, était resté ici dans votre hôtel à l’attendre, le jour où elle a été assassinée!

— Pour ça, non! Ce n’est pas mon genre de parler sur mes clients et surtout pas aux gendarmes. D’ailleurs, je connaissais pas son nom, à cet homme-là. Et ils avaient pas de photo comme vous.

— Mais vous vous souvenez bien qu’il est resté ici à l’attendre et même la nuit et le jour suivants?

— Pour ça oui, même qu’il a bu et rebu du poiré.

— Vous seriez prête à témoigner?

— Et pourquoi donc que je témoignerais, moi? Moins on en dit, mieux on se porte.

— Cet homme a été arrêté. On le soupçonne d’être l’assassin d’Adèle.

Elle porta une main à son cœur.

— C’est pas Dieu possible!

— Il est en prison à Quimperlé. C’est pourquoi je vous demande si vous voudriez bien témoigner en sa faveur.

— Pas question. J’veux rien avoir à faire avec la justice, moi.

Elle prit soudain un air chafouin et regarda Clémence par en dessous.

— Ça peut rapporter gros, un témoignage?

Les deux jeunes gens en eurent le souffle coupé. Que l’on paye quelqu’un pour un faux témoignage, cela ils pouvaient le concevoir même s’ils n’y avaient pas pensé en ce qui concernait Gildas, mais qu’un *vrai* témoignage puisse se monnayer et pire se marchander, cela les révoltait.

Des bruits de pas se firent entendre venant de l'escalier. Un homme en tenue de marin, pantalon et vareuse bleus, apparut, un sourire satisfait aux lèvres et la mine fière comme s'il venait d'accomplir un exploit. Le suivait une jeune femme trop fardée pour être honnête. L'homme passa devant le comptoir sans tourner la tête et sortit en sifflotant. Comme la fille arrivait à son niveau, la matrone la retint par le bras.

— Tu sais la nouvelle, Yolande?

— Dis toujours...

Elle prit la photo de Gildas et la lui montra.

— Tu le reconnais?

Yolande regarda le portrait, cligna de l'œil à Erwan qu'elle examinait de la tête aux pieds, et, une main sur la hanche, prit une mine salace.

— J'oublie jamais les clients quand ce sont de beaux mâles, et pour un beau mâle celui-ci en est un! Et même saoul, c'est un vrai taureau, ce qui est rare! Ah, si la malheureuse l'avait vu à l'ouvrage cette nuit-là, mais elle était...

Elle sortit un mouchoir et se tamponna les yeux. Son émotion était-elle sincère? C'est ce que se demandait Clémence en dévisageant cette femme aussi maigre que l'hôtesse était forte et au nez si couperosé qu'il laissait supposer qu'elle devait boire davantage de cidre que d'eau. Mais « la demoiselle Rosmadec », comme l'appelait Louis, découvrait, avec surprise, que Gildas avait connu bibliquement d'autres filles que son Adèle. Gildas, un habitué des prostituées? Elle ne pouvait y croire.

— Vous... vous connaissez Gildas?

La femme se demanda si elle devait répondre et interrogea sa patronne du regard.

— Vas-y, ce sont pas des méchants, ce sont des amis du matelot qui s'est fourré dans un sacré pétrin.

La catin n'avait d'yeux que pour Erwan et c'est à lui qu'elle s'adressa.

— Qu'est-ce qui lui est arrivé, au Gildas? Il a pas fait de bêtise, au moins?

Il a pas réglé son compte au vieux peintre, j'espère?

Clémence allait de surprise en surprise. Maxime Louval était-il un habitué de cet hôtel à filles de joie?

— Non, non, mais on l'a fourré au trou, expliqua la patronne.

— Au trou, le Gildas, et pourquoi donc?

Ce fut Clémence qui répondit.

— Parce qu'on le soupçonne, à tort bien entendu, d'être le meurtrier d'Adèle Kuilh.

— *Gast, lorgnez!* Ils tournent pas rond! Ça peut pas être lui puisqu'il était ici le jour du drame. Il a pas quitté la chambre d'Adèle de la matinée. Chaque fois que je montais un client et qu'il entendait mon pas, il ouvrait la porte en espérant que c'était elle. Et quand est venu le soir, il était tellement saoul qu'il pouvait plus faire un pas. Il semblait si malheureux que j'suis allée le consoler. On est restés toute la nuit ensemble. Même qu'il m'appelait Adèle. Et ils l'ont arrêté? C'est honteux! Faut le faire relâcher.

A nouveau l'espoir naquit dans le cœur de Clémence. Malgré le peu de sympathie qu'elle avait à première vue pour cette prostituée et le dégoût qu'elle lui inspirait, elle lui prit les mains et la regarda bien en face.

— Madame, nous avons besoin de vous, vous pouvez sauver la tête de Gildas... C'est mon ami d'enfance, il est comme un frère pour moi...

La fille avait-elle bu ou était-elle idiote pour ne pas saisir tout de suite le piège où Gildas se trouvait enfermé? Elle plaisanta.

— Ami d'enfance... ami d'enfance *ya!* Je vois, je vois. Vous aussi vous aimez les beaux gars, hein, la demoiselle. Et elle m'appelle « madame »! Je sais plus depuis quand on m'a pas appelée « madame »! Et comment je pourrais le sauver, votre amant d'enfance?

Clémence ne releva pas l'insulte mais ses joues s'empourprèrent, ce qui la rendit encore plus désirable aux yeux d'Erwan.

— En répétant au juge ou aux gendarmes ce que vous venez de nous dire:

que Gildas ne peut être le meurtrier.

La tenancière lui faisait des mimiques, frottait son pouce et son index.

Clémence comprit la première ce qu'elle voulait lui suggérer.

— Bien entendu, votre voyage à Quimperlé chez le juge d'instruction vous sera largement dédommagé. Nous pourrions vous envoyer une voiture de louage ou je viendrai vous chercher si vous le désirez. Et pour votre manque à gagner votre prix sera le mien.

La femme hésitait, son regard se portait sur Clémence puis sur sa patronne.

— C'est que j'aime pas trop les juges et les gendarmes, moi. Et puis c'est que j'ai besoin de sous pour vivre.

— Je vous ai dit que votre prix serait le mien. Je vous donnerai pour un après-midi ce que vous gagnez en un mois.

Devant son hésitation, Clémence fit jouer une autre corde, celle du sentiment.

— Vous aimiez bien Adèle?

— Pour sûr, c'est même moi qui lui ai tout appris du métier.

— Et vous voudriez que son meurtrier reste en liberté pendant que Gildas croupira en prison avant d'être exécuté?

La fille hésitait encore.

L'hôtesse, attirée par l'appât du gain, était prête à revenir sur son propre refus de collaborer avec Clémence.

— Et à moi aussi, vous me donneriez un dédommagement?

Clémence n'hésita pas une seconde.

— Bien entendu, pourvu que vos exigences ne dépassent pas mes économies.

L'horrible mère maquerville fit une grimace roublarde.

— Alors, ça pourrait se faire...

— Si vous le voulez bien, comme je me rends à l'instant chez le juge, à Quimperlé, je vais prendre rendez-vous pour vous deux.

— Oui, mais pas demain, disons après-demain. Faut qu'on s'organise.

Elle regarda la fille par en dessous.

— Je pourrais demander à la grande Paulette de tenir la boutique pendant notre absence. Ça serait pas une grosse perte pour la clientèle.

Maintenant Yolande pleurnichait en répétant des « malheureuse Adèle » qui paraissaient sincères. Mais un curieux manège attira l'attention d'Erwan. Elle tentait de fourrer dans son sac la photo de Gildas. Pourquoi voulait-elle la conserver? Souhaitait-elle prendre la succession d'Adèle puisque, comme elle venait de l'avouer, l'« amant d'enfance » de Clémence s'était montré avec elle, malgré l'alcool ingurgité, particulièrement ardent?

Erwan décida d'intervenir.

— Excusez-moi, mademoiselle Yolande, mais, par mégarde, vous serrez dans votre sac la photo de Gildas. Or nous en avons besoin pour la suite de notre enquête.

Clémence, peu habituée aux interventions de l'étudiant en droit, fut d'autant plus surprise de le voir, avec autorité, récupérer la photo, qu'elle n'avait pas remarqué la tentative de Yolande.

Elle finit d'appâter celle qui pouvait mettre un terme au calvaire de Gildas. Elle ouvrit sa bourse et posa un napoléon sur le comptoir. La patronne s'en empara avec vivacité.

— Pour le temps que nous vous avons pris. Pour le reste, nous tenons toujours nos promesses. Adieu, mesdames, merci de nous avoir reçus si aimablement et à après-demain.

Mme Monique se leva péniblement et reconduisit les deux jeunes gens jusqu'à la rue. Debout, elle était encore plus difforme qu'assise. Elle regarda

Erwan donner élégamment la main à Clémence pour l'aider à monter dans le cabriolet et se retourna vers Yolande.

— Du beau linge, y a pas à dire. Y a du profit à faire avec ces bourgeois-là.

Et elle faisait sauter dans sa main la pièce d'or si facilement gagnée.

Yolande acquiesça et s'éloigna de sa démarche chaloupée vers le *Repos du marin*.

CHAPITRE XV

Clémence entra dans une brusque colère. Elle se leva d'un bond et frappa du poing le bureau de chêne sombre du juge d'instruction de Quimperlé.

— Comment, cassée! Vous avez brisé mon empreinte?

Le petit homme fit semblant de n'attacher aucune importance à cet incident et à la stupeur de son interlocutrice. Il se leva, ouvrit un placard et en sortit la caisse avec ce qui restait de l'empreinte du pied relevée par la jeune artiste.

— Si vous voulez en reconstituer le puzzle...

Erwan se dressa à son tour devant le petit homme.

— Votre ironie est insultante, monsieur. Est-ce volontairement que vous avez brisé cette pièce à conviction?

— Bien sûr que non! C'est un huissier, par maladresse. La caisse lui a échappé. Mais cela a peu d'importance. Quand vous parlez de pièce à conviction, jeune homme, vous y allez un peu fort.

Clémence tentait de contenir sa rage.

— C'est un sabotage, monsieur le juge, un véritable sabotage!

— Un quoi?

Manifestement, le fonctionnaire ne connaissait pas le sens figuré que l'on donnait depuis peu à Paris à ce mot. Elle ne s'attarda pas à le lui expliquer.

— Avez-vous pris cependant le temps avant que cet incident sans importance ne survienne de comparer la forme du pied de Gildas Keroulas avec cette empreinte relevée près de la victime?

— Ma foi non.

— C'est extrêmement regrettable.

L'homme essuya ses lunettes avec une peau de chamois et, sans relever la tête, se fit persifleur.

— Vous semblez bien connaître la morphologie de ce jeune matelot! Permettez-moi, mademoiselle, de m'en étonner.

— Gildas est mon ami d'enfance et le marin de notre famille. Or sur notre bateau, nous allons tous pieds nus. D'autre part, enfant, puis adolescente, par jeu, je posais mes pieds dans les traces laissées par Gildas quand il marchait devant moi sur la grève mouillée.

— Certes, je comprends votre émotion face à la désagrégation de votre *œuvre*. Cependant, la comparaison de ces extrémités n'aurait servi à rien, car en imaginant qu'elles ne correspondaient pas, l'inculpé aurait fort bien pu déposer son funeste fardeau quand la marée était encore haute, elle l'était vers deux heures, et donc ne pas laisser de traces de son passage...

— Si je suis votre raisonnement, un promeneur, venant dans ce lieu à marée basse, se serait déchaussé, aurait marché dans la vase et n'aurait pas remarqué le cadavre déposé à marée haute! D'autre part, les traces que j'avais relevées étaient profondes, ce qui laisse supposer que son auteur portait une charge, autrement dit la victime.

Le juge écoutait désormais la détective en herbe avec attention. Ses raisonnements n'étaient pas aussi farfelus qu'il le pensait quelques minutes plus tôt. D'autant qu'elle allait présenter un argument majeur pour démontrer l'importance de son moulage de terre et auquel il se reprocha sur-le-champ de n'avoir pas pensé.

— Je m'étonne, monsieur le juge, que vous ayez montré si peu d'intérêt pour ces débris de terre cuite. Si le pied de celui que vous avez mis sous les verrous avait correspondu avec l'empreinte, alors là, vous auriez confondu Gildas Keroulas. Oui, lui qui a toujours nié être allé, ce matin-là, sur les bords de l'Aven n'aurait pu après ce constat clamer son innocence.

Les arguments développés par Clémence allaient trop vite au gré du magistrat. Il aurait souhaité y réfléchir dans la paix de son cabinet pour savoir quelle conduite tenir. Mais voici que son compère se mettait de la partie et

entreprenait de le harceler lui aussi.

— A votre avis, monsieur le juge, en supposant que Gildas Keroulas ait tué la jeune femme dans la matinée, puisque le peintre avait fixé son rendez-vous à dix heures du matin, pourquoi ce matelot n'a-t-il pas emporté en barque au large de Port-Manec'h sa passagère décédée? Un marin de sa trempe doit connaître avec certitude les profondeurs marines de toute la côte et n'aurait eu que l'embarras du choix pour la précipiter dans l'abîme avec un lest au cou. On ne l'aurait jamais retrouvée. J'en finis: quelle personne sensée, et Gildas l'est plus que toute autre, aurait été déposer sa victime dans sa propre barque?

Le petit homme se faisait moins arrogant désormais car toutes les suggestions de ses interlocuteurs le troublaient et éveillaient même le doute dans son esprit. Clémence en profita pour marquer un nouveau point.

— Pourquoi enfin, monsieur le juge, Gildas se serait-il acharné sur cette femme qu'il aimait plutôt que de s'en prendre à ce peintre pervers qui exigeait; tant d'elle?

— La passion aveugle, mademoiselle, la passion amoureuse rend fou au point de faire de vous, enfin de lui, un assassin ou du moins un criminel.

— Quelle est la différence?

Erwan ouvrit la bouche pour le lui expliquer, mais le juge ne lui en laissa pas le temps.

— Un assassin est celui qui commet un meurtre avec pré-mé-di-ta-tion. Or, au point où en est mon instruction, je ne suis pas en mesure d'affirmer si le prévenu a agi spontanément, sous le coup de la colère, ou s'il a médité et préparé la mort d'Adèle Kuilh puisqu'il s'entête à nier.

— Et puisqu'il dit la vérité!

L'homme de loi haussa les épaules pour manifester son agacement, secoua les revers de sa redingote, ce qui était à n'en pas douter un tic prouvant son impatience, et poursuivit:

— Je conçois votre chagrin de voir un ami si proche au secret absolu, mademoiselle, mais sachez bien que je n'agis qu'en raison de ma conviction et sans le moindre a priori. Les présomptions qui m'ont amené à prendre ces

décisions ne reposent pas sur du vent. Et je vous le dis solennellement: j'ai la conviction morale, oui, morale, qu'il est le coupable. Tout s'éclairera pour vous quand il aura avoué. Et il avouera.

Clémence se cabra.

— Sous la torture? Voyez-vous, Gildas Keroulas serait là devant moi et me dirait: « Oui, Clémence, c'est moi qui dans un moment d'égarement ai tué celle dont je voulais faire ma femme », que je lui crierais au visage: « C'est faux, tu mens! »

— « Un moment d'égarement », dites-vous? Oui, c'est souvent ce qui conduit un homme ou une femme à détruire l'objet ou plutôt le sujet de son amour...

Erwan saisit l'occasion au vol.

— Dans le cas où le meurtrier est déclaré « égaré », autrement dit fou, il est irresponsable, et donc non coupable.

— Ce n'est pas à moi de le dire, c'est au tribunal et à la Faculté de déterminer la responsabilité de l'accusé d'un crime passionnel. Si cela peut vous rassurer sur le sort de votre ami, ces crimes attirent toujours la clémence des juges.

Il se passa une main sur le front en signe de lassitude et reprit le fil de son discours.

— Vous évoquiez tout à l'heure les prétendues exigences de M. Maxime Louval envers Mlle Kuilh, je dirais qu'elles vont de soi entre un peintre et son modèle. Un artiste succombe souvent aux charmes dévoilés de son modèle et inversement celle qui pose est sensible au talent de l'artiste qui glorifie son corps.

« Tiens, voilà qu'il dit la première phrase à peu près intelligente depuis notre arrivée », pensa Clémence.

Elle avança ses deux pions décisifs: les témoignages de Mme Monique et de la professionnelle Yolande. Elles affirmaient l'une et l'autre que le marin n'avait pas quitté leur établissement la journée du meurtre.

À peine avait-elle mis en avant ces deux noms et précisé les qualités de ces dames que le juge, tout à l'heure ébranlé, reprit de sa superbe.

— Allons, mademoiselle de Rosmadec, vous vous moquez de moi? Vous voulez rire, oui, rire! Vous avez l'audace ou la naïveté, je ne sais, de me présenter pour témoins de l'emploi du temps du prévenu une tenancière de maison close et une employée de ce lupanar! Vous moquez-vous de moi, mademoiselle? répéta-t-il.

Le juge était bien tel qu'André l'avait décrit: horripilant, péremptoire et fermement convaincu, ce qui était plus grave, de la culpabilité de Gildas.

— Je pensais, monsieur, dans mon innocence, que depuis une certaine année 1789 nous devions tous, pauvres indigents, notables ou simples du village, être considérés comme égaux devant la loi, à défaut de l'être par la naissance, l'hérédité ou l'héritage matériel!

L'assurance et l'ironie cinglante de la jeune fille assise en face de lui, habillée comme une bohémienne ou, du moins, comme une villageoise, à ceci près qu'elle n'avait ni chapeau ni coiffe, firent monter d'un cran l'exaspération du magistrat.

— Mademoiselle, vous n'êtes pas sans savoir que ces gens-là ne pensent qu'au lucre et vendraient leur âme pour se remplir le ventre et bien davantage encore pour un faux témoignage.

Ce fut le jeune homme cette fois qui s'indigna.

— En d'autres termes, monsieur le juge, vous nous soupçonnez de payer ces femmes pour leur faire dire n'importe quoi ou plutôt ce qui nous arrange!

Le juge sursauta, faussement indigné.

— Je ne vous soupçonne de rien! Je pense seulement qu'il peut y avoir d'autres personnes qui ont intérêt à manœuvrer ces femmes.

Les mains de Clémence se crispèrent sur sa jupe pour endiguer sa colère.

— La mère de Gildas, par exemple? Cette femme qui n'a pas un sou vaillant, mais qui a le tort d'aimer son fils qu'elle sait, comme nous, innocent? Ou bien M. Tanguy, le patron de Gildas Keroulas que l'absence de son

matelot exemplaire embarrasse pour la bonne marche de son chasse-marée? Vous pensez qu'un homme aussi respectable serait prêt à payer pour un faux témoignage?

— Je n'ai pas cité ces personnes.

— Mais alors, qui soupçonnez-vous?

— Je poursuis mon enquête dans le secret de l'instruction et n'ai nul besoin de vos conseils et supputations. Si votre vocation d'agent volontaire de la Sûreté vous taraude à ce point, engagez-vous dans la police! Je suis sûr que M. Kerlutu se fera un plaisir de vous conseiller avec pertinence.

L'homme se leva pour congédier ses visiteurs. C'était mal connaître leur opiniâtreté.

— Avez-vous, monsieur le juge, quelque respect pour la famille de la victime? Vous semble-t-elle honorable? Pourriez-vous vous fier au témoignage d'un de ses membres?

— Sans aucun doute. Je suis allé voir cette famille dans le chagrin et je pense que si vous l'aviez vue, vous seriez peut-être, du moins je l'espère, moins tolérante envers le meurtrier.

— Nous connaissons aussi la famille Kuilh. Eh bien, le fils Korentin vous a-t-il paru digne de confiance?

— Oui, c'est un garçon franc et honnête et qui aimait beaucoup sa sœur.

— ... et Gildas Keroulas.

— Pardon?

— Je dis que ce garçon tient en haute estime son ami lutteur Keroulas que vous gardez sous les verrous.

Le juge retomba assis sur son fauteuil tapissé de cuir fauve.

— Que me chantez-vous là?

— La vérité. Mais je pense que vous refuserez aussi qu'il dise ce qu'il pense. En tout cas, monsieur le juge, je tiens à vous faire savoir que si vous ne voulez pas recevoir les témoignages de Mme Monique, de Mlle Yolande et de Korentin Kuilh, je me verrai dans l'obligation d'en référer en haut lieu. Clémence s'empara de la caisse où gisaient les morceaux de son moulage et, imitée par Erwan, salua le juge d'un hochement sec de la tête et sortit. Le magistrat resta figé à sa place, stupéfait de s'être fait traiter de la sorte par une gamine de dix-neuf ans.

« Quelle pimbêche prétentieuse! Mais quelle sale petite pimbêche! »

En s'installant à côté de Clémence dans le cabriolet, Erwan soupira.

— *La justice de l'homme n'est que crépusculaire, et le juge s'y meut à tâtons*, lâcha-t-il.

— C'est de toi?

— Non, de Victor Hugo dans *L'homme qui rit*. Clémence regarda son compagnon avec une certaine surprise. Il venait de gravir plusieurs degrés dans son estime.

CHAPITRE XVI

Les alentours de la *Pension Gloanec* étaient très animés en cette fin d'après-midi de juillet. Sur le pont, des gamins, l'œil rivé sur le bouchon de leur canne à pêche, surveillaient les virevoltes de mulets qui venaient manger en surface la rogue avec laquelle ils appâtaient. D'autres jetaient bêtement des cailloux aux oies et canards qui prétendaient eux aussi prendre part au festin des poissons.

Des paysans, la faux ou une fourche en bois à trois dents sur l'épaule, s'en revenaient des champs, côtoyant ou croisant des peintres portant leur chevalet, pliant et boîte à peinture. Certains, les plus aisés, marchaient d'un pas sûr vers le luxueux et coûteux *Hôtel des Voyageurs*, d'autres s'arrêtaient chez Marie-Jeanne pour y regagner leur chambre ou y boire un verre en attendant le repas. Tout le monde discutait peinture. Quelques jeunes femmes modèles, rieuses et libres dans leur tenue comme dans leurs attitudes, s'interpellaient ou se racontaient les derniers potins de la colonie des artistes.

Gauguin se tenait à l'écart assis tout seul à l'un des guéridons métalliques disposés sur la rue. Il écrivait une lettre. Il arborait un maillot de jersey et une vareuse de pêcheur flottait sur un pantalon de toile bleue. Un large béret incliné sur la tempe lui masquait la moitié du visage. Il semblait d'assez méchante humeur et jetait de temps en temps des coups d'œil peu amènes sur la société qui l'entourait. Comme s'il avait senti une présence amie, il leva les yeux et observa la silhouette féminine qui marchait vers lui sur la chaussée. Il eut un sourire amusé en reconnaissant Clémence et son compagnon et se leva pour les saluer.

— Bonjour, jeune fille aux cheveux roux...

— ... dont la rob' n'a pas de trous.

Il tendit la main à Erwan.

— Bonjour, le chevalier servant!

— ... qui ne sert pas à grand-chose, répondit modestement le jeune Kerven.

Clémence se récria.

— Mais si, Erwan, vous m'êtes d'un grand secours dans notre enquête. Et je prends « chevalier » ou « chevalet » servant comme un compliment.

Le peintre les invita à sa table et ils s'assirent de part et d'autre du maître. Il leur demanda ce qu'ils désiraient boire et partit chercher les consommations.

— Laissez-moi être indiscrète, mais j'en ai trop envie, souffla Clémence à Erwan en parcourant rapidement la lettre que Gauguin était en train de rédiger d'une écriture bien « dessinée ».

Et elle lut:

Quel dommage, Mette, que nous ne nous soyons pas installés en Bretagne autrefois! À l'hôtel, nous payons 65 francs par mois, logés et nourris. Une nourriture à engraisser sur place... Heureusement, je fais beaucoup d'exercice, je marche pour atteindre mes paysages favoris, je nage dans l'Aven, mais n'ai encore trouvé personne à boxer ou à passer au fil de mon épée, rassure-toi. Il y a pourtant une foule de crétins académiques, encroûtés dans leurs « croûtes » justement qui ne cherchent pas donc qui ne trouvent rien.

Si plus tard j'arrive à avoir un petit écoulement certain et continu de mes tableaux, je viendrai m'installer en Bretagne toute l'année.

Clémence lisait à toute vitesse dans le dessein de mieux approcher la personnalité de cet homme énigmatique. Elle comprit qu'il écrivait à sa femme puisqu'il parlait plus loin de « nos » enfants:

Envoie-moi, je te prie, des photos d'Aline et de Clovis. J'en ai d'Emile et de Jean-René mais pas d'eux.

Elle sauta quelques lignes pour arriver à des considérations sur l'art et la Bretagne:

J'aime la Bretagne, j'y trouve le sauvage, le primitif; quand mes sabots

résonnent sur ce sol de granit, j'entends le ton sourd, mat et puissant que je cherche en peinture.

Plus loin encore, elle lut:

Tu me crois isolé. Pas du tout. Il y a des peintres partout et pas seulement l'été, me dit-on, mais toute l'année, des Anglais, des Américains, ceux-là depuis vingt ans. Un Hollandais prétentieux, un Danois, deux Danoises, le frère d'Hagborg. Nous ne sommes qu'une poignée de Français...

(...) Je travaille ici beaucoup et avec succès. On me respecte comme le peintre le plus fort de Pont-Aven; il est vrai que cela ne me donne pas un sou de plus. Mais cela prépare peut-être l'avenir. En tout cas, cela me fait une réputation enviable et tout le monde ici se dispute mon conseil que je suis assez bête de donner parce qu'en définitive on se sert de nous sans juste reconnaissance (...) Je rajeunis. Plus j'ai de tracasseries, plus mes forces reprennent sans toutefois m'encourager. Je ne sais pas où je vais et je vis ici à crédit. Les ennuis d'argent me découragent totalement et je voudrais bien en voir la fin. Enfin, résignons-nous et advenne ce pourra et peut-être qu'un jour, quand mon art aura crevé les yeux à tout le monde, alors un homme enthousiaste me ramassera dans le ruisseau²⁵

Un coup de coude d'Erwan fit interrompre à Clémence sa lecture indiscreète. Elle était rouge d'émotion.

Gauguin s'annonçait en se frayant un chemin dans la petite foule de peintres qui fumaient, un verre à la main, dans la moiteur ombrée de ce soir d'été. Le brouhaha était supportable, plein de gaieté. Tous ces artistes, lorsqu'ils se retrouvaient en fin de journée, après des heures et des heures de travail devant leur chevalet, avaient besoin de se détendre, de laisser reposer jusqu'au lendemain leurs paysages, leurs personnages et leurs pinceaux. Ils avaient envie de faire la fête et ils ne s'en privaient pas.

Clémence reconnut quelques peintres qu'elle avait vus au bord de l'Aven. Certains vinrent la saluer. Elle se tourna vers Gauguin et se moqua d'elle-même.

— Comme je deviens intéressante depuis que je suis à votre table!

— Ne jouez pas les modestes. Ils viennent voir la femme jeune et belle, pas le maître, quoique...

Ils rirent de concert. À nouveau, comme il l'avait déjà fait au cours de leur baignade commune dans l'anse du Goulet-Riec et sans se préoccuper de savoir si cela choquait ou non le grand jeune homme qui ne lâchait jamais Clémence, il demanda si elle voudrait bien poser nue pour lui.

— Depuis que la malheureuse Angèle, non, Adèle, je crois, a été zigouillée par on ne sait qui, non seulement les filles du pays mais aussi les modèles parisiens renâclent à montrer un sein. Elles ont peur. Et pourquoi donc? Et de qui?

— Si on le savait, Gildas, mon ami d'enfance, ne serait plus en prison.

Gauguin, par politesse ou curiosité, s'enquit de l'affaire et Clémence la lui narra. Tout en lui parlant, elle le regardait et le *pensait* en tant que portraitiste. Son visage était peu commun, avec ce nez fort et busqué planté entre deux yeux gris-vert sous un front bas. Pour la première fois, elle vit danser des reflets roux dans ses cheveux noirs. Était-ce pour cela qu'il ne cessait de lui parler de sa propre chevelure rousse? Clémence tenta d'élargir la conversation.

— Avez-vous fait la connaissance de quelques confrères intéressants depuis votre arrivée?

— Je ne suis là que depuis quelques jours, mais j'ai vu des jeunes talents, oui. Et certains ont l'intelligence de m'écouter et d'apprécier mon travail.

— Voulez-vous que je vous en présente d'autres? Gauguin eut un mouvement d'humeur et répondit d'une façon pour le moins suffisante, ce qui étonna la jeune fille.

— Croyez-moi, ils viendront bientôt se présenter d'eux-mêmes quand ils verront ma façon de peindre.

Comme par hasard, trois jeunes gens vinrent saluer Clémence qui leur serra la main et fit joyeusement les présentations.

— Voici Henri Delavallée, Charles Laval et Henry Moret, des concurrents sérieux, je veux dire pour moi. Et voici Paul Gauguin qu'on ne présente pas. Son art parle pour lui.

Clémence s'amusa de vanter à sa façon les mérites de ses amis peintres:

— Delavallée, vingt-quatre ans et toutes ses dents. Brillant diplômé de la Sorbonne et de l'École nationale des beaux-arts, Pontaveniste depuis déjà...

— Cinq ans et bien décidé à revenir chaque année.

La jeune Rosmadec regarda Charles et se dit que vraiment il n'avait rien de séduisant dans ses vêtements austères et étriqués, avec son dos un peu voûté et ce pince-nez qui lui donnait l'air d'un petit fonctionnaire de province. Clémence fit son panégyrique en posant une main sur son bras.

— Charles Laval a exposé au Salon de 1880 une *Ferme à Barbizon* très remarquée...

— ... par ma concierge et quelques vieux peintres académiques cacochymes, dit-il en riant.

— Et enfin, Henry Moret, le plus vieux de nous quatre... Où habites-tu, à Pont-Aven, Henry?

— Je loue un atelier là-bas, au directeur du port, M. Kerluen, mais ces jours-ci, je ne me sens bien qu'en extérieur.

— Je compte donner bientôt une fête au manoir, je pourrai compter sur vous?

Clémence, tout à son excitation de montrer qu'elle avait pour amis tant de jeunes talents, ne s'était pas aperçue, puisqu'elle lui tournait le dos, combien Gauguin se souciait peu de ces peintres. Elle se retourna enfin vers lui et remarqua qu'il avait pris un air lointain et renfermé. Manifestement, il paraissait agacé par ces présentations forcées et regardait ailleurs. Il se leva brusquement et marcha vers un drôle de bonhomme en redingote et haut-de-forme avec aux pieds des sabots. Clémence reconnut le compagnon de voyage de Gauguin qu'elle avait vu descendre du « courrier » venant de Quimperlé, quelques jours plus tôt.

— Qui est ce farfelu? demanda-t-elle, intriguée, aux trois artistes.

Moret répondit évasivement:

— Il a pris lui aussi pension ici. Il a un drôle de nom. C'est Marie-Jeanne qui nous l'a confié. Il s'appelle Achille Granchi-Taylor. Il peint avec Gauguin

et ils semblent s'entendre comme larrons en foire.

A ce moment, des voix d'hommes qui s'injuriaient accompagnées par des cris de femmes provinrent de l'intérieur de l'auberge. La petite foule bruyante se figea. Le silence se fit soudainement et tous les regards se tournèrent vers la porte.

Un homme fut projeté hors de l'établissement et vint s'étaler sur la partie pavée de la chaussée. C'était Maxime Louval. Sur le seuil parut alors Korentin Kuilh auquel s'accrochaient Marie-Jeanne et deux servantes. Il se dégagea d'elles brutalement et marcha vers le peintre qui venait de se relever. Louval titubait, son arcade sourcilière droite saignait abondamment. Korentin alla droit sur lui. Personne n'osait barrer la route à ce garçon trapu qui paraissait à cet instant habité par la haine. Clémence était livide. Ainsi, par sa faute, après les révélations qu'elle lui avait faites, Korentin venait régler ses comptes en public. Quelle folie!

Il saisissait maintenant Louval à la nuque, lui tordait un bras et le tournait vers l'assistance toujours silencieuse. Il se mit à hurler.

— Je vous présente l'assassin de ma sœur: un monstre vicieux! Il ne s'est pas contenté de la déshonorer, il l'a étranglée, comme ça!

Et sa main passa de la nuque du peintre à sa gorge qu'il commença de serrer.

Paul Gauguin jaillit de la foule. Il se plaça derrière Korentin, se baissa, l'enferma dans ses bras à hauteur de la taille et le souleva d'un coup de terre. Le garçon lâcha le peintre qui alla s'affaler parmi les spectateurs. On le soutint, on l'emporta dans l'auberge à demi évanoui. Gauguin tenait toujours Korentin fermement.

Son béret avait disparu dans l'algarade et il collait sa joue droite contre la joue gauche du fermier, lui immobilisant la tête et l'empêchant de se retourner. Ce dernier agitait bras et jambes à la façon désordonnée d'un scarabée se retrouvant par accident sur le dos. Il se mit à crier.

— Lâchez-moi, nom de Diou, je vais lui faire la peau à ce vieux dégueulasse!

Clémence, tremblante, fendit le cercle des badauds. Elle se campa devant Korentin et lui parla à voix basse. Le garçon se calma lentement, comme s'il

sortait d'un mauvais rêve. Gauguin desserra son étreinte, donna une tape amicale et apaisante sur l'épaule du jeune homme.

— Excuse-moi, mais c'était pour ton bien.

Il ramassa son béret, le dépoussiéra en le frappant sur sa cuisse levée, le remit sur sa tête et traversa tranquillement la foule qui le regardait avec admiration. Il alla se rasseoir à sa table comme si rien ne s'était passé.

Korentin sanglotait nerveusement sur l'épaule de Clémence qui l'entraîna vers le pont. La foule à nouveau bourdonnait. La Marie-Jeanne annonça « une tournée générale pour oublier tout ça ». Chacun y alla de son commentaire en jetant des coups d'œil à Gauguin. Erwan, un peu honteux d'être resté inactif, suivait des yeux Clémence et Korentin qui marchaient lentement vers le port.

CHAPITRE XVII

Clémence chargea dans la barque de Gildas tout son matériel de peintre et poussa le canot à l'eau. L'apéritif mouvementé qu'elle avait pris deux jours auparavant à Pont-Aven avec Gauguin et les retrouvailles avec ses amis artistes lui avaient redonné une furieuse envie de peindre. Mais le pourrait-elle tant que Gildas serait emprisonné? Au moins, elle aurait essayé de s'y remettre.

C'est même pour cette raison qu'elle avait refusé d'accompagner son père et son frère dans leur promenade en mer à bord de la chaloupe familiale. Elle tira doucement sur les avirons en remontant la ria sur la gauche, dans cette langue d'eau qui fermait l'anse vers l'est en direction de Kerdruc et qu'elle avait baptisée « l'impasse ».

La barque glissait sur l'eau, sans bruit, mais touchait parfois le fond car la marée ne remontait que depuis trois heures et l'anse était loin d'être emplie.

Clémence, seule, se sentait bien en cette fin d'après-midi du 7 juillet. Erwan, dont elle appréciait l'intelligence et le tact, avait reçu, le matin, une dépêche de sa grand-mère concarnoïse. Elle réclamait sa présence et il avait dû quitter La Josselière la mort dans l'âme. Il devait, cette fois, non plus l'accompagner dans une de ses marches curatives ordonnées par son médecin, mais chez un rebouteux.

Clémence rêvassait, regardait autour d'elle avec ravissement. Elle aimait tant ces arbres hauts, touffus, aux verts soutenus ou pâles qui venaient caresser les gris sombres ou clairs des gros blocs de granit baignant leurs pieds dans l'eau dont la teinte changeait selon les caprices du ciel: jaune parfois, glauque, marron ou presque noire. À cette heure, elle était limpide et d'un bleu léger.

Clémence leva ses avirons et laissa la barque filer sur son erre. Elle venait d'apercevoir un courlis cendré qui pêchait dans la vase. Gildas lui avait appris que ce limicole, autrement dit « qui apprécie la vase », était capable, grâce à son bec pourvu de cellules extrêmement sensibles, de détecter un mollusque microscopique enfoui sous vingt centimètres de vase. Il parlait de la nature avec un enthousiasme attendrissant. Lui dont le visage était impassible dès

qu'il était à la barre d'un bateau et qu'il surveillait la mer et le vent, il s'animait brusquement quand il apercevait une sterne naine, un cormoran huppé, un fulmar boréal, un pic épeiche ou un simple courlis comme celui qui péchait là, tout près d'elle, sans trop se soucier de sa présence. Clémence, tout en observant l'oiseau, entendait la voix de son ami matelot qui lui parlait au cœur: « Là, Clémence, regarde! Un crabe à bec rouge, c'est extrêmement rare, l'autre ne doit pas être loin, ils sont toujours en couple. Tu vois le rouge vif de ses pattes et de son bec! »

Oui, il semblait à Clémence que Gildas était là, assis à côté d'elle sur le banc central de la barque. Elle sentait l'odeur de sa peau, elle la humait en rêve et avait envie d'en être imprégnée. Comment était-il possible que par un si bel après-midi son Gildas croupît au fond d'un cachot où le retenait un juge sûr de sa culpabilité alors qu'il était innocent! Elle avait envie de crier ce mot aux arbres, à la mer, au ciel. Mais à quoi bon? Ce qu'il fallait, c'était le tirer de là et par tous les moyens. Si le juge n'acceptait pas de recevoir les témoins qu'elle avait trouvés, elle en parlerait au sous-préfet. Mais avant, elle allait mettre le juge de paix et le maire dans son camp. Sa grand-mère les connaissait tous les deux. Si André, trop occupé par la musique et la personne de Lysandre, se désintéressait du sort de Gildas, elle continuerait d'agir seule.

Elle regarda son chevalet, la toile vierge sur son châssis et sa boîte de tubes, déposés à l'arrière de l'embarcation, et elle sut qu'il lui serait impossible ce jour-là de commencer un travail intéressant. Gildas lui prenait trop l'esprit et le cœur. Elle ne pourrait rien créer tant qu'il ne serait pas libre. En soupirant, elle décida de rentrer. Mais avant, elle sauta sur la berge et s'enfonça entre les pins pour repérer un coin propice à un futur tableau. Elle n'avait pas fait cinquante mètres qu'elle s'arrêta net. Là, au fond d'un petit bras de mer qu'elle connaissait bien pour s'y être souvent baignée et pour y avoir dessiné, elle vit Maxime Louval et son nouveau modèle, la petite Bretonne qu'elle avait aperçue avec Erwan, quelques jours auparavant, un peu plus loin vers le Poulguin. Mais cette fois, le modèle était nu. Le peintre avait réussi à la convaincre, moyennant, à n'en pas douter, une forte somme. On le disait riche. Chose curieuse, la jeune femme avait gardé sa coiffe, et ses deux petits rubans dissymétriques lui caressaient le cou.

Louval lui avait fait prendre la même posture que lorsque Clémence l'avait vue habillée: appuyée contre un rocher de granit gris, l'air rêveur, regardant l'eau et munie d'un jonc, la jeune femme était penchée en avant comme si elle suivait la nage d'un poisson. « Une pose tout sauf naturelle », jugea Clémence. De là où elle était, ils ne pouvaient l'apercevoir et cela accentua sa gêne. Au moment où elle décida de regagner sa barque, elle entendit comme un fracas de branches brisées à dix mètres en amont et une sorte de grognement. Elle prit peur et s'élança en courant vers son canot, y sauta pour

s'éloigner rapidement de la berge. Son cœur cognait fort dans sa poitrine. Parvenue au milieu de la ria, elle se sut sauvée et ralentit ses efforts. Peut-être était-ce un sanglier ou un chevreuil... Mais cette éventualité ne la rassura pas entièrement. Depuis qu'elle était lancée dans son enquête policière, le moindre incident la rendait nerveuse. Certes, elle ne se sentait pas directement menacée, juste inquiète et prête à « romancer » tout événement imprévu. Ainsi, ces craquements dans le sous-bois révélaient peut-être la présence d'un voyeur, voire d'un amoureux du modèle, d'un jaloux prêt à tout ou - pourquoi pas? - du meurtrier d'Adèle guettant une nouvelle proie. Elle haussa les épaules et se sentit ridicule. En arrivant à la cale, elle aperçut sa sœur en costume de bain, assise en haut de son rocher favori, le menton sur les genoux. Elle devait l'attendre pour se baigner. « Comme j'aime cette gamine! se dit Clémence. Comme moi, elle se désespère de Gildas en pensant à Hélène et à sa mère qui sont dans le chagrin et l'inquiétude. »

Albertine courut pour l'aider à accoster.

— Tu as pu dessiner?

— Non, impossible.

— Je comprends.

— On se baigne?

— On se baigne.

Tout en enfilant son costume de bain, Clémence décida de ne pas parler à sa cadette de ce qu'elle avait vu au fond de l'impasse, ni de ce bruit de branches cassées et de ces curieux grognements qui l'avaient effrayée. Elle regretta qu'Erwan ait été empêché. S'il avait été là, ils seraient allés voir qui, bête ou homme, lui avait fait si peur.

Les deux sœurs nagèrent longtemps vers le château de Poulguin, jusqu'à la roche qu'elles avaient baptisée « le Sphinx accroupi ». L'eau était douce. Elles s'essayèrent à une nouvelle nage que leur frère Jean avait apprise sans doute à l'autre bout du monde. Il appelait ça la nage indienne ou la nage sur le côté. Elles se retrouvèrent vite à faire la course. Clémence laissa quelques longueurs d'avance à Albertine avant de la rejoindre et de la dépasser en forçant sur ses bras et sur ses cuisses.

Elles quittèrent leur maillot et se retrouvèrent nues sans le moindre

embarras devant la cabine de bain.

À peine avaient-elles fini de se rhabiller qu'elles entendirent un bruit de pas et aperçurent une silhouette derrière un fourré. Elles se regardèrent intriguées, puis Clémence marcha droit vers l'intrus.

— Cette fois, j'en aurai le cœur net!

En présence de sa sœur, Clémence ne ressentait plus la moindre frayeur. À son approche, un homme détala et s'enfuit à travers bois. C'était Hector Beaudemagu.

Albertine rejoignit son aînée qui avait l'air préoccupé.

— Tu crois...

— Quoi?

— Qu'il nous épiait pendant qu'on se rhabillait? Tu crois qu'il nous a vues nues?

Clémence haussa les épaules avec une certaine lassitude.

— Je ne sais pas, mais je n'aime pas ça. Pourquoi s'est-il enfui? Je ne comprends pas.

Était-ce lui qui tout à l'heure au fond de l'impasse lui avait fait si peur? Hector, ce cher Hector que tous estimaient, était-il un voyeur à ses moments perdus? Il est vrai qu'on ne lui connaissait pas de liaison. Mais qui se serait soucié de la vie amoureuse d'un ouvrier agricole sourd-muet? Cette infirmité sous-entendait un tel isolement que personne n'aurait songé que son corps n'en demeurerait pas moins celui d'un quadragénaire.

Soudain, Clémence fut traversée par une pensée qui la déchira, qu'elle avait honte même de développer.

Et si... et si Hector était indirectement responsable de l'arrestation de Gildas? Et si c'était lui qui avait tué Adèle?

Cette suspicion mettait Clémence tellement mal à l'aise qu'elle ne se contrôla plus et parla à voix haute.

— Non, c'est impossible! Pas Hector, je deviens folle!

Albertine avait suivi la pensée de sa sœur.

— Tu as raison, Clémence, ce ne peut être Hector.

Pourtant l'une et l'autre étaient ébranlées par la vision d'Hector s'enfuyant comme un coupable.

Parvenues à hauteur du salon de musique, les deux sœurs entendirent la voix vibrante de passion d'André qui chantait en s'accompagnant au piano *La Chanson de Fortunio* sur la musique de Jacques Offenbach:

Si vous croyez que je vais dire

Qui j'ose aimer,

Je ne saurais pour un empire

Vous la nommer.

Nous allons chanter à la ronde,

Si vous voulez,

Que je l'adore et qu'elle est blonde

Comme les blés,

Je fais ce que sa fantaisie

Veut m'ordonner.

Elles regardèrent par la fenêtre: leur mère était allongée, alanguie dans la méridienne du salon de musique, les bras derrière la tête, et écoutait André les yeux clos, un sourire de bonheur aux lèvres. Albertine leva les yeux vers son aînée qui haussa les épaules.

— Si ça peut leur faire plaisir! Ils ne font de mal à personne...

— Et apparemment pas à eux, ajouta la cadette.

De l'autre côté de la demeure, la tante Eugénie, qui entendait elle aussi la voix d'André se faire de plus en plus langoureuse au fil de la chanson, n'était pas si tolérante.

— Intervenez, maman! Comment supportez-vous cela sous votre toit? Ils dépassent les bornes de la bienséance. Ils profitent de ce qu'Alexis est quelque part en mer entre Port-Manec'h et les Glénan pour flirter comme des, comme des... mais écoutez-le, écoutez-le!

— Si tu veux bien te taire, j'aimerais en effet l'écouter.

Et Madame Mère donnait des petits coups de sa canne pour rythmer la mélodie.

Mais j'aime trop pour que je die,

Qui j'ose aimer,

Et je veux mourir pour ma mie

Sans la nommer.

André plaqua un dernier accord et on entendit Lysandre l'applaudir. Aussitôt, Madame Mère l'imita.

— Charmant, charmant! Cela me rajeunit de quelque vingt-cinq ans puisque c'était en janvier 1861. Ton père m'avait emmenée aux Bouffes Parisiens. La cantatrice était Mlle Pfozter, même si Alfred de Musset avait écrit en 1835 ce texte pour un homme. Adolphe m'a tenu la main tout au long du spectacle. C'est curieux, j'avais à peu près l'âge que tu as aujourd'hui... Il chante bien, notre André...

— Inouï! Vous allez le féliciter, par-dessus le marché!

— Bien sûr que oui! C'est la meilleure façon de chasser l'équivoque. Mais, dis-moi, Eugénie, ne serais-tu pas jalouse et un peu éprise d'André comme le suggérait Julien? Il est bel homme, il est vrai.

— Oh! maman, maman! Comment pouvez-vous vous moquer de moi à ce point? Quand Alexis n'est pas là, c'est vous désormais qui me faites enrager.

Elle avait presque crié, ce qui réveilla son frère l'abbé qui avait sombré dans une sieste réparatrice après un repas trop arrosé, comme à son habitude.

— La jalousie est un vilain péché, dit-il machinalement.

Constatant l'état de nervosité dans lequel Eugénie se trouvait, il voulut l'apaiser.

— Allons, ma bonne Eugénie, ne monte pas sur tes grands chevaux, laisse ça aux écuyères de cirque... Tiens, voilà nos nièces qui reviennent de je ne sais où, et Lysandre et André, de leur côté. Serait-ce déjà l'heure de l'apéritif?

Madame Mère prit un air contrarié.

— Tu ne penses donc qu'à ça, Julien? J'ai l'impression que ton cas s'aggrave. Nous en parlerons avec François, si tu le veux bien. Il y a peut-être un remède à cette inclination.

Eugénie joignit les mains comme si elle allait prier.

— Oui, l'abstinence! Mais changeons vite de sujet, les voici qui arrivent.

Comme elle était allée la veille au marché du mardi à Pont-Aven avec Maria, Eugénie commenta cette promenade qui prenait pour elle des allures d'épopée. Son récit, hélas, n'intéressait personne.

— J'avais oublié que depuis l'année dernière le marché au beurre, volailles, œufs et gibier, se tenait maintenant au bas de la route de Concarneau, là où se trouvait le marché au blé qui désormais est place de l'Église. Savez-vous, lança-t-elle à la cantonade, le prix du kilo de beurre?

Personne ne se hasardant à avancer un prix, elle poursuivit:

— Eh bien, le beurre est à deux francs le kilo, la douzaine d'œufs à soixante-dix centimes et les pommes de terre à sept francs cinquante les cinquante kilos. Heureusement que nous avons tout cela à la ferme... Il y avait très peu de vaches, pas plus d'une douzaine, et une soixantaine de porcs... Maria m'a expliqué que les paysans étaient en ce moment en pleine fenaïson

et ne se déplaçaient donc ni pour acheter ni pour vendre...

Personne n'écoutait la malheureuse vieille fille, mais tous, de sa mère à André Kerlutu, hochaient la tête comme si cette énumération les passionnait. Albertine, profitant d'un silence de sa tante, bondit sur ses pieds et se tourna vers sa sœur et sa mère.

— Que diriez-vous d'un jeu de grâces?

Pour faire plaisir à la fillette, elles acceptèrent aussitôt et s'emparèrent des baguettes et des cerceaux avant de se placer chacune au sommet d'un triangle équilatéral. Et le jeu commença.

A l'aide de leurs baguettes croisées à l'intérieur des cercles, elles se projetaient ceux-ci et les rattrapaient. Albertine se démenait avec fougue au point que sa tante Eugénie qui passait à son côté ne put s'empêcher de lui faire une réflexion.

— Doucement, Albertine, tu es trop bondissante, on aperçoit tes pantalons!

Alexis revenait de la cale avec Jean.

— Tiens, les trois Grâces qui se font des grâces.

Il se tourna vers Jean.

— Tu te souviens, bien sûr, du nom des trois Charités?

— Ma foi non, papa. Au secours, Albertine! Les noms des trois Charités, mademoiselle Je-sais-tout?

— Aglaé, Thalie et Euphrosyne.

— Une guenon savante, vous dis-je!

Comme sa mère et sa grande sœur posaient baguettes et cerceaux, elle abandonna elle aussi le jeu et se mit à répéter le prénom d'Aglaé.

— Aglaé, tiens, ça me plaît bien, ce prénom-là: j'en fais mon prénom de

l'été. Ordre donné à tout le monde de ne plus m'appeler qu'ainsi. Ça évitera à bonne-maman de rappeler que si l'on m'a baptisée Albertine, c'est en souvenir de mon frère Albert, « un si charmant enfant qui a été rappelé à Dieu, à trois ans lors du siège de Paris ». Ajoutez à cela une mère qui porte un prénom masculin et vous obtenez une enfant qui ne sait plus trop qui elle est et sur quel pied danser.

Et pour illustrer son propos, elle dansait justement d'un pied sur l'autre en remuant la tête d'un air indécis.

Même si Lysandre gardait de la disparition tragique de ce fils qu'évoquait Albertine un douloureux souvenir, elle ne put s'empêcher de sourire à la façon légère et assez théâtrale que prenait sa fille cadette pour en parler. Aussi entra-t-elle spontanément dans son jeu.

— Va pour Aglaé, Albertine!

— À gaga à glagla, Aglaé! lança Jean en lui donnant une tape sur le crâne.

L'évocation des trois Grâces permit au père de famille, dans un souci constant d'éducation, de parler de la fresque de Pompéi, mais aussi des *Grâces* que possédait l'Académie des beaux-arts de Sienne, de celles de Raphaël qu'il avait vues au musée de Chantilly ou encore de celles de Rubens assises dans un parc.

Clémence, que toute discussion sur l'art passionnait, dit avoir vu à la National Gallery de Londres les *Grâces sacrifiant à l'Hyménée* de Reynolds, parla des *Grâces* en marbre de Germain Pilon qui étaient au Louvre et avaient été commandées au sculpteur par Catherine de Médicis à la mémoire d'Henri II, son époux...

Madame Mère buvait du petit-lait. Elle était heureuse et pensait que son mari, s'il avait été encore de ce monde, aurait apprécié comme elle le faisait ces joutes d'érudits qui ne tiraient d'ailleurs aucune vanité de leur savoir. Pour une fois, Alexis ne songeait pas à taquiner sa sœur, il parlait désormais de sculpture d'une façon enflammée. Après avoir cité Canova et Thorvaldsen, il commençait à vanter *Les Trois Grâces* de Pradier du musée de Versailles quand Hélène Keroulas vint troubler cette fin paisible d'un bel après-midi de juillet.

Timide, Hélène s'approchait du groupe des châtelains en tentant d'attirer l'attention de son amie Albertine qui lui tournait le dos. Clémence l'aperçut et

la désigna à sa sœur qui aussitôt courut vers elle. La fillette semblait très excitée et parlait avec vivacité tandis qu'Albertine immobile l'écoutait. Derrière elles, Ernestine se tenait à l'écart et, plus loin, Hector Beaudemagu se grattait la tête en regardant ses pieds. De temps en temps, Hélène, tout en s'adressant à Albertine, se retournait vers lui et faisait des signes d'incompréhension.

Madame Mère comprit qu'il se passait quelque chose d'anormal et pria la fermière et sa fille d'approcher.

— Que se passe-t-il, ma chère Ernestine, un accident?

La fermière s'avança. L'émotion la faisait trembler et Hélène vint se serrer contre elle.

— C'est Hector, Madame Mère... commença la fillette en se tournant vers le valet de ferme qui demeurait figé à dix mètres de là.

— Eh bien, qu'a-t-il fait, Hector?

Hélène, la gorge serrée, avala sa salive et fit une révélation stupéfiante.

— Si j'ai bien compris, Hector vient de nous avouer que c'est lui qui a tué Adèle!

Un flot d'interjections s'éleva dans la petite assistance. Après ces exclamations de surprise, un grand silence s'instaura. André Kerlutu réagit aussitôt. Cette fois, personne ne l'empêcherait de jouer son rôle de commissaire de police. Il alla vers Hector et lui posa une main sur l'épaule. Le valet de ferme continuait de fixer le sol en se tordant les mains, en proie aurait-on dit à des sentiments violents et incontrôlés.

André le prit par le bras et le mena doucement vers le groupe.

Ernestine sortit de son mutisme.

— Comme c'est Mlle Albertine qui le comprend le mieux, on est venues ici avec lui pour qu'il vous répète ce qu'il nous a dit. C'est terrible.

André l'approuva.

— Vous avez fort bien fait, Ernestine. Si Lysandre et Alexis m’y autorisent, nous allons demander à Albertine de nous servir d’interprète.

Hector fixait la châtelaine avec un air suppliant de chien battu. Il se jeta à ses pieds, comme s’il implorait son pardon. La vieille dame posa une main sur sa tête et l’incita à se relever.

— Allez, Albertine, même si ce genre d’interrogatoire est très certainement bouleversant pour une enfant de ton âge, obéis à notre ami André et tente de comprendre ce qu’Hector veut nous dire.

Albertine endossa courageusement son rôle et interrogea Hector par signes.

— Il dit que c’est lui qui a étranglé Adèle parce qu’il l’avait vue dans les bras du vieux peintre et qu’il ne voulait pas que Gildas fasse sa vie avec une fille de cette espèce.

Au fur et à mesure qu’Albertine communiquait ses informations d’une voix tremblée mais très claire, chacun allait de surprise en surprise. Il faut dire que le récit du valet de ferme était bouleversant. Tandis que Madame Mère répétait des « Je ne puis y croire », le commissaire harcelait Hector de questions par l’intermédiaire de la jeune traductrice.

Pourquoi avait-il déposé le cadavre de sa victime dans la barque de Gildas? demandait André. Pour le faire accuser? L’homme se récria, indigné. C’est parce qu’il voulait attendre la nuit pour l’emmener au large et la précipiter à la mer avec un lest qu’il avait d’ailleurs préparé et qu’il avait caché dans un buisson, là-bas, à côté de la cale. Il y était toujours, il pourrait le montrer au commissaire.

Clémence et toute la famille de Rosmadec découvraient en André un personnage jusque-là inconnu: un policier adroit, à l’autorité naturelle. Il enchaînait les questions pertinentes avec rapidité et, sans en avoir l’air, tentait de déstabiliser son « interlocuteur » pour mieux cerner sa vérité... ou ses mensonges.

Pourquoi avait-il laissé accuser Gildas? insistait-il. Parce que, le sachant innocent, il était sûr qu’on allait le libérer très vite. Pourquoi ne s’était-il pas dénoncé plus tôt? Parce qu’il espérait que Gildas ne saurait jamais que c’était lui, Hector, qui avait tué la femme qu’il aimait. S’il s’était décidé aujourd’hui à avouer son crime, c’était aussi parce qu’il avait revu le peintre avec un modèle nu et qu’il avait eu envie de ce modèle mais avait eu peur de lui faire subir le même sort qu’à Adèle, après l’avoir violée.

André voulut savoir si, avant de tuer Adèle, il avait abusé d'elle et, tout à son enquête, oubliant l'âge de la « traductrice », il posa la question.

Tante Eugénie intervint tant ces aveux lui paraissaient scabreux, à juste titre d'ailleurs.

— Maman, nous ne pouvons pas laisser Albertine apprendre de telles choses! Elle n'a que onze ans.

Alexis pour une fois fut de l'avis de sa sœur. Il se tourna vers André.

— Je crois qu'Eugénie a raison. Tu pourras continuer cet interrogatoire à Quimperlé. Le juge d'instruction y fera venir un spécialiste des sourds.

Lysandre alla vers sa fille cadette et l'enlaça. Hector tomba à nouveau à genoux devant la maîtresse des lieux, levant vers elle un visage marqué par une tristesse infinie. La vieille dame elle aussi était secouée par ces révélations. En apprenant que son valet s'accusait d'un tel crime, elle se demandait si, un quart de siècle auparavant, on avait eu raison de l'innocenter dans l'affaire de ce viol collectif. Bien des images contradictoires lui venaient à l'esprit et la plus forte de celle-ci était la vision de son mari serrant dans ses bras le jeune Hector de treize ans quand, à son procès, il fut déclaré innocent. « Incroyable! » se répétait-elle alors que le commissaire, Alexis et Jean faisaient mettre le valet debout et l'encadraient, non qu'ils craignissent qu'il s'échappât, mais pour lui apporter leur soutien. Tous en effet étaient profondément affectés par les aveux de cet homme qui faisait partie de la grande famille de La Josselière depuis tant d'années. Il s'était toujours montré serviable, attentif et doux, patient avec les animaux. Jamais on ne l'avait vu en colère. Son infirmité semblait lui avoir conféré une certaine philosophie de l'existence faite de réflexion et de bonté. C'est pourquoi il était si difficile pour chacun des membres de la maisonnée de voir en lui un assassin.

André fit à nouveau appel à Albertine pour demander au malheureux d'aller rassembler quelques affaires avant qu'il n'aille lui-même le confier aux gendarmes à Pont-Aven.

La petite s'exécuta. L'oncle abbé qui était demeuré en retrait jusqu'alors s'approcha de sa nièce et de l'ouvrier. Celui-ci, l'apercevant, vint vers lui enjoignant les mains. Aussitôt, sans une once d'hésitation, Julien lui posa une main sur la tête, y traça une petite croix avec son pouce et prononça une prière avant de lui donner sa bénédiction. Il s'éloigna alors dans le parc sans doute pour prier sur le sort de ce valet de ferme qu'il avait toujours considéré comme son petit frère.

Tandis qu'Hector s'éloignait, accompagné cette fois par Jean qui lui aussi était touché par son désespoir, Ernestine sembla recouvrer ses esprits. Elle s'approcha d'André Kerlutu en s'adressant au commissaire et non à l'ami de la famille.

— Mais alors, si Hector est coupable, vous allez libérer mon gars?

André lui prit les mains et les garda dans les siennes en lui parlant d'une voix pleine d'affection.

— Tout d'abord, je vous rappelle, chère Ernestine, que ce n'est pas moi qui ai incarcéré votre fils, que j'ai toujours su innocent, mais le juge d'instruction. C'est donc lui qui le libérera. Il va cependant falloir vous armer de patience, car, vu le personnage, il ne voudra pas dans un premier temps reconnaître son erreur. D'autre part, il va devoir trouver un interprète puisqu'il est hors de question que nous lui « prêtions » Albertine, qui est mineure et suffisamment ébranlée par le rôle qu'elle vient de tenir.

Clémence, qui jusqu'alors était restée silencieuse, tout à sa surprise et à ses réflexions, intervint:

— En tout cas, je vous emmènerai demain à Quimperlé afin d'obtenir de ce crétin de juge l'autorisation de voir Gildas. Avec les aveux d'Hector, il n'aura plus aucune raison de garder votre fils au secret.

Et, sans plus se contrôler, elle laissa parler son cœur:

— Et moi aussi, j'ai envie de le voir, de le retrouver. Il faut qu'on nous le rende.

Contrairement à l'habitude, Madame Mère demanda à Maria de servir une boisson réconfortante, ce qui fit revenir aussitôt du fond du parc l'oncle abbé et entraîna un commentaire de son frère.

— On dirait que Julien est pourvu du flair d'un chien éthylique, dit-il en surveillant sa sœur Eugénie du coin de l'œil.

Elle ne tarda pas à relancer la balle.

— Et toi du coup de griffe d'un chat acariâtre.

Alexis se tapa sur les cuisses en riant.

— Et c'est Eugénie qui dit ça! On aura tout entendu! « Acariâtre », moi! Pauvre et triste créature!

— Ça suffit! Vous n'avez pas honte de jouer au chat et à la souris dans de pareilles circonstances? Clémence, aide donc Maria à servir les apéritifs. Pour moi ce sera une absinthe, mais non, où ai-je la tête?, une gentiane, mais non, un quinquina, que dis-je, un vermouth!

Bientôt un triste spectacle se présenta: Hector s'approchait un baluchon sur le dos, le bras de Jean entourant ses épaules. Derrière eux, la tête basse, empli lui aussi de tristesse, venait le vieux Louis qui avait attelé le cheval d'André à son cabriolet.

C'est la mort dans l'âme que tous firent leurs adieux au valet de ferme. Albertine se sentait responsable de son arrestation.

— C'est ma faute si on l'arrête! C'est moi qui ai dit qu'il avait tué Adèle. Moi qui l'ai dénoncé!

Clémence eut toutes les peines du monde à la raisonner et à lui faire reconnaître qu'à partir du moment où il avait décidé de tout avouer, Hector était prêt à se livrer à la justice.

— C'est une grande marque de confiance qu'il nous a témoignée en nous avouant sa culpabilité. Il a voulu que nous soyons les premiers à savoir. Ce n'est pas à *cause* de toi mais *grâce* à toi qu'il a pu libérer sa conscience.

Lysandre vint se joindre à Clémence pour consoler sa cadette, qui voulut courir derrière le cabriolet lorsqu'il s'ébranla et qu'Hector, encadré par André et Jean, se retourna pour un ultime adieu.

Peu à peu les garçons et les filles de ferme, prévenus par le vieux Louis, vinrent aux nouvelles, les uns après les autres. Ils demeuraient groupés aux abords de la roseraie. Madame Mère leur fit signe d'approcher et demanda à Maria et à son mari Joson de sortir une autre table, des verres et de servir selon les goûts, et sans se montrer avare, du cidre, du vin et du *raide*. A La Josselière, c'était de tradition, on servait à boire à tous pour fêter un heureux événement ou pour s'associer ensemble à un chagrin. Ces petits rassemblements permettaient aux hôtes du manoir de s'enquérir de la santé de chacun des ouvriers de ferme, de celle de leurs enfants et de répondre à leurs

besoins matériels. Mais ce jour-là les conversations tournaient toutes autour des aveux d'Hector et l'on entendait partout les mêmes exclamations: *N'hall ket bezan*²⁶ !, *biskoazh*²⁷ !, personne ne voulant croire en la culpabilité du malheureux infirme. Lui, violent au point de tuer de ses mains une femme? Inimaginable!

Exceptionnellement, Alexis autorisa Albertine à boire un verre de cidre pour se réconforter. Est-ce parce qu'elle en but trois sans se faire remarquer qu'on l'entendit brusquement répéter d'une voix forte et l'air égaré:

— Hector nous a menti, Hector n'est pas coupable!

Lysandre et Clémence l'entraînèrent en s'efforçant de la calmer, mais elle continuait de clamer:

— Je le sais, je le sens, je le vois, Hector est innocent, comme Gildas, comme Gildas!

Madame Mère se pencha vers sa fille Eugénie.

— Te souviens-tu de ces petites crises de délire que tu nous faisais au moment de la puberté?

La vieille fille regimba et prit un air pincé.

— Je vous remercie, mère, d'évoquer ce douloureux passage de l'enfance à la maturité.

Alexis pour une fois ne se moqua pas de sa sœur aînée. L'état de sa benjamine l'inquiétait. Cette disposition qu'elle avait de voir dans l'avenir ou dans les pensées des autres, qu'il nommait en plaisantant son « don de voyance », alliée à une sensibilité excessive, lui faisait un peu peur. C'est à cet âge en effet que sa sœur aînée avait eu ses premières crises de mysticisme, dont son mariage avorté ne l'avait pas guérie. Cela faisait bien longtemps qu'il n'avait pas repensé à la triste et si courte expérience maritale de sa sœur. Même s'il se montrait volontiers taquin envers elle, jamais il ne se serait permis d'évoquer le cruel épisode de sa nuit de noces. Car aussi curieux que cela lui paraissait aujourd'hui, Eugénie avait bel et bien été mariée, à un bandit de grand chemin, certes, mais mariée cependant. L'époux en question était un de ces chasseurs de dots qui marquent au fer rouge les mémoires des familles respectables. Cet Edouard, tiens, son nom de famille lui échappait!, cet Edouard donc, après avoir fait établir un contrat de mariage en sa faveur,

s'était volatilisé durant la nuit de noces. Alors que la jeune fille, toute tremblante, attendait que son jeune époux vînt lui apprendre ce qu'un homme normalement constitué peut ou doit apprendre à sa vierge d'épouse, lui s'attardait dans la salle de bain contiguë à leur chambre. Il faisait main basse sur tous les bijoux qu'elle y avait laissés et s'enfuyait par une porte de service en lui laissant sur la coiffeuse un mot plein d'ambiguïté et d'hypocrisie. Il avait en effet écrit:

Ma chère Eugénie, je vous respecte trop pour vous déshonorer comme un soudard le ferait à ma place. Après mûre réflexion, je préfère disparaître. Et, vous l'avouerez-vous? je suis amoureux d'un homme qui me prend l'esprit, le cœur et le corps. Je vous souhaite beaucoup de bonheur avec un autre que moi. Adieu!

Et il avait eu le culot de signer en ricanant sans doute:

Edouard, un homme d'honneur qui vous a abusée sans abuser de vous.

Et c'est ainsi que « l'homme d'honneur » avait disparu dans la nature avec la fortune de la jeune épousée et n'avait plus jamais donné signe de vie. On mit un détective privé à sa poursuite mais ce fut peine perdue. Plus tard, la vente de certains titres et leur transfert sur une banque située au Brésil prêta à penser qu'il s'était enfui aux Amériques, mais on n'en eut jamais confirmation. Après cet épisode, la pauvre Eugénie avait sombré dans une profonde neurasthénie et il avait fallu toute la patience, l'intelligence et l'attention de ses parents pour la sortir d'un état qui au fil des mois devenait critique. On avait craint qu'elle ne devînt démente et on avait dû l'interner pendant une année dans une maison de repos tenue par des sœurs pour qu'elle recouvrât le goût de vivre et une certaine santé mentale. Était-ce durant ce séjour qu'elle était devenue « bigote », disait son frère Alexis quand ce n'était pas « punaise de sacristie » ou « grenouille de bénitier »? Toujours est-il que, malgré les efforts de ses parents, elle ne voulut plus jamais entendre parler de prendre époux, alors que son mariage avait été annulé à Rome. « Je suis vierge, comme notre mère Marie, et j'en suis fière! » se rengorgeait-elle parfois quand son frère Alexis la houspillait. Pendant des années, elle avait hésité à entrer dans les ordres, mais lorsque son plus jeune frère s'était destiné à la prêtrise, elle s'était tout naturellement vouée à sa mission en devenant sa gouvernante, sa femme de ménage et parfois son enfant de chœur à ses messes matinales. Lui s'accommodait fort bien de ce mode de vie. Il ne trouvait qu'un seul défaut à cette sœur si dévouée, celui de tenter inlassablement de restreindre son appétence d'ivrogne. Mais était-ce un défaut? Dans ses moments de sevrage, qui hélas devenaient de plus en plus rares, il reconnaissait à sa sœur le mérite de le freiner dans son vice. Que serait-il devenu sans elle? Aurait-il pu garder son rang dans cette cathédrale Saint-

Corentin de Quimper qu'il aimait tant?

C'est à tout cela qu'Alexis pensait en voyant les gens de la ferme s'éloigner. Le dîner fut bien triste lui aussi. Maria servait les plats, les lèvres pincées pour ne pas montrer son chagrin.

Dans la grande salle à manger, Albertine semblait apaisée, mais, parfois, elle fixait l'un ou l'autre des convives avec une intensité inquiétante comme si elle cherchait en lui la clef d'un problème qui la hantait. Même si chacun tentait de lancer la conversation sur une autre voie que celle qui menait à Hector et à ses aveux, on n'avait que lui en tête et on attendait avec impatience le retour d'André et de Jean.

Albertine se pencha vers Clémence et lui parla à voix basse.

— Tu crois qu'il nous a vues toutes nues, qu'il nous a épiées?

— C'est exactement la question que je me posais à l'instant. C'est bien possible après tout et cela l'a incité à tout avouer.

La fillette se cabra.

— Tu n'as pas le droit de dire ça, Clémence, car moi je sais qu'Hector est innocent.

— Comment en es-tu si sûre?

— Je ne l'ai jamais vu faire une telle quantité de mouvements pour dire si peu de choses. Il allait au-devant des questions qu'André lui posait comme s'il avait préparé ses phrases depuis longtemps. Il me semblait qu'il récitait une leçon qu'il s'était cent fois répétée tant ses gestes étaient précis.

Albertine avait parlé à voix haute cette fois et, après avoir posé son regard sur chacun des visages qui l'entouraient, comme pour leur communiquer sa certitude, elle le laissa errer par la fenêtre donnant sur la roseraie et fixa un point très haut dans le ciel.

Clémence revit l'interrogatoire mené par André et le maréchal des logis Ferblon après la découverte du cadavre d'Adèle. Elle se souvint des mimiques suggestives d'Hector lorsqu'il avait évoqué les ébats du modèle et de son peintre. S'il avait été le coupable, rien ne l'obligeait à dire qu'il connaissait si

bien la victime. Clémence ne savait plus que croire.

Madame Mère éloigna une nouvelle fois la carafe de vin, frappa du poing sur la table et s'adressa à son plus jeune fils d'un ton ferme et sévère.

— Julien, je t'en prie! Abstiens-toi de te donner en spectacle devant les enfants. Tu devrais gagner ta chambre et te reposer, mon fils. Ta sœur, ou plutôt ton frère va t'accompagner. Tiens-tu au moins debout?

L'abbé épongea son visage en sueur avec sa serviette de table qu'il enfouit dans sa manche à la place de son mouchoir et, laissant celui-ci sur la nappe, tenta de se lever. Alexis se précipita pour l'aider et l'accompagna en le tenant fermement par le coude.

Madame Mère soupira.

— Ces excès deviennent de plus en plus fréquents d'une année sur l'autre. C'est lamentable de le voir dans cet état. Il faut que François l'envoie en cure ou, que sais-je, trouve un remède pour le sevrer. Il ne sera bientôt plus capable d'exercer son sacerdoce.

Eugénie sursauta.

— En cure! Moi vivante, jamais il n'ira en cure. Si vous ne preniez pas n'importe quel prétexte pour servir à boire en abondance, il ne serait pas dans cet état. Croyez-moi, quand il est seul avec moi, cela n'arrive pas!

La vieille Mme de Rosmadec, ne pouvant accepter le moindre reproche de l'un de ses enfants, sauf de François le médecin quand il s'occupait de sa santé, se fâcha.

— Tu appelles l'arrestation d'Hector « n'importe quel prétexte »? Surveille ton langage à défaut de ton frère!

Eugénie fondit en larmes, telle une enfant honteuse d'être morigénée.

Clémence se leva et vint l'embrasser.

— Nous savons tous ce que vous faites pour l'oncle abbé, tante Eugénie, et bonne-maman la première.

Albertine intervint elle aussi.

— Pourquoi oncle Julien devrait-il être sobre? Tout le monde boit, en Bretagne, ça fait du mal à certains, mais du bien à d'autres. Et puis moi, je le trouve plutôt rigolo quand il a un coup dans le nez. Enfin, lui aussi sait que Gildas et Hector sont innocents. Il les défend. Ne dit-on pas que tous les chemins mènent à Rome et que les voies du Seigneur sont impénétrables? Le chemin que prend oncle Julien pour gagner son ciel ne regarde que lui et Dieu. Ne dit-on pas encore que Noé n'aimait pas seulement les animaux mais aussi le bon vin et en abondance?

Chacun sourit de voir Albertine reprendre ses petits discours. Cela prouvait qu'elle quittait le domaine de ses visions pour celui plus rassurant de la logique.

Eugénie, qu'agaçait habituellement ce qu'elle nommait les numéros de chien savant de sa jeune nièce, fut la première à l'approuver puisque Albertine prenait la défense de Julien. Cependant, elle nota l'impertinence de l'expression « avoir un coup dans le nez » et se jura de la lui reprocher quand les esprits seraient moins échauffés.

La voix d'Albertine s'éleva à nouveau dans la vaste salle à manger au moment où Maria déposait une tarte aux pommes devant sa patronne.

— Les voilà! André et Jean vont bientôt s'engager dans votre allée de hêtres, bonne-maman. Tiens, cette fois, c'est mon frère qui tient les rênes.

Chacun regarda par la fenêtre donnant sur l'allée en tendant l'oreille. Mais nul ne vit ni n'entendit quoi que ce fût. Une minute plus tard, Albertine annonça l'arrivée du cabriolet.

— Les voilà!

Alors, mais alors seulement, on entendit un lointain bruit de sabots frappant le sol empierré du chemin.

Alexis, qui regagnait sa place après avoir accompagné son frère à sa chambre, assista à la « voyance » de sa cadette et, loin de la féliciter pour son don, la regarda avec inquiétude, car c'était effectivement Jean qui guidait le cheval.

Les deux hommes firent leur entrée et s'assirent à table, où Maria leur

servit leur repas tandis qu'on les pressait de questions. Ils avaient donc remis Hector aux mains des deux gendarmes stupéfaits d'apprendre qu'il s'était accusé du meurtre du jeune modèle. Hector avait l'air las, triste, mais dans le même temps semblait libéré du poids de son secret et presque serein. Il avait tenté de renouveler ses aveux, mais les gendarmes avaient renoncé à comprendre le sens de ses gesticulations. Ils attendraient le lendemain pour l'emmener à Quimperlé car il était hors de question à cette heure tardive de déranger à son domicile le juge Pommart dont ils craignaient les foudres.

Maria, en bonne mère poule, et qui, à l'instar de tous les gens du domaine, aimait Hector comme un fils ou un frère, demanda si les gendarmes allaient le nourrir ce soir-là. Jean la rassura.

— Ils avaient fini leur dîner et il ne leur restait plus rien. Je suis allé commander un repas chez la mère Gloanec. C'était un vrai... disons cirque dans la salle. Les peintres s'injuriaient d'une table à l'autre. Certains jeunes chantaient des chansons de carabins pour faire taire leurs aînés. Je t'ai regrettée, Clémence, ça t'aurait plu.

Clémence posa quelques questions sur les peintres présents, demanda à son frère si Gauguin était là, mais Jean ne l'ayant jamais rencontré, il ne put la renseigner.

Cette diversion fut ressentie par tous comme un soulagement et on ne parla plus d'Hector mais de choses futiles. Sur cette lancée, Madame Mère proposa à ses petits-enfants une séance de « bouts rimés idiots » pendant qu'elle ferait une partie de cartes avec Eugénie et qu'Alexis et André fumeraient un manille en chantant, accompagnés par Lysandre.

Tous acquiescèrent à la proposition de la maîtresse de maison en comprenant que son but était d'apaiser les esprits. Elle savait en effet que face à un deuil, quand on veillait un mort, il fallait, pour accepter cette disparition et le chagrin qu'elle engendrait, continuer de vivre comme avant et de dire des choses banales pour que la tristesse soit surmontée en laissant place à la sagesse et à l'acceptation. Comme si on glorifiait en ces douloureux instants la prédominance de la vie quotidienne.

La vieille dame hésita longuement en contemplant le porte-pipes de son mari défunt. Quel *korn-butun*²⁸ allait-elle donc choisir pour la soirée? Elle fit tourner le présentoir en pensant à lui. Jamais de son vivant elle n'avait fumé. Mais à sa mort, elle s'y était mise « par fidélité à son souvenir », répondait-elle à son fils médecin quand il lui reprochait d'être esclave du tabac, qui la faisait tousser.

« La fumée de votre bouffarde me fait mal à votre poitrine », lui disait-il en pastichant Mme de Sévigné écrivant à sa fille.

Elle choisit un brûle-gueule qui lui tenait bien en main et le bourra en regardant ses petits-enfants se préparer à composer leurs « bouts rimés idiots ». Ce jeu créé par leur grand-père Adolphe consistait à écrire un petit poème farfelu sur un thème donné. Il avait inventé ce jeu lors de ses périples autour du monde et en avait empli un carnet que sa femme se jurait régulièrement de faire éditer tout en s'en abstenant, sûre que l'ouvrage serait encore plus riche s'il était nourri des inventions poétiques de ses petits-enfants. Ceux-ci lui demandèrent le thème qu'elle souhaitait leur voir développer. Elle décida de les faire dissenter et rimer sur la rivière Aven.

Ils se lancèrent après que le signal du départ eut été donné par un tonitruant: « Ecoliers, à vos plumes! » Ce fut Clémence qui termina la première son texte et le proposa à la ronde.

Un lapin de garenne

Venant de Port-Manec'h

Regagnait Pont-Aven

En mangeant du varech

Sans se mouiller les pattes,

C'était un acrobate.

Madame Mère applaudit et Jean y alla de sa fantaisie burlesque:

Un beau jour de carême,

On lâcha dans l'arène, pardon, dans l'Aven,

Un lion unijambiste

Un peu hémiplégique.

Il aima ma mère-grand

Et lui fit un enfant.

Un curieux animal

Mi-lion, mi-chacal

Naquit de l'union

De la femme et du lion.

— À toi, Albertine! Que nous as-tu inventé?

— Je ne m'appelle plus Albertine, mais Aglaé, bonne-maman.

— C'est vrai, je te prie de m'excuser: que nous as-tu trouvé, Aglaé?

Un gros crabe poilu

Changeant de carapace

Se retrouva tout nu

Tout mou dans une nasse.

« Ah, ça, c'est bien ma veine

D'être à poil dans l'Aven! »

On l'applaudit.

Madame Mère fit signe à son entourage d'écouter.

Lysandre chantait. C'était la première fois de l'été qu'on entendait s'élever sa jolie voix tendre car Fauré l'accaparait tout entière. Mais ce soir-là, sentant sans doute elle aussi la nécessité de détendre l'atmosphère, elle avait proposé à André de l'accompagner au piano.

Roumahou sauta sur les genoux de sa maîtresse, Brikiki sur ceux d'Albertine. La vie reprenait doucement à La Josselière. Chacun faisait de son

mieux pour ne pas évoquer Hector, mais aucun ne pouvait l'oublier.

CHAPITRE XVIII

Un grand soleil de juillet flambait haut au milieu du ciel.

Le *Nadounick* filait toutes voiles dehors sous un joli nordé au large de l'île Verte. La gaieté régnait à bord. C'était une sortie assez extraordinaire car non seulement Lysandre et l'oncle abbé, André et Erwan s'étaient joints à Alexis et à ses trois enfants, mais ils avaient aussi embarqué Ernestine Keroulas, sa fille Hélène et bien sûr Gildas. C'était d'ailleurs pour fêter la libération de Gildas, deux jours auparavant, qu'on avait organisé cette petite croisière. On avait décidé de faire le tour de l'île Verte en la laissant sur tribord, puis d'aller se baigner dans l'anse de Rospico où l'on pique-niquerait avant de revenir dans l'après-midi, avec la marée. La mer étant pleine, ce 14 juillet 1886, aux alentours de quatre heures, on ne devrait pas trop s'attarder pour regagner Kerochet.

Ce jour de fête nationale, Madame Mère quant à elle le passerait avec sa fille à Pont-Aven à visiter ses pauvres, qu'elle appelait ses « indigents » pour imiter le maire, M. Bergé.

Gildas était enfin libre. Clémence le regardait tenir la barre, encadré par Julien et son père Alexis. Ils discutaient tous les trois avec passion des avantages de cette voile de flèche supplémentaire que Jean pendant l'absence de Gildas avait dessinée, confectionnée et placée au-dessus de la grand-voile. Tous trois contrôlaient sans cesse le réglage du gréement, tiraient sur une écoute pour effacer le moindre pli de la toile, corrigeaient la gîte en faisant se déplacer leurs passagers. Clémence n'entendait que des bribes de leurs paroles: « borde le foc », « étarque la drisse », mais leur sérieux ou leurs rires la ravissaient. Ils étaient beaux tous les trois et quel plaisir de revoir Gildas partager les joies de la voile en famille!

Le juge d'instruction, le sévère et peu sympathique Pommart, avait pris son temps pour entendre l'étrange et inattendue confession d'Hector et encore davantage pour se résoudre à libérer Gildas qu'il avait injustement accusé d'assassinat. Il avait d'ailleurs refusé de recevoir Clémence et Ernestine. Il avait néanmoins accepté qu'elles voient Gildas. C'étaient elles qui lui avaient appris sa prochaine libération et la mise au cachot d'Hector. La nouvelle avait

bouleversé le jeune matelot. Lui non plus ne comprenait pas les raisons invoquées par le valet de ferme. On suggéra qu'il avait peut-être agi dans un accès de folie charnelle, mais Gildas ne pouvait le concevoir.

— Allons, c'est aussi idiot que de me prendre pour un monstre ivre de jalousie au point de devenir un assassin!

Il fut heureux de savoir que pas un instant le frère d'Adèle, son adversaire de *gouren*, Korentin Kuilh, n'avait cru en sa culpabilité.

Clémence lui apprit que le témoignage de moralité que ce garçon était venu clamer au juge en faveur de Gildas n'avait servi à rien. Il en avait été de même des déclarations de la tenancière de l'hôtel du Passage-Lanriec, Mme Monique, et de Yolande, l'une de ses pensionnaires. Il fut stupéfait d'apprendre que Clémence et Erwan avaient fait toutes ces démarches et il les avait remerciés avec chaleur. Sa libération avait donné lieu à une fête à La Josselière. Madame Mère s'était montrée généreuse et lui avait offert une rondette somme d'argent représentant le manque à gagner qu'avait occasionné son séjour en prison et lui avait conseillé de s'octroyer huit jours de vacances avant de reprendre son service sur le chasse-marée de Philibert Tanguy. Il n'en restait pas moins que le soupçon qui avait pesé sur lui le poursuivrait encore pendant des années, se disait Clémence. Elle se remémora un passage de *L'Affaire Lerouge*, le célèbre roman judiciaire d'Emile Gaboriau. C'était le discours d'un juge d'instruction honnête reconnaissant que les fautes de la justice entachent pour longtemps la réputation d'un accusé par erreur. Elle s'en souvenait presque mot pour mot:

La justice, malheureusement, disait le juge Daburon, ne peut jamais réparer complètement ses erreurs. Sa main posée injustement sur un homme laisse une empreinte qui ne s'efface plus. Elle reconnaît qu'elle s'est trompée, elle l'avoue hautement, elle le proclame... en vain. L'opinion absurde, idiote, ne pardonne pas à un homme d'avoir pu être soupçonné.

Elle répéta cette dernière phrase et conclut qu'elle ne correspondait pas tout à fait à l'injuste et triste état d'accusé présumé que venait de connaître Gildas. Personne de son entourage n'ayant cru un seul instant qu'il fût coupable, l'opinion ne pouvait lui tenir rigueur de cette accusation erronée. Pas le plus petit soupçon, pas l'ombre du moindre doute ne viendrait planer sur sa tête et sa réputation de garçon honnête et sans tache. En serait-il de même lorsque Hector serait libéré et qu'on aurait enfin mis la main sur le vrai coupable? Elle l'espérait de tout son cœur.

Assise tout à l'avant de la chaloupe sur l'amorce de pontage constituée par

l'étambrai, Clémence abandonna ses réflexions pour profiter des avantages que lui réservait sa place de figure de proue.

Cette chaloupe sardinière avait été aménagée par son père et son frère d'une façon correspondant davantage au confort des yachtsmen qu'aux besoins de la pêche à la sardine. On avait ponté l'embarcation à demi hauteur, des banquettes couraient désormais au long de chacun des plats-bords et permettaient aux passagers de s'asseoir au vent ou sous le vent selon leur désir ou les ordres de l'homme de barre. Dessous, des sortes de placards à glissière permettaient de conserver au sec des vêtements, *kapo braz*²⁹ et cirés, biscuits et autres denrées ainsi que des instruments de navigation qui craignaient l'humidité. La structure d'origine des autres bancs et volumes avait été conservée. C'est ainsi qu'à l'arrière un placard ponté appelé *ar gambr* (la chambre) servait de garde-manger lors des promenades en mer. C'est là qu'aujourd'hui Ernestine avait déposé bien au sec la plupart des victuailles du pique-nique, la bonbonne de cidre, quatre bouteilles de vin et une de *raide* pour se réchauffer après le bain. L'oncle abbé était assis là-bas, à l'arrière sur *and(a)olenn* (la table), et était plongé dans la lecture d'un livre d'un certain Yves Kano qui venait d'être édité sous le titre *Les Populations bretonnes*. Sa sœur Eugénie le lui avait offert, c'est dire s'il devait être empreint de moralité. A en croire les gloussements de l'oncle Julien, cet ouvrage devait contenir quelques morceaux de bravoure encourageant le lecteur dans l'étroitesse d'une pensée désuète et de règles de vie d'un autre âge. Le prêtre soulignait certains passages, se réservant le plaisir de les lire plus tard à haute voix à tous ceux qui voudraient bien l'entendre. C'est du moins ce qu'imaginait Clémence, connaissant les dons de lecteur de son oncle.

C'était amusant pour tous de voir l'oncle abbé en tenue de sport, ou du moins sans sa soutane. « Il semble presque un homme », se dit Clémence en regrettant tout de suite l'impertinence de cette pensée. Sur le conseil de sa mère et de sa sœur qui craignait que les embruns ne tachent sa soutane, Julien avait revêtu des habits civils prêtés par son frère Alexis dans lesquels il était un peu boudiné, ce dont apparemment il ne se souciait pas.

Ernestine, Hélène et Albertine-Aglæ étaient assises toutes les trois sur le grand bau, *an treust*, la poutre, ainsi que l'appelaient les marins. Clémence prenait plaisir à voir la fermière jeter des regards pleins de tendresse et de joie à son fils Gildas qui, debout sur le *tolenn*, manœuvrait la barre de son pied nu tout en devisant avec Alexis et son fils.

André et Lysandre partageaient le même siège, celui de l'arrière, *ar chich pomp*, le banc creux, et devaient parler musique ou évoquer leurs souvenirs

d'adolescence. Erwan, cela n'avait étonné personne, était assis tout près de Clémence, à la frôler, sur la pièce de bois de l'avant que l'on nomme *ar chich*.

Il s'efforçait de contempler le rivage de l'île Verte qui devenait de plus en plus précis, scrutait l'horizon ou tournait la tête vers la côte de Raguénès, mais toujours son regard se posait sur le visage de Clémence dont, il ne se le cachait plus, il était passionnément amoureux. Tout le jour, elle était dans ses pensées, et chaque nuit dans ses rêves. Là, dans l'inconscience du sommeil, tout lui était permis. Et puis, dès qu'il la retrouvait à l'office pour y prendre une collation matinale, il se contentait de la dévorer des yeux.

Clémence s'était-elle aperçue des sentiments si forts que sa présence seule suscitait en lui? Sans doute. Bien plus, Erwan était loin de lui être indifférent. Elle aimait contempler, « avec l'œil de l'artiste », se disait-elle pour libérer sa conscience, son corps mince aux muscles longs, ses épaules larges et le bleu délavé de ses yeux emplis de douceur. Elle avait apprécié aussi l'aide désintéressée qu'il lui avait apportée dans la libération de Gildas. Mais il y avait Gildas justement...

Depuis quarante-huit heures, dès la sortie de prison du jeune matelot, Erwan avait envie de crier à Clémence: « Maintenant que Gildas est libéré, vous allez peut-être consentir à lever les yeux sur moi? »

Un coup de roulis soudain bouscula les passagers. Profitant du déséquilibre momentané, la main d'Erwan se posa sur celle de Clémence et la pressa avec insistance. Elle hésita un court instant à répondre à cet appel. À ce moment, elle vit Gildas qui, à l'arrière du bateau, la fixait avec un regard dont l'intensité lui fit mal. Tout doucement elle retira sa main de l'emprise d'Erwan et quitta sa place pour aller s'asseoir à côté de sa sœur, d'Hélène et de sa mère.

Le vent forçait et se déplaçait d'est en ouest. Le *Nadounick* filait maintenant à au moins sept nœuds. Jean avait pris la barre et Gildas vint s'asseoir entre sa mère et Clémence. Ernestine lui posa une main sur la cuisse.

— C'est bon de te retrouver, mon gars.

Il sourit en désignant d'un coup de menton Clémence.

— Grâce à qui?

Clémence se défendit d'être la responsable de sa libération.

— André, Erwan et moi avons fait ce qu'on a pu mais c'est à Hector que tu dois d'être libre, ne l'oublions pas.

Gildas se rembrunit et Clémence s'en voulut d'avoir évoqué le garçon de ferme en cette journée qui devait se dérouler sous le signe de la fête et de la joie.

— Ne t'en fais pas, Hector nous rejoindra bientôt.

Albertine les regarda fixement.

— Oui, comme dit l'oncle abbé, il faut croire en la Providence. Et la Providence me dit qu'il va se passer bientôt un fait très important pour Hector, donc pour nous tous.

— Si tu le dis!

Ils empannèrent et le bord qui les ramenait vers la terre stabilisa la chaloupe. Le vent forçait encore et la prenait par trois quarts arrière. Cette allure portante la stabilisait et la faisait voler sur une mer dont elle descendait la houle peu formée pour enfourner légèrement son étrave vive dans une belle gerbe d'écume. Les deux petites avaient couru à l'avant pour se coucher sur l'étambrai, chacune de part et d'autre du mât. Elles regardaient avec ravissement le bouillonnement argenté de l'écume venant cogner l'étrave fraîchement repeinte par Gildas d'un beau noir brillant. Parfois, une gerbe se soulevait et venait les éclabousser et elles se relevaient en riant, le visage joyeux et dégoulinant.

Jean ramena le loch qu'il avait balancé sur l'arrière et le lut. Il affichait une vitesse de huit nœuds! Les trois marins, Alexis, Jean et Gildas qui avait repris la barre pour la manœuvre d'empannage, se donnaient de grandes bourrades enthousiastes, se répétant qu'ils seraient imbattables en régate. L'abbé poursuivait sa lecture en riant, mais il n'oublia cependant pas de proposer un petit apéritif pour fêter les prouesses de l'embarcation. Ernestine se leva et allait répondre au vœu de l'oncle abbé quand Clémence l'arrêta d'un geste et incita le prêtre à la sagesse et à l'attente.

— Ce ne serait pas sérieux avant le bain que nous allons prendre. Si oncle François était là, il n'admettrait pas que nous risquions la syncope en absorbant de l'alcool.

Julien acquiesça.

— Tu as raison, Clémence. Mais alors, pas une minute à perdre pour arriver à bon port. Allez, fouette cocher! Ou plutôt mettez toute la toile, capitaine! Où allons-nous nous baigner?

— Que dirais-tu de l'anse de Rospico, Julien? proposa Alexis.

— Pourquoi pas? Cela fait bien dix ans que je n'y suis allé. Tu te souviens quand on allait y prendre des crevettes avec papa? Et les tourteaux, aux grandes marées d'équinoxe! Dieu que cela est déjà loin! Un jour, Ernestine, qui ne savait pas nager et qui ne sait toujours pas, a failli se noyer dans la première vague. C'est maman qui l'en a sortie...

On approchait du but et Julien ravivait ses souvenirs en égrenant les noms des pointes rocheuses ou seulement des avancées de terre:

— Ar Grout, Ar Guip, Nerly... Et là, comment appelait-on ce coin?

Ce fut Gildas qui répondit.

— Ar Hrank, père abbé.

La chaloupe s'engagea dans l'anse et tous se turent pour admirer le lieu. La côte n'était pas très haute et ce goulet donnait une impression de paix et de repos. On se disait que si, par une forte tempête, des naufragés parvenaient à y pénétrer en parant ces écueils qu'on nomme les Cochons de Rousbicaut, ils étaient sauvés.

Au fond de la plage sur la gauche en venant de la mer, il y avait comme un ru, une sorte de mare en fait qui se vidait ou se remplissait au rythme de la marée. Un héron cendré s'envola à leur approche et partit vers les terres.

Gildas héla sa sœur et Albertine.

— Là, vous voyez le *scravic*!

— Le quoi?

— La sterne, enfin, incultes!

Clémence jeta sur un carnet quelques « impressions », remarqua que les gros rochers échoués sur les côtés de l'anse étaient noirs à leur base, puis d'un

jaune étincelant avant de tourner au gris vers le haut. Au sommet des falaises de moyenne hauteur, aucun arbre ne venait égayer le paysage. Le vent, les tempêtes et leurs embruns ne laissaient qu'à la lande le droit de pousser et seulement à quelques dizaines de mètres du rivage. Là, genêts, ajoncs et taillains formaient le domaine réservé des lapins, lièvres et faisans.

On accosta pour débarquer passagers et vivres, puis Jean, Gildas et Erwan allèrent mouiller la chaloupe à une cinquantaine de mètres. Ils plongèrent ensemble et firent la course pour regagner le rivage. Clémence regardait ces trois hommes nager de toutes leurs forces et elle eut la surprise de voir Erwan distancer les deux autres. Ernestine avait étendu une nappe en haut de la plage et commençait à préparer le pique-nique en disposant les couverts, les trois poulets, les salades, le pain et le fromage pendant que chacun s'égaillait dans la nature pour se mettre en maillot de bain à l'abri d'un buisson. Bientôt tous les baigneurs se retrouvèrent à goûter l'eau d'un orteil précautionneux. Les trois garçons s'amusaient à lancer des encouragements. Soudain, alors que tous minaudaient sur le rivage, on vit arriver l'oncle abbé du haut de la plage en courant. Il poussa en riant un « Jésus-Marie-Joseph » tonitruant et plongea pour disparaître le temps de quelques brasses. Il revint à la surface en soufflant comme un phoque et en criant d'une voix qui tremblait :

— Elle est excellente! Elle n'a jamais été si bonne! Allez, un peu de courage, que diable!

Albertine et Hélène, les bras dressés vers le ciel, entrèrent courageusement dans l'eau. Alexis, suivant les conseils de son frère François, s'aspergeait la nuque, les tempes et le torse avant de s'engager plus avant. Soudain, il regarda autour de lui et chercha sa femme.

— Où est passée Lysandre? Tu ne l'as pas vue, André?

Le commissaire, qui n'avait aucune envie de se baigner, mais n'en laissait rien paraître, désigna le bout de la plage.

— Elle est sur son rocher, prête à plonger.

Lysandre, loin d'être une quinquagénaire éthérée qui ne dépensait ses forces que sur son clavier de concertiste, était une sportive et une excellente plongeuse. Depuis toujours, elle aimait escalader les gros blocs de granit ou de grès et s'élancer de leur sommet tête la première vers ce miroir bleuté qui tremblait six mètres plus bas. Elle aimait cette impression d'engloutissement soudain et total de son corps dans l'élément marin. Parfois, elle sautait les pieds les premiers ou ramassés sous elle, le menton enfoui dans le thorax. La

sensation corporelle était tout autre alors. Elle ne plongeait plus, elle *tombait* d'une manière passive et s'enfonçait dans l'eau comme dans l'abîme où l'on est précipité lors d'un mauvais rêve.

Les plages et les anses étaient ainsi jalonnées de « rochers de Lysandre » qu'elle avait repérés au fil des années et d'où elle aimait se jeter avec une grâce consommée. Elle appelait ces sauts, selon l'inspiration et une sensation par elle seule connue: « le grand frisson », « la recherche d'infini », ou encore « la quête du Graal ». « Comprenne qui pourra ! » disait-elle en riant.

Son mari ou ses enfants lui demandaient toujours après tel ou tel plongeon à quelle catégorie celui-ci appartenait et elle se concentrait avant de répondre. Ce jour du 14 juillet, après qu'elle les eut rejoints sur le rivage, elle qualifia son plongeon de « révolutionnaire et citoyen ». Tous rirent. André aussi, bien qu'il ne saisît pas toujours l'esprit fantaisiste de la famille.

L'étonnement s'était emparé d'Hélène et d'Albertine en voyant l'oncle abbé en costume de bain s'amusant à les faire monter debout sur ses épaules pour leur servir de plongeon. Les gamines avaient été toutes surprises de voir le prêtre sans sa soutane et bon nageur.

Tandis qu'Alexis recommandait à tous, toujours selon les préceptes de son frère médecin, de se frotter vigoureusement les tempes et la nuque avec une serviette « pour une bonne réaction », Clémence s'était assise à l'écart avec un bloc à dessin tout neuf et croquait les petites scènes de sortie d'un bain de mer.

Sur le sable mouillé, Jean, Erwan et Gildas se mesuraient à la course à pied. Partis du bout de la plage, ils parvinrent jusqu'à elle, et Jean, arrivé le premier, s'amusa à sauter au-dessus d'elle en hurlant. Il cribla de grains de sable mouillé ses esquisses, mais elle ne lui en voulut pas un instant. L'important était que son désir de créer fût revenu. Elle redessinait avec fougue et son crayon courait sur le papier, saisissant tout ce qui l'entourait. Ainsi, elle croqua ses parents, André et Ernestine, qui tous quatre faisaient une « partie de bonne femme ». Le jeu consistait à empiler deux ou trois galets sur un gros bloc servant de base, et à tenter de faire tomber la tête de la bonne femme en lançant, l'un après l'autre, son caillou. « Le jeu de boules du pauvre », comme disait son grand-père, qui l'avait inventé et en avait fixé les règles.

Puis Clémence vit sa sœur et Hélène, rhabillées, rejoindre les parents. Elle se déplaça, se rapprocha du groupe pour le prendre sous un nouvel angle. Un moment, tous s'arrêtèrent pour regarder les trois jeunes gens qui marchaient

sur les mains. Cette fois, c'est Gildas qui réussissait le mieux, ce qui rendit Ernestine très fière.

— C'est qu'il est crapoussin, mon Gildas!

— Comment dites-vous, Ernestine? « Crapaud-nain »? demanda Albertine.

L'oncle abbé expliqua.

— « Crapoussin », c'est un peu de crapaud et un peu de poussin. Ça désigne un garçon costaud et trapu mais c'est en même temps un terme affectueux. Tu entends, comme c'est tendre et comme ça sonne bien, « crapoussin »?

Les deux fillettes laissèrent là leurs cailloux et se précipitèrent pour danser autour de Gildas en improvisant une comptine:

Crapoussin:

Crapaud poussin

Pas beau crapaud

Nain le poussin.

On se retrouva bientôt secs et rhabillés autour du pique-nique.

L'oncle abbé qui depuis plus de deux heures attendait le moment d'un remontant sortit d'une poche un livre. C'était le guide Conty de l'année 1880. Il fit la lecture d'un passage qui lui tenait à cœur, si toutefois le cœur peut être confondu avec le foie.

— Écoutez-moi ça, écoutez-moi ça, puisque cette bonne Eugénie n'est pas là pour monter sur ses grands chevaux en entendant une lecture si hédoniste! « Rien n'est plus agréable à la sortie de bain de mer que de s'envelopper dans un peignoir de flanelle et de prendre un bain de pieds chaud. Grâce à ce tonic, le frisson qui vous prend à la sortie de votre bain disparaît tout à coup, et vous éprouvez instantanément un bien-être des plus agréables. » Mais arrivons au chapitre qui m'intéresse au plus haut point: « Les liqueurs toniques, comme le rhum et le cognac, prises à la sortie du bain, sont également à recommander. »

Voilà qui est clair, honnête et bien dit. Alors, buvons à la santé de notre Gildas retrouvé!

Julien sortit d'on ne sait où une bouteille de cognac, s'en servit un plein gobelet, et la tendit à Alexis qui fit une moue en imitant la voix de leur sœur.

— Tu es incorrigible, Julien. Nous en parlerons à François quand il viendra au 15 août.

Les garçons avaient allumé un feu entre quatre pierres avec du bois flotté. En plus des volailles, il y avait des sardines au menu. Cette vie à la Robinson Crusoé ravissait tout le groupe, et chacun prenait un certain plaisir à imaginer et à évoquer les stations balnéaires de la côte Atlantique et de la Manche où l'on se promenait, paraît-il, en bottines et brodequins, en robe, en redingote et haut-de-forme. On se faisait des courbettes et autres saluts guindés en évitant le soleil sous des ombrelles blanches ou roses que l'on balançait au rythme de son pas. Sur certaines plages, racontait Gildas, il avait vu des cabines de bain roulantes tirées par des chevaux. On les déposait à la hauteur de la première vague. Les jeunes dames pouvaient ainsi avoir un accès direct à la mer sans que ces messieurs aient le temps de trop deviner les formes de leur corps. À leur sortie de l'eau, vite elles rentraient dans la cabine et hue cocotte! le cheval remontait la plage avec sa cargaison de jeunes filles et femmes pudibondes.

Cela leur semblait à tous assez extraordinaire, bien qu'ils aient vu depuis l'année précédente deux cabines de bain se dresser au bout de la plage de Port-Manec'h côté Aven et que l'on parlât de planter bientôt plusieurs de ces curieuses guérites en bois sur les plages du Pouldu.

Au moment du café, Julien en était déjà depuis longtemps à l'heure des liqueurs et, mis en joie par cette vraie journée de vacances et de liberté, il entreprit de lire quelques passages de ce livre, *Les Populations bretonnes*, qui l'avaient fait tant rire sur le bateau.

— Si vous le voulez bien, mesdames, je commencerai par une phrase définissant la femme bretonne dans toute sa splendeur.

La mer seule, dans ses ondulations perpétuelles et ses reflets changeants, a quelque chose des fluctuations de la femme. Beaucoup essayent de peindre les mille aspects de ce tableau mouvant. Quelques-uns réussissent à mettre dans leur œuvre une parcelle de vérité, mais cette peinture ne saurait être qu'incomplète, car elle isole l'état du moment de celui qui l'a précédé et de celui qui le suivra.

« Autant dire que vous êtes et serez toujours, mesdames et mesdemoiselles, de vraies têtes de linotte, des girouettes, des écervelées!

Et l'abbé riait, riait, entraînant tout le monde dans son hilarité.

— Au tour du marin breton, maintenant. Accroche-toi au mât avec une bouée de sauvetage, Gildas, car la tempête va être rude et ton filet de pêche vide! On dirait une caricature des passages les plus grandiloquents des *Pauvres Gens* de M. Hugo. Vous savez, comme celui-ci:

L'homme prit un air grave et, jetant dans un coin

Son bonnet de forçat mouillé par la tempête:

Diable! diable! dit-il, en se grattant la tête...

« Eh bien là, c'est encore plus mélodramatique, je vous lis un passage, soyez tout ouïe:

Ils rentrent (il s'agit des marins) au port, harassés, exténués, n'ayant vécu tout le jour que d'un morceau de gros pain, et n'ayant au fond du bateau qu'un misérable lot de petits poissons qu'ils ne pourront vendre! (...) Aux questions des femmes accourues pour aider, on répond par des paroles de mauvaise humeur. Chacun reprend le fardeau du matin, et l'on remonte en silence le sentier inégal, où le roc perce à chaque pas.

« Magnifique de *grotesquerie*, is it not? Ce “roc qui perce à chaque pas”, quelle niaiserie!

Julien jeta un coup d'œil autour de lui. Seules sa belle-sœur Lysandre et les deux fillettes semblaient l'écouter. Les autres lui souriaient gentiment par politesse. Alexis, qui s'était assoupi, étendu de tout son long sur le sable, le visage caché sous son canotier, sortit de sa courte sieste pour citer Verlaine:

L'abbé divague. - et toi, marquis,

Tu mets de travers ta perruque.

— *Ce vieux vin de Chypre est exquis*

Moins, Camargo, que votre nuque.

— *Ma flamme... - Do, mi, sol, la, si.*

— *L'abbé, ta noirceur se dévoile! [...]*

Julien rit sans retenue. Il était pleinement heureux d'être libéré du joug que faisait peser sur lui sa sœur Eugénie à toute heure du jour et de la nuit. Il avait même oublié son bréviaire à terre: il l'avait posé sur le quai avant d'embarquer, comme il avait omis de dire le bénédicité avant le pique-nique. Personne d'ailleurs ne le lui avait réclamé.

Il régnait sur cette plage, dans cette tribu familiale et amicale, une atmosphère de paix et de complicité.

C'était peut-être ça le bonheur, se disait Clémence tout à la joie d'avoir repris son bloc et qui continuait de tenir avec rage et brio son journal pictural.

Ernestine avait replié et rangé nappe, couverts et restes du repas. Aidée par sa fille et Albertine, elle transportait ses paniers en bas de la plage. Les garçons étaient allés chercher le *Nadounick*. Du bout de la plage revenaient en flânant Lysandre et André, la tête dans la musique et le cœur dans les nuages.

La brise d'ouest s'était encore levée et des moutons blanchissaient l'horizon. Ce vent leur permettrait de remonter l'Aven avec une relative facilité mais ils devraient tirer quelques bords face au vent pour sortir de l'anse de Rospico. Le bateau, barré cette fois par Alexis, répondit magnifiquement au capitaine.

Après avoir doublé la pointe de Rospico, ils longèrent la côte, poussés par un bon vent de travers. Julien se plaisait à citer les lieux qu'ils passaient: Poul Douar, an Goërled, Roche Madame, pour bien montrer à tous que lui non plus n'avait pas oublié son enfance et son adolescence, lorsqu'il naviguait avec frères et sœur sur le bateau paternel. Pour taquiner son aîné, il regarda gravement la grand-voile et hurla, car le vent couvrait désormais les voix, que si c'était lui, il la borderait davantage. Alexis, pour justifier son réglage, lui donna des explications qu'il n'entendit pas et dont, à dire vrai, il ne se souciait pas.

Il était trois heures, la mer serait pleine dans quarante minutes. Ils allaient franchir la barre de Port-Manec'h sans la moindre difficulté avec un courant favorable. Que rêver de mieux? La gaieté régnait à bord. Julien, pour fêter

l'entrée dans l'Aven, emplit, discrètement croyait-il, un gobelet de cognac à ras bord.

C'est à ce moment que Gildas, doté d'une vue perçante et habitué à scruter l'horizon et les abords du bateau sur lequel il se trouvait, remarqua un spectacle qui lui parut insolite à l'extrémité de la plage de Port-Manec'h. Il jura en désignant une silhouette qui courait sur le rivage.

— *Gast!* On dirait, mais non, ce n'est pas possible... On dirait Louis...

Alexis sortit sa longue-vue de son étui et la dirigea vers le rivage.

— Il faut y aller. Cap sur la plage!

Il passa la lorgnette à son fils. Tous se précipitèrent pour savoir ce qui se passait. Jean, l'œil rivé à la lorgnette, commenta la scène pendant que les autres se mettaient à la manœuvre.

— C'est Ghirlandaio. Il court, il nous fait signe, nous appelle à l'aide...

Gildas désigna un point.

— Là-bas, les fougères bougent. Regarde un peu par là.

Jean pointa sa lunette.

— Non, je ne vois rien de particulier.

Il visa à nouveau le rivage et revint sur le vieux Louis. Ils approchaient de l'ensemble de rochers qui constituaient le Roc'h, sur lequel était fichée une balise.

Alexis, qui avait pris la barre, cria:

— Gildas! On peut passer au ras des cailloux?

— Oui, il y a de l'eau! Vous vous mettrez face au vent au dernier moment.

Tous désormais suivaient à l'œil nu la scène qui se déroulait à l'extrémité de l'anse, sur la rive droite de l'Aven.

— Bon sang! Ghirlandaio entre dans la mer tout habillé! Il a de l'eau jusqu'à la poitrine. Il veut se noyer? Il est devenu fou ou quoi? commenta Clémence.

Gildas jeta un ordre:

— Monsieur Alexis, accostez ici. Nous, on y va!

Il arracha ses vêtements, imité par Jean et Erwan, et les trois jeunes hommes en caleçon sautèrent à l'eau pour porter secours au vieux serviteur.

CHAPITRE XIX

Il est là, assis ou plutôt affalé sur le sable, tenant dans ses bras le cadavre d'une femme nue. A côté de lui, son chien, un épagneul breton, hoche la tête, cherchant à comprendre, donnant des coups de patte sur la cuisse de son maître.

Il est là, le vieux Louis, ses habits trempés, grelottant de froid et d'émotion. Il est là, hagard, serrant sur sa poitrine, comme une petite fille tiendrait sa poupée, ce corps sans vie. Est-ce une femme qu'il a aimée? Il est là, le Louis, tournant et branlant la tête de gauche à droite, jetant des regards lourds de désespoir et d'incompréhension. Le spectacle est pathétique. Il bégaye, tente d'expliquer ce qu'il a vu. Mais sa pensée est confuse, ses phrases s'embrouillent.

Alexis cherche le poulx de la femme et se relève en secouant négativement la tête. La vie l'a quittée.

Julien est tombé à genoux sur le sable à côté de la morte et prie,

Au premier coup d'œil, Clémence et Erwan ont reconnu une des trois baigneuses qui accompagnaient Gauguin et un autre peintre quand ils les avaient rencontrés douze jours auparavant dans l'anse du Goulet-Riec.

Lysandre et Ernestine ont trouvé dans le creux d'un rocher un tas de vêtements et s'efforcent d'en habiller la morte. Sa tête fait un angle curieux avec son épaule gauche contre laquelle elle bringuebale, molle, tandis qu'on l'habille. Elle est belle. C'est une « fille-soleil », comme appelle joliment Clémence ces modèles venus de Paris, d'Allemagne, des Pays-Bas ou même d'Amérique qui s'exposent en pleine nature et en plein soleil, en tenue d'Ève, au regard des peintres. Elle a une plaie ouverte à la nuque qu'elle a dû se faire en tombant par accident, ou par inconscience, en plongeant du haut de la petite falaise qui surplombe l'eau à cette extrémité de la plage.

Pendant que les deux femmes s'activent pour la rendre décente, Alexis, après avoir constaté le décès de la nageuse, a aidé le vieux Louis à se mettre

debout. Jean est allé chercher sur le bateau une couverture et une bouteille d'eau-de-vie de cidre qu'il tend au vieil homme. Tous tentent de recueillir et de comprendre son récit.

Ce 14 juillet au matin, il était venu à pied de Mesmeur jusqu'à chez son frère Pierre qui habite une chaumière près de Kergouliou. Il l'avait aidé à ramasser du goémon pour son lopin de terre, où il plantait du colza et de l'orge d'hiver, et son potager. Son frère était parti avec sa quatrième charretée, lui était resté sur le rivage à rassembler le varech pour l'ultime chargement de la journée quand il avait vu cette femme nue qui s'approchait de la falaise pour plonger. Lui qui avait si souvent pêché à cet endroit savait que la falaise ne tombait pas à pic dans l'Aven. Une pierre plate était immergée à un mètre sous la surface. Il avait couru sur la plage en criant pour la prévenir, mais la femme, ne l'entendant pas, avait sauté et s'était « cassé le cou », comme il disait. Il était entré dans l'eau pour tenter de la sauver mais il était trop tard. Il n'avait pu ramener qu'un cadavre.

André Kerlutu s'efforçait de voir clair dans les explications du valet de ferme.

— Vous n'avez vu personne avec elle?

Ghirlandaio releva un visage inexpressif pour dire qu'elle était seule sur le rocher quand il s'était mis à courir.

— Avez-vous vu la femme plonger ou tomber?

— Je l'ai vue s'approcher du bord de la falaise et faire des moulinets avec ses bras, comme si elle prenait son élan avant de plonger, comme ça!

Il mima la scène d'une façon maladroite qui eût prêté à rire dans d'autres circonstances. Il poursuivit:

— Moi, j'étais là-bas, tout au bout de la plage où vous voyez mon tas de goémon. C'est alors que j'ai lâché ma fourche et que je me suis mis à courir en criant. Seulement quand j'ai relevé la tête, elle n'était plus en haut. Et je l'ai retrouvée là, flottant à la surface, le visage tourné vers le fond.

Le commissaire regarda dans la direction qu'il indiquait et aperçut Clémence qui furetait avec Erwan en haut de la falaise. Il les rejoignit. Clémence lui montra des fougères couchées formant un petit chemin qui montait à travers des rochers jusqu'au sommet de la colline.

— Il y avait forcément quelqu'un d'autre ici. Soit il était avec elle, soit il l'a surprise. Elle a pris peur et...

André eut une moue dubitative.

— Allons, allons, Clémence, tu vois des assassins partout, désormais. Tu me sembles bien hâtive dans ton enquête. Tu doutes de la version de Louis?

— Non, non, je dis seulement qu'elle est peut-être incomplète. Il a lui-même reconnu qu'il n'avait pas vu la femme sauter ou tomber de là. Comment pourrait-on par ailleurs raisonnablement concevoir qu'une femme sportive, comme celle-ci semblait l'être, aurait pu plonger d'ici sans avoir repéré le fond? Vous imaginez maman, plongeant la tête la première sans s'être assurée auparavant qu'il y avait assez d'eau pour l'accueillir?

André eut un mouvement de recul en imaginant que Lysandre aurait pu être à la place de cette femme après un plongeon raté, ce qu'il redoutait chaque fois qu'il la voyait s'élancer dans le vide. Mais Clémence avait raison: sa mère vérifiait toujours la profondeur qu'il y avait sous ses plongeoirs improvisés avant de sauter.

André laissa là les inspecteurs amateurs et regagna la plage.

— Viens par ici, dit Clémence à Erwan en le tutoyant à nouveau.

Elle indiquait un sentier qui montait dans la falaise. Il la suivit sur ce chemin assez rude qui allait s'agrandissant. Ils parvinrent à une plaque de boue qui portait la marque de deux pieds nus s'éloignant du rivage. Les empreintes étaient suffisamment espacées l'une de l'autre pour laisser entendre que la personne s'était enfuie en courant. Clémence tomba devant ces traces comme un chien en arrêt.

Elle déchira une page du carnet à dessin qui ne la quittait pas et la posa sur l'empreinte du pied droit. Se servant de sa feuille comme d'un calque, elle en traça le contour. Erwan avait lu dans ses pensées.

— Tu veux la comparer à celle que tu as recueillie à Kerochet, et que cet abruti de juge Pommart ou son huissier a brisée?

— Oui, mais il va falloir pour cela que je reconstitue mon puzzle avec les morceaux de terre récupérés. Enfin, ce n'est pas impossible... À vue d'œil, je trouve que ces pieds ressemblent étrangement à ceux de notre cale. Mais

regarde, là, on dirait que le droit a été amputé de son dernier orteil, le plus petit. Je n'avais pas remarqué cette anomalie sur la première empreinte. C'est ennuyeux.

— Tu voudrais que l'auteur d'aujourd'hui soit celui qui a étranglé Adèle?

— Dans un sens, oui.

Ils descendirent le sentier et sautèrent sur la plage.

Le frère de Louis était là avec sa charrette attelée à un cheval. Louis était toujours aussi hébété, bouleversé par la scène dont il avait été le témoin impuissant. Son frère Pierre paraissait nettement plus jeune et était un peu plus grand. Il avait une paire de moustaches digne d'un maréchal des logis de gendarmerie. Il portait une veste en toile grise sur un gilet de velours fripé et un chapeau rond et noir. L'œil vif, la parole facile, il était plus loquace que son aîné, ce qui n'était certes pas difficile.

— Je me disais bien qu'il y aurait un malheur aussi par ici. Depuis l'été dernier, il n'y a pas de journée où l'on ne rencontre des peintres avec tout leur barda et leurs femmes dans les rochers. Ils se baignent tous dans la même tenue et parfois ça chauffe entre eux. Quand il y a des couples qui s'isolent un peu trop longtemps par là-haut, y en a qui se fâchent.

Tous écoutaient le paysan avec attention. André voulut en savoir davantage.

— Que voulez-vous dire? Les hommes se battaient?

— Non, ils n'allaient pas jusque-là, mais il me semble bien que les engueulades tournaient autour de cette malheureuse. D'après ce que j'ai compris, elle avait un mari, un grand sanguin, et beaucoup de relations parmi les peintres. Toujours prête à leur rendre service, si vous voyez ce que je veux dire... Alors, forcément, les autres modèles féminins ne l'appréciaient guère. Une Marie-couche-toi-là, quoi!

Clémence s'approcha et tendit la main au frère de Louis qu'elle avait vu de temps en temps à la ferme.

— Monsieur Pierre, à votre avis, vous croyez à un accident, comme Louis?

— À y bien réfléchir, c'est possible. S'il le dit, d'ailleurs, c'est que c'est vrai...

— Comment cette femme est-elle venue ici aujourd'hui? Vous avez vu une barque la déposer?

— Non, elle est arrivée alors qu'on cassait la croûte chez moi, après la première fournée de ce matin. Tu te souviens, Louis? Quand nous sommes revenus, elle était là-bas à se promener toute nue dans les rochers.

— Votre présence ne la gênait pas?

— Ils s'en moquent tous. Il n'y a que lorsque des gamins viennent se rincer l'œil en se cachant sur la dune que ça les met en colère. Et c'est tant mieux. Alors, les hommes les chassent en claquant dans leurs mains et les gosses s'enfuient comme une volée de moineaux.

Il frappa dans ses mains plusieurs fois et émit un ricanement troublant assez désagréable.

— Mais si personne ne devait venir la chercher, comment aurait-elle rejoint Pont-Aven?

— Oh, ça, ça ne l'aurait pas dérangée de remonter à pied jusqu'à Névez où elle avait peut-être rendez-vous. Il y a plusieurs peintres qui habitent là et dans les environs. Ou bien, une carriole l'aurait emmenée plus loin. On peut leur reprocher leur façon de se tenir, aux peintres et à leurs demoiselles. Mais ce sont de bons marcheurs.

Contrairement à Louis le taiseux, il était intarissable. André décida de ce que l'on devait faire. Pierre allait emmener Louis à sa chaumière pour lui donner des habits secs avant de le reconduire chez lui avec Ernestine et les deux fillettes. Tous les autres remonteraient à Pont-Aven dans la chaloupe avec le cadavre de la jeune femme.

Après avoir hésité à aller déposer cette femme à Port-Manec'h au poste de douane, André, Alexis et les autres tombèrent d'accord pour emporter la victime à Pont-Aven, à bord du *Nadounick*. Là, les gendarmes Ferblon et Bonair, le juge de paix, le maire, M. Bergé, et les docteurs Ollivier et Brossier prendraient l'affaire en main. Il n'y avait pas de temps à perdre. La marée se renverserait à quatre heures. On aurait donc la possibilité de regagner Kerochet avec suffisamment d'eau sous la coque.

CHAPITRE XX

La remontée de l'Aven fut morose. On avait prévu de pêcher à la traîne, mais personne n'y pensa plus. Il y avait là au milieu de la chaloupe ce corps sans vie recouvert d'un vieux *kapo braz*. Chacun y posait parfois un regard compatissant et interrogateur, puis s'en détournait. Clémence, assise à côté d'Erwan, lui confia ses pensées.

— Je ne sais si c'est bien ou non, mais au fond de mon cœur, je préférerais que ce soit un crime et non pas un accident comme le croit Ghirlandaio.

— Et pourquoi donc ?

— Parce qu'il y aurait alors fort à parier que le meurtrier d'Adèle et celui de cette femme est une même et seule personne et qu'il court toujours. Ce qui sous-entend comme une évidence qu'Hector va pouvoir revenir sur ses aveux et recouvrer la liberté.

André avait entendu les conclusions de Clémence.

— Je partage ton point de vue, cependant, je vois mal le juge Pommart relâcher Hector avant d'avoir mis la main sur le vrai meurtrier et d'avoir assemblé toutes les preuves de sa culpabilité. Il ne se contentera pas cette fois des mimiques d'un sourd, d'un infirme comme Hector qui, on ne sait pour quelle obscure raison, s'est déclaré coupable.

— Pour moi, cette raison que vous qualifiez d'obscur serait plutôt claire et même limpide.

— Je puis la connaître ?

— Pas encore, contrairement au juge, j'ai besoin de certitude et non d'hypothèse. Mais le jour viendra où le meurtrier se dévoilera et tombera dans le piège.

— Quel piège?

Clémence se renversa en arrière sur son banc, étendit les jambes, croisa ses mains sur sa nuque et ferma les yeux avant de répondre.

— Celui que je lui aurai tendu.

L'oncle abbé, qui avait écouté sa nièce, s'inquiéta.

— Tu ne vas prendre des risques, jouer avec ta vie en allant au-devant du danger pour confondre un criminel?

— Mais non, j'ai un plan. Et d'ailleurs, le jour venu, Erwan sera là pour me protéger.

Elle ne pouvait faire plus de plaisir au jeune homme que de lui témoigner sa confiance en public. Sentant son trouble, elle s'empara de son carnet à dessin et commença à représenter le corps inerte déposé au fond du bateau, le bateau lui-même, un morceau de voile et, en toile de fond, les bords de l'Aven. Elle se déplaça à plusieurs reprises pour saisir ce tableau insolite et macabre sous différents angles, n'oubliant pas de croquer la mine défaite de tel ou tel compagnon de voyage.

Une fois le *Nadounick* accosté à Pont-Aven, Clémence et Erwan allèrent prévenir les gendarmes qu'un cadavre de femme les attendait à bord. Ils vinrent avec un fourgon fermé se ranger à la hauteur de la chaloupe et descendirent une civière. On hissa le modèle qu'on installa dans la voiture. La famille et ses amis suivirent le véhicule comme on suit un cortège funèbre pour gagner la gendarmerie et y faire leur déposition.

Une demi-heure plus tard, il était temps de rentrer à Kerochet avec la marée descendante. Clémence et Erwan décidèrent de rester un peu à Pont-Aven. La jeune peintre avait envie de se distraire après cette dramatique fin d'après-midi. Le 14 juillet donnerait peut-être lieu à quelques réjouissances. Ils se feraient raccompagner pour l'heure du dîner ou prendraient une voiture de louage. Ils accompagnèrent parents et amis jusqu'au quai et s'en revinrent en musant vers le centre. Le bourg n'avait pas fait grand-chose pour célébrer la fête nationale. Quelques guirlandes, quelques drapeaux tricolores apparaissaient tout de même aux fenêtres et des lanternes en papier crépon bleu blanc rouge étaient suspendues sur des seuils, attendant la nuit pour être allumées.

Lorsque les jeunes gens pénétrèrent dans la salle enfumée de l'auberge de Marie-Jeanne Gloanec, tous les pensionnaires présents, peintres, modèles, et servantes ne parlaient que de la mort de « la grande Yvonne ». Malgré la discrétion dont les Rosmadec et les gendarmes avaient fait montre, la nouvelle s'était répandue dans tout le bourg en moins d'un quart d'heure. Le mari de la victime, Peter Van der Ghost, un peintre hollandais demeurant à l'*Hôtel des Voyageurs*, venait d'être prévenu par les gendarmes et les avait accompagnés pour reconnaître le corps. Bien vite, Clémence apprit que tout le monde l'appelait « Hugo » par dérision, en souvenir d'Hugo Van der Goes, le grand peintre flamand du XV^e siècle. Elle avait admiré à Florence le superbe triptyque de son *Adoration des bergers* et elle comprenait combien le peintre de Pont-Aven devait souffrir de la comparaison moqueuse avec un artiste de cette envergure et de cette renommée. Si, devenu hargneux, il n'était pas apprécié des autres rapins, sa femme en revanche l'était avec excès. On ne comptait plus les hommes auxquels elle avait servi de modèle et dont elle avait été la maîtresse. C'était ce qu'on appelle une femme facile et sa façon de vivre, d'exhiber corps et amants, avait aigri son époux. « Ce qui somme toute peut se comprendre », commentait Erwan à un voisin de table qui prenait plaisir à le renseigner et à s'étendre sur la vie intime de ce couple :

— Hugo est un drôle de coco. Au début, par une sorte de perversion, il a encouragé sa femme à se donner à qui voulait la prendre. Cela lui permettait d'avoir de son côté une vie pour le moins dissolue en séduisant les modèles et maîtresses de ses confrères. Seulement, au fil des semaines, toute cette belle organisation s'est retournée contre lui. Sa femme est devenue insatiable et lui moqué de tous. Et si elle prenait de plus en plus de plaisir à jouer son personnage d'aventurière des sens, lui tournait en rond, faisait grise mine, se refermait sur lui-même et surtout ne réussissait plus à peindre.

Alors qu'Erwan payait bolée sur bolée à son précieux bavard, Clémence avait rejoint Gauguin en terrasse où il arrivait du bois d'Amour avec Henri Delavallée, Charles Laval et Henry Moret. Ils semblaient désormais les meilleurs amis du monde. Cela fit un réel plaisir à la jeune peintre de voir ses camarades, qu'elle avait présentés à un Gauguin peu enthousiaste dix jours auparavant, frayer désormais dans les eaux du maître qui n'avait pas oublié ce moment.

— Voulez-vous que je vous présente trois peintres de grand talent? dit-il en souriant.

— Croyez-moi, ils viendront bientôt se présenter d'eux-mêmes quand ils verront ma façon de peindre.

Ils rirent d'entendre Clémence répéter la phrase orgueilleuse utilisée par Gauguin lorsqu'elle lui avait fait la même proposition. Le quadragénaire prit la belle rousse aux épaules.

— Permettez-moi de vous embrasser, vous me plaisez infiniment et je n'ai pas encore renoncé à vous peindre.

— Moi non plus. Que diriez-vous de venir tous les quatre nous voir à La Josselière? J'aimerais vous montrer mes travaux et ma grand-mère a quelques œuvres de « très grands peintres » à vous faire admirer.

Ils acceptèrent avec empressement.

— Je viendrai vous chercher dans la matinée, en char à bancs ou en chaloupe. Ça dépendra de la marée, mon frère en décidera.

Clémence entreprit de raconter sa journée et l'accident survenu à la grande Yvonne. Les quatre hommes parurent sincèrement affectés et Gauguin parla de la morte en termes élogieux, pour son physique du moins. Quant au reste, il la qualifia de « fofolle sympathique » et de « dévoreuse insatiable ».

Henry fit remarquer qu'il avait vu « Hugo » revenir en cabriolet de louage qu'il conduisait à vive allure, il n'y avait pas plus d'une demi-heure, et qu'après l'avoir rendu au loueur, il s'était engouffré dans l'*Hôtel des Voyageurs* et paraissait de fort méchante humeur.

Soudain Clémence aperçut la calèche de sa grand-mère qui passait à leur hauteur. Elle courut vers elle en entraînant Erwan. Gauguin se leva et salua la vieille dame qui répondit par un petit signe de la main comme l'aurait fait la reine Victoria à son bon peuple londonien.

— Vous revenez ce soir pour danser?

— Non, d'ailleurs je ne suis pas sûre que ce sera la fête. Il n'y a pas de bal de prévu, que je sache. Quelques pétards tout au plus, comme l'année dernière. Et puis, après cette journée, je n'ai pas vraiment le cœur à ça. L'année prochaine, pourquoi pas?

C'est avec un plaisir manifeste que la tante Eugénie descendit du siège du cocher pour tendre les rênes à sa nièce et à Erwan et rejoindre sa mère dans la partie basse de la calèche.

CHAPITRE XXI

— Tu aurais tout de même pu remettre ta soutane en revenant de votre périple. Tu nous feras le plaisir de la passer pour le dîner. Est-ce une tenue pour un prêtre? On dirait un joueur de lawn-tennis. Julien, tu es inconvenant! Et bien sûr, tu ne t'es pas protégé du soleil, tu es rouge comme une écrevisse.

Il tenta de plaisanter.

— Tu sais bien que je préfère le homard.

L'abbé soupira et repensa à cette journée qui, si elle n'avait pas eu cette fin funeste, aurait été idyllique puisque goûtée sans sa si chère sœur, la plus sévère des gardes-chiourmes.

Madame Mère intervint.

— Allons, Eugénie, laisse donc un peu vivre ton frère. Il est en vacances. Cette tenue de sportsman le rajeunit.

— Depuis quand un prêtre a-t-il besoin de rajeunir? C'est horriblement païen, cette notion-là! Comment pourrait-on être en vacances de Dieu, ne serait-ce qu'une seconde?

— Dieu se moque des surplis, des soutanes, des étoles, des rochets et autres mantelets. Allons, tu es trop austère. Laisse-moi plutôt poursuivre le récit de notre journée de charité.

Elle se tourna vers Alexis et Julien, Lysandre, Jean et bien sûr André, l'ami de toujours. Ceux-ci venaient de remonter de la cale et n'avaient pas eu encore le temps de parler de leur journée et de la découverte de la noyée. La vieille dame avait tant hâte de commenter ses visites à ses pauvres et de faire connaître les mesures qu'elle comptait prendre pour alléger leur détresse qu'ils n'avaient osé la décevoir.

De son côté, Clémence avait déposé sa grand-mère et Eugénie sous la tonnelle avant de partir dételer la calèche avec Erwan. Eux non plus n'avaient pas eu l'occasion de raconter leur journée.

Tous devaient donc subir le compte rendu de la douairière, avec un peu d'ennui et beaucoup de politesse.

— Savez-vous, mes enfants, qu'il y a plus de cinquante indigents, sans compter les enfants, recensés cette année dans Pont-Aven? Et je parle ici de ceux qui n'ont rien, absolument rien, pour acheter leur pain. Ce n'est pas les quelques dizaines de kilos de pain et de viande que j'ai pu leur offrir aujourd'hui qui vont changer leur sort. Demain, à nouveau, leur estomac crierait famine. Il faut qu'ils soient nourris tout au long de l'année. Certes, il y a juste un an, puisque c'était à l'occasion du 14 Juillet, une commission a été créée par MM. Lollichon, Coantic et Morvan pour venir en aide aux indigents. Mais ces braves messieurs n'ont pas beaucoup de pouvoirs parce que peu de moyens. Je leur ai proposé de reprendre une vieille formule lancée en juin 1868 par le maire: une loterie d'objets, de bibelots et pourquoi pas des œuvres d'art, je serais prête quant à moi à offrir quelques gravures anciennes. On éditerait, disons, quatre mille billets, et que la roue tourne! et que le bénéfice aille aux malheureux!

Alexis, que le discours de sa mère agaçait par son côté excessivement « charitable », se pencha vers André pour lui parler à voix basse.

— Il y a un mot anglais en usage à Londres depuis quelque cinq ans pour définir cette attitude de dame patronnesse face à « ses » pauvres, c'est le terme de *paternalism*. *Funny, is it not?*

André se mordit les lèvres et hocha gravement la tête pour subir la fin de l'exposé fastidieux de la vieille dame.

— ... Il y a beaucoup de choses à faire... Ainsi, il nous faut un médecin appointé par la municipalité pour les visiter... Je crois qu'on m'a écoutée aujourd'hui et que mes projets ont été retenus, n'est-ce pas, Eugénie?

La vieille demoiselle secoua la tête affirmativement.

— Je pense bien, je pense bien!

— Bien sûr, il faut du temps... Dieu n'a pas fait le monde en un jour, n'est-ce pas, mais...

Elle regarda son auditoire et crut s'apercevoir qu'elle ne le passionnait pas.

— J'ai l'impression de ne pas vous intéresser outre mesure... Je me trompe?

Alexis, d'ordinaire si gai, avait l'air préoccupé.

— Ce n'est pas ça, maman, mais nous avons été témoins, enfin presque... Il s'est passé quelque chose de très grave sur la plage de Port-Manec'h. Une femme y a trouvé la mort.

Eugénie poussa un cri strident et porta une main à son cœur. Madame Mère, comme à son habitude, conserva quant à elle un calme souverain.

— Racontez-moi, je veux tout savoir.

*

Dans son atelier en haut de la tour, Clémence était tout contre Erwan. Ils avaient étalé sur l'établi les débris de glaise cuite brisés dans le bureau du juge d'instruction, à Quimperlé, et tentaient de reconstituer l'empreinte du pied droit relevée auprès d'Adèle dans la cale de Kerochet.

Leurs mains, leurs doigts se touchaient pour choisir les morceaux. Ils ne parlaient pas, échangeaient seulement de simples indications, de brèves interjections concernant la place de telle ou telle pièce du puzzle de terre. Clémence fut surprise par la justesse du coup d'œil d'artiste de l'étudiant en droit. Ses doigts saisissaient délicatement un élément et après quelques attermoissements le déposaient à l'endroit qui lui convenait. Ils travaillaient beaucoup plus vite qu'ils n'auraient cru. Ils se prenaient au jeu de la reconstruction. L'excitation rosissait leurs joues, faisait battre leur cœur plus vite. Ils transpiraient, tant leur attention était soutenue. Ils se laissaient gagner par le trouble délicieux qui s'emparait de chacun d'eux. Ils tiraient un plaisir non feint à se toucher, à se caresser furtivement les mains. Ils riaient à chacune de leur réussite. Le pied droit prenait forme, maintenant. Il ne restait plus qu'une poignée de débris qui trouvèrent facilement leur place.

Enfin, l'empreinte fut entièrement reconstituée. C'est seulement en se reculant qu'ils en eurent une vision totale. Clémence sortit le croquis qu'elle avait fait de la nouvelle empreinte et le posa d'abord à côté puis sur la « sculpture » proprement dite: le dessin l'épousait parfaitement!

— Mais oui, mais oui, mais oui! Regarde, regarde ici, c'est le même petit orteil amputé! C'est évident! cria Clémence.

— Qu'est-ce qui est évident? demanda Erwan.

— Eh bien, observe, nom de D'ia! Le petit orteil du pied droit n'apparaît pas, ni sur mon dessin, ni sur mon moule originel, ce qui veut dire, ce qui prouve même, que ce pied est celui de l'assassin. Un assassin qu'un accident sans doute a privé de cet orteil.

Ils poussèrent tous deux un cri de victoire et tombèrent dans les bras l'un de l'autre. La tête de Clémence demeura quelques instants enfouie contre la poitrine d'Erwan. Très tendrement, il lui caressa les cheveux et tout naturellement commença à déposer des baisers sur ses tempes et sur sa nuque si désirée. Puis ses mains se posèrent de part et d'autre de son visage qu'elles relevèrent lentement. Clémence ne résistait pas, ses bras n'avaient pas desserré leur étreinte et c'est elle qui désormais pressait son corps contre le sien. Ils se regardèrent les yeux bien ouverts, l'air grave, frémissant tous les deux, attendant un nouveau geste de l'autre. Clémence entrouvrit légèrement les lèvres et le garçon en approcha les siennes pour couvrir de petits baisers légers le pourtour de cette bouche si tentante qui s'offrait à lui. Mais bientôt, ni l'un ni l'autre ne put résister à l'appel du désir. Leurs lèvres s'unirent. Brusquement, Erwan se baissa, passa un bras sous les mollets de la jeune peintre, la souleva dans les airs et alla la déposer sur un divan de repos où ils roulèrent sans se lâcher. Ils n'avaient qu'une envie: découvrir le corps, la peau de l'autre. Le jeune homme s'étendit sur Clémence puis contre elle afin de la mieux admirer, de la mieux détailler, de la mieux dévêtir aussi. Il plongea sa tête entre ses seins et l'une de ses mains vint arracher plutôt que dégrafer le corsage de jersey bleu pâle qui la couvrait encore. Clémence glissa ses mains sous la chemise de son ami. Ses ongles s'enfoncèrent dans le dos musclé et elle faisait basculer ce corps ferme sur elle pour le mieux sentir peser sur ses cuisses et son ventre. Ils gémissaient doucement. Le visage d'Erwan exprimait comme une souffrance tant sa joie était grande et inespérée.

Ils étaient à demi nus quand la petite voix d'Albertine s'éleva dans la cage d'escalier.

— Clémence, tu es là? On t'attend. Et Erwan, il est avec toi?

Ils bondirent sur leurs pieds et se rajustèrent à la hâte. Clémence gonfla ses poumons pour retrouver un semblant de calme et, se penchant sur le palier, répondit à sa sœur avec un brin d'excitation dans la voix.

— Oui, oui, nous sommes là tous les deux. On a fait une découverte extraordinaire, mais ne monte pas, c'est notre secret. Il faut qu'on travaille encore un peu avant de montrer notre œuvre à André. On vous rejoint dans cinq minutes pour l'apéritif.

— Entendu, je vais leur dire que vous arrivez. Mais tu ne veux pas me mettre dans le secret, dis, Clémence? Je me tairai, je te le promets.

— Sache seulement que ça va nous permettre d'innocenter Hector.

Ils entendirent le pas de la petite fille s'éloigner dans l'allée de gravier menant au manoir. Clémence se tourna vers Erwan qui aussitôt la reprit dans ses bras. Elle le repoussa, l'air lointain tout à coup.

— Excuse-moi, Erwan, nous avons été fous. Essayons d'oublier ce moment d'égarement.

— Pour moi c'est impossible, et ce sera toujours impossible, tu es tant pour moi...

*

— Si vous le permettez, belle-maman, je m'absenterais volontiers jusqu'au dîner pour retrouver mon ami Fauré. Je n'ai pas touché mon clavier de toute la journée et cela me manque.

— Mais bien sûr, ma fille. Et si vous le désirez, vous pourrez jouer à nouveau après le repas et toute la nuit si cela vous plaît. Cela couvrira les ronflements de Julien qui font trembler le rez-de-chaussée et s'élèvent dans la cage d'escalier.

André avait hésité à s'éclipser pour rejoindre Lysandre, mais il était resté par politesse. Au bout de quelques minutes, cependant, il osa demander la permission d'aller l'écouter de plus près.

— Allez donc, André, sa compagnie musicale est sûrement plus agréable que la nôtre si terre à terre. Une concertiste a besoin d'un public.

André s'esquiva et aussitôt Eugénie lâcha la nouvelle écharpe noire qu'elle tricotait pour Julien en prévision de l'hiver.

— Et tu laisses faire ça, Alexis! C'est une honte! Tu n'as donc aucun amour-propre?

Alexis se renversa en riant dans son fauteuil d'osier.

— Mais si, justement, j'ai beaucoup d'amour-propre au sens propre comme est propre l'amitié qui lie André et ma femme. André, te le rappellerai-je, est un grand mélomane et un concertiste *manqué*. Il prend un infini plaisir à entendre jouer la concertiste *réussie* qu'est *ma* Lysandre. Où vois-tu du mal dans ce comportement? Te gaverais-tu depuis peu de lectures immorales, voire salaces?

La vieille fille faillit s'étrangler d'indignation et Julien intervint aussitôt avec bonhomie.

— Je ne pense pas qu'il y ait des intrigues amoureuses très brûlantes dans le *Journal de la jeunesse*, *Le Magasin pittoresque*, les œuvres de Mmes Woillez, Zénaïde Fleuriot (ah, *Mandarine*, ah, *Balfour*!) et autres lectures édifiantes des années quarante à soixante. Et ce n'est pas dans *L'Évangile* de Mme de Ségur, qui est le bréviaire de notre chère sœur, qu'elle va trouver des intrigues coupables.

— Alors, c'est encore pire si c'est dans la noirceur de son âme et de sa nature qu'elle en invente.

Madame Mère réprima un petit sourire en entendant la pique de son fils aîné. Eugénie pleurnichait nerveusement dans son mouchoir, mais voulut se défendre.

— À mon âge, on ne lit plus, on relit. Que vous importe si je préfère me replonger dans les livres qui ont bercé ma chaste adolescence plutôt que de me vautrer dans le stupre de vos livres modernes?

Jean intervint pour apaiser sa tante:

— Oh, ma tante, vous exagérez! Il n'y a pas que des insanités de nos jours. Maman, par exemple, ne manquerait pas la sortie d'un livre de J. Dujardin, comme *Tom Brown*. Des romans édifiants qui vous plairaient, j'en suis sûr, sans vous choquer. Et pourquoi ne liriez-vous pas les *Scènes historiques* de Mme de Witt, née Guizot? Ce sont des livres très instructifs, sans être ennuyeux, ni licencieux.

Madame Mère, comprenant la diversion à laquelle s'employait son petit-fils, intervint.

— Et que lis-tu, toi, mon Jean, en ce moment?

— Un livre passionnant, bonne-maman. C'est la dernière œuvre du grand Jules Verne. Un roman qui est publié en feuilleton depuis le 29 juin dans le *Journal des débats politiques et littéraires*. Je me le fais envoyer régulièrement de Paris par un ami. Mais cela m'agace un peu que cette lecture passionnante me soit livrée au compte-gouttes. J'ai hâte d'être au 18 août pour en connaître la fin et voir ce roman publié en son intégralité, comme c'est prévu, dans la collection habituelle des *Voyages extraordinaires* de l'éditeur Hetzel. Je pourrai le relire en mer, en rade de Brest, à Toulon ou au bout du monde, selon l'affectation que m'aura attribuée la marine nationale. Ce roman raconte l'histoire d'un prodigieux appareil volant « plus lourd que l'air », créé par un mystérieux ingénieur nommé Robur-le-Conquérant et qui conquiert le monde à sa façon...

Madame Mère aperçut Clémence et Erwan qui approchaient.

— Tiens, vous voilà enfin! Mais où étiez-vous passés?

— Nous travaillions sur un puzzle... et avons apporté la preuve que c'est le même homme qui a tué Adèle et la grande Yvonne.

Et Clémence triomphalement brandissait le croquis qu'elle avait fait sur la falaise de Port-Manec'h. Elle emmena son père, l'oncle abbé, la tante Eugénie et Jean dans son antre pour y expliquer les conclusions de son travail. Tous la félicitèrent. Elle s'aperçut alors qu'Erwan ne les avait pas accompagnés. Il s'était en effet éclipsé au pied de la tour, ne pouvant supporter de se retrouver avec des *étrangers* dans ce lieu où il avait été « au sommet du paradis et au plus bas de l'enfer ».

Eugénie jetait des regards furtifs autour d'elle et découvrit un portrait à l'huile de sa mère, exécuté au début de l'été sous la tonnelle. Elle s'en enticha au point de vouloir le faire encadrer et de l'accrocher dans le grand escalier du manoir. Mais Clémence refusa, prétextant qu'il était loin d'être fini; qu'elle devrait y travailler encore des heures et des heures avant de l'offrir à sa grand-mère à la fin de l'été. La tante sortit de l'atelier avec une estime nouvelle pour sa nièce qui avait eu la prudence et le bon goût de retourner face au mur les toiles et autres académies qui auraient pu choquer la vieille fille.

Tous complimentèrent leur artiste sur ses travaux de sculpture sur bois et sur granit et regagnèrent la tonnelle, bientôt rejoints par Lysandre et André que la pianiste avait surnommé depuis peu « Mon public ». Erwan manquait à l'appel. Clémence n'en fut ni surprise ni inquiète. Il était sans doute allé ruminer sa déception au bord de l'Aven. Une occasion pour lui de méditer sur l'inconstance des jeunes filles et du cœur féminin.

Clémence raconta ce qu'Erwan et elle avaient appris sur la grande Yvonne et sur son mari viveur. Si les raisons ne manquaient pas pour le pousser à tuer sa femme, pourquoi aurait-il supprimé Adèle? Parce qu'elle se serait refusée à lui?

— Nous en saurons davantage demain. J'irai interroger les gendarmes sur la déposition de l'époux, déclara André, reprenant bien à contrecœur sa fonction de commissaire.

Alexis ne put s'empêcher de plaisanter, ce qui énerva passablement sa fille.

— Si tu rencontres le dénommé Hugo, examine donc la forme et la taille de son pied. Et bien sûr, si son pied ne correspond pas au croquis de Clémence, n'hésite pas à faire déchausser les gendarmes, tous les peintres et hommes de Pont-Aven, de Trégunc, de Concarneau, de Bannalec et de Quimperlé. Surtout, n'oublie pas de faire retirer ses bottines à ce juge d'instruction que vous appréciez tellement.

Clémence fut la seule à ne pas rire.

— Très drôle, papa. Vous êtes irrésistible.

Alexis s'aperçut de sa bétise.

— Excuse-moi. Oui, c'est vrai, tu as réalisé du bon travail qui va sûrement faire avancer l'enquête. Mais à propos de bon travail, montre-moi tes croquis d'aujourd'hui. J'en ai aperçu un ou deux par-dessus ton épaule qui me paraissaient plus forts que jamais.

C'était tout son père, cette aptitude à se moquer, voire à blesser, puis, bourrelé de remords, il se mettait en quatre pour se rattraper. Enfin, s'il lui arrivait d'être maladroit, il avait un cœur en or. Ceci excusait cela.

Maria servit les apéritifs et la conversation roula à nouveau sur la mort de « la grande Yvonne » jusqu'au moment où Albertine refit son apparition.

Clémence à voix basse conseilla que l'on changeât sur-le-champ de sujet de conversation car, depuis quelques jours, ces discussions autour de la mort ne pouvaient qu'ébranler sa jeune sœur et la tarauder. Mais ce fut elle qui dissipa les inquiétudes sur son sort en se montrant gaie et spirituelle.

Elle s'immobilisa à trois pas de la tonnelle, les mains derrière le dos dissimulant quelque chose.

— Qu'est-ce que je cache derrière mon dos? Quels sont ces deux objets que j'ai trouvés par hasard, l'un sur le quai de la cale et l'autre sur le bateau?

— Mon neveu Erwan disparu corps et âme depuis une paire d'heures, avança André.

— Non, lui est dans l'anse et jette des galets avec rage sur le moindre canard qui passe. Il a l'air très en colère, d'ailleurs. Il m'a dit qu'il allait bientôt remonter, qu'il fallait qu'il passe ses nerfs. Mais qu'est-ce que je cache derrière mon dos?

— Un korrigan? lança l'abbé.

Albertine fit non de la tête, se mordant les lèvres pour ne pas rire.

— Un poultiquet? suggéra son père.

— Qu'est-ce que c'est, papa, que cet animal-là?

— Je l'ignore et pense même que ça n'existe pas.

— Une grenouille de bénitier? suggéra Clémence sans remarquer le sursaut que cette formule provoquait chez sa tante Eugénie.

— Nous donnons notre langue au chat, conclut Madame Mère.

La petite fille présenta deux livres.

— Le bréviaire d'oncle Julien et *Les Populations bretonnes* de M. Yves Kano dans lequel moi aussi j'ai trouvé des merveilles.

Eugénie se retourna suffoquée vers son frère.

— Ton bréviaire! Tu avais perdu ton bréviaire? Est-ce que ça se perd, un bréviaire?

— La preuve! Une journée sans bréviaire ne veut pas dire une journée sans Dieu, bien au contraire.

— Que veux-tu dire?

— Je t'expliquerai plus tard. D'ailleurs, je n'étais pas dépourvu de livre hautement moral puisque j'avais emporté cet ouvrage que tu as eu la bonté de m'offrir.

Madame Mère donna l'ordre de passer à table. Clémence prêta son bras à sa grand-mère et elle en profita pour l'interroger. Quelque chose l'intriguait dans la façon assez exaltée ou du moins bavarde avec laquelle le frère du vieux Louis avait commenté l'accident. Son attitude l'avait gênée par sa froideur ou plutôt son détachement face à la mort de cette si belle femme et à son corps gisant sous une pièce de toile.

— Bonne-maman, connaissez-vous bien le frère de Ghirlandaio?

— Assez mal à dire vrai. Je l'ai vu quelquefois à la ferme. Mais je sais sa triste histoire...

— Quelle triste histoire?

— C'est si loin, tout ça...

— Est-il marié ou célibataire comme le vieux Louis?

— Il a été marié avec une femme de Concarneau. Comment s'appelait-elle déjà? Ah oui, Anna. Elle était très belle et lui, à ce qu'on disait, très jaloux, mais quel homme ne le serait d'une femme aussi resplendissante? Un jour, elle est tombée de leur toit alors qu'ils refaisaient le chaume tous les deux, sur le faite. Elle s'est cassé le cou sur le pavé de la cour.

— C'était un accident?

Madame Mère soupira et s'éloigna vers la salle à manger sans répondre.

Après le bénédicité, l'oncle abbé avec sa bonté coutumière dit quelques

mots pour la mémoire de la morte. Seulement des bribes de phrases parvenaient à Clémence tant la pensée de Pierre, le frère de Louis, la poursuivait.

— Après cette journée tragique, nous devons nous recueillir et prier pour cette femme qui a perdu la vie presque sous nos yeux. Était-ce une mécréante? Nous n'en savons rien. On nous laisse entendre qu'elle avait une vie dissolue: gardons-nous de la condamner. « Ne jugez pas et vous ne serez pas jugés. » Peut-être envers ses frères, ses sœurs dans le besoin était-elle meilleure que bien des « bonnes âmes » qui oublient trop souvent que le premier devoir d'un chrétien est de se montrer charitable et donc de savoir pardonner. Et si je dis avec égoïsme: « Charité bien ordonnée commence par soi-même », que doit-on me répondre, mademoiselle Aglaé?

— Charité de Jésus-Christ commence par autrui.

Chacun tirait sa chaise, prêt à s'asseoir dès que Madame Mère en aurait donné le signal, quand un bruit de roues et de sabots de cheval se fit entendre. Tous tournèrent la tête vers l'allée principale pour voir Erwan s'enfuir dans le cabriolet de son oncle. Les yeux de Clémence s'emplirent de larmes. Elle venait de blesser un garçon à qui elle ne voulait que du bien.

*

— Regarde Cassiopée, et là, Orion...

Ils étaient tous deux allongés sur des chaises longues à contempler la voûte céleste. Le ciel était splendide, d'une limpidité extrême, éclaboussé d'étoiles d'une brillance émouvante. Par la fenêtre du salon de musique leur parvenait le toucher délicat de leur mère répétant son Fauré.

— Tu te souviens, dit Jean à Clémence: « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie. »

— Oui, c'est une pensée de ton dieu Pascal, bien sûr, mais ce n'est pas ça qui me préoccupe ce soir...

— Comment ne pas être « préoccupé », comme tu dis, par ces espaces infinis à chaque moment de notre vie? Il n'y a rien d'autre d'intéressant.

— Tu vas me dire qu'en mer tu ne penses qu'à ça?

— C'est assez vrai. Quand je prends mon quart par des nuits semblables à celle-ci, je suis entre mer et ciel, environné, enveloppé, porté par ces deux immensités, et il m'arrive d'avoir peur, peur du rien que je représente, peur d'exister.

— Quel lyrisme! Et tous tes camarades, du simple marin jusqu'au commandant, sont aussi touchés par cette grâce métaphysique quand ils sont en mer?

— Moque-toi de moi! Non, la plupart ne pensent qu'à l'escale et aux femmes qu'ils y rencontreront.

— Parce que Jean de Rosmadec, mon grand frère, lui, est un pur esprit. C'est bien connu.

— Comme tu es terre à terre!

— Tout le monde ne peut se contenter de mer à ciel!

Ils rient, contents de se retrouver comme quelques étés auparavant, lorsque Clémence avait quatorze ans et Jean dix-sept et qu'ils se faisaient leurs confidences. Mais toujours par métaphores, pudeur fraternelle oblige. Ce soir-là, cependant, Clémence n'avait plus envie de rester dans le vague de sentiments éthérés. Elle voulait demander à son aîné de lui servir d'intercesseur auprès d'Erwan.

— Tout le monde l'a compris, si Erwan s'est enfui au triple galop, c'est à cause de moi, commença-t-elle en fixant toujours la voûte céleste.

Jean eut la délicatesse de ne pas regarder sa sœur.

— Erwan, d'après ce que j'ai pu comprendre et ce qu'il m'a dit, est très épris de moi.

— Ça peut se concevoir...

— Ne plaisante pas. Tellement épris que j'ai peur qu'il fasse une bêtise, et par ma faute.

La voix de Clémence s'était brisée en prononçant cette dernière phrase. Son frère se tourna vers elle et se fit rassurant.

— Allons, si je te connaissais mal, je te dirais que tu es bien présomptueuse, mais ne t'inquiète pas: il ne lui arrivera rien. Au pire, il aura versé dans un fossé. Dans ce cas, il verra que la douleur physique est prioritaire. Ou alors, il va aller se salir, et donc salir l'amour qu'il te porte, avec quelque prostituée de Concarneau. N'oublie pas que ce soir on fête le 14 Juillet. Si à Pont-Aven rien n'est prévu pour la fête, à Concarneau ça doit être la folie. Il va donc se faire du mal et boire toute la nuit « pour oublier », ou du moins tenter de t'oublier.

« Si tu veux, demain, j'irai à Concarneau en bateau avec papa et André. Il saura convaincre son neveu de revenir et, s'il n'y parvient pas, au moins pourra-t-il récupérer son cabriolet dont la disparition semblait le tourmenter ce soir.

Clémence se leva, embrassa Jean sur le front.

— Si jamais Erwan décide de ne plus revenir ici de l'été, peux-tu lui dire que je le reverrais volontiers à Paris cet hiver? Merci, tu m'as fait du bien, mon grand frère. Je te laisse avec Pascal et son espace infini. Écoute son silence...

Clémence regagna sa tour. Elle saisit la lanterne qui brûlait à l'entrée. Sur la première marche de l'escalier, il y avait une feuille de papier. Elle l'approcha de la lumière et lut ce mot tracé d'une écriture très ferme:

Je préfère partir sans vous prévenir. Je ne puis plus supporter d'être en votre présence. Vous voir bouger, parler, rire, enfin vivre, est au-dessus de mes forces. C'est trop douloureux après avoir tant espéré... J'écirai à votre grand-mère pour m'excuser de ce départ si soudain. Adieu, Erwan.

Clémence fronça les sourcils. Cette missive confirmait ses craintes sur la force de l'amour qu'il lui portait. Elle n'en fut nullement flattée, mais devint songeuse.

Se sachant seule, Clémence, très émue, n'en baisa pas moins la signature du billet qu'elle enfouit entre ses seins.

CHAPITRE XXII

Si toute La Josselière se réjouissait de la libération de Gildas, aucun membre de la maisonnée n'avait oublié qu'Hector Beaudemagu était toujours enfermé dans une geôle sans que l'on fût certain de sa culpabilité. Ses aveux étaient pour le juge une bénédiction. Pas pour Clémence et sa jeune sœur. Elles deux, rejointes en cela par Ernestine et sa fille Hélène, ne voulaient pas admettre que *leur* Hector fût coupable.

C'est pourquoi Clémence s'était à nouveau lancée sur le sentier de la guerre, le sentier qui, elle le voulait, la mènerait au *vrai* meurtrier.

Les gendarmes Ferblon et Bonair avaient horreur d'être dérangés quand ils prenaient leur repas ou quand ils jouaient à la bataille. Aussi virent-ils d'un mauvais œil le cabriolet de « la péronnelle du manoir » pénétrer dans leur cour alors qu'ils tapaient la carte à l'ombre d'un chêne rabougri, avec pour compagne un carafon de muscadet. Le maréchal des logis soupira, posa son jeu sur la table et se leva pour accueillir l'intruse. Il revint sur ses pas et, jetant un regard méfiant à son collègue, il récupéra ses cartes qu'il enfouit dans la poche de sa veste, en marmonnant quelque chose qui pouvait être: « On n'est jamais trop prudent. »

Gaiement, Clémence sauta de la voiture et tendit la main aux deux hommes qui furent bien obligés de répondre à son geste. Leur mauvaise humeur se dissipa d'un seul coup quand ils virent la jeune fille sortir de son cabas une bouteille d'eau-de-vie de cidre qu'elle posa à côté de leur pichet.

— Bonjour, messieurs, c'est de la part de ma grand-mère qui vous tient en haute estime et m'a chargée de vous transmettre ses compliments.

Clémence mentait avec un aplomb qui l'étonnait elle-même: jamais Madame Mère n'aurait songé une seule seconde à se soucier de ces représentants de l'ordre et encore moins à leur offrir une bouteille de sa chère eau-de-vie de cidre. Mais Clémence savait que si elle voulait obtenir quelques renseignements, elle devait prendre ces deux hommes par le sentiment, autrement dit par du raide de qualité.

Ils l'invitèrent à s'asseoir à leur table et, sur un geste du maréchal des logis, le gendarme Bonair alla chercher trois petits verres épais qu'il emplit à ras bord. Ils trinquèrent et, pour les impressionner, Clémence vida le sien cul sec en se renversant en arrière. Puis, sans en avoir l'air, elle se lança dans son interrogatoire. Au bout du troisième verre, les gendarmes étaient devenus bavards et ne se firent pas prier pour révéler que l'affaire de la grande Yvonne était classée sous la rubrique des accidents. Son mari, d'abord suspecté car cocu, jaloux et aigri avait été innocenté. Le jour du drame, il avait bien été à Névez pour « récupérer » sa femme chez un peintre dont elle était la maîtresse, mais si le peintre était bien chez lui, la grande Yvonne, elle, ne s'y trouvait pas. Le mari trompé, pris de boisson et d'une colère justifiée, avait mis à sac la maison, la fouillant dans les moindres recoins. Plusieurs voisins lui certifièrent que son épouse s'en était allée seule vers Port-Manec'h. Emporté par sa rage, le cornard avait lacéré un portrait d'Yvonne nue dans une pose langoureuse, placé sur le chevalet de son amant. Les deux hommes en étaient rapidement venus aux mains et on avait dû les séparer avant qu'ils ne s'entretuent. Après quoi, le peintre trompé avait regagné son hôtel de Pont-Aven pour y noyer sa colère dans l'alcool. C'est là que les gendarmes lui avaient annoncé, en fin de journée, la mort de sa femme.

Le juge Pommart, comme tous ceux qui connaissaient bien la vie mouvementée de ce couple, avait d'abord cru à la culpabilité du mari, mais les témoignages en sa faveur avaient afflué de la part des habitants de Névez. Tous l'avaient vu reprendre la route de Pont-Aven et non celle de Port-Manec'h après son altercation. Les deux gendarmes étaient formels: la mort de la grande Yvonne était accidentelle et le chagrin qu'avait montré son époux en l'apprenant était à leurs yeux un gage de son innocence. Un constat de mort accidentelle avait d'ailleurs été délivré par le docteur O. et le peintre avait tenu à faire acheminer le corps de sa femme vers Paris pour l'ensevelir dans le caveau de famille au cimetière du Montparnasse.

Le juge d'instruction avait bouclé l'affaire rapidement. D'ailleurs, qui aurait osé mettre en cause le témoignage du vieux Louis Lefort? Qui aurait pu douter de la véracité de sa déposition? Il avait été témoin d'un accident, et non d'un crime. Depuis ce jour, Clémence l'avait remarqué, il ne tournait pas rond, il ruminait son chagrin de n'avoir pu sauver la baigneuse. La jeune peintre l'avait surpris, ce matin-là encore, dans la chapelle du manoir, seul, à genoux à même le sol et s'excusant sans doute devant Dieu de n'avoir pu éviter cette mort. Pauvre cher Louis!

Il faudrait qu'elle lui rende visite. Clémence refusa de suivre plus loin les gendarmes dans leurs libations et les félicita pour la promptitude de leur enquête. Elle était cependant bien décidée à faire éclater *sa* vérité au grand jour.

Autant elle connaissait la mansuétude, l'honnêteté et la bonté du vieux Ghirlandaio, autant son frère, ce Pierre, ne lui semblait pas « très catholique » et ne lui inspirait rien de bon. Ce bonhomme volubile et ricaneur lui avait fait une très mauvaise impression lors de la découverte du corps de « la plongeuse ». Et depuis qu'elle avait appris à demi-mot par Madame Mère que la femme de ce Pierre était morte accidentellement, elle se sentait une méfiance certaine envers lui.

En sortant de la gendarmerie, elle pensa aller bavarder avec ses amis peintres, mais remit ce projet à la fin de l'après-midi. A cette heure, ils étaient tous en vadrouille sur les bords de l'Aven, au bois d'Amour, Dieu sait où...

Clémence décida de faire un tour à Kergouliou, pour savoir si le frère de Louis avait le pied droit amputé du dernier orteil. Fonder une enquête sur un doigt de pied lui paraissait plutôt insolite, voire enfantin, mais elle ne voulait pas lâcher cette piste. En traversant Lanmeur, Clémence presque malgré elle improvisa une comptine que rythmait le trot de son cheval:

Amputé d'un petit orteil

L'assassin a laissé sa trace

S'inscrire dans la terre grasse

Sous le soleil, sous le soleil...

Tout en guidant sa jument dans le chemin de terre qui menait à la chaumière de Pierre Lefort, elle se demandait comment elle allait faire pour parvenir à ses fins.

Pierre, lui apprit une voisine, était parti cueillir des moules sur l'Aven. Il devait lui en rapporter pour son souper. « Une aubaine! » s'était exclamée intérieurement la jeune détective, et aussitôt, elle s'était précipitée en voiture vers l'endroit qu'elle s'était fait décrire avec précision. Elle n'avait pas tardé à repérer l'homme qui, le dos courbé, arrachait des moules à un rocher. Contenant son impatience, elle avait préféré l'attendre sur le rivage en croquant la scène qu'il lui proposait et qu'elle avait déjà baptisée tout simplement: « Pêcheur de moules sur l'Aven. » Pierre Lefort, le pantalon relevé à mi-cuisse, tenait sous son bras gauche un grand panier d'osier dans lequel il déposait sa pêche par poignées. Il y avait une lumière assez douce et l'eau était secouée de vaguelettes qui à chaque mouvement changeaient les éclairages.

Clémence commença par situer l'ensemble de la scène en quelques coups de crayon. Puis, de peur d'oublier ses émotions, elle nota çà et là des indications de teintes, d'ambiance aussi, qui la guideraient plus tard si elle décidait de mettre en couleurs son paysage. Elle pensa à Gauguin: comment aurait-il peint cette scène somme toute assez banale?

Clémence dessinait furieusement ce bonhomme qu'elle n'aimait pas et sans cesse revenait sur ses lèvres la même question: « Et si c'était lui l'assassin d'Adèle, de la grande Yvonne et... de sa femme? » Si c'était lui... Elle le saurait bientôt et, presque à plaisir, elle laissait filer le temps comme si elle redoutait de voir les pieds de l'homme.

Il avait fini sa collecte et regardait son panier avec satisfaction, rejetant à l'eau quelques concrétions. Il tourna le dos à la mer et revint vers le rivage en brassant l'eau de ses cuisses. Il marchait, les yeux fixés sur un point: l'endroit où il avait posé sa paire de sabots.

Clémence referma son carnet de croquis et s'avança vers lui. Elle se demandait comment elle allait justifier sa présence à cet endroit. Elle n'avait pas préparé son entrevue. Qu'importait après tout!

L'eau arrivait désormais sous le genou du bonhomme qui, après avoir évité quelques galets, releva la tête et aperçut la jeune fille. Il grimaça un sourire qu'elle jugea vicieux.

— Tiens, la demoiselle de Rosmadec! Rien de grave, j'espère?

Il sortit tout à fait de l'eau. Clémence s'agenouilla, faisant mine de ramasser une porcelaine qu'elle avait préalablement cachée au creux de sa paume. Sa position lui permit de détailler Pierre Lefort: il possédait cinq orteils entiers à chaque pied.

CHAPITRE XXIII

Il me faut aller voir ce satané juge Pommart et obtenir les « vrais aveux » d'hector .

Clémence avait écrit cette phrase en capitales sur son journal et l'avait soulignée de rouge. Mais, jour après jour, le juge Pommart refusait de recevoir Clémence. Il était si occupé, disait-il, par son enquête sur la mort de la grande Yvonne qu'il ne pouvait prêter la moindre attention aux suggestions de la jeune fille. Or les gendarmes l'avaient confirmé à Clémence, il avait bouclé l'affaire dès le premier jour.

Pas un instant il n'avait mis en doute les déclarations du vieux Louis qui était un homme respecté de tous et connu pour sa grande probité.

Enfin, André Kerlutu avait réussi à obtenir ce rendez-vous tellement attendu.

Ils étaient là tous les quatre assis dans le bureau du juge de Quimperlé. A la droite de la jeune peintre se tenaient sa sœur Albertine et son amie Hélène. Toutes deux avaient passé leur robe du dimanche, des ensembles de taffetas blanc les serrant à la taille et leur prenant le cou jusque sous le menton. Elles portaient le même ruban de soie mauve dans les cheveux et une ceinture de satin rose. Leurs bottines, qui leur faisaient souffrir le martyre, luisaient de propreté. Elles se tenaient bien droites sur les chaises de chêne à haut dossier et fixaient le magistrat d'un air sérieux et respectueux.

À gauche de Clémence, André Kerlutu, les jambes croisées, se donnait des allures de... « commissaire de police », pensait Clémence en l'écoutant parler. Et il disait exactement ce qu'il convenait.

Il parlait du rôle de témoins involontaires qu'ils avaient tous joué, grands et petits, sur la plage de Port-Manec'h, de la grande Yvonne dans les bras du vieux Louis, enfin il en vint à la découverte qu'il qualifia de « fondamentale » qu'avait faite Clémence en remarquant l'empreinte figée dans la boue de la falaise. Avec solennité il désigna le cabas que la jeune peintre avait déposé précautionneusement sur le parquet et déclara avec une certaine emphase :

— Nous avons là, vous avez là, monsieur le juge, et grâce au talent et à l'opiniâtreté de Mlle de Rosmadec, les preuves irréfutables de l'innocence de M. Hector Beaudemagu. Mieux, nous apportons la preuve que celui qui a tué celle que Pont-Aven a surnommée la grande Yvonne est aussi l'assassin d'Adèle Kuilh.

Le juge se redressa sur son siège et d'un coup d'index remonta ses bécies.

— Comme vous y allez, mon cher confrère! Parce que vous pensez que quelqu'un a précipité volontairement dans les flots ce modèle... disons quelque peu sulfureux? Et ce, malgré le témoignage de M. Louis Lefort qui affirme avoir vu cette femme sauter d'elle-même du haut de la falaise?

Clémence se trémoussait sur sa chaise. Elle prit la parole.

— Monsieur le juge, je ne connais pas le texte exact de la déclaration de Ghirlandaio, je veux dire de notre cher vieux Louis Lefort, ce que je sais, c'est qu'il n'a pas vu, d'après ce qu'il nous a affirmé, cette femme plonger d'elle-même dans les flots. Il a couru, tête baissée, je dis bien *tête baissée*, pour l'empêcher de plonger et quand il s'est redressé, elle n'était plus en haut du rocher, mais en bas dans la mer, le cou brisé. J'en conclus que quelqu'un a fort bien pu *l'aider* à tomber. Et curieusement, l'empreinte que j'ai relevée à Port-Manec'h est la même que celle que j'ai recueillie auprès du corps de la première victime Adèle Kuilh, à Kerochet. Si vous me le permettez, je vous proposerai de les examiner et de les comparer vous-même.

Sans attendre la réponse du magistrat, la jeune fille étala une feuille de carton format raisin sur le bureau du juge et posa dessus son empreinte reconstituée dont elle avait recollé les morceaux avec de fines touches de plâtre pour que le transport ne la désolidarise pas à nouveau. Puis, elle mit à côté le dessin du pied droit qu'elle avait fait sur la falaise de Port-Manec'h. La ressemblance était frappante. Les deux esquisses étaient en tout point conformes.

L'homme de loi se leva et vint tourner autour des deux empreintes avec perplexité.

Clémence se redressa avec un air de triomphe.

— Vous voyez, monsieur le juge, que ces deux formes désignent le même pied, donc le même homme!

Manifestement, le magistrat était ébranlé par l'élément nouveau que Clémence apportait à l'enquête. Il voulut cependant, métier oblige, avancer des réserves. Il toussota, émit un petit rire.

— En effet, en effet, ces deux documents se ressemblent puisque qui se ressemble s'assemble. Encore faudrait-il prouver que ces traces de pas ont été faites, l'une le 27 juin à Kerochet, l'autre à Port-Manec'h, ce 14 juillet. Vous auriez fort bien pu calquer votre première empreinte et me soumettre ensuite ce dessin, censé en représenter une deuxième!

« Quel âne bâti! se dit Clémence. Tous les juges d'instruction sont-ils à ce point dépourvus d'intelligence à force de méfiance? » Pommart fit alors une série de « hé hé » fort désobligeants qui agacèrent Clémence au plus haut point.

André, sentant la jeune fille prête à faire un esclandre, intervint enfin:

— Non seulement il me semble discourtois, cher confrère, d'accuser Mlle de Rosmadec d'utiliser un tel subterfuge, mais je tiens à vous rappeler que j'étais moi-même présent lors de ces deux prises d'empreintes...

« Là, il triche un peu, se dit Clémence. J'étais seule avec Erwan quand j'ai fait mon deuxième relevé. Lui, André, était reparti vers la plage... » Mais il poursuivait et se montrait persuasif.

— En tant que commissaire de police, je ne comprendrais pas, j'allais dire ne tolérerais pas que vous mettiez en doute ma parole.

Le juge s'aperçut qu'il était allé trop loin. Pourtant, au lieu de s'excuser, il dévia la conversation.

— Soit, soit, admettons que ces empreintes proviennent du même individu, en quoi cela modifierait-il notre enquête?

Calmement, posément, Clémence poursuivit sa démonstration en détachant ses mots.

— Mes relevés prouvent que la même personne se trouvait *auprès* d'Adèle Kuilh, *au moment, avant ou juste après sa mort*, et *auprès* de la grande Yvonne, *au moment, avant ou juste après sa mort*.

Pommart entendait poursuivre ses objections.

— Ce pouvait être un promeneur, un peu spécial, si vous voyez ce que je veux dire... un homme qui, excusez-moi, jeunes demoiselles, prend un plaisir malsain à contempler des femmes nues...

Pourquoi « malsain »? eut envie de lui rétorquer Clémence. Femme peintre, habituée à promener son regard sur des académies, à en observer le moindre détail, et parfois, pourquoi se le cacher, à en être sensuellement troublée, Clémence était prête à excuser ces hommes, et pourquoi pas ces femmes, que l'on appelle « voyeurs », qui prennent plaisir à voir sans être vus. Mais voyeur ne voulait pas dire assassin. Pourtant, dans ce cas, Clémence en était de plus en plus persuadée, l'homme avait tué ces deux femmes *parce qu'elles étaient nues*.

Clémence ignorait le mobile des crimes, jalousie, vengeance, passion amoureuse qui fait tuer qui on adore, mais elle savait que sa démarche était la bonne. Elle répondit à l'argument du juge.

— Pourquoi un individu aimant contempler la nudité des femmes en se cachant sortirait-il brusquement de l'ombre pour les étrangler et les jeter du haut d'un rocher? Pourquoi casserait-il son jouet le plus précieux qu'il aime tant regarder?

Face à ces évidences, le magistrat prit un air entendu.

— Vous êtes bien jeune encore, mademoiselle de Rosmadec, pour connaître ou comprendre tous les mystères que recèle la nature humaine! À l'école de droit, on vous apprend que...

Clémence ne l'écoutait plus. Elle pensait à Hector. Elle jeta un coup d'œil à sa sœur et à Hélène. C'est justement vers elles qu'à cet instant le magistrat se tournait, se voulant mondain.

— C'est la première fois de ma déjà longue carrière que je reçois dans mon bureau de si jeunes demoiselles auxquelles je n'ai rien à reprocher. Il m'est hélas arrivé d'entendre des mineurs des deux sexes, coupables de délits et de crimes, mais jamais de jeunes innocentes de votre qualité. Pourrais-je connaître la raison de votre présence dans ce lieu austère?

Albertine, avec aplomb, sans laisser paraître l'émotion qui l'étreignait, se redressa sur sa chaise et, d'une voix assurée, lui répondit:

— Monsieur le juge, si nous avons demandé d’assister à cet entretien, et nous vous remercions de nous y avoir autorisées, c’est parce que mon amie Hélène Keroulas et moi-même sommes les deux seules, en dehors bien sûr de vos experts, à saisir le « langage » d’Hector. Ainsi, c’est nous, si vous nous le permettez, qui aurons la joie de lui annoncer par signes la bonne nouvelle.

Le juge se pencha vers les fillettes et frappa son bureau de ses mains bien à plat, comme pour les effrayer.

— Quelle bonne nouvelle?

— Eh bien, qu’il n’est plus soupçonné du meurtre d’Adèle puisque son assassin court toujours et tue toujours. Donc que vous allez le libérer sur-le-champ.

Pommart leva les yeux au ciel et eut un sourire complaisant.

— Pas si vite, jeune fille! A l’école de droit...

Albertine lui coupa la parole.

— Ma grande sœur vient de vous prouver son innocence. Puisqu’il est désormais avéré que l’assassin des deux femmes est le même individu, cela signifie qu’Hector Beaudemagu ne peut être accusé du meurtre d’Adèle Kuilh pas plus que Gildas Keroulas de celui de la grande Yvonne car il se trouvait avec notre famille en bateau au moment de ce deuxième assassinat.

Le magistrat s’impatiait et reprit la parole:

— Vous vous exprimez, mademoiselle, comme une grande personne, et je vous en félicite, mais comme une grande personne qui irait un peu vite en besogne. Vous m’intéressez cependant. Comment pensez-vous vous y prendre pour faire revenir Hector sur ses aveux?

— C’est très simple. Nous allons lui expliquer que l’assassin au pied estropié a perpétré un nouveau crime et l’a ainsi signé, comme le premier, de son orteil manquant et que, par conséquent, Gildas étant disculpé en raison de cette signature, lui Hector n’a plus aucune raison de s’accuser à sa place et peut revenir sur ses aveux sans que son ami matelot soit inquiété.

Le magistrat était stupéfait de l’aisance de cette gamine. Elle l’agaçait au

plus haut point. Il voulut la faire taire.

— Allons, petite demoiselle, comment pouvez-vous prétendre que ce sourd-muet ou du moins ce sourd, car, selon les spécialistes en orthophonie, un muet n'est muet que parce qu'il est sourd, n'est pas le meurtrier qu'il prétend être?

Albertine soupira et laissa un instant retomber les bras le long de son corps en signe de lassitude, mais elle se reprit vite.

— Parce que je le *sais* et le *vois* innocent, ça me suffit pour en être sûre.

L'homme fut impressionné par le ton péremptoire et inspiré de cette pythie de onze ans. On eût dit qu'elle était possédée, que quelque esprit lui dictait ses paroles. Il est vrai qu'Albertine était presque inquiétante. Son regard aux pupilles dilatées ne lâchait pas les yeux du juge et l'indisposait par son intensité. Son trouble était tel qu'il se mit à bégayer.

— Pou... pour... pourquoi le pré-prévenu se serait-il accusé d'un cri-crime qu'il n'aurait pas commis? Pour quelle étrange raison aurait-il agi ainsi?

— Par amitié, tout simplement.

Le magistrat était abasourdi et troublé par la présence de cette enfant. On eût dit que cette « petite sorcière » soufflait à son esprit la marche à suivre et lui commandait d'analyser à nouveau ces deux morts. Il entendit, quel mauvais rêve! le sous-préfet le morigéner: « Alors, mon cher Pommart, où en êtes-vous de votre enquête? Progressez-vous? J'ai bien peur que les journalistes s'emparent de ces deux affaires et s'étonnent de vos conclusions. Hier, un rédacteur de *L'Union* m'a abordé et m'a demandé avec une malice qui ne m'a pas amusé du tout et m'a même fort déplu si pour la première affaire vous alliez vous contenter de la déclaration d'un infirme de la parole. Il se proposait de titrer son article: "Le juge Pommart fait parler un sourd-muet." Avancez, mon cher, avancez! Depuis vingt ans, Pont-Aven est devenu l'un des phares les plus brillants de notre région, il ne serait pas bon qu'à cause de vos errements cette cité en devînt la lanterne rouge si les peintres venaient à la fuir! Faites rapidement la lumière sur ces affaires, je vous le conseille, avant que votre carrière n'en soit obscurcie à jamais! »

Le juge essuya lentement son lorgnon. Il se demandait si les jeunes filles assises en face de lui n'étaient pas après tout des envoyées du ciel qui allaient lui permettre de boucler ces deux affaires avant qu'il ne s'en présente une

troisième. Cette histoire d'empreintes pouvait peut-être l'aider à résoudre l'énigme et l'amener au meurtrier. Alors, pourquoi ne pas en tenir compte? Si la suite de l'enquête montrait qu'elles avaient raison, il serait bien temps de faire semblant de les avoir précédées et de tirer la couverture à soi en livrant des déclarations fracassantes à *L'Union agricole* de Quimperlé.

Tout à ses réflexions, l'homme de loi avait laissé le silence s'instaurer dans son bureau lambrissé de chêne clair. Il le brisa soudain pour donner un avis favorable à la requête de son auditoire.

— Eh bien, mesdemoiselles, monsieur le commissaire, allons donc voir le prévenu. Je vais le faire appeler au parloir de la prison et vous laisserai tout loisir de l'interroger, en ma présence bien entendu. Il n'est pas au secret, après tout, puisqu'il a avoué. Aucun texte de loi ne vous interdit de lui faire une visite amicale et peut-être instructive!

Ils se retrouvèrent bientôt dans le local peu confortable de la prison contiguë au palais de justice. Pour tout mobilier: deux chaises placées l'une en face de l'autre au milieu de la pièce à côté d'un pilier dans lequel était fiché un lourd anneau de métal.

Le décor lugubre impressionnait déjà les trois jeunes filles, mais quand un gardien introduisit Hector qu'il tenait en laisse comme un chien au bout d'une chaîne, elles poussèrent un cri d'indignation. L'homme fixa la chaîne qui le reliait au sourd-muet à l'anneau du poteau et s'en alla d'une démarche traînante. Clémence, sa sœur et Hélène coururent vers leur ami pour l'embrasser. Il les serra contre lui en pleurant.

Après l'émotion des retrouvailles, les questions fusèrent de part et d'autre, à grand renfort de gestes. Le juge, intrigué, s'approcha pour comprendre ce qui se « disait ».

— Pourrais-je savoir la teneur du débat?

Les deux adolescentes cessèrent leurs curieuses mimiques et se tournèrent vers Clémence pour suivre ses directives.

— Si monsieur le juge y consent, nous allons questionner Hector par l'intermédiaire d'Albertine et d'Hélène et elles nous traduiront ses réponses.

Le juge voulait garder son autorité et fit une moue dubitative.

— Comment saurons-nous si elles ne déforment pas ses déclarations?

— Dans quel but? Quel intérêt y prendraient-elles?

André prit la relève.

— Ce sont les plus honnêtes, les plus sincères demoiselles que l'on puisse rencontrer. Je m'en porte garant.

— Alors, allons-y! Commencez, mademoiselle de Rosmadec, je suis curieux de voir comment vous allez pouvoir mener cet interrogatoire peu banal...

Clémence se lança.

— Mon cher Hector, nous te retrouvons avec plaisir et t'apportons une bonne nouvelle. Tu vas recouvrer ta liberté et revenir parmi nous à La Josselière. La raison? Eh bien, ton innocence dont nous n'avons jamais douté éclate au grand jour. Désormais, tu n'as plus besoin de mentir puisque l'assassin d'Adèle a récidivé: il a tué un autre modèle, la femme d'un peintre, à Port-Manec'h, alors que tu étais ici, en prison, et que Gildas, notre ami à tous, était en mer avec nous. Nous savons donc, je le répète, que tu t'es accusé d'un meurtre que tu n'as pas commis.

Albertine et Hélène, pour transmettre le message de Clémence, jouaient des bras comme les ailes d'un des quatorze moulins de Pont-Aven.

Hector était abasourdi. Clémence poursuivait.

— J'ai ici la preuve que tu es pur comme de l'eau de roche. L'assassin a laissé dans la boue de Port-Manec'h les mêmes traces de pieds qu'il avait ancrées dans la vase de Kerochet.

Le juge fixait le visage de Beaudemagu, guettant ses réactions aux paroles de Clémence. Mais l'homme restait impassible. Il avait la bouche ouverte et ses yeux allaient sans cesse d'Albertine à Hélène pour bien saisir la signification de leurs gestes, selon un code qu'ils avaient établi tous les trois depuis quelque quatre ans.

Le juge était agacé par les affirmations de Clémence et fébrile. On le sentait prêt à faire cesser l'interrogatoire avant qu'Hector n'ait eu le temps de

revenir sur ses aveux. Clémence ne lui en laissa pas le loisir. Elle vint s'agenouiller devant le garçon de ferme et posa sa feuille de carton sur le sol à côté de son pied droit. Sans plus de cérémonie, elle retira son sabot et lui fit poser son pied nu sur le patron.

Evidemment, Hector ne comprenait pas ce qu'elle lui voulait. Pourtant, il se laissait faire avec docilité. Clémence se tourna vers le magistrat.

— Regardez, monsieur le juge, non seulement son pied possède ses cinq orteils, mais il est bien plus petit que celui de mon croquis.

Elle se releva triomphante et embrassa Hector.

— Tu es innocent, Hector!

Pommart réagit cette fois avec vigueur.

— C'est vous qui le dites et non lui! Lui m'a affirmé le contraire. Hé là, doucement! Vous abusez de votre pouvoir de persuasion, je vous somme de...

Sans se soucier le moins du monde de cette intervention, Clémence prit Hector aux épaules et planta son regard dans le sien.

— Hector, pourquoi t'es-tu accusé? Pour que Gildas ne reste pas en prison, hein, c'est bien ça?

Albertine, impassible, traduisait. Le juge trépigna.

— Vous lui soufflez les réponses et lui inventez des raisons. Cessez immédiatement cette mascarade!

L'infirmes porta son bras libre à ses yeux, appuya sa tête sur le pilier et se mit à sangloter. Clémence, de son œil de peintre, vit toute la grandeur de la scène et se promit de la reproduire et d'en tirer quelque chose de fort.

Hélène et Albertine, face à l'émotion de leur ami, comprirent instinctivement qu'elles devaient l'aider, curieux paradoxe, à avouer... qu'il n'était pas coupable! Elles allèrent à lui, le cajolèrent et s'efforcèrent avec succès de lui faire recouvrer son calme. Il s'essuya les yeux, se moucha sans même s'en apercevoir dans un pan de sa chemise, respira à pleins poumons avant de leur faire un vague mais tendre sourire.

Clémence insista.

— C'est pour Gildas, pour sa mère et sa sœur qui est là que tu t'es dit l'auteur de ce crime?

Il hocha enfin la tête en signe d'acquiescement et lança ses mains dans un ballet rapide qu'Albertine tentait de rendre simultanément intelligible. La « traductrice » avait la mine grave et était si concentrée qu'elle semblait se promener dans un autre monde, celui du cerveau de son interlocuteur. Elle était là pourtant, intensément présente, et tous, le juge Pommart y compris, étaient fascinés par son visage exalté et rayonnant alors qu'Hector se lançait dans une étrange confession.

— Oui, c'est pour Gildas... Quand j'ai vu le chagrin de sa mère et le tien, Hélène, quand je vous ai appris que les gendarmes l'avaient cueilli sur le port, je me suis dit: «C'est trop injuste... Elle a tout fait pour moi, l'Ernestine, elle m'a toujours défendu quand les gars et les filles se moquaient de moi parce que j'étais muet... Elle a même renvoyé un teigneux de Névez qui me voulait du mal et me battait, comme ça, pour rire... » Depuis le départ de Gildas, elle pleurait tout le jour, l'Ernestine... Alors, j'ai décidé de dire que c'était moi qui avais tué l'Adèle... J'ai inventé mon histoire: que je l'avais tuée parce qu'elle n'était pas assez bien pour Gildas. Et ça, c'était vrai, je le pensais et le pense toujours...

Il laissa ses bras retomber le long de son corps et le concert de la chaîne agitée par sa main prisonnière cessa, laissant place à un silence poignant.

Les trois jeunes filles pleuraient doucement. Hélène par reconnaissance; Albertine par soulagement après ces moments de tension et d'attention extrêmes; Clémence pour le bonheur que lui procurait sa victoire.

André, lui aussi, était ému. Il alla vers Hector pour lui serrer la main et le congratuler en lui frappant l'épaule en signe de fraternité. Il ne pouvait oublier, même s'il l'avait fait à contrecœur, que c'était lui, lui le commissaire de police, qui avait livré cet homme à la maréchaussée.

Le juge, de son côté, hésitait à qualifier cette pantomime de « comédie parfaitement orchestrée par deux gamines hystériques et une artiste peintre diabolique » ou de « rebondissement spectaculaire dans une affaire criminelle malmenée par un magistrat incompétent », ainsi que ne manquerait pas de l'affirmer Hervé Chafouen, ce rédacteur de *L'Union* qu'il haïssait et qui le lui rendait bien. « Mais nous n'en sommes pas encore là », se dit-il pour se rassurer.

Afin de clore cette scène, il sonna le gardien et lui commanda de ramener le prévenu dans sa cellule. Quand Hélène et Albertine virent le geôlier lui remettre les poucettes et le tirer par cette chaîne humiliante, elles se cramponnèrent à lui pour l'en empêcher et Albertine interpella le juge.

— Mais pourquoi ne nous le rendez-vous pas? Il est innocent! Il vous a dit qu'il avait menti pour que Gildas soit libéré.

Le magistrat s'autorisa un léger ricanement.

— La justice est une grande dame un peu plus compliquée que vous ne semblez le croire, mademoiselle. On apprend ça à l'école de droit: Ce n'est pas parce qu'un prévenu revient sur ses aveux qu'il est innocenté. La procédure doit suivre son cours. Et même si j'ai pu admirer votre don de traductrice, je dois faire appel à un autre spécialiste, majeur et accrédité celui-là, pour recueillir officiellement la nouvelle déposition de votre ami. À dire vrai, je pense que je le libérerais plus facilement si j'avais enfin, ici, dans une cellule, le meurtrier qui d'après votre grande sœur court toujours.

Albertine rattrapa Hector et lui expliqua les propos du juge Pommart qui signifiaient que sa remise en liberté était imminente.

Avant de disparaître derrière une porte, Hector se retourna vers ses amis et leur envoya des baisers. Son sourire plein de confiance émut ceux qui lui avaient apporté leur soutien et qui avaient pour lui tant d'estime. Se déclarer coupable pour innocenter un ami ne relevait-il pas de l'héroïsme?

— Vous avez été magnifiques toutes les trois, mais comme ce petit bonhomme de juge est antipathique et horripilant avec ses « À l'école de droit »! Cela me rappelle une phrase de Flaubert que nous nous répétions à l'école justement: « Quelle belle invention que l'école de droit pour nous emmerder! C'est à coup sûr la plus enkikinante de la création! »

André était content d'avoir réussi par cette évocation historique à apaiser l'émotion et la tension nerveuse que les deux fillettes avaient ressenties lors de cette confrontation avec le juge et leur ami Hector.

Lorsqu'ils arrivèrent à Pont-Aven, Clémence demanda à André de la laisser là. Pour elle aussi l'affrontement avec le juge et la « conversation » avec Hector avaient été une très dure épreuve. Elle avait besoin de se détendre avec pour seule compagnie celle de ses amis peintres. André, pressé de retrouver le salon de musique de La Josselière, l'abandonna et continua sa route en calèche avec Hélène et Albertine qui ne cessaient de commenter cette

entrevue exceptionnelle dont elles avaient été non seulement les témoins mais des actrices indispensables.

Clémence se fit déposer sur la place et décida de faire un tour à l'*Hôtel des Voyageurs* où elle n'était pas encore allée de l'été pour y voir ce qui y était exposé comme nouveautés.

Elle salua la patronne, Julia Guillou, la bonne hôtesse, cette maîtresse femme dont tout Pont-Aven avait suivi avec admiration l'ascension sociale depuis sa naissance en 1848. Cette enfant du pays, fille d'un garçon meunier et d'une mère crêpière, après avoir appris à compter, à lire et à écrire parfaitement chez les religieuses de Riec, devint vachère, dès ses dix ans, bonne à douze au *Grand Hôtel* à Concarneau. Elle y resta dix ans avant de rejoindre en 1870 sa ville natale pour y occuper un emploi de bonne dans cet hôtel où elle allait connaître l'enfer d'une patronne jalouse, acariâtre et autoritaire, Mme Feutray, qui finirait par se pendre. L'entrepreneuse Julia, devenue la maîtresse des lieux, transforma l'hôtel mal tenu en un modèle de propreté et de bonne cuisine. Elle se mit aux fourneaux, sa sœur fit le service à table, leur père s'occupait de l'écurie. Très vite, l'entreprise familiale s'enorgueillit de la satisfaction des clients et de l'admiration de tous les Pontavenistes.

En saluant la forte femme vêtue d'une robe noire à rayures verticales, surmontée d'une veste-corsage en taffetas cintrée à la taille, Clémence en un éclair s'était réitéré cette petite histoire de son passé que lui avait si souvent racontée Madame Mère. Justement, la patronne s'enquêrait de sa santé.

— Comment va ta grand-mère? Toujours bon pied bon œil?

— Bon pied, pas tant que ça, mais bon œil, ça oui! Et toute sa tête, croyez-moi!

— Je n'en doute pas. Et toi, toujours dans la barbouille?

Clémence rit de bon cœur.

— Oui, on peut appeler ça comme ça! Justement, j'aimerais bien jeter un coup d'œil aux œuvres de vos protégés, anciens et modernes.

— Fais comme bon te semble... à propos des modernes, enfin disons plutôt des vivantes, je compte sur toi le 1^{er} août. Et si tes parents ou Madame

Mère veulent bien nous faire l'honneur... M. Hubert Vos, un jeune peintre hollandais qui vient d'obtenir une médaille au Salon, et son ami du Puigauveau organisent une exposition de leurs œuvres exécutées depuis leur arrivée en mai dernier. Il y aura là, dans mon grand salon, une trentaine de leurs tableaux: des chefs-d'œuvre...

Clémence sourit poliment en voyant l'air gourmand et savant que prenait cette brave Julia pour parler des talents de ses pensionnaires. Quant à elle, elle demandait à voir avant d'être convaincue du bien-fondé de son jugement.

— Je te laisse visiter mon musée, ma jolie, il faut que je gagne mes fourneaux car ils ont faim de moi!

« Des fourneaux qui ont faim »! Clémence se promit de répéter cette sentence frappée au coin de l'évidence à sa grand-mère, car elle savait qu'elle en rirait. Et elle commença sa visite du « musée » de l'*Hôtel des Voyageurs*. Le terme de « musée » n'était pas usurpé tant étaient nombreuses les toiles accrochées. Même si Julia n'était pas une experte, Clémence lui reconnaissait un art de la composition et de l'agencement assez étonnant. Aucune œuvre ne portait préjudice à sa voisine.

Clémence reconnaissait les toiles que son père lui avait commentées depuis qu'elle était une toute petite fille. Elle s'amusa à détailler un portrait de Julia exécuté par Miss Mac Cawsland et celui de son père Louis, de la main de Pozzo, en 1876, il y avait juste dix ans. Elle passa dans la salle à manger pour y découvrir des œuvres de W. L. Picknell de 1875, de Harrison, de W. Estall, de Clement Swift, de H. Corson. Elle revint dans le grand salon pour revoir un portrait de Ridel qu'elle aimait bien malgré tout... Elle pénétra dans la grande salle à manger pour y regarder, non, non, elle ne pouvait dire admirer, une marine d'Albert Goepp dont elle se protégea en plissant les yeux, comme si de la voir en son entier et en pleine lumière l'eût blessée. Elle laissa errer son regard sur des travaux de peintres qu'elle ignorait mais qui ne l'intéressaient guère. Qu'y avait-il de commun entre leur art et celui d'un Gauguin ou même les appétits modernistes d'un Émile Bernard? Ce jeune peintre lui semblait à cent coudées au-dessus de ces artistes académiques et pompeux qui n'innovaient en rien, qui ne faisaient pas bouger la peinture, mais se contentaient de se servir des connaissances de leurs aînés pour reproduire des « choses » réalistes sans le moindre frisson nouveau.

Clémence sortit désappointée de sa visite pour retrouver son monde à elle, celui de la bohème et de la liberté, celui de peintres qui eux cherchaient sans cesse une nouvelle expression picturale.

Le soleil de cette fin d'après-midi inondait la place. Elle rejoignit à quelques dizaines de mètres de là la terrasse de la *Pension Gloanec*, son antre privilégié. « C'est là que ça se passe », se répétait-elle, et ce « ça » pour Clémence représentait le nec plus ultra de la nouvelle peinture, celle qui, elle en était sûre, allait révolutionner l'art pictural mondial. Et à la tête de ce mouvement elle plaçait son dieu Gauguin.

Justement, le maître revenait de sa journée de travail. Il vint vers elle et l'embrassa avec naturel en lui caressant les cheveux auxquels elle avait redonné leur liberté dès la sortie du tribunal. Elle s'était en effet mise en frais d'un chapeau qu'elle trouvait ridicule mais nécessaire pour une telle démarche. Elle s'ébroua comme une jeune pouliche et osa demander à Gauguin de lui montrer le tableau qu'il peignait.

Le peintre ne se fit pas prier et, précédant la jeune fille, il posa sur une des tables de la salle à manger l'œuvre à laquelle il travaillait depuis son arrivée. C'était un paysage de Pont-Aven vu à partir du champ Lollichon. Clémence y décela une évidente influence impressionniste de son grand aîné et ami Camille Pissaro, mais elle fut étonnée par la schématisation, la stylisation du dessin.

Alors que Clémence était muette d'admiration, Hubert Vos, flanqué de son ami et fidèle Ferdinand du Puigauveau, s'approcha. Entouré d'un aréopage de peintres académiques, « celui qui exposait au Salon » vint regarder le travail de Gauguin et se mit à ricaner, tentant de mettre les rieurs de son côté.

— Dites donc, l'impressionniste, pourquoi barbouillez-vous cette toile, innocente comme une vierge, de couleurs aussi violentes? Vous la maltraitez, mon cher. Ayez pitié des pauvres supports et... de nos yeux! De grâce, épargnez-nous cette crudité.

Clémence se tourna vivement vers le persifleur avec l'envie de le gifler. Savait-il à qui il s'adressait, ce petit homme? Ignorait-il aussi, ce jeune coq, que le peintre dont il se moquait était d'une grande force physique? Il aurait dû savoir aussi que « l'impressionniste », comme il l'appelait avec mépris, était le meilleur parmi les escrimeurs qui fréquentaient la salle d'armes que le chef de port Kerluen avait créée. Et que, de plus, ce même Gauguin apprenait à se servir de ses poings sous la direction du professeur de boxe Bouffar.

Redoutant un combat qui aurait pu dégénérer en bataille rangée entre les admirateurs de Vos et ceux de Gauguin, la jeune fille posa une main apaisante sur l'avant-bras de « son » peintre.

Ce geste l'incita-t-il à ne pas répondre à la provocation? Toujours est-il que Gauguin se contenta de hausser les épaules et de jeter un regard noir de mépris au Hollandais avant de lui tourner le dos et de s'adresser à Clémence et à Clémence seulement.

— Vous voyez, je n'utilise désormais que les couleurs du prisme en les juxtaposant et en les mélangeant le moins possible entre elles, pour avoir un maximum de luminosité...

Voyant qu'il n'avait aucun pouvoir sur Gauguin et que ses remarques glissaient comme de l'eau sur une carapace, Vos s'éloigna en répétant assez sottement « plus de luminosité! ». La plupart de ses admirateurs le suivirent, riant à ses sarcasmes. En revanche, du Puigauveau, que Gauguin aussitôt surnomma Rembrandt en raison de la toque de velours vert qui ne quittait pas son chef, s'intéressa au discours du maître. Il resta donc pour étudier avec attention son paysage et l'écouter développer avec passion ses théories.

— L'œuvre d'art, pour qui sait voir, est un miroir où se reflète l'état d'âme de l'artiste. Rappelez-vous le poème de Baudelaire qui se nomme *Correspondances*, je crois:

La nature est un temple où de vivants piliers

Laissent parfois sortir de confuses paroles;

*L'homme (et là, je préférerais dire « l'âme ») y passe à travers des forêts
de symboles*

Qui l'observent avec des regards familiers.

« Quand je vois un portrait peint par Vélasquez, par Rembrandt, je vois peu les traits du visage représenté tandis que j'ai la sensation intime du portrait moral de ces peintres. Vélasquez est essentiellement royal. Rembrandt, le magicien, essentiellement prophète.

« Je ne sais plus quel auteur anglais a dit qu'on devait reconnaître le roi quoique nu dans une foule de baigneurs. Il en est de même pour l'artiste, on doit le distinguer quoique caché derrière les fleurs qu'il a peintes. Voyez Cézanne...

Un petit attroupement s'était formé autour du peintre et de Clémence. Du Puigauveau se lança.

— Vous voulez dire que les sensations, les sentiments et l'émotion doivent prévaloir sur la pensée?

— Assurément.

Clémence se tourna vers Gauguin.

— Savez-vous à ce propos ce qu'a répondu Courbet à une dame qui, le voyant peindre un paysage, lui demandait ce à quoi il pensait à ce moment précis?

— Ma foi non!

— Il lui répondit: « Je ne pense pas, madame, je suis ému. »

— Magnifique! C'est exactement ça! Oui, le peintre en action doit se laisser guider par son émotion, ce qui ne signifie pas pour autant qu'il n'ait pas consacré auparavant une grande partie de son temps à penser à la peinture mais aussi au monde, à l'univers, à l'amour... Il est très possible qu'une lecture, un plaisir enfouis en moi guident ma main alors que j'exécute ce paysage. « Ne copiez pas trop la nature, mais rêvez devant elle », nous dit Cézanne. Eh oui, rêvons, rêvons et tout sera clair, tout s'imposera à nous...

Gauguin rangea son matériel et, avant de gravir l'escalier qui menait à sa chambre, il se tourna vers son auditoire et lança en souriant mais d'un ton emphatique une de ces phrases *définitives* que les maîtres aiment à forger et dont leurs élèves se repaissent.

— Nourrissez votre âme, jeunes gens; offrez-lui chaque jour une nouvelle richesse, soyez grands, forts et nobles. Je vous le dis en vérité, votre œuvre sera à votre image.³⁰

On l'applaudit. Clémence le rattrapa dans l'escalier pour réitérer son invitation à La Josselière.

— Si cela vous dit, avant le repas, nous pourrions aller faire un tour en mer...

Etonné, Gauguin s'immobilisa.

— Ah, vous avez un bateau?

— Oui, une belle chaloupe.

Manifestement, la proposition lui plaisait.

— Vous savez où me trouver. Si je ne suis pas ici, je serai sur le champ Lollichon à travailler sur ce paysage. Je ne quitte jamais Pont-Aven, mais si vous me prenez par mon « sentiment maritime », je vous suivrai jusqu'au bout du monde.

La jeune peintre sortit de la *Pension Gloanec* pour tomber sur le vieux Louis qui regagnait La Josselière en char à bancs. Elle grimpa à côté de lui. Elle lui jeta un coup d'œil en coin. Il était plus sombre que jamais. Au bout d'un kilomètre, il n'avait pas desserré les dents. D'ordinaire, sans être bavard, il trouvait toujours un sujet de conversation. Il parlait de la qualité du blé, de la santé des chevaux, d'une vache sur le point de vêler ou plus simplement du potager qui manquait d'eau. Mais en cette fin d'après-midi, taciturne, il se murait dans le silence.

— Cher Louis, vous me semblez bien triste et comme inquiet depuis quelques jours. Qu'est-ce qui vous tracasse donc tant?

— Oui, c'est vrai, mademoiselle Clémence, depuis quelques jours, ça ne va pas fort.

— Pourquoi me voussoyez-vous désormais?

— Ben, vous êtes une grande fille...

— Vous tutoyez bien Jean et Albertine...

— Lui, c'est un gars, et elle une petite fille, et je ne suis pas sûr que Madame Mère serait heureuse si je continuais à te tutoyer...

— Possible... Mais faisons un pacte: en sa présence, vous me voussoyez et quand on est seuls, vous me tutoyez, d'accord?

Il eut un pauvre sourire.

— Je vous, pardon, je t'aime bien, Clémence.

— Moi aussi je vous aime bien, Louis. C'est pourquoi je ne supporte pas de vous voir triste. Entre nous, qu'est-ce qui ne va pas? C'est depuis la mort de cette femme, à Port-Manec'h?

Il hocha la tête affirmativement.

— Je m'en veux de ne pas l'avoir sauvée. J'aurais dû écarter la mort.

— « Écarter la mort »: quelle jolie formule pour sauver une vie!

Elle posa la main sur l'avant-bras de Ghirlandaio et tourna la tête vers lui. Les yeux très bleus du vieil homme étaient emplis de larmes.

— Vous avez fait tout ce que vous avez pu. On vous a vu courir de toutes vos forces sur la plage.

— Et je suis arrivé trop tard. J'aurais pu, j'aurais dû, je te dis, écarter la mort. Personne ne peut comprendre...

Clémence le regarda, intriguée.

— Et puis... de savoir ce brave Hector en prison me fait mal. Déjà, le Gildas avant lui... Et maintenant Hector qui joue la comédie aux gendarmes! C'est trop d'émotion, ça! Crénom de crénom!

— Vous non plus, vous ne croyez pas à la culpabilité d'Hector?

— Mais bien sûr que non! Et j'ai mes raisons!

— Vos raisons?

— Voyons, c'est l'évidence! Hector, je le connais depuis qu'il est gosse, depuis que ton grand-père l'a sorti du pétrin. Il est incapable de faire du mal à une mouche, ce gars-là, alors à une jeune femme...

— Et à une femme d'âge mûr?

Le vieil homme se troubla.

— Qu'est-ce que tu veux dire?

— Que je suis persuadée que c'est le même homme qui a tué Adèle Kuilh et la grande Yvonne.

Louis se mit à trembler. Un orage semblait se déchaîner sous son crâne. Cette hypothèse ou plutôt cette certitude proposée par Clémence le fit bredouiller.

— Mais si quelqu'un l'avait poussée, cette femme, à Port-Manec'h, je l'aurais aperçu! Je n'ai pas la berlue, je n'ai vu personne.

— C'est compréhensible: vous couriez ventre à terre, tête baissée, vous ne la regardiez pas au moment où on l'a poussée.

— Alors ça, alors ça!

Sa stupéfaction était si grande qu'il tira sur les rênes sans même s'en apercevoir. Le vieux Tartarin s'arrêta et se mit aussitôt à brouter l'herbe du bas-côté. Louis était hébété. Sa tête s'affaissa en avant, son menton s'enfonça dans sa poitrine.

Clémence s'en inquiéta.

— Ça va, Louis? Vous avez un malaise?

— Non, non, c'est rien... Juste l'émotion... Mais qu'est-ce qui te fait dire que c'est le même homme qui aurait tué les deux *gisti*?

Clémence lui expliqua ce que ses empreintes lui avaient appris.

— Elles sont en ce moment et depuis tout à l'heure sur le bureau du juge d'instruction. Hector va être libéré car son pied droit ne correspond pas à mes marques. De plus, Albertine, Hélène et moi avons réussi à le faire revenir sur ses aveux. Il s'est dit coupable pour...

— ... faire libérer Gildas.

— Exactement.

— Je le savais!

Ghirlandaio releva la tête.

— Hector libéré? Bravo, Clémence!

Son front se rembrunit.

— Mais alors, ça veut dire que l'assassin court toujours.

— Eh oui, mais peut-être pas pour longtemps. Car grâce à mes empreintes...

— Qu'est-ce qu'elles ont de particulier, tes empreintes?

— Elles nous apprennent que le petit orteil du pied droit de l'assassin est amputé.

Ghirlandaio frémit de tout son corps et devint blême. Il tomba plus qu'il ne descendit de son siège et se mit à genoux sur les cailloux du chemin. Il entrelaça ses mains dans un geste de prière et les dressa vers le ciel.

— Dieu de miséricorde! *Ma Doue, ma Doue!* C'est pas Dieu possible!

CHAPITRE XXIV

Après huit jours maussades où une averse venait interrompre brusquement le travail des artistes peintres de l'Aven, le temps était revenu au beau et avec lui le bonheur de peindre en plein air.

Clémence avait passé cette semaine aux ciels incertains à travailler sur le portrait de sa grand-mère qui tenait à merveille et avec plaisir son rôle de modèle. La jeune fille n'avait revu ni Gildas parti avec le chasse-marée, ni Gauguin claquemuré à la *Pension Gloanec*. Les deux hommes lui manquaient. Aussi était-elle heureuse en cette fin du mois de juillet de les voir réunis sur le *Nadounick* avec son père Alexis et son frère Jean. Tout était en l'air à La Josselière car Madame Mère avait prévu une grande fête pour le soir même. Il restait peu de jours avant que l'été ne se brise, selon l'expression de la châtelaine, c'est-à-dire avant les séparations du mois d'août. Jean devrait regagner Brest à la fin de sa permission. Alexis et sa femme iraient passer une semaine ou davantage chez la mère de celle-ci, retirée à Quimper. Pour André aussi les vacances se terminaient et c'est le cœur gros qu'il voyait s'approcher le moment où il devrait regagner Paris et donc quitter Lysandre et son Fauré. Ce mois passé à La Josselière avait été pour lui si riche en émotions qu'il nommait musicales, ayant peur de les qualifier de sentimentales, qu'il se sentait comme un adolescent qui laisse derrière lui sur le sable son premier amour d'été.

Lysandre étant restée à terre pour seconder sa belle-mère, la vieille Maria et la jeune Gwenola dans la préparation de la fête du soir, André avait décidé de ne pas aller en mer avec les autres hommes de la tribu.

— Ne vous sacrifiez pas pour nous aider, André, allez donc en bateau! lui avait dit Madame Mère avec malice en sachant fort bien que ce prétendu sacrifice était pour lui une volupté.

Hélène devant épauler sa maman Ernestine, Albertine avait renoncé elle aussi à ce petit périple.

Le *Nadounick* descendait l'Aven poussé par un nordé suffisant pour

contrer l'effet de la marée montante depuis huit heures du matin, ce 28 juillet, et tous admiraient l'adresse de Gildas qui tenait la barre et faisait virevolter la chaloupe entre les chasse-marée et autres embarcations plus ou moins maniables. Les caboteurs qui remontaient la rivière halés par leur canot (le vent leur était contraire) étaient les plus difficiles à éviter car ils étaient peu manœuvrants. Chaque fois qu'il passait à leur niveau, Gildas les saluait d'un grand geste du bras et en donnait le détail.

— Tiens, voilà la *Notre-Dame-de-Bon-Secours*. Elle jauge neuf tonneaux et comme vous le voyez elle est toute neuve. Elle est sortie des chantiers de Concarneau, l'année dernière, pour Prosper Drouglazet.

Au niveau de Rosbras, ils croisèrent l'*Utile*, un lougre à cul carré, et Gildas, après avoir salué le capitaine d'un « Bonjour, Léon! », commenta aussitôt leur rencontre.

— Ce lougre de vingt-deux tonneaux a été construit à Redon en 1877. Il est arrivé à Pont-Aven il y a six ans quand M. David Évenou l'a acheté. Son patron, c'est le capitaine Léon Satre, un sacré marin! Là, il doit revenir de Saint-Nazaire avec un chargement de ciment. Comme nous, il charge souvent du bois de feu et rapporte du grain pour les moulins. Nous faisons les mêmes cabotages: à Couëron, on charge des briques pour Audierne, et dans le port de Mesquer, on embarque une trentaine de tonnes de sel pour la même destination.

Alexis rappela alors l'aventure tapageuse survenue à un groupe d'amis de Pont-Aven le lundi 16 août de l'année précédente.

— Une douzaine de Pontavenistes avaient descendu l'Aven pour un pique-nique à Port-Manec'h. Après avoir pris un repas sérieusement arrosé, les joyeux drilles se retrouvèrent dans la chapelle Saint-Nicolas pour danser rigodon et gavotte. Vous imaginez le scandale! Pierre Lefort, le frère de notre Ghirlandaio, que nous avons vu récemment dans de tragiques circonstances, était outré. Il s'est mué en justicier et a chassé les fêtards sacrilèges à coups de gourdin et de sabot.

Ils arrivaient à la hauteur de l'anse du Goulet-Riec et les regards de Gauguin et de Clémence se croisèrent. Tous deux se souvenaient qu'un mois plus tôt elle avait vu le peintre nu et qu'il lui avait proposé de la peindre « sans ce ridicule costume de bain ».

Clémence était assise, comme à son habitude, à l'avant de la chaloupe, en figure de proue, et s'efforçait de dessiner ces quatre hommes qu'elle estimait

et aimait.

Jean poursuivait le récit de son père:

— Oui, mais il ne se contenta pas de les chasser de la chapelle, il leur jeta un sort, affirmant que cette conduite impie allait leur porter malheur, et ce qui était prédit arriva, enfin, pas tout à fait... N'est-ce pas, Gildas?

Le matelot, qui s'apprêtait à passer la barre, à l'embouchure de l'Aven, alors que le dundee *Pourquoi-pas* venait en sens inverse, répondit par un rapide hochement de tête et un léger sourire, la manœuvre lui interdisant de se prêter à la conversation.

En le voyant si attentif et si responsable, Clémence eut pour lui une bouffée de désir. Comme elle aurait aimé qu'il en eût pour elle! Parfois, un sourire, un regard la confortaient dans ce souhait et l'emplissaient de bonheur et d'espoir; un autre jour, elle doutait du sentiment que Gildas pouvait lui porter et tentait de se contenter de l'affection de son ami d'enfance, mais elle ne se satisfaisait pas de cette demi-mesure.

— Le sort jeté par ce bonhomme eut-il des conséquences funestes? demanda Gauguin plus par politesse que par intérêt.

Car ce qui l'intéressait, c'était de voir les paysages défiler sous ses yeux, les teintes changeantes de l'eau et du ciel.

— Oui et non, reprit Jean. Après avoir été chassés de la chapelle, ils décidèrent pour se dégriser de prendre un nouveau bain. Le vent avait forcé, la mer était grosse et deux femmes du groupe ne pouvaient plus regagner le rivage. Elles durent leur salut à deux gars qui organisèrent vite une chaîne humaine pour les sortir de là, tandis qu'en haut de la plage, derrière un arbre, Pierre Lefort ricanait.

En écoutant son frère, Clémence se demanda à nouveau si cette mission de justicier de Dieu n'avait pu inciter Pierre à châtier à sa façon la malheureuse Yvonne, modèle et baigneuse nue...

— Ce même jour, le sort s'acharna sur les blasphémateurs. Dans l'après-midi, leur bateau qui remontait l'Aven chavira à Kerdruc. Des femmes et des enfants allaient se noyer en poussant des cris abominables quand deux garçons se jetèrent à l'eau tout habillés et secoururent les naufragés... Ils s'appelaient comment déjà, Gildas, ces courageux sauveteurs?

— Hyacinthe Le Goff et Henri Aubiné. Je les connais bien, ces deux gaillards: des courageux sauveteurs qui sont plutôt de vrais farceurs, rois du canular. Ils voulaient qu'on parle d'eux.

— Oui, car après avoir fait paraître un compte rendu du naufrage à la gloire de ces deux cocos, *L'Union agricole* de Quimperlé devait démentir ce beau récit parfaitement imaginaire.

— Il n'en demeure pas moins vrai, reprit Alexis, que l'épisode de la chapelle est véridique et que tout Pont-Aven en fut choqué, mon frère Julien en tête. Et comme notre bon abbé est parfaitement imprévisible dans ses accès miséricordieux, il nous a fait prier pour le salut des mécréants du rigodon.

Visiblement, Clémence le sentait bien, l'anecdote ne passionnait pas Gauguin. Ses yeux de peintre et son amour de la mer lui suffisaient. Pour commencer leur voyage touristique, Gildas s'engagea dans l'estuaire du Belon puis le barreur mit le cap sur la pleine mer avant de descendre la côte vers le sud, vent de travers. Gildas laissa la barre à Jean qui en crevait d'envie depuis Kerochet et alla s'asseoir à l'avant tout contre Clémence, qui avait fermé son carnet car une longue houle perturbait ses coups de crayon. Le matelot posa familièrement une main sur sa cuisse et lui offrit un de ces sourires félins qui lui faisaient frémir le ventre.

— Je suis heureux, Clémence, tout simplement heureux, mais je le serai encore davantage quand Hector nous sera revenu.

— Cela ne saurait tarder. Dès aujourd'hui peut-être...

— Tu sais, quand Jean tout à l'heure a évoqué la colère démesurée de Pierre Lefort face à la profanation de la chapelle, je me suis dit, j'ai « senti », comme dirait Albertine, que ce bonhomme était déplaisant, inquiétant même, et que, ma foi...

— Moi aussi, je l'ai à un moment cru coupable. Seulement, je l'ai vérifié: Pierre Lefort a cinq orteils au pied droit et son dernier doigt est en parfaite santé. Je l'ai donc écarté de ma liste des suspects... enfin pas tout à fait.

Gildas se mit à rire.

— Tiens, désormais, je vais t'appeler «Mademoiselle petit orteil ». C'est décidément l'été des surnoms. Après Albertine qui devient Aglaé, voici Clémence, un joli prénom pourtant, qui se transforme en « Mademoiselle petit

orteil ». À propos, tu ne m'as pas examiné, inspectrice Clémence.

Il couvrit ses pieds nus de ses mains.

— Je les connais par cœur, tes arpions, depuis que tu es tout petit.

Elle lui prit la main, la pressa et le fixa de ses grands yeux verts.

— Tu comptes beaucoup pour moi, Gildas. Je voudrais que tu sois davantage qu'un ami d'enfance. Tu comprends?

Il était grave tout à coup.

— C'est une déclaration d'amour?

— Appelle ça comme tu voudras.

— Moi aussi, j'ai envie, très envie, mais je n'ose pas, je te respecte trop.

— Respecter? Quel drôle de mot! Et si j'appelais ce respect un affront ou un dédain, cette prétendue peur que tu as de moi?

Il se leva, plongea les mains dans les poches de son pantalon de toile bleu et regarda l'horizon.

— Je t'aime plus que tu ne le crois.

— Alors, prouve-le-moi! J'aimerais que nous allions en mer ensemble, mais tous les deux seulement. La semaine prochaine, par exemple, à ton retour de cabotage... Jean et mes parents seront partis...

Clémence, stupéfaite d'en avoir tant dit, s'éloigna brusquement de Gildas et rejoignit les autres à l'arrière du bateau. Ils étaient occupés à désigner et à nommer à Gauguin les points de la côte, pointes, baies et criques qu'ils longeaient. L'ancien marin était heureux d'être en mer et de sentir sous ses pieds le sol mouvant d'un bateau et le peintre était ébloui par le paysage maritime, ces escarpements qui défilaient devant lui, ourlés d'une écume plus blanche encore quand le roc s'assombrissait. Il était curieux comme un enfant qui, parvenu dans un endroit qui le ravit, veut sur-le-champ faire sien ce territoire. Il rugit presque de plaisir devant le charme de Brigneau puis de Merrien, que Jean lui faisait découvrir en venant virer à l'intérieur même de

ces petits ports. Il ne cessait de répéter « J'y reviendrai » et se renseignait.

— Peut-on aborder ici? demandait-il en désignant Port-Bali, Portée et enfin Port-Blanc.

Ils remontèrent l'anse de Doëlan en tirant quelques bords. Et là encore, Gauguin s'émerveilla. Parfois, il se prenait la tête à deux mains et fixait le pont du bateau, montrant combien le spectacle de cette côte déchiquetée l'émouvait.

Clémence devinait ses pensées car, bien souvent, elle ressentait une sorte de crainte désespérée de ne pouvoir tout dire, de ne pouvoir tout peindre, tant l'émotion que lui inspiraient ces falaises bleues, vertes ou jaunes, ces rochers gris, noirs, roses stylisés quand passait un nuage, était intense.

Au large de la Vache noire, ils croisèrent une belle chaloupe et Jean s'en approcha pour saluer le capitaine des douanes, M. Jacob. Gauguin et Clémence reconnurent aussitôt plusieurs jeunes peintres de Pont-Aven qui les hélèrent en imitant le cri des goélands. Clémence expliqua que cette bande d'artistes un peu fous avaient créé par dérision un mouvement pictural baptisé l'École des Goélands du Pouldu. Un des rapins se saisit d'un haut-parleur et leur lança le nouveau cri de guerre scatologique des « modernes » de Pont-Aven: « Mort à l'Académie! », formule nuancée et fine inventée pour fustiger les peintres académiques. Chacun y alla de sa plaisanterie, stimulé par l'euphorie que provoque souvent une belle sortie en mer.

Alexis expliqua à Gauguin que le chef des gabelous emmenait volontiers avec lui des passagers plus ou moins clandestins et qu'il adaptait sa destination à la leur, moyennant une petite récompense, et même sans récompense car la compagnie de ces farfelus les distrayait lui et son équipage en cassant la routine de la surveillance. Cette pratique intéressa Gauguin, qui se promit d'utiliser ce moyen de transport quand l'occasion et son désir de changement l'y inciteraient.

Ils longèrent les plages de Kerrou, de Bellangenet, les Grands Sables, puis, après avoir laissé sur bâbord la Tourelle, ils pénétrèrent dans l'estuaire de la Laïta qu'ils remontèrent jusqu'au port du Pouldu où ils accostèrent. Ils sautèrent sur le quai.

Le spectacle était magnifique et Gauguin était ébloui. Il ferma presque entièrement son poing droit et l'œil collé à son pouce enserrant son index, il s'en servit comme d'une longue-vue pour isoler et concentrer la lumière sur un objet ou un sujet: un canot, un rocher, un arbre ou un pêcheur. Clémence

l'imita et fut étonnée de voir que le paysage devenait clair et précis dans le faisceau de son poing fermé. Par ce procédé, même un motif à l'ombre devenait lumineux. Tous l'imitèrent et applaudirent cette technique d'observation. Alexis le premier:

— Quand je pense qu'il m'aura fallu attendre d'avoir cinquante-trois ans pour qu'on me fasse découvrir cette « façon de voir »!

Gauguin leur apprit que, lors de ses visites dans les musées et dans une quelconque exposition, il faisait souvent ainsi pour isoler et éclairer un détail d'une toile.

Ne se voulant pas en reste, Alexis demanda à Gauguin s'il désirait expérimenter sa propre technique de repérage d'un paysage. Il mit sa tête entre ses jambes pour regarder derrière lui. Il se redressa, chercha quelque chose à isoler et le désigna.

— Tenez, prenez cette maison aux volets bleus de Guidel, dans l'axe de la voile rouille qui faseye, vous la voyez? Bon, maintenant faites comme moi.

Il tourna le dos au motif indiqué, ouvrit les jambes en grand et plongea pour voir la maison à l'envers.

Gauguin se demandait si Alexis ne se payait pas sa tête, mais il décida de tenter l'expérience et l'imita. Un instant, il resta sans rien dire, la tête entre les jambes, puis il lâcha quelques interjections enthousiastes pour louer ce procédé de mise en cadre original.

Clémence, retroussant sa jupe, Jean et Gildas se retrouvèrent dans la même position, exécutant un curieux ballet de tortues qui admiraient le paysage.

Gauguin exultait et riait en même temps qu'il se déplaçait en sautillant à l'envers pour cadrer d'autres objectifs.

A dix mètres de là, de vieilles carènes³¹ se poussaient du coude en se montrant ces hurluberlus qui, sur le quai, se livraient à une bizarre gymnastique. Mais les vieux marins ne se moquaient pas, habitués aux extravagances des peintres de passage.

Gauguin fut si impressionné par cette façon de voir que sans plus de façon il embrassa l'architecte et baptisa le procédé « méthode Alexis de mise en cadre ».

— Qui vous a appris cette fabuleuse façon *d'essayer* un paysage?

— Aux Beaux-Arts de Paris. C'est un professeur de dessin qui m'a légué ce truc. Il nous emmenait souvent au Louvre et nous conseillait de regarder les œuvres à l'envers. Je dois dire que lorsque les gardiens et les visiteurs voyaient une trentaine d'élèves la tête entre les jambes, face à un tableau de maître pour en jauger l'équilibre, ils pensaient être en présence d'une bande de déments. Ensuite, j'ai appris cette technique à mes enfants et il nous arrive assez souvent de contempler telle ou telle toile à l'envers.

— Vous avez fait l'École des beaux-arts de Paris?

— Oui, mes études d'architecte. Maintenant j'y professe.

— Et que construisez-vous?

— Je travaille actuellement sur le lointain projet d'un musée des Beaux-Arts pour la ville de Nantes. C'est un concours... Il y aura beaucoup de candidats. Serai-je l' élu? C'est assez éprouvant à mon grand âge de passer encore des examens...

— En tant que peintre, j'en passe un chaque jour et c'est assez ardu d'être juge et partie.

Le peintre se tourna vers Jean.

— Et vous, que faites-vous de votre vie?

— Je navigue. J'ai fait trois ans à l'École navale et un tour du monde, un! dit-il en riant.

Gauguin si souvent taciturne donna une bourrade au jeune homme et lui dit son enthousiasme pour cet appel de la mer.

— Moi aussi, j'ai fait le tour du monde mais pas avec la Royale, avec plus modestement la marine de commerce. Je n'étais pas assez bon en sciences pour réussir le concours de Navale. Alors, j'ai embarqué en tant que matelot.

Clémence n'en croyait pas ses oreilles. Gauguin amoureux de la mer, comme son grand-père, son père, son frère et elle! Gauguin matelot comme Gildas!

Le petit groupe formé par la jeune peintre et les quatre hommes remonta à pas lents vers le bourg dont ils firent le tour en écoutant Gauguin évoquer son passé de marin. Il parla de ses traversées entre Le Havre et Rio de Janeiro sur le *Lusitano* à dix-sept ans, de son voyage de treize mois autour du monde en tant que second lieutenant sur le *Chili*, puis de son entrée dans la marine de guerre à vingt ans avant de servir pendant le conflit avec la Prusse sur le *Jérôme-Napoléon* en 1870 et 1871.

Clémence était surprise d'entendre ces souvenirs de jeunesse, mais elle s'intéressait peu, à dire vrai, à la carrière de matelot de son maître en peinture. Elle ralentit donc sa marche et se retrouva avec Gildas à quelques mètres derrière les trois autres. Le jeune marin effleura d'abord sa main puis s'enhardit et la saisit dans sa paume. Il la pressa et elle répondit aussitôt à son appel. Comme elle trébuchait sur une pierre, il la retint en la saisissant à la taille. Ce furent pour Clémence quelques instants qu'elle qualifia de divins. A chaque pas se rencontraient leurs hanches, leurs corps se frôlaient tendrement et la main chaude du garçon palpa doucement la chair de la jeune fille à travers son corsage. Ces premières caresses, inimaginables la veille encore, lui firent deviner un plus grand bonheur.

Gildas s'écarta d'elle car Alexis venait de se retourner pour voir s'ils les suivaient bien. Afin de repousser le désir qu'il avait de prendre Clémence dans ses bras, de la serrer à l'étouffer et de l'embrasser, Gildas aborda un sujet qui le préoccupait: la tristesse de Ghirlandaio, leur vieil ami commun.

— Je ne sais pas ce que Louis rumine, mais il rumine. Je l'ai vu ce matin de bonne heure devant la chapelle avec ton oncle Julien. Madame Mère était remontée, soutenue par ta tante et maman. L'abbé et Louis sont restés seuls tous les deux après la messe. Ghirlandaio était très agité et avait un air lamentable. Ton oncle, lui, semblait très emmer... pardon, préoccupé. Il s'est isolé un instant pour faire seul et à grands pas le tour de la chapelle. Il tournait en rond, en proie aurait-on dit à des sentiments contradictoires...

Clémence était surprise par la façon de s'exprimer de Gildas. Lui qui d'ordinaire utilisait un langage direct et fruste faisait aujourd'hui des phrases. Prenait-il des cours particuliers d'expression orale pour mieux la séduire? Elle se reprocha aussitôt cette réflexion ironique et peu glorieuse et se rappela que le matelot était un grand lecteur et qu'il partait toujours en cabotage avec un ou deux livres empruntés à la bibliothèque familiale pour les dévorer en pleine mer. Elle raconta à son ami d'enfance son retour de Pont-Aven avec le vieux Louis et ses états d'âme désespérés et incompréhensibles quand elle avait parlé de l'homme à l'orteil coupé.

Elle ne pouvait imaginer que le vieux serviteur fût cet homme estropié.

Cependant, son émotion avait été si grande quand elle lui avait dit qu'elle recherchait qu'elle ne savait plus à qui et à quoi se fier. Ni à son instinct qui lui criait qu'il était inconcevable qu'il fût coupable, ni à sa raison qui lui rappelait que « la nature humaine est imprévisible », comme le disait le juge Pommart.

Le groupe d'amis parvint, moins d'un kilomètre plus haut, à la croix de Keranquernat, là où les routes de Quimperlé, de Clohars et du Pouldu se rencontraient. Une auberge modeste indiquée par Gildas leur ouvrit sa table. C'était l'*Hôtel Destais* dont les clients habituels étaient les charretiers qui venaient charger du sable sur les longues et belles plages du Pouldu. Ils s'y restaurèrent en parlant davantage bateaux que peinture. Des langoustines à la mayonnaise, suivies par une raie au beurre noir accompagnée de pommes de terre cuites dans la cendre furent pour tous un vrai festin. Des crêpes flambées à l'eau-de-vie achevèrent ce repas au cours duquel le cidre coula sans retenue.

Alexis régla une note raisonnable et Gauguin en passant le seuil dit à la patronne: « Je reviendrai, seul ou avec d'autres. » L'aubergiste annonça son tarif pour le gîte et le couvert qui, à cinquante-cinq francs mensuels, était de dix francs inférieur à celui de la Gloanec.

« À ce tarif-là, je pourrai m'offrir du tabac, et si je ne tape pas trop fort sur le raide, je tiendrai des mois », se disait-il, enthousiaste. Il visita une chambre et la trouva bien tenue. Il jugea la vue de la fenêtre attendrissante et s'en fut tout excité.

L'équipage regagna le bord du *Nadounick*. Était-ce l'effet de la gnôle dont il s'était servi et resservi après le café, mais Gauguin le bougon, Gauguin le taiseux, palabrait, parlait peinture et navigation tout à la fois. Il posait des questions, demandait s'il était possible de faire l'aller et retour Pont-Aven-Quimperlé dans la même journée. On lui répondit que ça ne l'était pas, qu'il fallait deux marées, mais qu'on connaissait un hôtel à prix réduit où l'on pouvait passer la nuit à Quimperlé. Gildas lui promit de l'y emmener quand il le désirerait. Clémence était ravie de voir que son maître en peinture était comblé par cette croisière improvisée à bord du bateau familial.

« L'impressionniste », comme l'avait baptisé en se moquant le jeune Hubert Vos, aida à la manœuvre de départ. Il y prenait un plaisir évident et montrait aux trois autres qu'il savait tirer sur une drisse, étarquer une voile et la border correctement. Même Gildas ne trouvait rien à redire aux demi-clés et autres nœuds de cabestan que le peintre exécutait vite et à la perfection. « Cela ne se pense pas, un nœud, faut l'avoir dans la main », disait Gildas chaque fois qu'il voyait Clémence hésiter en effectuant un simple nœud en

huit sur un taquet. Lui faisait un nœud de Prussik à la vitesse d'un prestidigitateur. « Impossible d'apprendre dans ces conditions », se plaignait Clémence.

Ils quittèrent le petit port, remontèrent la Laïta sur un mille pour en admirer la grâce et le velouté des arbres contrastant avec l'âpreté de la côte, le charme d'une chaloupe échouée au fond d'une anse... Ils virèrent vent debout et revinrent au grand largue vers l'embouchure. Quand ils repassèrent devant la maison aux volets bleus de Guidel, le peintre la regarda à l'envers, entre ses jambes, et frappa en riant sur l'épaule d'Alexis.

Ils s'échouèrent bientôt sur la plage des Grands Sables, hésitèrent à s'y baigner mais une averse soudaine les en dissuada. Le ciel avait viré au gris. Gildas et Gauguin s'affrontèrent sur le sable à la lutte bretonne sous les encouragements bruyants d'Alexis et de Jean.

D'ordinaire, ce spectacle amusait Clémence, mais, ce jour-là, le combat entre les deux hommes la mettait mal à l'aise. Elle ne voulait pas qu'il y ait entre eux un vainqueur et un vaincu. Elle s'éloigna et, à petits pas, chercha des porcelaines sur la laisse de haute mer. Elle ramassa aussi des petits morceaux de verre multicolores polis par les vagues, qu'elle collectionnait dans des bocaux quand elle était enfant. Elle donnerait ceux-ci à sa jeune sœur.

Quand elle retrouva ses quatre hommes, le combat avait cessé et Gauguin, les poings enfoncés dans les poches de sa vareuse, le cou rentré dans les épaules, regardait autour de lui: la côte, les falaises, les rochers flattés par la mer, faisant son plein d'émotions picturales. Le vent se leva et balaya les nuages. Aussitôt, le soleil inonda la plage. Le sable devint d'un jaune violent et la mer d'un bleu soutenu. Derrière, sur la côte, les ajoncs et les genêts scintillaient et mêlaient leur vert au jaune ravivé par l'ondée.

— Vous me laisseriez la barre? demanda Gauguin, une fois les voiles hissées.

On la lui donna et il proposa de mettre le cap sur la pleine mer pour se donner des impressions de grand large avant de revenir en longeant la côte, mais de loin.

Le barreur profitait de la moindre risée pour accroître la vitesse de la chaloupe en prenant au mieux le vent. Gildas et Jean ne purent que constater le talent de marin du peintre, surtout quand il se mit en tête de régater avec un yacht de plaisance qui naviguait à proximité.

Alexis proposa d'envoyer la flèche. On l'établit et aussitôt la chaloupe prit de la vitesse et gagna main à main sur le yacht. Clémence s'amusait de voir son père et les trois autres hommes du bord s'exciter mutuellement. Quand les deux bateaux furent à la même hauteur, elle fit une proposition:

— Regardons tous droit devant nous et surtout pas eux! Ignorons-les! Ne les saluons pas, traitons-les par le mépris! Faisons mine de ne pas les avoir remarqués.

Ils entrèrent tous dans son jeu et laissèrent bientôt derrière eux le yacht dont l'équipage et le capitaine étaient bien évidemment vexés de s'être fait doubler par une simple chaloupe sardinière.

Après un long bord au vent de travers, arrivé à la hauteur de l'île Percée, Gauguin laissa sa place à Jean qui bouillait de barrer à son tour. Le vent avait tourné à l'est, ce qui facilitait le retour. Ils n'auraient pas à tirer de bords, ou si peu, pour rejoindre leur anse. Jean largua un peu d'écoute et mit le cap sur Port-Manec'h et l'embouchure de l'Aven.

Le peintre vint s'asseoir à côté de Clémence à l'avant du *Nadounick*.

— La barre de ce bateau est magnifique. Qui l'a sculptée?

— Moi.

Il émit un sifflement d'admiration car tout en dirigeant le bateau il avait examiné le long morceau de chêne dont l'extrémité représentait la tête d'un lion. Tous les vingt centimètres (la barre était longue de deux mètres), deux encoches permettaient au pouce et à l'auriculaire d'enserrer le bois commodément et d'avoir une bonne prise, les empêchant de glisser.

De petites figurines d'un style primitif ornaient le reste du manche et semblaient flotter au-dessus de vagues représentées par des entailles juxtaposées ou entremêlées.

— D'où vous est venue l'idée de sculpter cette barre?

— Beaucoup de marins sculptent sur un bateau, moi ce sont les sablières en chêne de la chapelle de Trémalo et les figures allégoriques et naïves en bois sculpté qui m'ont troublée depuis que je suis enfant.

— La chapelle Trémolo? Quel drôle de nom!

— Non, de Trémalo. Vous ne la connaissez pas? Elle est sur les hauteurs de Pont-Aven, à dix minutes à pied.

— Je ne connais que les bords de l'Aven en aval, Port-Manec'h et maintenant Le Pouldu.

— Cette chapelle est au-dessus du bois d'Amour, au bout d'une allée de hêtres. Elle est ravissante... à pleurer. Elle enserme dans la nef un christ en bois polychrome sculpté du XVII^e qui devrait vous intéresser. Si vous le désirez, je vous y emmène demain...

— Merci, mais laissez-moi souffler ou plutôt peindre un peu. Déjà aujourd'hui, j'ai pris des vacances. Mais un jour prochain, pourquoi pas?

Ils passèrent la barre de Port-Manec'h sans trop de difficultés et remontèrent l'Aven assez facilement. Ils n'eurent à tirer que quelques bords courts. Ils doublèrent une chaloupe de Groix avant de pénétrer dans « leur » anse de Poulguin. Ils affalèrent les voiles. Après la première courbe, Jean et Gildas sautèrent dans le canot et prirent le *Nadounick* en remorque. Ils souquaient ferme en faisant semblant de se reprocher l'un l'autre leur façon de nager. Le beau temps était revenu et stabilisé. La fête de Madame Mère ne serait pas gâchée par un orage.

Sur la jetée de La Josselière, un homme agitait les bras en signe de bienvenue. C'était Hector Beaudemagu. Hector enfin libre.

Albertine et Hélène arrivèrent en courant, poursuivies par le chat Brikiki, et saisirent chacune une main du valet de ferme.

Les yeux de Clémence s'emplirent de larmes.

CHAPITRE XXV

Une fois le *Nadounick* dégréé et soigneusement amarré, ils remontèrent tous vers le manoir.

Gildas les quitta devant les écuries pour rejoindre la ferme et s'y changer pour la grande soirée de Madame Mère. Avant de remonter le sentier qui menait chez lui, il vit Gauguin suivre Clémence dans sa tour. Cela le blessa. Un moment il douta de la parole de Clémence. La promesse qu'elle lui avait faite sur le bateau de s'offrir à lui lui donnait l'espoir de croire à nouveau en l'amour après la mort d'Adèle, sa jeune maîtresse. Quelques regards soutenus, des pressions de main de Clémence l'avaient rempli à nouveau de désir, mais surtout d'une émotion qu'il n'avait pas connue jusqu'alors et dont il pressentait la richesse. Il était tout désespéré de voir qu'en si peu de temps il était guéri de son chagrin d'amour. A vingt-deux ans, il découvrait avec un étonnement sincère et une sorte de déception combien son propre cœur pouvait être inconstant. Et c'était lui que Clémence, la Clémence de son enfance, avait choisi pour la faire devenir femme! Hier encore, il n'aurait pas osé caresser ce rêve. C'est pourquoi, de la voir, elle, l'innocente jeune fille, inviter dans son repaire, et sans témoin pour la chaperonner, cet homme d'âge mûr le choquait et l'agaçait. Bien vite cependant il se raisonna: « Allons, voici que je deviens jaloux avant même d'en avoir le droit et surtout, j'en suis sûr, sans raison! C'est son maître en peinture, un point c'est tout! »

Gauguin en effet était au même instant en train de découvrir les prémices de l'œuvre de Clémence et en était sinon interloqué, du moins très favorablement étonné. A peine avait-il pénétré dans l'atelier qu'il ne savait quoi ni où regarder. Il tournait comme un ours en cage, attrapait une toile, se saisissait d'une autre qu'il tenait à bout de bras et l'inclinait pour la voir sous des angles différents. Il s'emparait d'une nouvelle, l'approchait de la fenêtre pour lui offrir davantage de lumière et en mieux saisir les nuances. Par jeu, mais pas seulement, il contempla, à l'envers, entre ses jambes, la toile posée sur le chevalet. Il se redressa et la regarda à nouveau à l'aide de son poing et produisit quelques petits sifflements admiratifs.

— C'est de vous, tout ça?

Clémence assez mal à l'aise s'efforça de rire et de plaisanter.

— Non, non, c'est de ma petite sœur, un «phénomène de foire », comme dit Jean. Quand vous la verrez, vous comprendrez.

Le peintre furetait partout et tomba sur une caisse emplie de figurines en bois sculpté. Il en prit une dans ses mains, la caressa, la détailla. Son regard fut attiré par un fauteuil Régence défoncé. Sur les bras de ce meuble, là où l'on pose ses paumes, Clémence avait sculpté des têtes d'anges joufflus d'un style primitif.

— Pas mal, pas mal du tout! A qui avez-vous pris l'idée de ce genre-là?

— Mais à moi, à moi, cher maître, à moi! Enfin, si vous acceptiez de m'accompagner à la chapelle de Trémalo dont je vous ai parlé tout à l'heure, vous comprendriez...

Il s'empara d'une gouge, fit aller et venir son pouce dans la gorge et demeura songeur en fixant les bras du fauteuil.

— Oui, j'irai avec vous dans cette chapelle.

Albertine montait l'escalier en criant « Toc-toc-toc! ».

— Entre, sœur de mon cœur.

Elle pénétra dans l'atelier, dévisagea le peintre et lui tendit la main avec aplomb.

— C'est vous, Paul Gauguin?

— Quand je vois le travail de votre grande sœur, je n'en suis plus si sûr...

Clémence haussa les épaules.

— Allons, ne vous moquez pas de moi!

— Je ne me moque pas. Et vous, mademoiselle, vous êtes l'enfant prodige, ou prodigue?

— Un peu des deux... Mais, dis-moi, Clémence, maman souhaiterait que tu mettes ce soir une robe habillée avec corset et tout le falbala pour faire plaisir à bonne-maman qui, entre parenthèses, s'impatiente. Elle a tellement hâte de connaître le petit-fils de « l'ennemie de ses trente ans », comme elle dit.

Gauguin écarquillait les yeux.

— Qu'est-ce que ma grand-mère a à voir avec la vôtre?

Clémence prit un air las.

— Dès que j'ai prononcé votre nom, il y a un mois, Madame Mère, c'est ainsi que vous devrez l'appeler, m'a dit que Mme Flora Tristan était née le même jour qu'elle, le 7 avril 1803, et qu'elle avait fortement inquiété son frère aîné, un gros soyeux lyonnais, en mai 1844. À l'époque, elle multipliait les rencontres avec les canuts et l'industriel se souvenait de leur révolte, une dizaine d'années plus tôt. C'est pourquoi ma grand-mère l'a surnommée « la socialiste » et George Sand, qui a soutenu votre aïeule, comme vous le savez, moralement et financièrement, et s'est occupée de votre mère, comme je ne le savais pas avant que ma grand-mère ne me l'apprit, « la dévergondée ».

Albertine avait son mot à dire.

— Tu oublies de préciser que Madame Mère est généreuse et, sinon « socialiste » elle aussi, disons « maternaliste » avec ses domestiques. Elle suit à la lettre et avec son cœur les préceptes sociaux de son pape Léon XIII.

— Tu as raison. Vous allez voir, c'est un sacré personnage qui du haut de ses quatre-vingt-trois ans fume la pipe et lève le coude plus souvent qu'à son tour. Enfin, moins souvent que l'oncle abbé... Elle perçoit assez bien la peinture et j'aimerais que vous me disiez ce que vous pensez de sa collection. Ses tableaux, signés par des Américains de la première heure à Pont-Aven, c'est-à-dire vers 1860, et pour certains bien avant, et par des Français de la deuxième heure, ne sont pas sans intérêt.

Gauguin ne semblait pas l'écouter et tournait dans ses mains une sorte de bouffon sculpté dans du chêne.

Clémence le mit poliment à la porte, priant sa jeune sœur de le faire patienter, au rez-de-chaussée de sa tour, pendant qu'elle s'habillait.

Le peintre et l'enfant se retrouvèrent assis sur la première marche de l'escalier de la tour.

— Ta sœur a un énorme talent. Et toi, tu dessines?

— Non, enfin si, mais c'est trop facile et en même temps inutile...

— Comment ça, trop facile?

— Eh bien, je puis reproduire ce que je vois, à la manière d'une photographie, mais ça n'exprime rien.

— Ah bon, mais dans ce domaine, qu'est-ce qui t'émeut?

— Là, sous nos pieds, ce carrelage... Jusqu'à l'année dernière, il y avait de grands carreaux blancs séparés par des petits losanges noirs, mais tout cassés. C'était joli, mais ça ne me *parlait* pas. On les a remplacés par ce carrelage dont le nom m'échappe. C'est du pilé ou du concassé, je ne sais plus trop. Mais peu importe, lui, je l'aime, lui, je m'y perds, je m'y engloutis...

— Excuse-moi, mais je trouve ça plutôt moche...

— C'est parce que vous ne voyez pas, vous ne savez pas regarder.

Il n'y avait pas la moindre trace d'insolence ni d'agressivité dans ce que disait la gamine. Gauguin, cependant, ne put s'empêcher de rire. D'après elle, il ne savait pas regarder, lui, le peintre!

— Ah bon, et qu'est-ce que je ne vois pas?

De son index, Albertine dessina un contour sur le sol.

— Ce bonhomme, là, avec son grand nez et ses petits yeux enfouis sous ses gros sourcils, vous le voyez ou vous ne le voyez pas? On dirait un personnage échappé d'une toile de Jérôme Bosch...

— Non, en revanche, ici, je verrais bien un Bruegel et là un Dürer...

— Ce n'est pas la même chose! Vous me faites marcher. Vous dites ça pour me faire plaisir?

— Oui.

Gauguin se demandait dans quelle famille Clémence l'avait entraîné.

— Comme quoi, on ne peut voir que ce que l'on peut voir, non avec ses yeux mais avec ce qu'on a derrière. Ainsi, dans ce carrelage, ma tante Eugénie qui est plutôt bigote verrait le diable partout; mon père, lui, découvrirait le général Boulanger dont on parle beaucoup en ce moment, il paraît qu'il a fait un fameux discours le 14 juillet, ou une ogive, un arc, un vitrail...

Elle se prit la tête à deux mains et ferma les yeux, comme si elle souffrait intensément.

— Là, là, je viens de voir l'assassin des deux femmes! C'est terrible, mais on dirait, on dirait... J'ai peur de ce que je vois, peur de l'Aven et de ce bonhomme avec ses grosses pattes...

Elle était toute pâle et se mit à trembler, se nouant et se dénouant les mains d'une façon convulsive. Gauguin la prit dans ses bras, la serra contre lui, l'embrassa sur le front et lui massa les tempes, lui disant des paroles apaisantes.

Hélène, poursuivie par son chat Brikiki, survint en courant sur le seuil et vit son amie dans ce triste état. Elle s'agenouilla devant elle et lui prit les mains.

— Tu as encore eu une crise, Aglaé? Allons, ce soir, c'est interdit.

La petite lui sourit avec tendresse, respira profondément et se mit debout.

— Tu as raison... Merci, monsieur.

Clémence appelait dans l'escalier.

— Aglaé, tu es toujours là?

— Oui, avec Hélène qui vient nous chercher. Bonne-maman s'impatiente.

— Alors, montez toutes les deux pour serrer ce satané corset! Oh, ces baleines me font un mal de chien!

Les deux petites filles s'envolèrent dans les étages.

Gauguin se plongea dans la contemplation du carrelage et découvrit avec ravissement et quelque inquiétude des visages, des paysages et des formes qui le firent rêver lui aussi.

Une cavalcade dans l'escalier le fit se retourner et se lever pour céder le passage. Clémence était ravissante habillée ainsi en « grande dame », comme disait sa sœur. Soucieuse d'être moins solennelle, elle avait choisi pour bijoux un collier et deux bracelets qu'elle avait confectionnés avec des coquillages ramassés sur les plages lorsqu'elle était enfant.

— « Les feuilles des hêtres bruissaient en un frisson rapide », la phrase est jolie et je me la répétais en contemplant, madame, votre allée de hêtres... Elle est de Flaubert, mais je ne sais plus dans quel ouvrage. *Madame Bovary*? Je ne le crois pas...

Madame Mère était sur le perron pour accueillir Gauguin, qu'entouraient Clémence, Albertine et Hélène.

— Ce n'est pas l'ouvrage de lui que je préfère. Il heurte trop, disons, ma culture familiale... Dans notre famille, en effet, on reste fidèle à son corps et à son cœur, à son engagement devant Dieu, fidèle à soi-même surtout, ce qui est le plus important, et quelles que soient les circonstances. Alors la moralité de la Bovary, très peu pour nous! Quant à sa neurasthénie... On prend sur soi, nom de nom!

Madame Mère était lancée. Elle avait décidé de briller de tous ses feux au cours de la soirée qui avant tout et quoi qu'elle en dise, puisqu'elle l'avait dédiée à Clémence et à ses amis, était la sienne.

— Ce que je préfère de Flaubert, ce sont sûrement ses *Trois Contes*. Vous souvenez-vous du début d'« Un cœur simple »? Ecoutez-moi ça:

Pendant un demi-siècle, les bourgeoises de Pont-l'Évêque envièrent à Madame Aubain sa servante Félicité.

Pour cent francs par an, elle faisait la cuisine et le ménage, cousait, lavait, repassait, savait brider un cheval, engraisser les volailles, battre le beurre, et resta fidèle à sa maîtresse, qui cependant n'était pas une personne agréable.

— Vous connaissez tout Flaubert par cœur?

— Non, juste ces phrases. Mon mari, qui avait découvert cette nouvelle au moment de sa parution, il y a juste dix ans, me les répétait encore à la veille de sa mort quand il m’arrivait de critiquer, bien à tort, notre bonne Maria.

— Flaubert, je suppose, avait lu Baudelaire, vous vous souvenez:

La servante au grand cœur dont vous étiez jalouse,

Et qui dort son sommeil sous une humble pelouse,

Nous devrions pourtant lui porter quelques fleurs.

Les morts, les pauvres morts ont de grandes douleurs...

— Oh la la! Nous allons avoir une de ces soirées comme Madame Mère les aime! Un festival d’érudition. Ça risque d’être épique, souffla André à l’oreille de la jeune Albertine qui acquiesça en riant.

Lysandre s’approcha, passa un bras sous celui d’André, un autre sous celui de sa fille.

— Que complotez-vous tous les deux?

André, d’un coup de menton, désigna Gauguin et Madame Mère.

— Je redoute les concours de citations, les mondanités, les palabres et ronds de jambe, ces roucoulements de connivence...

— Je ne t’ai jamais vu si sévère pour ma chère belle-mère... C’est la première fois que je te vois ruer dans les brancards.

— Sans doute parce que c’est la dernière fois que je vais t’entendre jouer avant longtemps, trop longtemps...

Albertine avait couru rejoindre Hélène. André se permit une question qui lui semblait de la plus grande hardiesse.

— À moins que tu ne m’autorises à te suivre en tournée...

Lysandre retira doucement son bras et, sans un mot, alla vers son mari et Clémence, qui la présenta à Gauguin.

— Maman, pianiste, concertiste internationale.

Le peintre admira la silhouette svelte de la quinquagénaire à la taille si fine dans sa robe légère en organdi jaune paille qu'on semblait pouvoir l'enserrer de ses mains. Un collier en grosses boules d'ivoire mettait en valeur le léger hâle de son cou à la peau encore jeune. Le visiteur s'inclina pour lui faire le baisemain et se fit mondain.

— Votre fille, madame, a un talent qui me rend jaloux et votre cadette une intuition qui...

— ... nous fait un peu peur.

Madame Mère s'accouda nonchalamment à la pomme de l'escalier et parla à voix basse à Clémence.

— Tu es absolument ravissante dans cette robe. Plus belle encore qu'en sauvageonne, et cette sculpture ne l'est pas moins.

Elle avait prononcé cette dernière phrase en élevant le ton et Gauguin vint vers elle.

— De quelle sculpture parlez-vous, madame?

La douairière prit un air blasé.

— Oh, je parlais de cette amusante décoration de ma pomme d'escalier.

Elle souleva le coude pour faire découvrir une puissante tête de loup à la gueule ouverte.

Gauguin caressa le bois du bout des doigts et se tourna vers Clémence.

— C'est de vous, je suppose?

Sa grand-mère répondit à sa place.

— Clémence est la seule de la famille à avoir un tel coup de gouge. Son père, mon fils Alexis, jeune était assez doué, mais pas à ce point. Voulez-vous, monsieur, découvrir mes collections? Enfin quelques tableaux de mes Américains et d'autres...

Quatre jeunes gens firent bruyamment irruption dans le hall. L'un était en redingote, les trois autres en « peintres de Pont-Aven », vareuse et pantalon de toile bleue et béret sur l'œil: Laval, Jourdan, Delavallée et Moret faisaient une entrée tumultueuse, gaie et bon enfant. Avec une politesse un peu excessive qui frôlait l'espièglerie, ils se découvrirent et firent avec leur couvre-chef des sortes de révérences aux dames qui se tenaient dans le vestibule.

Tante Eugénie fit un bond en arrière quand Jourdan se courba vers elle pour lui baiser la main.

— On ne baise pas la main d'une demoiselle, monsieur! Or je suis demoiselle et en suis fière.

Gauguin se pencha vers Clémence.

— Je ne savais pas que l'on pouvait tirer quelque fierté d'être une terre inculte.

La jeune peintre le prit par le bras et l'entraîna à la suite de sa grand-mère. Elle ferait tout pour qu'il ne gâche pas cette journée si bien commencée. Elle le savait capable des pires mufleries et sa grand-mère de terribles coups de gueule.

Madame Mère désignait de sa canne les tableaux qui ornaient son salon.

— Voici ma première acquisition à Pont-Aven. C'est un Robert Wylie de 1866, il y a juste vingt ans. Il était anglais d'origine, mais avait étudié à Philadelphie à l'Ecole des beaux-arts de Pennsylvanie avant celle de Paris aux ateliers de Barge et Gérôme. Il débarqua à Pont-Aven et y demeura jusqu'à sa mort à l'*Hôtel des Voyageurs*, l'hiver 1877.

Le tableau était de bonne facture, mais c'est tout. Gauguin émit quelques « hum-hum » plus polis qu'admiratifs.

Madame Mère poursuivait sa visite guidée sans se soucier des commentaires, sûre de posséder de véritables merveilles qui ne pouvaient susciter qu'admiration et envie.

— Là, vous avez un Bridgman, un premier jet de son fameux *Jeu breton*.

— Pas mal! reconnu Gauguin.

La vieille dame rugit.

— Comment ça: « Pas mal »?

On courait à l'esclandre, Clémence le prévint.

— Quand M. Gauguin dit « pas mal », bonne-maman, cela veut dire « très bien ».

Madame Mère haussa les épaules et plissa ses grands yeux moqueurs.

— Dans ce cas, cher maître, dites autant de « pas mal » que vous voudrez!

On passa sur l'autre versant du salon pour découvrir un portrait de Charette peint par Crucy. Pour la première fois on entendit la voix de tante Eugénie s'élever en cacardant.

— François de Charette de La Contrie assassiné à Nantes par Hoche en 1796. N'oublions jamais à ce triste sujet, chère mère, de rappeler combien notre trisaïeul Crucy s'était montré un chrétien héroïque en sauvant, au risque de sa vie et de celle des membres de sa maisonnée, par dizaines, prêtres, hommes, femmes, enfants lors des épouvantables noyades de Nantes de 1793.

— C'est vrai, ma fille, tu as raison... Mais regardez-moi donc ce petit William Picknell, n'est-il pas...

Gauguin ne l'écoutait plus. Il contemplait un dessin à la mine de plomb et, le tableau étant accroché assez bas, il se trouvait à genoux devant lui, comme en extase.

— Ce n'est pas possible! Mais si! C'est un Caravage, madame, un Caravage!

Madame Mère était flattée que son hôte montrât enfin un vif intérêt à l'une de ses pièces de musée, mais, dans le même temps, vexée d'ignorer qu'elle possédait le dessin d'un tel génie.

— En êtes-vous bien sûr? Cette œuvre n'est pas signée. Vous n'êtes pas sans savoir qu'il y a eu dans son sillage bien des peintres « caravagesques » qui se sont inspirés du maître.

— Mais le phrasé, madame, le phrasé! D'où tenez-vous donc cette œuvre?

— Mon mari l'a rapportée de l'île de Malte. Il l'a achetée à un amateur d'art de La Valette, lors d'un de ses derniers voyages, vers 1850, à bord du...

Gauguin ne la laissa pas poursuivre.

— De Malte? Alors, c'est bien un Caravage! Il y est allé l'été 1605 ou 6, je ne me souviens plus. Il est resté sur l'île le temps de composer entre autres chefs-d'œuvre sa célèbre *Décollation de saint Jean-Baptiste*. La toile fait plus de cinq mètres sur près de quatre mètres. Une splendeur... Il est possible que ce dessin soit l'esquisse du visage de la vieille femme qui se tient la tête à deux mains, sur la gauche du tableau.

— Comment le vérifier?

— Je vous en offrirai une copie. La photographie fait des merveilles. Mais Jean, au cours d'une escale à La Valette, pourrait se rendre compte par lui-même de ce que j'avance: la toile est dans l'oratoire de la cathédrale Saint-Jean...

Madame Mère tirait sur sa pipe avec un agacement mêlé d'admiration face à l'érudition du peintre. Elle qui jusqu'alors était très fière de mener sa visite était dépossédée brutalement de son rôle de « meneuse ». Elle reconnaissait cependant à son invité sa culture et son coup d'œil. Il ne lui déplaisait pas par ailleurs de découvrir grâce à lui qu'elle possédait des trésors ignorés.

Le groupe suivait les explications enthousiastes du maître avec respect et un intérêt croissant. Lui regarda une dernière fois le Caravage, ferma les yeux comme s'il calculait, et révéla l'objet de sa méditation.

— Curieux destin que le sien et que... le mien! Ce fou, ce génie de Caravage est mort à trente-huit ans ayant achevé son œuvre. C'est l'âge que j'ai aujourd'hui, celui où la mienne ne fait que naître...

Madame Mère fit passer sa troupe devant des dessins de Louis Cabat, d'Eugène Martin et de Girardet.

Soudain le peintre fit un bond en apercevant un dessin aquarellé représentant un jeune Breton menant son canot à la godille.

— Mais on dirait, on dirait un Morisot...

Madame Mère, très fière, acquiesça.

— Morisot. Eh oui, c'est bien de Berthe Morisot. Elle était en villégiature à Quimperlé et est venue peindre sur l'Aven. Elle a notamment composé une vue de l'Aven à Rosbras qu'elle a exposée au Salon de 1866. Mon mari a tout fait pour acquérir cette aquarelle, mais elle n'a pas flanché.

« La connaissez-vous, monsieur? Elle est de votre génération.

— Ma foi non, mais j'ai possédé plusieurs œuvres de son beau-frère Edouard Manet.

Clémence manifesta sa surprise.

— Vraiment?

— Mais oui, j'étais collectionneur avant d'être peintre, aisé avant d'être pauvre. J'ai possédé des Manet donc, mais aussi des Cézanne, Degas, Renoir, un tout jeune homme de talent, et bien sûr des Pissaro, mon maître, des Sisley. *O tempora, o mores!* J'ai dû vendre tout cela pour nourrir mes enfants et moi-même. Mais ne nous plaignons pas: mieux vaut être pauvre et suivre sa pente en montant que d'être riche et de la descendre.

On visita la salle à manger où un buffet était dressé. Ses murs étaient ornés de faïences et de porcelaines. Puis on fit le tour du salon de musique.

— Ma bru, soliste internationale, nous donnera un petit concert dans quelques instants pour ouvrir notre soirée...

Enfin, la châtelaine emmena son monde dans la bibliothèque au premier étage du manoir. La pièce était immense et, à part quelques niches contenant des vases, des objets hétéroclites rapportés par Adolphe de Rosmadec de ses périples au bout du monde, ses murs étaient couverts d'étagères en chêne clair. Une tringle horizontale courait autour du plafond et permettait de déplacer une échelle légère en bambou laqué de quatre mètres de haut. Une disposition que le maître des lieux avait remarquée chez son libraire de Nantes

et chez un éditeur parisien, un vieil ami de lycée auquel il rendait visite quand il descendait chez ses enfants de Neuilly pour passer avec eux les fêtes de Noël.

— Mon mari était un grand lecteur. Il emportait des malles entières de livres quand il partait pour ses voyages. Lorsqu'il revenait, il les avait tous lus et parfois relus et ils échouaient ici, dans cette pièce. Il est très émouvant pour moi de savoir que personne n'a touché certains d'entre eux depuis que sa propre main les a rangés ici ou là.

— Sauf le plumeau de Maria! précisa un peu bêtement Eugénie.

On s'éparpilla pour consulter les rayons et auteurs de son choix et les exclamations et les éclats de rire des jeunes peintres s'entremêlaient.

Au fond de la salle, Madame Mère mit en garde ses hôtes sur le contenu de certaines étagères qu'elle nommait l'Enfer. Seuls Alexis et, depuis sa majorité, Jean avaient le droit d'y consulter des livres anciens ou modernes parfois licencieux.

Dès qu'ils l'apprirent, les quatre jeunes peintres se précipitèrent dans ce lieu damné, accompagnés par les « honte, péché, péché! » effarouchés de tante Eugénie.

La petite voix d'Albertine s'éleva.

— A Pâques dernier, je suis allée passer quelques jours chez une amie de Sainte-Croix dans la villa de ses parents à Trouville. Eh bien, la porte de la bibliothèque était close en permanence. Le maître de maison portait continuellement sur lui la clef de cette pièce condamnée. Il paraît que cette pratique saugrenue est le privilège des familles dites respectables. Quelle aberration!

Evidemment, Eugénie approuva cette précaution.

— Je trouve ça au contraire une mesure très prudente que nous devrions adopter.

Les nouveaux venus à La Josselière écoutaient la petite fille qui s'exprimait avec autant d'assurance que de simplicité.

— Vous pensez bien que cette interdiction de fait aiguïsa ma curiosité. C'était un peu la chambre interdite de Barbe-Bleue. Or, un jour que nous étions restées seules dans la maison, mon amie et moi avons remarqué que si la porte était fermée, la fenêtre, elle, ne l'était pas. Alors, nous avons posé une échelle contre le mur, nous l'avons grimpée et avons pénétré dans le sanctuaire...

— Alors, alors, alors? demandèrent haletants Clémence et Jean en faisant semblant d'être passionnés par le récit de leur petite sœur.

Cette confession suscita l'indignation de la tante Eugénie.

— Oh, les scélérates, les rouées! La curiosité et la désobéissance sont de vilains péchés...

— Rassurez-vous, chère tante, nous en fûmes pour nos frais: tous les éléments de la bibliothèque étaient grillagés et eux aussi fermés à clef!

Jean insista, sans doute pour agacer sa tante.

— Mais avoue, Aglaé, qu'à travers les grilles tu as pu lire quelques titres!

— Oui, bien sûr, mais je ne m'en souviens pas.

Clémence se pencha à l'oreille de sa sœur qui aussitôt sourit avec malice.

— Petite menteuse! Toi, avec ta mémoire d'éléphant, ne pas te souvenir de quelque chose! Tu me diras les titres plus tard?

Alexis taquina une fois de plus Eugénie.

— On dirait que l'aventure bien innocente d'Aglaé te trouble, t'émeut, en un mot t'excite, ma chère sœur?

— Oh, c'est un peu fort, c'est un peu fort!

Alexis présenta aux jeunes peintres les livres qu'il aimait et notamment ceux édités par Pierre-Jules Hetzel depuis *Le Nouveau Magasin des enfants* qui vit le jour en 1843.

— J'avais dix ans quand parut cette collection. On y trouvait des textes courts, j'oserais dire « dynamiques », illustrés par de grands dessinateurs. Tenez, regardez: *Histoire d'un casse-noisettes* par Dumas, d'après Hoffmann, les contes de Perrault illustrés par Grandville... Vingt ans plus tard, en 1864, il a lancé un journal illustré pour la jeunesse: le *Magasin d'éducation et de récréation*. Mon fils aîné Jean n'avait qu'un an, mais j'achetais régulièrement tous les numéros « à l'avance » pour quand il saurait lire. Et puis, bien sûr, vous avez ici les *Voyages extraordinaires* de Jules Verne. Ils sont tous là, sauf le dernier, *Robur-le-Conquérant*, qui n'est pas encore rassemblé en volume mais est paru en feuilleton dans...

Jourdan l'interrompt.

— Je l'ai lu. Formidable, son *Albatros*, sa machine volante avec ses trente-sept mâts à hélices!

Jean avait entendu l'exclamation enthousiaste du jeune peintre et aurait volontiers évoqué avec lui les meilleurs passages de ce *Robur* qui l'avait lui aussi passionné, mais au même instant il présentait avec l'autorisation de Madame Mère le sacro-saint journal de bord de son grand-père Adolphe. Gauguin le feuilletait et en lisait des passages avec amusement et nostalgie:

Du dimanche 13 au lundi 14 juin 1847

... A quatre heures du soir, je me trouvais à environ deux milles de l'île Ronde avec une brise très faible, rentré les bossettes... resté toute la nuit sous les trois huniers, louvoyant à petits bords, à quatre heures du matin... J'ai pris le pilote Ranken qui m'a mouillé au Pavillon. J'ai débarqué mes animaux, vaches et mules. (...) Le lundi 21, j'ai mis à la voile pour Bourbon...

L'ancien marin était très excité en lisant qu'à Saint-Gilles de la Réunion Adolphe avait *chargé du sucre chez Charles Desbassyns...*

— Mais moi aussi vingt ans après, j'ai fait du sucre chez sa veuve! Une femme qui était extrêmement dure avec ses gens qu'elle traitait comme des esclaves. Elle était si sévère, si terrifiante que dans toute l'île les enfants, la « marmaille », comme ils disent là-bas, étaient terrorisés et devenaient sages quand les parents les menaçaient d'appeler Mme Desbassyns, ce croquemitaine en jupons. Et sa mémoire doit sévir et servir encore aujourd'hui pour effrayer les enfants et les faire obéir...

Jean était intarissable sur les anecdotes survenues au cours des voyages de

son grand-père à travers le monde et sur les trois-mâts qu'il avait armés.

— Ah, votre grand-père était aussi armateur?

— Oui, à Nantes, après ses voyages au long cours.

Il étala des plans et des photographies de plusieurs grands voiliers.

— Tenez, là, c'est le *Charles-Maureau*, quatre cent treize tonneaux, construit en 1855, là, c'est le *Godavery*, en 1852, le *Ganjam*, en 1853. Celui-ci, le *Travancore*, a été construit à Paimbœuf en 1853. C'était le plus gros de sa flotte: quatre cent cinquante tonneaux.

« Je pense qu'ils sont tous désarmés aujourd'hui car il est rare de voir des navires ayant dépassé vingt-cinq ans d'âge...

Clémence, un peu à l'écart, prenait plaisir à voir son frère parler à Gauguin de sa passion et celui-ci se replonger dans ses souvenirs de marin. Elle percevait des bribes de conversation:

— Oui, je me souviens, disait le peintre, ces voiliers étaient et sont toujours gréés, je suppose, en trois-mâts carrés à partir de trois cents tonneaux de jauge. Au-dessous, ils étaient gréés en barque...

— C'est toujours le cas mais tout change: le dernier cri, ce sont les trois-mâts goélettes et les trois-mâts latins. J'en ai croisé un sur la côte américaine en avril dernier.

Alexis ne lâchait plus les quatre jeunes peintres et leur parlait d'Octave Mirbeau, de ses écrits sur la Bretagne, parus dans *Le Gaulois* notamment.

— Il a écrit pour *La France*, l'été dernier à la fin août, ce très joli texte sur Audierne, et cet hiver, en janvier, dans *Le Matin*, un article intitulé « La Mer » qui égale Loti, dont il vient de parler d'ailleurs dans le *Gil Blas*, il y a un mois. C'est un auteur qui m'intéresse même s'il lui arrive de tomber dans l'excès des pamphlétaires.

Gauguin referma le journal de bord d'Adolphe de Rosmadec pour approuver la louange sur Mirbeau qu'il venait d'entendre.

— C'est un bon critique d'art et qui sait écrire sur la mer. Claude Monet,

qui est son ami, m'en a parlé avec enthousiasme et m'a montré de lui de nombreux articles très subtils. C'est évidemment un homme qui *sent* la peinture, qui la *pige*, si je puis dire.

Eugénie, qui tentait sans succès d'entraîner Gauguin vers le rayon des lectures pieuses, fut un peu bousculée par le groupe et s'arrêta net en fixant une latte de parquet.

— Je ne dépasse jamais cette latte, c'est ma frontière. Après, c'est l'Enfer de mon frère qui commence.

— ... Ou les paradis artificiels, c'est selon...

Gauguin donna une tape légère sur la tête d'Albertine.

— Décidément, ma voyante a réponse à tout!

On passa devant le long rayon consacré à Victor Hugo et l'on évoqua ses funérailles nationales à la Madeleine, l'année précédente. On entendit plusieurs « J'y étais! » qui firent dire à Madame Mère qu'il serait plus rapide de compter ceux qui n'y étaient pas que les milliers ou millions de Parisiens qui étaient venus l'acclamer à cette occasion. Le groupe longea l'œuvre de Chateaubriand et Madame Mère reprit le flambeau de la visite.

— Qui se souvient que notre vicomte François René a postulé pour devenir député de l'arrondissement de Quimperlé et donc de Pont-Aven à la mort du lieutenant-colonel de Kermorial à la fin de 1833? Cependant, se croyant assez célèbre pour être élu sans faire campagne, il ne se déplaça même pas à Pont-Aven pour honorer ses électeurs, et il fut blackboulé le 2 janvier 1834 par Turpinier, un brillant ingénieur et ancien ministre. Notre grand écrivain fut tellement vexé d'avoir été battu qu'il ne fit plus depuis lors de politique et omit d'évoquer cet échec dans ses *Mémoires d'outre-tombe*, remarqua Madame Mère avec un petit sourire, en caressant les volumes reliés en cuir rouge. Mais que feuillotez-vous, jeunes gens?

— Moi, c'est *Bel Ami* de Guy de Maupassant, répondit Jourdan. Il date de l'année dernière, mais je ne l'ai pas encore lu... Cela semble...

— ... une horreur! Tout simplement une horreur! s'exclama Eugénie.

— L'avez-vous lu, mademoiselle?

— Vous n’y pensez pas! Je laisse ce genre de lectures à mon frère Alexis, qui est si large d’esprit qu’il en devient libre-penseur.

Charles Laval tira deux ouvrages de la bibliothèque maritime et vint les montrer à Gauguin. C’était *Mon frère Yves* et *Pêcheur d’Islande* de Pierre Loti.

Le peintre s’empara des livres et les regarda en rêvant.

— Oui, j’ai lu *Mon frère Yves*, il y a deux ans. Loti sait parler de la mer et du gros temps. Mais celui-ci est tout nouveau, je crois?

Jean acquiesça.

— Oui, je viens d’en finir la lecture. Il est très réussi. On se croirait en mer quand il nous embarque à son bord. Une impression curieuse. Mais emportez donc ce volume, vous le rendrez à Clémence quand vous l’aurez fini.

Madame Mère vit *Indiana* de George Sand dans les mains de Clémence et apostropha Gauguin un peu durement.

— Avez-vous connu, monsieur, votre grand-mère Flora Tristan?

— Vous voulez dire Mme Flore Tristan y Moscoso? Non, madame, elle est morte en 1844, quatre ans avant ma naissance.

— Eh bien, elle et cette George Sand faisaient une drôle de paire! L’une, votre grand-mère, se voulait socialiste et l’autre, la Sand, « libérée de la contrainte des hommes ». Quelle idiotie! Toutes deux portaient la culotte. En étaient-elles plus heureuses, je n’en suis pas si sûre... *Le droit des femmes!* Quelle idée saugrenue! Comme si nous n’avions pas déjà tous les droits, y compris celui de faire semblant d’en manquer pour obtenir tout de ces messieurs les hommes! Vous verrez, vous verrez, dans un siècle et sans doute avant, à force de réclamer à cor et à cri une impossible égalité puisque nous sommes infiniment supérieures, nous perdrons notre pouvoir occulte de tout diriger sans que ces soi-disant maîtres et seigneurs s’en aperçoivent.

Les quatre jeunes peintres applaudirent à cette envolée assez théâtrale.

Albertine poussa du coude sa sœur aînée, lui demandant si, à son avis, Madame Mère n’avait pas déjà commencé la soirée au vermouth pour tenir

des propos si abracadabrants, pour ne pas dire réactionnaires.

Gauguin souriait, étonné, et commença par acquiescer à ce discours prêchant une fausse soumission de la femme et en fait la gloire de l'hypocrisie et du mensonge, avant de contre-attaquer.

— Je suis assez de votre avis, mais j'ajouterai que si la femme ne se sent pas libre et veut le devenir, ce n'est pas l'homme qui l'en empêche. Le jour où l'honneur de la femme ne sera plus placé au-dessous du nombril, elle sera libre de penser et d'aimer et ne s'en portera que mieux.

Le quatuor de peintres ricana. Eugénie cria au scandale. Clémence préféra ne pas relever la provocation triviale. Madame Mère fit semblant de n'avoir rien entendu car la réplique ne lui venait pas. Alexis ne voulut pas laisser le peintre et sa mère occuper seuls le devant de la scène.

— Quel dommage que père ne soit plus là pour écouter vos conclusions, chère mère! Lui dirait tout le contraire: il rêvait, souvenez-vous, d'un monde où les hommes auraient obéi aux femmes « en toute liberté » et sans que celles-ci puissent y trouver malice. Je l'entends encore: « Comme cela serait bien de se plier à leurs caprices, de suivre leurs directives, d'approuver, toujours approuver leurs lubies, de répondre à leur moindre désir! Elles ne pourraient plus nous reprocher d'avoir fait ceci ainsi, puisque ce seraient-elles qui auraient décidé avant nous de la marche à suivre! Quel repos! Plus de conflits: enfin la paix! »

Oubliant l'assistance, Alexis emporté par l'évocation qu'il faisait de son père posa à sa mère une question inattendue et qu'on ne saurait poser en public.

— Au fait, mère, meniez-vous père par le bout du nez, et selon votre théorie, sans qu'il s'en aperçoive?

Madame Mère haussa les épaules, leva les yeux au ciel.

— Un capitaine au long cours esclave de son épouse, un armateur servile! Tu déraisonnes, mon fils, tu *dérailles*, comme on dit aujourd'hui depuis que les trains nous en montrent l'exemple.

Voici qu'elle reprenait sa soirée en main. Il fallait qu'elle surprenne, qu'elle éblouisse, qu'elle resplendisse de mille feux. Elle tenait son auditoire par sa prestance, sa verve, mais aussi son entrain qui savait se montrer

familier quand elle le désirait.

— Vous savez sans doute, monsieur, que votre grand-mère Flora, ou Flore si vous le préférez, a été dans son temps une vraie pétroleuse, adepte de Charles Fourier, cet idéaliste pour le moins farfelu baignant dans l'utopie qui pensait avoir trouvé une nouvelle forme de société grâce à ses pha-pha... je ne sais quoi?

Albertine-Aglaré devança les autres.

— Ses phalanstères, bonne-maman.

— Oui, merci, c'est ça: phalanstères! Quelle prétention de vouloir reconstruire le monde que Dieu a si bien ordonné au fil des siècles...

«Elle s'égare, elle s'égare... Mais quelle importance si elle est heureuse! » songea Clémence.

— Eh bien, connaissez-vous la chanson des années trente qui se moquait gentiment de lui? Non, bien sûr... C'est mon père qui me l'a apprise. C'est ce qu'on appelle, je crois, la tradition orale, elle s'adressait à Fourier. Ecoutez!

Le silence se fit dans la bibliothèque alors que la vieille maîtresse de maison se donnait en spectacle, la pipe dans la main gauche et sa canne dans la droite frappant le parquet au rythme de son chant. « Elle ne va pas oser! » pensa Clémence, craignant que ses invités ne la trouvassent ridicule.

Mais Madame Mère chantait dans un silence total et personne ne la trouvait ridicule.

On te dit savant

Mais j'entends tes camarades

Traduire souvent

Tes leçons en barricades,

Halte-là, Halte-là!

On peut s'aimer sans cela,

Mon compère, mon compère,

On peut s'aimer sans cela

Et vive ton phalanstè-è-è-è-è-ère!

À nouveau on applaudit la châtelaine et, à nouveau, elle voulut avoir le dernier mot, cette fois sur ce qu'il advenait aux femmes qui brandissaient leurs droits sans se méfier des conséquences, ou du moins en bravant le danger.

— Qui de vous a entendu parler, à part Aglaé, bien sûr, de cette pauvre Marie Olympe de Gouges? Celle qui s'écriait sans prudence: *La femme a le droit de monter sur l'échafaud, elle doit avoir également celui de monter à la tribune*. Eh bien, elle a fini à l'échafaud au nom du droit de la femme et de cette fichue égalité. Quelle bouffonnerie!

Brusquement Alexis - était-il jaloux du succès de sa mère? - s'empara d'un livre et le brandit à bout de bras pour mieux le présenter au petit groupe. C'était *L'Œuvre* de Zola.

— Qui n'a pas lu ce livre doit sortir illico presto de cette pièce! s'exclama-t-il. Restons entre connaisseurs et initiés!

Madame Mère profita de l'occasion pour s'éclipser, accompagnée par sa fille Eugénie.

— Eh bien, puisque je fais partie du clan des exclus, je sors. Et toi, Albertine, tu ne m'accompagnes pas?

— Mais moi, j'ai lu ce livre, bonne-maman.

— A onze ans! Quoi de plus naturel? Où avais-je donc la tête! Il est parfaitement normal que ma petite-fille ait lu cet ouvrage! ironisa-t-elle. Allons, ne tardez pas trop, mes amis, la nuit va bientôt tomber et la fête commencer. N'est-ce pas, ma bru?

Lysandre acquiesça et, suivie par André, descendit au salon de musique pour « se mettre en doigts », comme elle disait, avant son récital.

Alexis avec son *Œuvre*, ou du moins celle de Zola, déclencha une polémique digne de celle qui avait agité les critiques d'art de journaux aussi différents que *Le Voltaire* du 14 avril, *L'Événement* du 18 ou l'article enthousiaste de Gille dans *Le Figaro*. Certes, le *Gil Blas* avait commencé à publier le roman en feuilleton, le 21 décembre de l'année précédente, mais Zola ne l'avait achevé que le 22 février de celle-ci.

Gauguin apprit à Clémence qu'on avait confié à sa femme Mette la traduction du livre en danois et qu'elle y travaillait. Gauguin avait lu et relu l'ouvrage. Reconnaissant envers l'auteur pour s'en être pris avec vigueur à ces vieux croûtons de peintres académiques des salons et de vanter Manet, le peintre reprochait cependant à Zola de dénigrer Monet et de ne rien comprendre à Cézanne. Et voilà qu'en une seule phrase il faisait l'historique de la critique contemporaine depuis trente ans.

— Baudelaire, bien sûr oui, pour Delacroix; Maxime Du Camp? Un imbécile qui n'a rien compris; Gautier, non, hélas. Goncourt, ma foi... Mais oui, un grand oui et merci à Huysmans...

On en était là lorsque la cloche de la maison Rosmadec intima à chacun l'ordre de rejoindre le rez-de-chaussée et le salon de musique.

Lysandre, le buste très droit tenu par un corset qui accentuait la finesse de sa taille, était assise au piano, attendant le silence, concentrée sur la partition.

Albertine se glissa auprès d'elle.

— Maman, j'aimerais que vous jouiez du Liszt...

— Et pourquoi donc, ma chérie?

— Je ne sais pas, mais je le *sens* bien ce soir.

Lysandre l'embrassa sur le front.

— Tu aurais dû me dire ça plus tôt, j'aurais eu le temps de me préparer. Maintenant, il est trop tard, je suis ailleurs, dans Glinka.

De part et d'autre du salon de musique dont les fenêtres étaient largement ouvertes sur la nuit tombante, tout le personnel du manoir se pressait pour écouter la « concertiste internationale ».

Afin de ne pas dérouter son public, Lysandre avait finalement choisi de jouer, non Fauré, mais *L'Alouette*, de Mikhaïl Glinka, ce compositeur russe de la première moitié du siècle. La mélodie était limpide, facile à suivre et à retenir, le thème aisément perceptible était nostalgique et un peu triste. En l'écoutant, on pouvait s'identifier à celui ou celle qui attend l'être aimé, marin, militaire ou voyageur. Mais bientôt la vie reprend son cours fougueux, colérique, avant de s'apaiser et de revenir à l'état nostalgique du début. Après quatre minutes et quelques secondes, Lysandre plaqua un dernier accord tout en douceur, se pencha sur le clavier avant de se lever pour saluer et remercier son auditoire qui l'avait écoutée dans un silence religieux. Albertine et Hélène vinrent offrir à la soliste un gros bouquet de roses et, de chaque fenêtre, le personnel envoyait des pétales à la pianiste sous des applaudissements fournis. C'est Madame Mère, à laquelle on devait cette mise en scène, que la pianiste alla embrasser la première, avant de se mêler à la petite foule des admirateurs.

Gauguin vint baiser la main de la pianiste et, pour paraître plus mélomane qu'il n'était, demanda à Lysandre si elle jouait parfois du Claude Debussy. Elle ouvrit de grands yeux.

— Pas encore, il est si jeune, vingt-quatre ans, je crois. Un garçon de talent, me dit-on, mais d'une timidité maladive. J'attends qu'il mûrisse. Mais vous le connaissez?

Gauguin regretta d'avoir posé cette question juste pour se rendre intéressant. Il répugnait d'ordinaire à aborder ce sujet.

— Le tuteur qu'on m'a désigné quand j'étais jeune, Gustave Arosa, est le frère de celui de Claude, Achille-Antoine. Mais nous ne nous sommes jamais rencontrés.

— Comme c'est amusant! dit Lysandre en prenant le bras de Gauguin sous l'œil stupéfait d'André (qui aussitôt tenta de se rassurer: « Ce n'est pas possible! Elle est si distraite, elle croit être à mon bras! »).

Un buffet était dressé sur l'arrière du manoir, côté parc. Sur les tables recouvertes de nappes blanches, on avait le choix entre des armées de langoustines, des plateaux d'huîtres du Belon, des pâtés de sanglier et de lièvre, confectionnés par Eugénie et Maria, des volailles, des fromages, des salades de fruits. Un tonnelet de cidre, un autre de vin, étaient installés sur des chèvres et leurs robinets étaient plus souvent ouverts que fermés. Et comme toujours dans ces fêtes de La Josselière, valets de ferme, lavandières, vachères se mêlaient aux châtelains sans la moindre gêne, dans une fraternité

réciproque voulue depuis toujours par Madame Mère et avant elle son défunt mari.

Clémence, en jeune fille de la maison, allait de celle-ci à celui-là, souriante, légère, avec une prévenance généreuse qui n'appartenait qu'à elle. Sa mère tentait de l'imiter auprès des gens de la ferme, mais malgré sa bonne volonté ne réussissait pas à s'intéresser à ces hommes et à ces femmes qu'elle sentait, à juste titre d'ailleurs, bien loin de son univers musical. André ne la quittait pas des yeux, regrettant que cette soirée fût la dernière de l'été et donc de l'année puisque Lysandre ne souhaitait pas le voir à Paris.

Gildas était enfin apparu dans cette soirée qui l'ennuyait davantage qu'elle ne le fascinait. Il était là, accoudé au tonneau de cidre où l'on se pressait, et regardait l'assistance sans bienveillance. Il paraissait songeur, pour ne pas dire sinistre.

De découvrir Clémence très entourée par les jeunes peintres et Gauguin; de les entendre évoquer des artistes qu'il ne connaissait pas et dont il n'avait rien à faire; de la voir si gaie, si à l'aise dans son milieu, le faisait douter de la déclaration si directe qu'elle lui avait faite quelques heures plus tôt. Il broyait du noir en se répétant: « Nous ne sommes pas du même monde, je ne suis pas de son monde ni elle du mien. »

Clémence sentit le désarroi de son ami d'enfance. Elle alla vers lui, un verre de vin à la main, et le lui tendit en le regardant droit dans les yeux.

— Gildas, tout ce que je t'ai dit aujourd'hui est toujours dans mon cœur. Viens avec nous, ne reste pas dans ton coin. Que vont penser les autres?

— Les autres? Mais je m'en fiche, ma Clémence. Il n'y a que toi qui...

Les grands yeux verts qui plongeaient dans les siens le décidèrent à remonter à la surface de la vie. Il suivit Clémence et celle-ci, sur un clin d'œil, le laissa à Jean car la jeune Hélène la tirait par la manche et l'amenait à l'écart, la mine grave.

— Albertine ne va pas bien, ça la reprend...

— Quoi donc?

— Ses crises de voyance. Elle voit autant d'assassins qu'il y a de bougies. Sa tête la serre. Elle tremble et se met à pleurer puis à rire. Elle m'inquiète,

elle dit des choses que je ne comprends pas.

Clémence vit sa jeune sœur assise sur le perron, les coudes posés sur ses cuisses, le visage dans les mains. Elle semblait fixer un point bien précis dans l'assistance.

— Qu'est-ce qu'il y a, Aglaé? Ça ne va pas?

— Hélas, non. Ce soir, je ne suis plus Aglaé mais à nouveau Albertine.

Clémence s'assit à côté d'elle sur les marches du perron, l'enlaça et lui donna un petit coup de tête.

— Allez... Dis-moi tout!

La petite fille frappa la pierre de sa bottine.

— J'en ai assez, assez de ce don de voyance!

Et elle fixait un point devant elle.

Clémence suivit son regard qui s'attardait à dix mètres de là sur le visage du vieux Louis. Un Louis taciturne qui broyait du noir.

Albertine tentait de regarder ailleurs mais, très vite, ses yeux se portaient à nouveau sur Ghirlandaio et elle se reprenait la tête à deux mains et la secouait de part et d'autre.

— Je ne veux pas y croire, oh non! Ce n'est pas possible, mais je l'ai vu, je le vois!

Clémence prit sa jeune sœur aux épaules et la serra contre elle.

— Mais qui, qui vois-tu, ma chérie?

Albertine eut un geste d'agacement.

— L'assassin!

— Et où l’as-tu vu?

— Mais, zut de zut, Clémence, dans mon foutu carrelage!

Clémence s’inquiéta soudain. Etait-ce une crise de démente que sa benjamine faisait là? Elle tenta de prendre la chose à la légère.

— L’assassin dans le carrelage... Mais c’est évident! Où veux-tu qu’il soit, sinon là? Pourquoi n’y ai-je pas pensé plus tôt?

— Ne te moque pas, Clémence. Je vois des choses en fixant ces carreaux, je n’y peux rien... J’en ai parlé à ton Gauguin... Et ce qui me fait peur, là, en ce moment précis, c’est que je *sais* qu’il est ici ce soir...

— Je te vois regarder Louis avec insistance et je constate dans le même temps qu’il me fuit. Sens-tu quelque chose de ce côté-là?

— Oui, et c’est ça qui me trouble... Pas un instant je ne le vois en assassin.

— Moi non plus.

— Mais je vois autour de lui des ombres humaines ou du moins une ombre humaine. Je ne puis définir ça autrement. Il y a la mort, la mort qui rôde autour de lui...

Albertine se mit à trembler et à sangloter.

— C’est dur, trop dur pour moi, Clémence... J’aimerais tant être normale... Normale comme Hélène, comme toi...

Clémence tenta de la distraire.

— Normale, moi? Mais je prends ça comme une insulte! Je ne suis pas une *peintresse* académique normale, mais une rebelle, une révolutionnaire!

Albertine ne pouvait se satisfaire de ses facéties.

— Allons, Clémence, ce n’est pas en claquant dans tes doigts que tu me feras sortir de mon inquiétude. As-tu remarqué que l’oncle abbé ne va pas fort, ces jours-ci? Il continue de boire, ça oui, mais il a perdu toute sa gaieté,

toute sa bonne humeur. Il reste silencieux, pensif, comme s'il luttait au fond de lui contre je ne sais quoi. Tiens, voilà qu'il s'assied à côté de Ghirlandaio. Il lui parle à voix basse. Ils ont l'air aussi soucieux l'un que l'autre. Mais regarde-les, regarde-les, on dirait qu'ils complotent!

— As-tu eu des visions de Louis?

— Entre autres, oui.

— Tu crois que ça pourrait être lui, l'assa...

— Je n'y crois pas une seule seconde. Du moins, ma raison et mon affection ne peuvent en accepter l'idée, mais ma maudite intuition, qui ne me laisse jamais tranquille, me dit que Louis, de près ou de loin, est mêlé à... Non, non, non et non! J'ai dû boire un peu trop de cidre.

— Ah, parce que tu bois, maintenant?

— Comme tout Breton digne de ce nom, *gast*!

Elles rirent en s'embrassant. Hélène revint s'asseoir auprès d'elles et Clémence, voyant sa sœur à nouveau paisible, mais l'était-elle jamais?, retourna à ses mondanités. Elle passa à côté de ses parents pour entendre Gauguin discourir sur la littérature, la peinture et la musique.

— Dans l'art de la littérature, deux partis sont en lutte. Celui qui veut raconter des histoires plus ou moins bien imaginées. Et celui qui veut une belle langue, de belles formes... Seul le poète peut exiger avec raison que les vers soient de beaux vers et rien autre chose. Le musicien, ou la musicienne, chère madame, est privilégié. Des sons, des harmonies. Rien d'autre. Il est dans un monde spécial. La peinture aussi devrait être à part; sœur de la musique, elle vit de formes et de couleurs...

Clémence les laissa à leur conversation hautement philosophique et alla distribuer sourires et compliments aux ouvrières et ouvriers de la ferme qui ne tenaient pas outre mesure à se mêler aux hôtes du château. Ils plaisantaient entre eux et faisaient honneur au buffet.

La jeune peintre s'éclipsa bientôt et courut vers sa tour. Elle en revint un carnet à dessin sous le bras. Elle hésita entre plusieurs endroits pour faire ses croquis, mais ne voulant surtout pas jouer à l'artiste d'une façon ostentatoire, elle alla s'installer dans le salon de musique d'où, à travers la fenêtre, elle

pouvait dessiner la fête sans être vue.

Madame Mère régnait sur ses invités avec une prestance très Régence. Clémence la campa en bas à droite de son croquis alors qu'elle discutait avec Yvon Grignol, ce grand bonhomme dégingandé qui aurait tant voulu être prêtre et était prêt, à en croire l'oncle abbé, à donner sa vie pour sauver l'âme d'un mécréant.

Elle dressa rapidement sur le papier les groupes divers qui s'étaient formés; elle ébaucha les silhouettes de Jean et de Gildas discutant fraternellement, pour s'attarder sur ses parents et sur Gauguin. Elle remarqua qu'il devait lever la tête pour parler à son père qui, il est vrai, était de haute taille. Son maître, à le voir au côté de sa mère, n'atteignait sûrement pas le mètre soixante-dix.

Clémence sautait d'un personnage à l'autre, soucieuse de mettre en place les attitudes qui révélaient tant le caractère d'un être. Elle nota Ghirlandaio, son frère Pierre et le chien Varech qui errait, le museau à terre, en quête de quelque morceau. Elle n'oublia pas sa sœur et Hélène toujours assises sur la marche du perron, le visage dans le creux de leurs mains. Cependant, pour les faire entrer dans sa scène, il lui fallait se pencher par la fenêtre et donc tricher avec la perspective, ce dont elle se souciait assez peu, depuis que Gauguin lui avait dit d'en prendre à son aise. On avait allumé des torchères qui donnaient à ce « dîner sur l'herbe », comme le nommait Clémence, des allures fantastiques.

La fête battait son plein quand, sur un signe de Madame Mère, Albertine et Hélène coururent sonner la cloche. Le silence se fit, rompu trente secondes plus tard par le son du biniou et de la cornemuse. La musique venait du fond du parc. Une dizaine de danseurs, de danseuses et de musiciens sortirent du petit bois où ils étaient cachés pour venir donner un spectacle. Ils approchaient au rythme des instruments, à la lumière de lanternes, sautant, dansant sur la grande pelouse avant de monter et de se répandre sur une estrade de bois dont chacun jusqu'alors se demandait la destination. En costume folklorique, quatre jeune filles et quatre jeunes gens, se tenant par le bras, tournaient et frappaient dans leurs mains quand ils changeaient le sens de leur danse.

Revenus de leur surprise, les garçons et les filles de la ferme entrèrent dans le jeu et se mirent eux aussi à danser en rond ou en ligne.

Les jeunes peintres quelque peu échauffés par le cidre, le vin et le raide, se lancèrent sur la piste en imitant d'une façon désordonnée et burlesque les danseurs folkloriques.

Craignant que leurs facéties ne troublent et ne choquent l'assistance, Alexis et sa femme, Clémence et Gildas vinrent se mêler à eux et exécutèrent une gavotte très classique et incitèrent les trublions à en apprendre le pas. Hélène et Albertine redevenue Aglaé se joignirent à eux.

Madame Mère était aux anges et battait la mesure de sa canne. Sa soirée était réussie. Combien en connaîtrait-elle encore de ces bals qu'elle aimait tant organiser, avant de rendre l'âme? Elle balaya cette question, bien décidée à considérer ce soir-là la vie d'un point de vue purement hédoniste.

Elle s'abandonna quelques minutes à ses souvenirs de jeune fille et de femme en se laissant porter par une douce somnolence dont elle sortit en tressaillant.

— Mais que sont donc devenus les enfants? Je ne les vois plus.

— Peut-être nous préparent-ils une surprise eux aussi, répondit étourdiment tante Eugénie à qui Clémence et Jean avaient interdit de parler de leur projet.

— Une surprise?

— Oh, peut-être une simple saynète, ils sont si imaginatifs!

Au même instant le silence se fit à nouveau et éclatèrent les voix d'Alexis et d'André accompagnés par Lysandre au piano, chantant la marche nuptiale de Félix Mendelssohn:

Par vous conduits, couple charmant

Dans cet asile où l'amour vous attend.

(...) Votre destin s'accomplit en ce jour...

Hélène et Albertine vêtues de robes blanches en organdi jouaient les demoiselles d'honneur et brandissaient des torches, précédant Clémence et son frère Jean qui jouaient les futurs jeunes mariés. Ils avaient revêtu les propres tenues que portaient Madame Mère et son futur mari Adolphe le jour de leurs fiançailles, l'été 1825. Ces costumes avaient été entretenus avec le plus grand soin depuis ce beau jour, soixante et un ans auparavant.

Les jeunes fiancés vinrent s'incliner devant Madame Mère qui porta un mouchoir à ses lèvres pour étouffer un cri tant son émotion était grande et sa surprise totale.

De voir son petit-fils en chupen brodé et en bragou-braz blanc, chaussé de guêtres de cuir noir et portant un petit chapeau paré d'une rose, lui fit venir les larmes aux yeux. Mais d'admirer sa petite-fille, resplendissante de beauté et de jeunesse dans ses propres vêtements, ne la laissa pas moins ravie et attendrie. Elle lui fit signe d'approcher et vérifia si elle n'avait oublié aucune parure, aucun élément de son trousseau. Elle découvrit son jupon rouge sous la jupe de drap noir aux multiples plis, parsemée dans sa partie inférieure de broderies argentées. Elle fit se pencher Clémence, caressa son corsage de velours noir serré par des lacets rouges et couvert sur le devant par le sommet triangulaire du joli tablier. Du gilet s'échappaient des manches de laine blanc et bleu; un petit cœur en or s'était niché et tressautait entre ses seins. Une collerette plissée lui emprisonnait le bas du visage et, sur sa tête, Clémence avait disposé la coiffe jaune tendre de sa grand-mère dont les grandes barbes se repliaient en haut de l'édifice de dentelle. Son bonnet était pourvu de petits rubans noués par-derrière.

Clémence, bien plus grande que Madame Mère, souffrait le martyre dans ses souliers décorés d'une boucle d'argent.

Jean entraîna sa sœur au milieu de la piste de danse. Ils saluèrent l'assistance qui les applaudit en leur lançant des « Marions-nous, marions-nous, mettons-nous la corde au cou » que les jeunes mariés, et non les fiancés, entendaient tout le jour et durant la nuit de leurs noces.

Clémence et Jean réapparurent débarrassés de leurs déguisements et allèrent embrasser leur grand-mère qui les remercia de ce qu'elle appelait « le clou de la soirée ».

La nuit était tombée depuis longtemps déjà et des ombres traversaient le faisceau des torchères quand Gildas et Hector, sur la demande de Madame Mère, allumèrent un grand feu de bois autour duquel les jeunes et moins jeunes firent une ronde.

Eugénie alla s'asseoir à côté de son frère Julien, c'est-à-dire à côté du tonneau de vin qui était son compagnon fidèle. Il chancelait sur son siège, les yeux brouillés.

— N'as-tu pas honte de boire ainsi? Tu te donnes en spectacle à tes ouailles.

Il se mit à rire.

— Mes ouailles? Ouille, ouille, ouille! Mes ouilles! Elles s'en fichent bien de savoir si, tel Noé...

— Tiens-toi, Julien, un peu de dignité, on nous regarde!

— Dieu en premier, ma chère sœur, Dieu le premier nous regarde et se moque de savoir si je bois trop ou non...

— Justement, n'as-tu pas honte d'agir ainsi en Sa présence?

— Non, pas ce soir, et j'ai mes raisons...

— Quelles raisons? On n'a jamais raison d'offenser Dieu en cultivant un vice.

— Dieu, Eugénie, est pardon et miséricorde.

Il vida à nouveau son verre, se renversa dans son fauteuil d'osier et faillit s'effondrer.

— La vérité, c'est que tu es un être faible et tourmenté.

— Faible, je ne le crois pas, mais tourmenté, ça oui! C'est d'ailleurs pour ça que je pars demain pour Quimper consulter Monseigneur. J'ai besoin de ses conseils. Je suis perdu dans mes pensées. Quant à la vérité que tu évoques, retiens bien cette phrase: *Verum est index sui et falsi*, « le vrai est le signe de lui-même et du faux ». Tu comprends?

Eugénie ne semblait pas comprendre et se répétait: « Il a ses raisons, il a ses raisons. Mais quelles sont-elles, ses raisons? »

À minuit tapant, alors que tout le monde s'apprêtait à se disperser, Clémence et Albertine s'approchèrent, l'une portant un très gros bouquet de fleurs des champs, l'autre le portrait de son aïeule qu'elle avait peint depuis des semaines. Toutes deux lui firent la révérence et se mirent à chanter un passage des *Noces de Figaro* de Mozart dans une traduction assez libre:

Que Madame nous pardonne,

Ce bouquet est sans valeur,

Mais chez nous, tout ce qu'on donne,

On le donne avec le cœur,

On le donne avec le cœur.

Albertine offrit ses fleurs et Clémence déposa son tableau sur les genoux de son aïeule avant de s'enfuir en courant pour ne pas entendre ses compliments.

La vieille dame fit signe à Gauguin de s'approcher et lui demanda ce qu'il pensait de l'œuvre de Clémence. Il eut le bon goût d'y trouver quelques qualités.

Madame Mère lui fit un clin d'œil.

— Pas mal, n'est-ce pas, cher maître?

Il lui sourit.

— Et même pas mal du tout, chère madame!

Une heure plus tard, c'est une autre chanson, de carabins celle-ci, qu'après avoir pris congé les peintres entonnèrent en montant dans leur voiture de louage pour regagner Pont-Aven.

Clémence demeura seule sur le perron pour les voir s'éloigner à la lueur d'une lanterne.

— Tu les regrettes déjà?

Elle sursauta. Gildas était à côté d'elle, le visage fermé.

— Comme tu es bête! Tu sais bien que c'est toi que je...

Sa grand-mère interrompit la première scène de jalousie du garçon pour venir dire à sa petite-fille combien elle était heureuse de cette soirée et de la part qu'elle y avait prise avec tant de chaleur et d'originalité. Gildas en profita

pour saluer la douairière et s'éclipser. Clémence accompagna sa grand-mère jusqu'à la première marche de l'escalier puis gagna la cuisine. Elle y trouva en plein conciliabule le vieux Louis et son oncle abbé passablement éméché. Ils se turent brusquement en la voyant entrer.

— Qu'est-ce que vous manigancez, tous les deux?

Julien la regarda et fit un geste vague de la main.

— Nous nous aidons l'un l'autre, ma chérie. Comme nous pouvons, comme nous pouvons!

Elle les quitta, préoccupée. Qui avait donc vu Albertine dans son carrelage? Etait-il possible qu'il fût là ce soir? se demanda-t-elle, pensive, en regagnant sa tour.

CHAPITRE XXVI

— Tu sais, Gildas, je ne connais rien de l'amour, rien du tout. Tu vas être mon premier homme et j'ai un peu peur.

— Ton « premier »! Comme c'est délicat! Tu penses en avoir combien par la suite?

Lui aussi avait peur et répondait par une boutade à l'appréhension de Clémence.

— Tu me prends pour une brute, un sauvage?

Elle avait posé la tête sur les genoux du barreur et ne s'étonnait même pas de sa hardiesse. Elle trouvait cela tendre et naturel.

Lui regardait la mer, le ciel, réglait l'écoute de grand-voile sans se déplacer. La tête qui était posée sur ses cuisses était pour lui le symbole d'une renaissance. Avec douceur, il caressa les cheveux roux de la jeune artiste, dessina son visage de ses mains rugueuses, se cassa en deux pour l'embrasser sur le front et dans le cou.

— Tu verras, tout va être simple, si simple... Moi aussi j'ai un peu peur, sais-tu? Ce n'est pas tous les jours qu'on peut être aussi proche d'une femme de ta condition.

Elle se redressa, les joues en feu.

— Ma condition, quelle condition?

— Disons de ta qualité...

— Flatteur!

— Pas du tout! Tu m'as toujours un peu intimidé par tes « connaissances

», ta « culture », comme on dit, je crois. Et puis, cette vie à Paris que je ne peux même pas imaginer tant cela est loin de moi. Tu sais, je ne connais Paris que par les cartes postales...

Elle s'enhardit à caresser ses mollets et ses pieds nus qui, eux, étaient pourvus de cinq orteils l'un et l'autre! Cette constatation l'agaça. Décidément, le tueur de modèles la poursuivait jusque dans le corps de Gildas. Il n'allait tout de même pas lui gâcher son premier amour en lui rappelant la liaison qu'avait eue Adèle avec celui dont elle allait faire son amant! Mais si, hélas! Déjà quand tout à l'heure Hector les avait aidés à quitter la cale en poussant le *Nadounick* et en leur souriant avec tendresse, le sacrifice insensé de cet homme qui s'était dit coupable pour faire libérer Gildas avait fait resurgir en elle de bien pénibles moments.

Le meurtrier courait toujours et Clémence s'était promis de le démasquer et pour cela de lui tendre un piège. Elle aurait alors besoin de l'aide de Gildas. Mais il était trop tôt pour lui en parler. Elle repoussa donc l'image de sa rivale assassinée et s'abandonna à l'instant présent.

Comme s'il avait deviné le cheminement de ses pensées, Gildas se pencha vers elle, plongea son visage dans sa chevelure. Elle leva doucement la tête et il s'empara de ses lèvres. Dressée vers lui, elle répondit avec fougue à son baiser.

Gildas posa sa main gauche sur le sein droit de Clémence et le caressa avant de dégrafer d'autorité son corsage pour découvrir sa poitrine.

— Magnifiques, tu as des seins magnifiques! Clémence toute belle. Je suis heureux, tu comprends? Heureux!

— Moi aussi, Gildas, tu me fais un bien fou. Tu m'apaises en même temps que tu fais vivre mon corps... Je ne comprends pas trop ce qui lui arrive, mais c'est bon aussi de ne pas comprendre. Tout ce que je comprends, cependant, c'est que j'ai envie de toi.

— Et moi donc!

Ils avaient laissé Raguénès et l'île Verte derrière eux et passaient la pointe de Trévignon pour raser les Soldats, ces îlots où grouillaient les bars.

— Où m'emmènes-tu?

— Après la pointe de la Jument, dans le bras de mer de Pouldohan. C'est un de mes endroits secrets, un lieu privilégié. J'aime cette ria... Une anse comme celle de Poulguin en moins grand.

Clémence fronça les sourcils.

— Tu y as déjà emmené et aimé une femme?

— Jamais! Je te le promets! C'est mon territoire et désormais le nôtre.

Elle l'embrassa à nouveau, si heureuse de l'entendre lui parler avec une telle franchise.

— Je connais l'endroit, mais je n'y suis jamais venue par la mer.

— Alors, tu vas voir ce que tu vas voir! Mais pour l'instant, regarde: là, c'est l'amer de la Jument, ici, une plage au sable fin, mais fin! Là-bas, c'est Concarneau, la côte de Beg-Meil et au large les Glénan, je t'y emmènerai... je connais quelques baies désertes. On pourra s'y aimer et se promener nus sous le regard des seuls goélands.

Cette proposition fit frémir Clémence. Se promener nue à côté de Gildas sur une plage? Elle ne pouvait imaginer une telle situation alors que dans quelques instants, elle le savait, elle allait s'offrir à lui...

— Paré à virer? Vire! Attention, on empanne!

Clémence se saisit de l'écoute de foc qu'elle régla.

— Viens t'asseoir contre moi. J'ai besoin que tu sois là, toute proche pour entrer dans mon sanctuaire... et celui de quelques épaves de trois-mâts qui finissent leur vie là où nos amours vont commencer.

Gildas, comme Clémence, était fébrile, face à cette rencontre amoureuse qu'ils attendaient tout en la redoutant.

— Te voici poète et philosophe maintenant! Où allons-nous?

— Où je veux te mener la première fois.

— Et tu parles en alexandrins qui plus est! « Où je veux... », un, deux, trois, « te mener », quatre, cinq, six, « la première fois », sept, huit, neuf, dix, onze, douze.

Gildas plongeait à nouveau ses mains dans l'opulente chevelure rousse de Clémence et se mit à embrasser ses yeux, ses tempes, ses lèvres avec volupté.

Les voiles abandonnées à elles-mêmes fasyèrent et le marin reprit la barre en main. Il remit la chaloupe au milieu du bras de mer et se prépara à l'accostage ou du moins au mouillage en pleine eau. Il abattit les voiles, jeta une ancre vers la rive du Cabellou, une autre au sud. Après s'être assuré que ses amarres tenaient bien, il ôta sa chemise et apparut torse nu. Un torse aux pectoraux développés, bruni par le soleil de ses cabotages.

Clémence, désemparée, ne savait que faire, que dire, quelle initiative prendre. Elle était là, sur le banc du barreur, le corsage ouvert dévoilant ses seins. Devait-elle jouer à la bravache, à l'affranchie qu'elle n'était pas? Ou à l'effarouchée qu'elle n'était pas davantage?

Gildas vint à son secours. Il la prit par la main et la fit s'étendre sur le pont à côté de lui. Il glissa son avant-bras gauche sous sa tête en guise de coussin et la contempla. Il la regarda longtemps sans même la toucher. Ils se sourirent. Puis il parla.

— J'ai envie de respirer ton corps, tout ton corps que je ne connais pas.

— Et moi le tien dont je ne connais pas l'odeur, ou si peu.

— Ah bon, la vue n'est pas le seul sens qui intéresse les peintres?

— Non, il y a aussi le toucher, par exemple.

Ils rirent tous les deux, commençant à se caresser avec maladresse, hésitants, intimidés.

Elle promenait ses mains sur son torse, descendait vers son ventre.

— Et puis, il y a aussi le goût...

Et elle s'affolait sur ses lèvres, pénétrant dans sa bouche le plus loin qu'elle pouvait.

— Il y a aussi l'ouïe... Parle, je veux t'entendre en même temps que je te sentirai. Parle, je ferme les yeux pour mieux écouter ta voix...

Et elle humait ses aisselles, son cou, ses cheveux.

Il la déshabillait et elle le laissait faire. Déjà, elle s'abandonnait, lascive et tremblante, tandis qu'il la rassurait en lui susurrant son prénom à l'oreille: « Clémence, petite Clem' que j'aime, ma petite fille d'amour, j'ai envie de toi depuis toujours. »

Jamais elle ne s'était montrée nue à un homme, « comme tante Eugénie », se dit-elle. Même pas à un médecin puisqu'elle n'était jamais malade. Et elle se répétait pour accroître sa joie: « Je suis nue devant un homme et il me voit. » Le jeune homme ne se privait pas en effet de la contempler. Il l'embrassait, timide d'abord, explorateur ravi de découvrir sous ses lèvres ces seins, ces cuisses, ce ventre si souvent rêvé. Il revenait à sa bouche qu'il prenait avec fougue, puis couvrait ses yeux et son cou de petits baisers tendres tandis qu'une de ses mains partait en reconnaissance sur cette peau de vierge.

Bientôt, il plongeait dans l'or flamboyant et sucré de son ventre et l'embrassait avec délicatesse. Elle ne le repoussa pas, laissant le plaisir monter en elle. Mais elle avait envie, besoin de davantage encore. Elle se dressa sur les coudes, lui saisit le visage et l'attira contre elle. Elle aussi voulait se montrer active. Elle défit la ceinture de son compagnon, mais désarmée n'osa aller plus loin. Elle s'étendit à nouveau sur le dos et posa un avant-bras sur ses yeux, laissant à Gildas le soin de quitter lui-même ses vêtements.

Il s'écarta un instant puis revint vers elle. Il était nu lui aussi. Ils se mirent l'un et l'autre sur le côté, se faisant face. Ils roulèrent enlacés, et pour la première fois de sa vie, Clémence sentit le désir d'un homme dressé contre elle. Elle ne contrôlait plus son corps qui se mit à trembler. « Ça doit être ça: "trembler de désir" », se dit-elle en promenant ses mains sur le dos musculeux de Gildas. Ses ongles se plantèrent dans le dos du matelot qu'elle avait attiré sur elle. Il obéit à sa prière implicite. Jamais le fait d'obéir ne lui avait paru si agréable. Elle était tout abandonnée, disponible.

Leurs corps luttèrent dans un combat ô combien espéré. Allongé sur la jeune peintre, Gildas plongeait ses yeux sombres dans ceux si clairs, si verts de celle qui l'attendait et le suppliait.

— Viens, prends-moi, mon Gildas. Fais de moi une femme, ta femme.

Ne la quittant pas des yeux, les avant-bras posés sur le pont rugueux du

bateau, il entra en elle avec une force lente, animale, mais en murmurant son nom avec tendresse.

Clémence se mordait les lèvres, faisait aller sa tête de côté et d'autre, fermait les yeux, les rouvrait pour les perdre dans les nuages légers et épars du ciel d'été. Elle ne savait plus ce qui se passait en elle, mais elle savait que c'était ça la vie. Souffrait-elle? Non. Ou alors, si c'était cela la souffrance, elle s'appelait aussi bonheur. Comme il était prévenant, son Gildas! Il voulait que Clémence garde un souvenir délicieux de cette première fois. Longtemps, il sut faire durer ces instants si importants. Il voulait, il voulait... Ils accélérèrent leurs mouvements et furent heureux ensemble.

Clémence poussa un long cri de victoire et de jouissance.

La chair des deux amants était meurtrie par la dureté du pont, mais ils ne s'en souciaient pas.

Clémence était heureuse et fière. Fière, sans doute, d'avoir osé enfreindre la tradition des jeunes filles de bonne famille qui devaient arriver vierges au mariage. Des larmes de joie inondaient son visage et elle couvrit son amant de baisers en le remerciant de l'avoir faite femme.

Ils étaient maintenant étendus sur le ventre l'un à côté de l'autre et, la tête sur leurs bras repliés, ils se regardaient en souriant, bercés par la musique du clapotis, ce « clap-clap » des vaguelettes caressant les flancs du bateau.

Gildas se leva, se pencha sur l'eau et s'amusa à faire de l'équilibre sur le plat-bord. Clémence admirait ce corps athlétique, voyait les muscles de son fessier bouger harmonieusement et se dit qu'elle aimerait le dessiner nu. L'acrobate plongea en poussant un cri sauvage. Elle se leva à son tour et le rejoignit dans l'eau. Ils nagèrent jusqu'à une roche plate où ils prirent pied. Que c'était donc bon de sentir la caresse totale de la mer vous entourer le corps! Comme ils avaient raison, tous ces baigneurs et ces baigneuses de l'Aven, de s'offrir à l'eau sans le moindre vêtement!

Clémence et Gildas se retrouvèrent debout dans les bras l'un de l'autre et savourèrent le contact de leurs peaux fraîches et salées.

— Tu as faim, ma Clem'?

— Oui, de toi.

Il embrassa ses longs cheveux qui descendaient jusqu'au bas de son dos qu'il sentit ferme et rond sous sa paume. Combien de fois avant de connaître Adèle il avait désiré vivre un moment semblable avec son « amie d'enfance » ! Sur terre comme sur mer, le corps de la jeune peintre avait occupé ses rêves éveillés ou non. Il se souvenait de s'être répété: « Clem' n'est pas pour moi, elle ne sera jamais à moi. » Et voilà qu'elle se pressait contre lui, s'accrochait à lui, lui pétrissant les épaules, le dos et plus bas encore. Il la repoussa tendrement.

— Je vais chercher le déjeuner.

— Tu as prévu un pique-nique? Moi, je n'ai rien apporté...

— Moi non plus, mais je vais faire le marché. Tu prendras bien une douzaine d'huîtres? En attendant, peux-tu mettre le couvert et allumer le feu avec du bois flotté?

Elle le suivit en nageant jusqu'au *Nadounick* où il monta d'un rétablissement. Il lui tendit une bouteille de muscadet, une couverture, et lui désigna une langue de sable qu'elle pouvait atteindre en ayant pied.

Il prit une caisse à fond de verre de sa fabrication, entourée de morceaux de liège pour qu'elle flotte. Il se saisit aussi d'une foëne à trois branches pointues et barbelées, emmanchée à un long bâton.

Clémence le vit s'éloigner avec son attirail. Très vite, il lança son harpon et poussa un rugissement de victoire. Il déposa sa prise sur un rocher et repartit à la chasse.

Dix minutes ne s'étaient pas écoulées qu'il revenait au rivage avec son « marché »: deux douzaines d'huîtres plates, un carrelet et un petit bar.

— C'est le premier bar que je prends au harpon. Il était figé dans une faille, terrorisé. Regarde, je l'ai chopé en pleine tête.

Il riait de son exploit, « un rire de carnassier », se dit Clémence. Il écailla et vida les poissons, dont il jeta les viscères aux goélands qui se les disputèrent en criailant.

Le feu attisé par Clémence avait déjà des braises. Le matelot déposa dessus des ferrailles trouvées dans la carène d'un thonier éventré. Il récolta du sel dans les creux des rochers et en fit un lit pour les poissons.

Les huîtres étaient petites mais très pleines.

— Grâce à ma cage à vitre, je crois que je suis le seul à savoir qu'il y en a ici, à un mètre sous la surface.

Pendant qu'il retournait et surveillait les poissons, Clémence le croqua ainsi nu, accroupi auprès du feu. Cette vie de Robinson la comblait.

Après le repas, elle eut à nouveau envie de Gildas. Ils s'étendirent l'un à côté de l'autre sur la couverture et il l'encouragea à se montrer plus hardie dans ses caresses et dans ses baisers.

— Comme tu es savant! lui dit-elle.

— Je ne te savais pas si ardente...

— Apprends-moi tout ce que tu sais. N'aie pas peur de m'effrayer. Je veux tout connaître...

CHAPITRE XXVII

— Vous êtes à Pont-Aven depuis six semaines et vous n'étiez jamais venu jusqu'ici?

Clémence avait pris Gauguin à la *Pension Gloanec* et venait de mettre Hurelle au pas en pénétrant sous la voûte de l'allée de hêtres qui menait à la chapelle de Trémalo. Elle voulait que le peintre la découvrit progressivement et, dès qu'elle la devina à travers un fouillis de verdure, elle tira sur les rênes pour immobiliser son cabriolet.

Assis à côté d'elle, Gauguin plissait les yeux et examinait le lieu saint selon sa technique du « poing fermé ».

— On dirait que ce toit est dissymétrique.

— Oui, sa pente nord descend plus bas que celle au sud. Cette caractéristique est, je crois, unique en Bretagne, ou du moins dans la région. Mon père vous en dirait davantage, il sait tout de tout.

— Comme votre jeune sœur Aglaé.

— Oui, mais lui n'est pas devin.

— Vous la croyez vraiment devineresse?

— Hélas oui, et elle en souffre. Il paraît, mon oncle médecin dixit, que ce don s'estompera et lui passera quand elle sera formée. Curieux, non?

Ils sautèrent à terre et laissèrent la jument brouter sous les chênes et châtaigniers environnants. Ils firent le tour de cette petite église du XVI^e siècle au clocher ajouré et poussèrent la porte.

— Vous n'avez encore rien vu. L'intérieur vous réserve des merveilles.

Ils eurent un peu de mal, venant de la lumière éclatante de cette matinée estivale, à s'accoutumer à la pénombre. Clémence ouvrit donc en grand les portes centrale et latérale et, pour mieux encore faire découvrir les trois nefs et les douze arcades gothiques, elle alluma une bonne trentaine de bougies et alla prendre un chandelier qui se trouvait derrière l'autel.

— Vous êtes la sacristine, le bedeau ou la suisse des lieux?

— Si vous voulez... Enfant, je suis venue souvent ici aider mon oncle à dire la messe quand l'occasion s'en présentait et que ma tante Eugénie m'autorisait à faire drelin-drelin à sa place avec la clochette. C'est au cours de ces offices que j'ai étudié et admiré ce christ étonnant et ces figurines polychromes, ces animaux, lapins, renards qui courent le long des murs. Regardez ces poutres aux gueules de loup, ces monstres sculptés à même les sablières et les dévorant, cette Vierge à l'enfant... Vous comprenez d'où m'est venue l'idée de sculpter la barre du *Nadounick* ou les bras d'un fauteuil?

Clémence se tut. Elle n'avait nul besoin de jouer les guides pour que le peintre apprécîât les splendeurs qui les entouraient. Il fit un commentaire.

— Vous trouverez toujours le lait nourricier dans les sociétés primitives. Dans les arts de pleine civilisation, j'en doute.

Gauguin restait planté devant le christ polychrome en bois sculpté du XVII^e siècle. Il paraissait fasciné. L'oeuvre était de petite taille, à peine un mètre cinquante, et reflétait la sérénité d'un homme ayant accepté, recherché et atteint son fabuleux destin.

— Il est léger, aérien, il faut que je le reproduise. Je devrais en tirer quelque chose d'intéressant. Je reviendrai... Je l'appellerai le « Christ jaune ». Vous le voyez bien jaune, n'est-ce pas?

Il se retourna. Clémence s'était éloignée. Le laissant à sa contemplation, elle faisait son tour de chapelle et lisait les derniers ex-voto inscrits sur le cahier disposé sur le lutrin qui se tenait à droite de l'autel. C'est à ce livre qu'on venait confier ses espoirs, ses chagrins, ses remerciements aussi à Dieu ou à l'un de ses saints pour le dénouement heureux d'une affaire difficile, maladie ou mésentente. Pensant à son propre journal auquel elle n'avait confié ses amours réussies avec Gildas qu'à travers une poignée de vers, elle baptisa celui-ci « Mon cher journal de la chapelle ». Elle tournait distraitement les pages écrites à l'encre violette avec le porte-plume planté dans un petit encrier fixé au pupitre, et y lisait des phrases infantiles, attendrissantes d'ingénuité, empreintes d'une croyance inaltérable:

Merci, mon Dieu, de m'avoir fait grand-mère, Faut-il donc souffrir autant pour gagner son ciel?, Aidez-moi, mon Christ, aidez-moi!, Vierge Marie pleine de grâce accordez-moi la vôtre et sauvez ma fille chérie! Je vous en supplie à genoux. Elle souffre tant de sa poitrine!

Entre ces demandes, ces prières faites au ciel, Clémence tomba sur un couplet qui l'intrigua. Elle le lut plusieurs fois. D'une écriture penchée et appliquée, aux pleins et déliés parfaitement exécutés, un homme ou une femme avait écrit:

Mon Dieu, j'implore Ton pardon pour ces créatures dévergondées du bois d'Amour qui se pavanent nues devant des peintres, leurs maîtres et seigneurs, alors qu'elles ne devraient avoir, comme nous n'avons, qu'un seul maître et seigneur: notre Christ adoré en croix. Pour elles, pour eux: honte, péché!

Aucune signature ne paraphait ce texte qui intrigua Clémence. « Honte, honte, péché, péché » était la formule chérie de tante Eugénie. Elle l'utilisait à tout bout de champ. Était-ce elle qui avait tracé ces lignes qui pouvaient désigner l'auteur des deux assassinats? Clémence voyait mal sa tante étrangler de ses mains des femmes dans la force de l'âge. Elle la savait peu équilibrée, mais à ce point! Allons, voilà qu'elle perdait l'entendement, elle aussi. Pauvre tante Eugénie soupçonnée par sa nièce des pires agissements! Clémence reprit son calme en constatant que cette écriture n'était pas celle de sa tante. La sienne était ronde et droite alors que celle-ci était fine et penchée curieusement sur la gauche.

Songeuse, la jeune peintre revint vers Gauguin qui ne quittait pas son christ des yeux.

— Il faut que j'en fasse quelque chose, quelque chose de grand, répétait-il. C'est vers ce primitif-là qu'il nous faut aller... pour savoir où nous allons, justement, d'où nous venons et ce que nous sommes... Vous saisissez, Clémence?

— Oui, je saisis, comme vous dites, mais si vous vous mettez en tête ou plutôt en pinces de le peindre, puis-je me permettre, moi, la très humble élève, de vous mettre en garde?

Gauguin eut un mouvement d'humeur. Il s'attendait à tout sauf à recevoir une quelconque leçon de cette gamine. Mais elle était si sincère, si enthousiaste qu'il ravala sa fierté et la pria de s'exprimer.

— Comme me l’a expliqué un professeur d’anatomie, tous les peintres et sculpteurs, à commencer par celui de cette chapelle, font la même erreur: ils représentent le Christ crucifié avec des clous fichés dans les paumes au lieu des poignets, et sur le dessus des pieds au lieu des chevilles.

— Et alors, quelle importance?

— C’est contraire aux lois de la physique et de la « résistance des matériaux », si je puis dire. Mon professeur d’anatomie m’a certifié que les paumes se déchireraient sous le poids du crucifié, les poignets, non. De même, les chevilles résisteraient à la pesanteur, le dessus du pied, non. Tous les martyrs chrétiens ou romains avaient des clous qui leur traversaient les poignets et les chevilles. J’espère que vous n’oublierez pas cette particularité si vous peignez ce christ en croix.

Le ton didactique de Clémence amusa plus qu’il n’irrita le peintre.

— J’essaierai de m’en souvenir, mais je n’en suis pas certain.

— De la même manière, si un jour il vous prend de représenter à votre manière Adam ou Ève, par pitié, ne les affublez pas d’un nombril! Le premier homme et la première femme avaient donc une mère! Curieux paradoxe. L’Eva Prima Pandora que Vulcain a fait naître du limon de la terre, Cousin la représente avec un ombilic. *L’Ève* de Durer d’une morbidesse délicieuse? Livrée avec nombril! Celle de Cranach? Pourvue d’un nombril! Et Botticelli et sa *Naissance de Vénus*? Ombiliquée! Et tant de peintres ont fait la même erreur!

Gauguin la regarda, amusé. Elle avait les joues en feu tant sa passion pour l’histoire de l’art la tenait.

— Je n’avais jamais pensé à ça. Vous m’épatez, belle Clémence. L’exaltation vous va bien.

Il posa un chaste baiser dans ses cheveux dont les flammes des bougies accentuaient la rousseur.

Ils sortirent de la chapelle et retrouvèrent la grande et belle lumière du jour.

— Merci de m’avoir offert toutes ces beautés et ce christ qui me trotte en tête.

Ce qui trottait dans la tête de la jeune fille, c'était cette phrase lue sur le livre d'ex-voto: *J'implore Ton pardon pour ces créatures dévergondées...* En fait, se dit-elle, rien ne prouvait que la personne qui avait écrit ces lignes eût quelque chose à voir avec les deux meurtrés. Ce pouvait être une innocente grenouille de bénitier choquée à juste titre ou non par ces nymphes aimées des peintres.

— Vous connaissez le bois d'Amour, tout de même? Nous l'avons côtoyé en grimant ici.

— J'y ai juste fait un tour en remontant l'Aven sur cent mètres. Vous savez, après mon paysage du pré Lorrichon, j'ai fait quelques aquarelles à Port-Manec'h, mais actuellement, ce sont mes lavandières qui m'accaparent.

Clémence fit découvrir à Gauguin le haut du petit bois. Un peintre travaillait sur un modèle nu avec pour fond, en bas, l'Aven qui s'écoulait frémissant.

Ils saluèrent leur confrère qui leur répondit d'un signe de tête.

En regagnant le cabriolet, Clémence eut l'impression de voir la silhouette d'un homme qui courait courbé en deux dans les buissons. Était-ce quelque voyeur ou une hallucination? Décidément, son enquête lui occupait l'esprit.

— On poursuit la visite des chapelles, enfin, de quelques-unes?

— Allons-y! Je suis tombé sur le plus agréable et le plus éclairé des guides.

Par un raccourci, Clémence retrouva la route de Trégunc et, juste avant d'y parvenir, elle tourna sur la gauche pour faire les honneurs de la chapelle de Kervern plantée au fond d'un pré, d'où surgissaient aussi un calvaire très sobre et une pierre debout. Gauguin découvrit, émerveillé, le clocher orné d'un écu à fleur de lys, puis à l'intérieur les statues et les sculptures des entrants de la nef. Il fut ému par la fenêtre lumineuse du chevet en l'honneur de la Vierge. Pendant ce temps, Clémence, qui connaissait ce lieu par cœur, se rendit directement auprès du « journal de la chapelle » dans l'espoir d'y trouver une inscription de la même veine que celle de Trémalo et qui exprimât une obsession semblable. Elle tomba très vite sur un passage significatif: *Femmes de mauvaise vie, femmes perdues, sachez que Dieu vous condamne et vous chasse de son temple, renégates!* Clémence s'empara d'une feuille de calque qu'elle serrait toujours dans son carnet de croquis, la posa sur la phrase

et en copia l'écriture par transparence.

Gauguin ne cessait de détailler une statue de la Vierge qui avait, disait-il, les traits d'Anne d'Autriche. Clémence, elle, ne pensait qu'à une chose: suivre ce « messenger » ou cette « messagère » à la trace, étudier chacun de ses textes, les décortiquer pour mieux cerner l'auteur de ces imprécations. Personne avant elle n'avait sans doute fait le lien, s'il existait, entre les meurtres des deux modèles et ces anathèmes jetés à tout vent. Ni le juge Pommart ni les gendarmes n'avaient eu l'idée ou la chance de consulter les ex-voto des chapelles environnant Pont-Aven. La jeune enquêteuse en revenait toujours à la même question: y avait-il corrélation entre ces phrases vengeresses et les meurtres? Assez désespérée, elle remit leur visite d'autres lieux saints à plus tard et décida de faire découvrir à son grand ami peintre les ruines du château de Rustéphan. En s'y rendant au trot de sa jument, elle lui résuma l'histoire de ce troublant manoir du XV^e siècle.

Ils se promenèrent dans ces lieux dont il ne restait que quelques ruines: des pans de mur, des vestiges des tourelles en encorbellement des angles. Seule une grande tour en façade, munie d'une porte en doucine, était encore debout et abritait un large escalier menant à ce qui avait été la chambre, désormais à ciel ouvert, de la sentinelle.

Clémence, en franchissant une seconde porte à droite de la tour, à la vue de ces monceaux de pierres, de ce décor presque inquiétant, eut une illumination comme sa jeune sœur en avait parfois. Elle se sentit emplies d'une certitude: c'était là, dans ce château, qu'allait se résoudre l'énigme des deux crimes impunis. Ce lieu, disait-on, était hanté par l'esprit de Geneviève de Faou qui y avait habité et y était morte de chagrin après que celui qu'elle aimait était entré dans les ordres. Le cœur de la jeune fille s'était arrêté de battre quand elle avait vu son ancien fiancé dire sa première messe dans l'église de Nizon.

C'était donc dans ce lieu insolite chargé d'âmes du passé que, Clémence le sentait, un événement lié aux meurtres des deux modèles allait se dérouler.

Aussi, quand Gauguin lui dit: « C'est ici que j'aimerais vous peindre nue », elle ne prit pas la peine de réfléchir et accepta sur-le-champ l'étonnante proposition. Il n'y avait rien d'équivoque dans le souhait du maître et, depuis qu'elle s'était offerte à Gildas, elle n'avait plus aucune appréhension à dévoiler ses charmes à l'œil d'un artiste tel que Gauguin.

Plus effrontée qu'elle ne l'aurait cru, elle suggéra de faire tout de suite une première séance de pose.

— Nous pouvons commencer dès maintenant si vous le voulez, à une condition: je ferai en même temps votre portrait...

Gauguin un peu surpris accepta et tous deux allèrent prendre dans le cabriolet le matériel dont ils ne se séparaient jamais.

Ils choisirent leur cadre et chacun plaça son chevalet l'un en face de l'autre.

Sans la moindre gêne et, elle se l'avouait, avec un certain plaisir même, voire une douce excitation, Clémence se débarrassa de ses vêtements pour dévoiler son corps de rousse comme l'aurait fait un modèle chevronné. Souvent, elle avait envié le naturel avec lequel les modèles parisiens des académies se défaisaient de leurs habits. Et voilà qu'elle trouvait aujourd'hui cet acte fort simple. Y avait-il en chacun de nous, ou du moins en elle, une certaine part de bonheur à se montrer nu?

Gauguin eut le bon goût de ne pas la complimenter en découvrant son anatomie. Il se contenta de décider de sa pose. Il voulait la voir en son entier, de profil, une jambe croisée sur l'autre, et ne pas être gêné par le chevalet sur lequel elle venait de disposer une toile vierge. Il désirait avoir aussi un fond qui lui convînt, un éboulement de pierres au pied d'un jeune chêne.

Ils travaillèrent deux heures sans échanger une parole. Soudain, le hennissement d'un cheval et le bruit de ses sabots firent se précipiter Clémence sur ses vêtements. Elle ne pouvait se permettre, elle « la demoiselle de La Josselière », de se donner ainsi en spectacle. Tout occupée qu'elle était à son rhabillage, elle ne put distinguer le cavalier qui déjà s'éloignait dans la lande, surpris peut-être par ce qu'il avait vu.

Gauguin de son côté s'était peu soucié de l'identité du visiteur, mais regrettait cette intrusion qui avait interrompu son travail. Ils plièrent bagage et se promirent de poursuivre leur tâche si bien commencée. Une fois assis dans le cabriolet, le maître dit seulement: « J'aime votre liberté d'être. » Cela n'avait rien d'ambigu, ni de malsain. C'était l'artiste qui parlait. Ce compliment n'émut pas Clémence. Elle n'en était même pas flattée, préoccupée seulement par l'irruption du trublion. Qui était-il? Allait-il révéler au Tout-Pont-Aven que Mlle de Rosmadec posait nue en pleine nature pour un peintre d'âge mûr dont on ne savait presque rien? Cette éventualité ne la dissuada pas pour autant de reprendre un jour leur expérience d'un modèle peignant son maître à l'œuvre. A dire vrai, elle n'était pas trop mécontente de sa propre esquisse. Son « Gauguin au travail », ainsi qu'elle avait déjà baptisé sa toile, lui venait bien. Ils décidèrent cependant de laisser couler du temps avant de reprendre cet essai de portraits simultanés. Gauguin voulait achever

ses « Lavandières » et elle savait que la découverte de ces messages exaltés et vindicatifs n'allait pas la laisser en paix; qu'elle ne pourrait avoir l'esprit libre pour peindre avant d'en avoir résolu l'énigme.

Le ou les assassins de jeunes femmes lui encombraient l'esprit.

CHAPITRE XXVIII

En ce premier jour du mois d'août de l'année 1886, il y avait fête à Pont-Aven. Tout le gratin d'alentour, mais aussi les habitants du chef-lieu de canton et de ses environs étaient invités à se rendre à l'*Hôtel des Voyageurs*.

Ce dimanche-là, le peintre hollandais Hubert Vos et son disciple Ferdinand du Puigaudeau voulaient remercier le bourg de l'accueil qui leur avait été fait et présenter à tous leurs travaux: une vingtaine de tableaux. L'hôtesse avait bien fait les choses et les avait vues en grand. Sur la place, devant son établissement, Julia avait fait dresser, comme pour un mariage, de longues tables sur lesquelles on pouvait se servir à volonté de volailles découpées, de rôtis, de fromages entourés de grosses miches de pain blanc. Des fleurs d'oranger égayaient les mottes de beurre. Des piles de crêpes au sarrasin ou au froment et bien sûr des galettes par centaines s'offraient à tous les invités ou au simple passant. Des tonneaux de cidre et de vin et quelques bouteilles de gnôle accompagnaient ces mets. Bouteilles et verres étaient enrubannés de rose.

Clémence avait eu du mal à entraîner Gauguin dans cette réception des peintres académiques.

— Je ne suis pas ici pour passer ma vie à gueuletonner mais pour peindre. Déjà, la semaine dernière, vous m'avez convié à une réception somptueuse, je le reconnais, à La Josselière, et maintenant, c'est à Pont-Aven, sur mon lieu de travail, que vous me débauchez!

— Ainsi va le calendrier de l'été...

— Et pour y voir qui, pour y voir quoi?

— Ce qu'il ne faut pas faire.

— Ça, je sais, merci! Vous n'allez pas m'apprendre...

Clémence lui posa une main sur le bras pour apaiser une de ces brusques

colères qui parfois s'emparaient de lui. Enfin, après bien des réticences, il consentit à la suivre chez Julia et tous deux entraînèrent les quatre jeunes peintres présents à La Josselière, plus intéressés par les buffets que par l'art des pompiers et des académiciens.

Autour du préfet du Finistère, du sous-préfet de Quimperlé, du maire de la cité des peintres, du docteur Ollivier, de M. de Bremond d'Ars, marquis de Migré, conseiller général du canton, se pressaient les instituteurs et institutrices, le pharmacien et le capitaine des douanes. Enfin, tous les notables de la ville, mais aussi ceux de Concarneau, de Quimper, de Névez, de Nizon ou de Bannalec étaient là.

Gauguin, en compagnie de Clémence, après avoir fait plusieurs fois le tour des pièces d'exposition, vint se planter devant un paysage de Puygodeau. L'auteur du tableau qui, depuis sa première entrevue avec Gauguin à la pension de Marie-Jeanne Gloanec, avait souvent profité de ses conseils, s'approcha et osa lui demander ce qu'il pensait de son travail.

— Qui n'avance pas, recule, répondit le maître, laconique.

Le jeune peintre, il n'avait que vingt-trois ans, s'excusa presque.

— J'ai peint cette toile avant de vous connaître.

— Vous me rassurez, dit Gauguin bourru. Et votre dernière œuvre?

— La voici.

— C'est mieux, bien mieux.

Dans l'assistance, Clémence reconnut un ancien compagnon de l'atelier Cormon, Emile Bernard. Il s'en était fait renvoyer au printemps pour avoir eu le culot d'exécuter en cours une œuvre pointilliste, façon que le professeur détestait.

De retour chez lui, le garçon avait dû affronter les foudres de son père qui, pour le punir, avait brûlé ses pinceaux et son matériel de peintre, lui intimant l'ordre de se trouver un autre métier, un *vrai* cette fois. Le jeune homme avait fui le domicile familial et Paris pour courir le monde ou du moins l'ouest de la France qu'il traversait à pied. Il était à Pont-Aven depuis quarante-huit heures.

— Ah, mais il faut que je te présente à Gauguin. Nous peignons ensemble...

Sans même entendre ce que son ami de Paris lui disait, elle courut vers le maître et lui désigna Emile.

— J'aimerais beaucoup vous présenter un jeune peintre de talent. Il s'appelle Émile Bernard...

Gauguin prit un air las en voyant celui que Clémence lui montrait.

— C'est déjà fait. Il s'est présenté à moi. Il en est encore au pointillisme. J'ai dépassé tout cela. Il vient de naître et il croit tout connaître. On verra plus tard... Peut-être dans un an ou deux...

Clémence retourna vers Émile qui paraissait assez dépité. Elle ne l'était pas moins.

— Pourquoi ne m'as-tu pas dit que vous vous connaissiez?

— Tu ne m'en as pas laissé le temps.

Ils s'approchèrent du buffet, se servirent un verre de cidre et Émile raconta son voyage, dont la dernière étape avant celle-ci avait été Concarneau.

— Après avoir vu sur le port quelques peintres de la vieille école, j'en remarquai un, à l'écart, qui était en train d'exécuter une étude devant la mer. Il me sembla tout de suite différent des autres et je le regardai peindre un bon bout de temps. Il se retourna plusieurs fois, passablement énervé de me sentir planté là, derrière lui. Finalement, c'est lui qui parla le premier sur un ton assez ironique.

« — Alors, jeune homme, vous vous intéresseriez à la peinture?

« — Oui, monsieur, quand elle est bonne. Et la vôtre est bonne.

«Je lui exposai alors mes théories sur l'art et son évolution avant de lui présenter la toile que j'avais en cours, et sous le bras. Il sembla intéressé, j'allais dire "impressionné"... C'est alors qu'il m'a parlé de ton Gauguin.

« — Le connaissez-vous? me demanda-t-il.

« — Non, je connais les œuvres de plusieurs impressionnistes mais lui, non.

« — Eh bien, allez le voir de ma part. C'est un grand ami, mais surtout un très bon peintre. Il demeure à Pont-Aven, à la *Pension Gloanec*. Descendez-y donc!

« Et il me tendit sa carte sur laquelle je lus: "Emile Schuffenecker." » Je me suis dit aussitôt: "Tiens, il a le même prénom que moi, c'est peut-être bon signe!" Il faut croire que ce n'était pas suffisant pour aborder ton Gauguin, car quand je lui ai présenté la carte de visite, il s'est contenté de lâcher un "sacré vieux Schuff" sans me prêter la moindre attention. Et quand, hier soir, à table, j'ai commencé à échafauder des théories, il m'a foudroyé du regard. Il paraissait être le seul à avoir le droit de parler de peinture...

Avec un aplomb mêlé d'ingénuité, témoignant du grand cas qu'il faisait de lui, le jeune, si jeune, Emile ajouta, les sourcils froncés: « Peut-être est-il jaloux de mon talent, après tout! »

Clémence éclata de rire et l'entraîna devant l'œuvre « magistrale » du musée improvisé, une grande toile d'Hubert Vos intitulée: *Un marin revenant voir son sol natal raconte à sa famille réunie autour du foyer les péripéties de ses voyages d'outre-mer*.

Emile ne put se retenir de rire.

— Ridicule, profondément ridicule. Sans le moindre intérêt. Quant au titre, on doit pouvoir faire plus court, plus sobre.

— Chut, tais-toi, son auteur n'est pas loin. Et s'il ne te connaît pas encore, moi il me connaît.

Clémence quitta son ami d'atelier en lui promettant de l'inviter bientôt dans sa tour. Elle alla saluer Julia, la bonne hôtesse, excusant l'absence de sa grand-mère qui, prétextait-elle, souffrait de sa jambe. Elle rejoignit Gauguin entouré des peintres qui l'avaient accompagné à La Josselière. Le maître semblait regarder avec beaucoup d'attention et de tout près une scène de genre du Hollandais, ce qui intriguait son aréopage et Clémence.

— Mais qu'en pensez-vous donc?

Reconnaissant la voix de son nouveau modèle, il se redressa et la regarda,

surpris.

— Mais de quoi, belle Clémence?

— Eh bien, de ce Vos.

— Mais rien, absolument rien! Je ne puis rien penser d'une toile qui ne pense pas. Vous m'étonnez, Clémence...

— Alors, pourquoi la fixez-vous avec autant d'intérêt?

Gauguin comprit enfin combien son attitude avait pu paraître étrange à sa cour de jeunes artistes et il s'expliqua.

— Je ne regardais pas cette chose, mais les personnages sculptés sur l'armoire bretonne, juste à côté.

Les peintres s'amusèrent de leur méprise.

Clémence s'éclipsa et passa dans un autre salon qui semblait être réservé aux commerçants et artisans de Pont-Aven. Ils se retrouvaient naturellement entre gens du métier pour discuter boutique. Il y avait là tous les meuniers de la Cité des Moulins, les boulangers, les bouchers, des marchands de drap ou de grain. Tout ce monde se souciait assez peu de peinture mais s'intéressait à cette population de peintres qui constituait une bonne part de leur clientèle. On parlait fort, on se hélait, on buvait sec. Clémence salua ceux de sa connaissance avant de sortir sur la place pour y prendre un peu l'air. Une petite foule s'y était formée. L'atmosphère n'était certes pas celle des jours de marché, mais cette « fête de la peinture » avait tout de même quelque chose d'une foire. Bien des participants avaient profité sans retenue du cidre, du vin et du raide et titubaient en se retenant à ce qu'ils pouvaient. Certains chantaient, d'autres esquissaient des pas de gavotte. Des gamins de treize ans poussaient dans une brouette un bonhomme abruti d'alcool et chantaient la traduction rimée d'une vieille comptine bretonne arrangée et écrite par un jeune peintre qui la leur avait apprise:

Prom'nons le père Mathurin³²,

Roulons-le dans sa bérquette,

Prom'nons-le, il est pompette,

Ram 'nons-le à son moulin!

Derrière, des petites filles mimaient les garçons. L'une d'entre elles, couverte de farine, était recroquevillée dans une autre brouette et jouait à la femme saoule tandis que ses amies la promenaient en chantant:

Prom'nons la mère Mathurine,

Roulons-la dans la farine,

Jetons-la dans les latrines

Pour engraisser les sardines.

Le maréchal des logis Ferblon et son gendarme Bonair souriaient avec complaisance à ces jeux qui amusaient la population. Ils n'avaient qu'une envie: plonger eux aussi le nez dans des verres de gnôle. Mais ils n'osaient pas, étant en service, s'approcher des tables pour se servir. De temps en temps, ils se faisaient un plaisir d'accepter ce qu'une personne bien intentionnée leur apportait à manger ou à boire.

Ils étaient très dignes dans leurs uniformes impeccablement repassés. Pas un des neuf boutons réglementaires ne manquait à leur veste de drap bleu nuit et leur pantalon bleu clair à la bande verticale foncée tombait parfaitement sur leurs brodequins soigneusement brossés. Pour l'occasion, le maréchal des logis avait accroché son sabre à la bélière de son ceinturon. Leurs tricornes penchant légèrement sur la droite de la tête les faisaient reconnaître de loin. Mais l'heure n'était pas aux empoignades, plutôt aux mondanités des notables et aux plaisanteries innocentes des jeunes Pontavenistes.

Clémence observait tous ces petits à-côtés de la réception et s'en amusait. Elle remarqua le couple d'amis que formaient Gildas, son Gildas amant, et Korentin Kuilh, le frère de la malheureuse Adèle. Ils se tenaient aux épaules et parlaient la mine triste et grave. Ils aperçurent en même temps Clémence. Non loin d'eux se tenaient le vieux Ghirlandaio et Yvon, le prêtre *a sacris*, ou plutôt le séminariste auquel on avait refusé la prêtrise. Ce bonhomme qui avait fait scandale dans la chapelle de La Josselière en se prosternant devant l'autel quelques semaines plus tôt jetait des regards furibonds et réprobateurs aux jeunes modèles qui traversaient la foule en courant et en piaillant, poursuivies par des peintres éméchés qui leur flattaient la croupe avec de grandes claques ou la leur pinçaient en riant. Clémence croisa le regard du grand Yvon et crut lire dans ses yeux comme un reproche qu'il lui adressait,

mais un reproche curieusement mêlé d'envie. Elle en frissonna de la tête aux pieds tant cet homme la mettait mal à l'aise. Elle détourna la tête pour voir Hector, le muet de La Josselière, très gai ce soir-là, qui faisait quelques pitreries à un mètre des gendarmes. Apercevant Clémence, il alla vers elle pour lui désigner le juge Pommart, de Quimperlé, qui l'avait si volontiers et si promptement incarcéré. Le magistrat parlait avec le sous-préfet qui ne semblait pas apprécier sa compagnie. Mais le juge ne le lâchait pas, le retenant même par le revers de sa redingote quand le haut fonctionnaire tentait de lui échapper.

Clémence ne résista pas au plaisir de se moquer de celui qui l'avait sermonnée et traitée d'enfant raisonneuse. Elle fit semblant de se retrouver par hasard à côté des deux hommes qui la reconnurent aussitôt.

— Alors, monsieur le juge, votre enquête avance-t-elle? Avez-vous mis au secret un nouvel innocent? Malgré votre grande expérience, le meurtrier courrait-il toujours? persifla-t-elle.

— Secret de l'instruction, mademoiselle de Rosmadec, secret de l'instruction!

Il lui tourna le dos pour reprendre sa conversation avec le sous-préfet mais ce dernier lui avait faussé compagnie.

Clémence fit de même, mais, au moment où elle allait rejoindre Gildas et son ami Korentin, une jeune femme se planta devant elle et la saisit familièrement par le bras.

— Vous me reconnaissez? Vous n'êtes plus avec votre beau blond?

La jeune peintre reconnut aussitôt Yolande, la prostituée du Passage qu'elle était allée interroger avec Erwan au tout début de son enquête. Elle était outrageusement fardée et avait mis un costume traditionnel. Le résultat était pour le moins choquant. Que faisait-elle là? Un peintre avait dû la prévenir de cette réception et elle y était venue chercher de nouveaux clients.

— Alors, tu me reconnais, oui ou non? T'es pas bavarde aujourd'hui, ma cocotte.

— Mais oui, bien sûr, je vous reconnais. Que me voulez-vous?

Clémence n'avait nulle envie d'être vue en compagnie de la fille de joie.

— J'ai quelque chose qui me tracasse.

— Dites toujours...

— Eh bien, j'ai reçu deux lettres à mon nom chez Mme Monique. Elles ne sont pas signées, mais à ce qu'il paraît, l'une a été postée de Trégunc et l'autre d'ici. Je les ai montrées à la patronne car je ne sais pas lire. Elle m'a dit que c'étaient des lettres de menaces, qu'il fallait pas que je m'éloigne trop de la taule pour racoler. Elle a peur que ce soit l'assassin d'Adèle et de l'autre modèle... Des fois qu'il s'en prendrait à moi...

Elle sortit deux feuilles qu'elle tendit à Clémence. Sur chacune était écrite la même phrase:

Cessez immédiatement de vendre votre corps. Sinon la justice de Dieu vous punira.

La phrase n'était pas à proprement parler une menace. La justice de Dieu pouvait être prise au sens abstrait et seulement moral, cependant l'écriture ressemblait étrangement à celle des messages inscrits dans les chapelles.

— Vous pouvez m'en confier une?

— Pour sûr! Tiens. Remarque, j'ai bien pensé que ça pouvait être une plaisanterie d'un jeune rapin qui voulait me foutre les foies, mais je vois pas lequél. Dans le métier, je ne dérois jamais, moi.

— Vous avez peur?

— Penses-tu!

Elle ouvrit son sac et en montra l'intérieur. Il y avait, au fond, un poignard à lame fine.

— Si y en a des qui me cherchent du mal, je les saigne.

Alors qu'elle examinait la lettre et son enveloppe, Clémence sentit le poids d'un regard peser sur elle. Elle releva vivement la tête. Louis et le grand Yvon avaient rejoint Pierre Lefort et ce dernier la fixait intensément. Elle sentit son cœur accélérer sa course. Elle ne savait plus que penser. Ce Pierre Lefort qui la mettait si mal à l'aise, cet homme dont la femme était morte «

accidentellement » sous ses yeux, ce pervers qui avait parlé d'une façon si choquante sur la plage de Port-Manec'h devant la grande Yvonne, morte dans les bras de Ghirlandaio, était-il celui qu'elle poursuivait? Le juge Pommart avait-il raison en disant que l'assassin pouvait très bien être pourvu de ses dix orteils? Le mutilé aurait été sur les lieux des crimes sans pour autant être l'assassin. Il aurait pu se retrouver là à chaque fois pour tenter d'empêcher le tueur d'agir... Voyons... Pierre Lefort était-il présent à la fête de La Josselière? Oui, Clémence se souvenait de l'avoir vu assis sur la margelle du puits avec le vieux Louis. Il était venu saluer Madame Mère. Était-ce lui qu'Albertine avait vu dans son carrelage?

Tout se brouillait dans l'esprit échauffé de la jeune artiste, d'autant qu'un autre regard la scrutait tandis qu'elle tournait et retournait la lettre entre ses doigts. Un peintre en redingote d'une trentaine d'années la regardait discuter avec Yolande, un petit sourire vicieux aux lèvres. Et si c'était ce gandin, ce freluquet qui s'amusait à lancer des anathèmes à Yolande pour la terroriser ou du moins l'intriguer? Les jeunes et moins jeunes rapins étaient friands de canulars de plus ou moins bon goût. N'étaient-ce pas eux qui le 14 juillet dernier avaient peint les oies de l'Aven en bleu blanc rouge et les avaient saoulées à l'eau-de-vie pour s'amuser de leur démarche chancelante? N'étaient-ce pas eux encore qui, une nuit, avaient trouvé drôle de changer les enseignes des commerçants, faisant d'un boulanger un coiffeur, d'un boucher un cordonnier ou un marchand de tabac? Ils étaient capables de toutes les mauvaises farces. Ce godelureau par exemple qui la dévisageait, ayant appris toute l'importance qu'elle donnait à l'enquête, avait peut-être décidé de la corser en écrivant ces messages de justicier divin dans les chapelles et dans ces lettres adressées à la fille de joie. Clémence ne savait plus que croire et qui croire.

Yolande était toujours là, en plan devant elle.

— Alors, qu'est-ce que je dois faire, mam'zelle?

— Eh bien, à votre place, j'irais là maintenant et devant tout le monde voir les gendarmes et le juge d'instruction pour leur montrer ostensiblement votre lettre anonyme. Si son auteur est ici et s'il vous voit leur parler, il se dira, je l'espère, qu'il est temps de cesser sa mauvaise plaisanterie. Si c'en est une...

— T'as dit comment: «trop sensiblement»? Ça veut dire quoi?

— D'une façon ostensible, c'est-à-dire en ne vous cachant pas, mais en faisant tout pour être vue. Mais ça, vous savez le faire: métier oblige, non?

Clémence regretta aussitôt ces derniers mots qui pouvaient passer pour une allusion méprisante à son comportement professionnel tape-à-l'œil.

— Yolande, vous avez beaucoup de connaissances dans cette foule?

— Ah pour ça oui, du plus gros au plus modeste! Il suffit de voir comme ils regardent ailleurs, gênés, quand ils me croisent...

— Alors, dites-moi si vous connaissez ce jeune élégant à côté de la grosse dame à la robe rouge rayée? Il ne cesse de nous regarder toutes les deux en ricanant.

— Et comment que je le connais! Il vient me voir une fois par semaine. C'est un petit roquet prétentieux. Une seule qualité: il paie bien. Son truc à lui, c'est les insultes. Il me traite de tous les noms d'oiseaux. Il me reproche mes talents, mon métier quoi, mais il m'en redemande... Il prend Dieu à témoin. Il me traîne dans la boue pour arriver à ses fins. C'est ça qui l'excite, ça qui le fait b...

— Il ne vous frappe pas, ne se montre pas violent?

— Qu'il essaye, ah qu'il essaye!

Elle rouvrit son sac et posa la main sur son surin. Elle prit Clémence par le bras.

— Bon, j'veais boire un coup, tu m'accompagnes, princesse?

— Non merci, je dois rentrer... Mais, vous voyez ce garçon qui parle avec Gildas Keroulas, l'ami d'Adèle Kuilh?

— Jamais vu.

— Eh bien, c'est le frère d'Adèle. Il ne sait pas qu'elle travaillait au Passage-Lanriec avec vous, chez Mme Monique. Il la croyait toujours vendeuse à la boulangerie de Trégunc. Pas la peine de le détromper...

— Compris, mais j'ai le droit de l'embarquer, quand même? Il est plutôt beau gosse...

Comme bon nombre de clients épisodiques de Yolande, Gildas avait

observé de loin la rencontre insolite des deux jeunes femmes. Il en était gêné, il avait honte. Il n'avait pas revu cette fille depuis la nuit mémorable de débauche en sa compagnie qui avait suivi la disparition d'Adèle. Il n'avait nulle envie de lui parler. Désormais, seule Clémence comptait.

De son côté, Clémence n'en pouvait plus de remuer toutes ses suppositions; de suivre de nouvelles pistes au risque de s'y perdre; d'imaginer celui-ci ou celui-là coupable.

Elle rejoignit Gildas qui se séparait de Korentin en lui donnant l'accolade. Déjà Yolande s'approchait des deux amis en balançant des hanches. Clémence ne lui laissa pas le temps d'aborder l'un ou l'autre garçon. Elle prit Gildas par le bras.

— On rentre?

— Oh oui, et tout de suite!

Ils regagnèrent le cabriolet et y grimpèrent.

— Qu'est-ce qu'elle te voulait, la Yolande?

— Je vais tout te raconter. Je ne sais plus où je vais ni où j'en suis.

— Pourvu qu'elle ne parle pas à Korentin du triple métier de sa sœur: boulangère à Trégunc, modèle nu sur l'Aven et prostituée au Passage-Lanriec!

— Je lui ai demandé de ne pas en souffler mot.

— Tu penses à tout, vraiment.

— Non, à toi, surtout. Tu viendras dans ma tour?

— Je viendrai.

*

Clémence passa chaque nuit de la première semaine du mois d'août avec Gildas, dans sa tour, quand il n'était pas en mer. Le jour, elle peignait le long de l'Aven en compagnie de Gauguin qui lui apprenait sa façon. Le soir, elle

revenait se jeter dans les bras de son amant et leurs jeux se poursuivaient parfois jusqu'à l'aube.

Clémence reçut un après-midi la visite à l'improviste d'Emile Bernard qu'elle avait invité à passer à son atelier quand il le désirait. Enjoué, fébrile, il se saisissait de toiles, de dessins, caressait les sculptures en granit, les animaux et figurines en bois, les terres cuites, s'émerveillait devant le four, plaisantait.

— Tu es drôlement bien installée. Tu ne veux pas qu'on se mette en ménage? On vivrait d'amour et de couleurs, on créerait une école qu'on baptiserait « L'amour multicolore ». Ça te dirait de fonder une école de l'amour?

Il reculait de trois pas, la toisait, faisait semblant de la voir pour la première fois.

— Mais dis donc, tu sais que tu n'es pas mal du tout pour une femme!

— Je te remercie et suis très malheureuse pour les consœurs qui ne m'arrivent pas à la cheville. Mais ton compliment ambigu veut-il dire que tu préfères les hommes? Alors, sache que tu n'es pas trop mal pour un tout jeune homme.

Il tenta de poursuivre son flirt en lui caressant les cheveux et en cherchant ses lèvres, mais elle le repoussa en riant.

— Allons, bas les pattes! Je n'ai qu'un homme à la fois, moi!

— Je le connais?

— Je n'en sais rien.

— Gauguin?

— Sûrement pas! Je ne vais pas choisir un vieillard de trente-huit ans, tout de même!

— Tu sais qu'il refuse toujours de me parler? J'ai vu sa peinture, c'est très fort. Il dessine et peint drôlement bien. Je crois que nous allons dans la même direction, vers une sorte de simplification, de synthèse des idées... On pourrait

appeler ça, pourquoi pas, « le synthétisme ». L'idée ne garde que l'essentiel de la matière que nous percevons et donc néglige le détail...

« Ça y est, il est parti dans ses discours! se dit Clémence. Je vais avoir droit à un feu d'artifice théorique! »

Elle ne se trompait pas. Le jeune Émile était lancé. Rien n'aurait pu l'arrêter.

— La mémoire est sélective. Elle ne conserve que ce qui plaît à l'esprit et l'« impressionne ». Donc formes et couleurs seront simples dans ce que je veux rendre. Si je peins de mémoire, je simplifie et j'oublie les entrelacs des formes et des tons. Il faut être schématique, tu comprends? Les tons doivent être ceux de la « palette prismatique»³³

— C'est à peu près ce que m'a dit Gauguin, il y a un mois. Je l'entends encore nous parler de « stylisation ». Il m'expliquait: « Je n'emploie que les couleurs du prisme en les juxtaposant le moins possible entre elles. » C'est curieux comme vous êtes proches.

— ... et lointains par sa faute! Il me considère toujours comme un jeune crétin. Il ne veut rien voir de ce que je fais et déteste m'entendre discourir, ce dont lui ne se prive pas. Il m'appelle le gamin ou le pointilliste, alors que j'ai abandonné cette technique qui ne va pas au vrai.

La façon qu'avait ce garçon de dix-huit ans de parler de la peinture soulevait l'admiration de Clémence. Il avait un an de moins qu'elle et il savait déjà vers où allait sa recherche, vers quoi elle tendait. Elle, si elle cherchait aussi, ne savait pas se guider elle-même et aurait été bien incapable de tenir un tel discours. Ainsi, quand elle avait exécuté le portrait de sa grand-mère, elle avait eu beau se répéter: « Simplifie, simplifie, va à l'essentiel! », elle n'avait pas réussi à styliser, comme elle l'aurait souhaité.

Émile lui donna quelques conseils et s'enfuit sans même penser à l'embrasser. Il était déjà ailleurs, dans un coin de l'Aven où il allait tenter de mettre sa théorie en pratique.

Ce lundi 9 août au matin, Clémence passa à la cuisine pour prendre le pique-nique que lui avait préparé Maria et embrassa Madame Mère, tout occupée à organiser les grandes retrouvailles familiales de l'Assomption. Elle sauta dans son cabriolet que lui avait attelé le vieux Louis. Elle devait prendre Gauguin à sa pension. Ils s'étaient fixé cette date pour continuer leurs séances de « portraits réciproques » dans les ruines de Rustéphan.

Il l'attendait avec son barda, assis derrière un guéridon disposé sur le trottoir de l'auberge. À côté de lui se tenait le peintre en redingote qui avait fixé Clémence avec un regard quelque peu malsain, lors de la fête dédiée aux peintres de l'*Hôtel des Voyageurs*. La présence du rapin l'intrigua.

Quand ils s'éloignèrent de la *Pension Gloanec*, Clémence s'inquiéta.

— Vous avez dit à ce bellâtre notre projet de « portraits réciproques » et que je posais nue pour vous?

— Oui, mais quelle importance? Ce garçon est plus littéraire que peintre. Il ne m'a parlé que des écrivains qui sont venus ici à Pont-Aven: Hugo, Flaubert, Mérimée et quelques autres. Entre nous, il m'assomme un peu avec ses références.

« Il l'assomme un peu? Soit! Mais si c'était lui l'étrangleur? se dit Clémence. Lui l'auteur plaisantin ou exalté des messages des chapelles? »

Ils peignirent pendant deux heures avant de prendre une collation. Tout en mordant dans sa tartine, Clémence se promenait dans les ruines. Une pierre roula jusqu'à elle, suivie d'un bruit de cavalcade. Elle entendit un cheval qui s'éloignait au galop. Elle revint vers Gauguin.

— Il monte à cheval, votre poète en redingote au sourire vicieux?

— Je n'en sais fichtre rien! Mais pourquoi?

— Pour rien ou pour tout, je ne sais pas.

Pendant sept jours à la même heure, Clémence vint prendre Gauguin à sa pension; pendant sept jours, elle posa nue; pendant sept jours, elle se sentit épiée et crut à plusieurs reprises apercevoir un homme qui se dissimulait dans les ruines et s'enfuyait à son approche. Gauguin, lui, tout à sa peinture, ne s'en souciait pas. Un après-midi, Clémence, en cabriolet, croisa sur le pont du centre de la ville le père Mathurin conduisant l'une de ses berlines. Les peintres faisaient souvent appel à ce loueur de chevaux, de chars à bancs et autres véhicules pour leurs déplacements. Elle salua le bonhomme et lui désigna discrètement le garçon en redingote assis à une table devant chez la Jeanne.

— Il loue parfois chez vous, ce jeune et beau monsieur?

— Chaque matin, depuis quelque temps, il me demande de le déposer un peu plus haut que Rustéphan. Il paie bien pour la course, *ya*, et même un peu plus...

Clémence eut un haut-le-corps en entendant le nom de Rustéphan, mais elle contrôla son émotion et joua l'étonnement.

— Il pourrait vous louer un cheval.

— Il dit que, comme ça, il est plus tranquille pour peindre sans se préoccuper de la bête et qu'il aime rentrer à pied.

Le père Mathurin eut un petit sourire malin et cligna de l'œil.

— C'est un beau gars, hein, la m'zelle?

Clémence réussit à répondre par un « ma foi! » timide et peu convaincu et le cocher partit en riant sous cape.

CHAPITRE XXIX

La Josselière vibrait à nouveau de la musique de Fauré. Après dix jours passés chez les parents de Lysandre, Alexis, son épouse et leur fille Albertine étaient revenus au bercail. Julien, après une consultation « indispensable » de son supérieur hiérarchique, avait lui aussi regagné La Josselière avec Eugénie. Elle avait en effet tenu à l'accompagner, de peur que, seul, il ne se laissât aller à suivre avec excès son penchant pour l'alcool. Et c'est à une autre consultation, médicale cette fois, qu'Eugénie devrait se soumettre. Depuis le début de l'été, elle se plaignait du ventre et il allait lui falloir accepter de se faire examiner par son médecin de frère.

Arrivé pour les fêtes du 15 août, comme chaque été depuis une bonne dizaine d'années, celui-ci dispensa son art à tout le personnel dépendant du manoir. Soit on venait le consulter au château, soit, sur la demande de Maria ou d'Ernestine, il partait visiter ceux ou celles qui se déplaçaient avec difficulté.

Clémence aimait beaucoup son oncle François. Il avait la gaieté de son père Alexis et savait écouter. Comme tout bon praticien, parallèlement à son examen purement physique, il faisait parler ses patients et leur consacrait toute son attention avant d'établir son diagnostic et d'envisager les remèdes correspondant à ses conclusions. C'était un homme auquel on se confiait facilement car il ne se serait jamais permis de juger les faits et gestes de quiconque. Il l'avait surnommée « Clémour » et elle appréciait cette contraction de Clémence et d'amour, qui ressemblait un peu au « Cléménçour » que Gildas utilisait parfois. Après un dîner gai et animé par les plaisanteries que ne cessaient d'échanger Albertine et son oncle François, celui-ci, voyant sa belle-sœur perdue dans son monde, crut bon, par politesse, de lui faire la conversation.

— Vous qui êtes une encyclopédie musicale, pourriez-vous me rafraîchir la mémoire, ma chère belle-sœur, et me dire l'âge qu'avait Franz Liszt quand il nous a quittés?

Lysandre ouvrit grands les yeux, incrédule. Elle regarda autour d'elle, interdite.

— Pourquoi dites-vous qu’il nous a quittés? Je ne comprends pas.

C’était au tour du médecin d’être surpris.

— Eh bien, parce qu’il est mort, si vous préférez.

— Franz, mort?

Elle prit un air horrifié, porta sa serviette à ses lèvres pour retenir un cri.

— Mais quand, où?

Géné, François dit ce qu’il savait de la mort du compositeur de génie.

— Eh bien, le 31 juillet dernier dans la soirée. Il était à Bayreuth pour le festival consacré à Wagner quand il s’est éteint.

— Mais pourquoi n’en ai-je rien su? M’a-t-on caché sa mort?

Alexis posa sa main sur celle de sa femme.

— Je l’ignorais aussi. Tu sais bien que tes parents vivent en reclus, sans journaux, sans contact avec le monde extérieur. Et vous, vous le saviez, mère? Et toi, Julien?

Ils restèrent muets.

— Moi, je m’en doutais! dit Albertine. Si c’était le 31 juillet, c’était donc la réception pour Gauguin. Je sentais la mort partout, ce soir-là. C’est pourquoi j’avais demandé à maman de jouer non pas Fauré, mais Liszt. Mais elle s’y est refusée, elle n’était pas prête. Vous vous en souvenez, maman?

— Oui, c’est exact, tu m’avais demandé de le jouer. Et au même instant, il se mourait.

— Simple coïncidence! dit sèchement Eugénie en crispant ses mains sur son ventre.

Albertine se tourna vers elle.

— Bien sûr, ma tante, simple coïncidence...

Madame Mère soupira, sortit une pipe de sa poche, la bourra et l'alluma. Roumahou, son persan, vint se frotter à sa robe et leva vers elle ses yeux dorés. Elle se baissa et le prit dans ses bras.

— A la mémoire de Liszt, chère belle-fille, auriez-vous le courage de nous exécuter quelque chose de lui?

Lysandre hocha la tête et se dirigea vers le salon de musique.

Quelques instants plus tard, dans un silence religieux, sous les doigts de Lysandre, la *Sonate en si mineur* de Franz Liszt, qui commence comme un chant funèbre, se poursuit par une violence indignée avant de se laisser aller à une tristesse douce, emplit la vieille demeure.

*

Contrairement aux années précédentes, les hôtes de La Josselière ne se rendirent pas à Pont-Aven pour y entendre la messe de l'Assomption. Madame Mère se fit excuser auprès du curé, prétextant une vive douleur à la jambe qui lui interdisait tout déplacement.

En réalité, elle préférait entendre l'office dit par Julien dans la chapelle du manoir et partager les prières adressées à la Vierge Marie en famille. Ernestine, Gildas, Hélène, Maria et son époux, Louis et Hector faisaient bien entendu partie des siens.

Clémence suivait la messe d'une oreille distraite, laissant son esprit vagabonder et son cœur lui parler. De l'autre côté de l'allée, dans la travée de gauche, se tenait Gildas. Elle lui lançait de tendres et discrets sourires et se rappela une autre messe de l'été où son frère Jean et Gwenola se faisaient des signes de connivence. « Oui, mais eux ne s'aiment pas d'amour », se disait-elle, qualifiant en revanche d'« honnête et riche » sa propre liaison avec son beau matelot.

Elle fut la seule à ne pas communier, ce qui lui permit d'observer les attitudes différentes que prenaient celles et ceux qui regagnaient leur banc après avoir reçu l'hostie. Madame Mère, le visage impénétrable, priaït la tête haute, contrairement à sa fille Eugénie qui à genoux à même le sol de pierre pour se mortifier gardait le visage enfoui dans ses mains bien plus longtemps que les autres. La malheureuse avait tant de péchés sur la conscience! Se

reprochait-elle d'avoir péché aujourd'hui par coquetterie? Il est vrai qu'elle s'était mise en frais pour cette fête sainte: jupe en velours noir à pesants godets, corsage mauve façon « boléro » avec de grands motifs brodés et semis de perles de la même teinte. Pauvre chère tante, sa vie d'amour avait été de servir son frère abbé et de l'empêcher jour après jour de sombrer tout à fait dans l'alcoolisme. Quelle femme normalement constituée aurait pu en faire autant? Mais tante Eugénie avait-elle envie ou besoin d'être « normalement constituée »?

Alexis et son frère François revinrent de la sainte table les bras fermés sur la poitrine et l'air concentré des personnes dont les pensées sont graves et profondes. Clémence s'amusa de voir sa mère, distraite comme à son habitude, faire tomber en passant l'ombrelle de sa belle-sœur et en rire. Louis, Hector et Joson, l'époux de Maria, l'air sérieux, regagnaient leur place d'une démarche gauche, intimidés sans doute d'être devant Dieu à l'égal des châtelains. Ernestine, Maria et Hélène, les mains croisées devant elles, fermaient les yeux pour mieux penser leur prière. Le visage extatique d'Albertine inquiéta sa grande sœur. Enfin Gildas fermait la marche des communicants et il envoya un baiser en passant à la hauteur de sa jeune maîtresse.

L'oncle Julien était revenu rasséréné de son entretien à l'évêché de Quimper. Il avait retrouvé sa bonne humeur légendaire et le vieux Louis un semblant de sérénité. Mais pourquoi l'abbé était-il si sombre, les jours qui avaient précédé ce petit voyage?

Avec sa bonté habituelle, il recommanda à chacun de prier pour l'âme des deux victimes du début de l'été, Adèle et la grande Yvonne, ces « créatures qui, malgré leur vie dissolue, étaient peut-être des femmes de qualité et de cœur ».

— Que celui, ou celle, qui n'a jamais péché leur jette la première pierre... conclut le bon abbé.

À l'évocation d'Adèle, Clémence vit le visage de Gildas se durcir. Il contracta les mâchoires et serra les poings.

Cette recommandation de prière rappela à tous qu'on ignorait toujours l'identité du meurtrier et Clémence se promit de consacrer encore une partie de son temps à rechercher l'auteur de ces crimes. C'était sa façon à elle de prier.

CHAPITRE XXX

Le 16 août, Gildas s'absenta pour un cabotage de cinq jours, sinon plus, et déjà il manquait « terriblement » à Clémence. Il était parti avec une cargaison hétéroclite de granit, de bois de chauffe et de pommes de terre. Pour où? Clémence ne s'en souvenait ni ne s'en souciait. Ce qu'elle savait, c'est qu'elle avait envie de lui jour et nuit. Surtout la nuit. Elle n'aimait pas le savoir en mer. Durant ses insomnies, elle pastichait des chansons de marin en en faisant des chants joyeux dédiés à son amant.

Durant son absence, elle passait prendre chaque matin Gauguin à sa pension de Pont-Aven. Chaque fois, elle le trouvait assis en terrasse en compagnie du bellâtre dont elle se méfiait depuis la fête donnée par Vos et du Puygaudeau. Ce gommeux la saluait en arborant un sourire libidineux et un clignement d'yeux qui lui déplaisaient. Elle le trouvait espiègle, crâneur et vicieux. Si, comme le lui avait appris le père Mathurin, il traînait chaque jour dans les ruines de Rustéphan, n'était-ce pas pour la contempler nue? D'ailleurs, les révélations de Yolande, le 1^{er} août, ne plaidaient pas en sa faveur. Plus elle le dévisageait et plus elle pensait que ce pourrait bien être lui l'auteur des ex-voto lyriques dont elle avait trouvé de nouveaux exemples dans la chapelle Saint-Nicolas de Port-Manec'h, à deux pas de l'endroit où la grande Yvonne avait trouvé la mort; dans celle de Tremorvezen à Névez, à Sainte-Anne et à Notre-Dame-de-Lorette de Lanriec, à l'église de Nizon, à celle de Trégunc. Partout, Clémence avait découvert des envolées apocalyptiques tracées de la même écriture penchée vers la gauche, et signées parfois: « Le justicier de Dieu. » Mais pourquoi cet homme aurait-il eu l'obsession malade de laisser partout de tels messages? Dans quel dessein? Pour le simple plaisir d'un canular, visant à flatter l'indignation de quelque bigote? Voilà qui paraissait tout de même assez improbable.

C'est ce que se disait Clémence, ce 17 août au matin, le nez plongé dans un grand bol de café bouillant en compagnie de son oncle François. Ils étaient les premiers levés de la maisonnée.

La voix inquiète de Ghirlandaio, venant de la cuisine, brisa la paix du petit déjeuner.

— Vite, vite, le docteur! M. François, le toubib! Où il est, Maria?

La vieille servante indiqua d'un coup de menton la véranda communiquant directement avec sa cuisine et à laquelle on avait aussi accès de l'extérieur, par un petit perron donnant sur la roseraie.

François de Rosmadec et sa nièce goûtaient le calme de ce lumineux matin d'été quand le vieux Louis fit irruption, essoufflé, livide.

Le médecin se leva d'un bond, avança une chaise et fit asseoir Ghirlandaio tandis que Clémence lui servait un verre d'eau.

— Reprenez votre souffle, calmez-vous, cher Louis, et dites-nous...

— *Gast*, y a pas l'temps! Il s'est saigné comme on saigne un porc... Il s'est fait du mal!

— Mais qui?

— Yvon, mon... voisin, le grand Yvon. Il a une crise, y pisse le sang.

François lança des ordres brefs.

— Maria, préparez-moi des linges propres, des serviettes de toilette... Moi, je vais prendre ma sacoche et vérifier ma trousse. Toi, Clémence, va atteler...

— Oui, je sais, la calèche.

Elle était déjà partie en courant, suivie par Louis qui voulait se rendre utile.

François les rejoignit alors qu'ils faisaient culer Joyeuse et Tartarin dans les brancards. Il jeta sa sacoche dans la voiture et fila vers la chapelle.

— Je vais chercher Julien.

Trois minutes plus tard, ils caracolaient tous les quatre vers Mesmeur, pour atteindre, après la maison de Louis, celle, voisine, d'Yvon Grignol. Clémence, seule sur le siège surélevé de l'avant, menait les deux chevaux avec adresse et fermeté. Le médecin, le prêtre et le vieux Louis, assis sur les banquettes

capitonnées, parlaient avec gravité du « cas Yvon ».

Au niveau des écuries, Madame Mère, au bras de sa fille Eugénie qui l'aidait à remonter de la chapelle, écoutait Maria leur dire ce qu'elle savait. Toutes trois regardaient au loin la calèche disparaître dans un nuage de poussière.

La vieille châtelaine soupira, l'air résigné.

— C'est un dément, que voulez-vous! Un pauvre fou, un exalté. Voici qu'il se mortifie à présent. Jusqu'où ira-t-il? Je pense qu'il va falloir le reconduire dans sa maison pour prêtres fatigués, en mal de vie... Il n'a pas eu de chance, ce malheureux. Déjà, sa mère...

Eugénie tendait le cou, curieuse,

— Sa mère?

La douairière haussa les épaules, se frappa le front du pommeau de sa canne et reprit sa marche.

— Enfin, il est dans de bonnes mains: François, Julien, Louis et notre Clémence, on ne peut faire mieux. Souhaitons qu'ils le tirent de ce mauvais pas et que ça ne soit pas trop grave.

Eugénie sauta sur l'occasion.

— Nous pourrions commencer une neuvaine.

— Attendons d'en savoir davantage. Ne submergeons pas Dieu de prières, ma fille. Nous risquerions de le lasser.

Clémence arrêta l'attelage devant la maison d'Yvon Grignol. Les trois hommes en descendirent.

La main sur le loquet de la porte, Louis se retourna vers l'abbé.

— Il vaudrait mieux que Mlle Clémence reste à l'extérieur, le spectacle pourrait l'effrayer.

Clémence s'approcha d'un pas résolu.

— Mais non, rassurez-vous, Louis, je ne suis pas une mauviette et si je puis me montrer utile...

Ghirlandaio fit un geste résigné et poussa la porte.

Le spectacle était aussi inattendu que terrifiant. Dès le premier pas, on manquait de buter contre une immense croix posée à plat sur le sol de terre battue. L'une de ses branches horizontales était couverte de sang dont la trace courait jusqu'à un banc sur lequel le grand Yvon était assis. Sa main gauche était enveloppée dans un chiffon et il la tenait de sa main droite en grimaçant de douleur.

Julien vint à lui le premier. Il s'assit à son côté et traça sur son front une croix avec son pouce en signe de bénédiction et de purification.

— Tu souffres, Yvon?

— Oui, de pas avoir pu aller jusqu'au bout...

Mais comment l'aurait-il pu sans l'aide d'un tiers?

Il désigna la croix et se mit à pleurer.

Julien y jeta un coup d'œil et comprit que le dément avait tenté de se crucifier. Un clou et un marteau abandonnés sur le sol en étaient la preuve.

Alors que Julien lui parlait de sa voix douce et apaisante, François s'assit en face du blessé, sortit de sa sacoche une trousse qu'il déploya sur la table et entreprit de regarder l'étendue de la blessure. Il défit le linge d'un gris douteux que Louis lui avait posé et noué pour comprimer la plaie et atténuer l'hémorragie. Le sang se remit à couler. Clémence tendit une serviette propre à son oncle qui explora la blessure. Il découvrit un trou qui traversait la paume de part en part. Miraculeusement, mais pouvait-on parler de miracle dans la maison d'un mystique fou?, aucun nerf ne semblait avoir été atteint. François chercha en vain dans sa sacoche un flacon d'alcool à 90 degrés car il craignait une infection, voire le tétanos: lui aussi avait aperçu le clou rouillé auprès de la croix.

Le médecin regarda autour de lui.

— Il n’y a pas d’alcool ici?

Louis secoua la tête.

— Il ne boit jamais. Même pas une bolée de cidre. Mais j’en ai chez moi, je vais en chercher.

François regarda son frère au fond des yeux. Celui-ci comprit et sortit de dessous sa soutane une flasque d’alcool blanc. François en versa directement sur la plaie et l’homme poussa un cri de douleur.

Louis étreignit le bras droit du malade.

— Bois donc un coup! Pour une fois...

Il posa le goulot sur les lèvres d’Yvon qui but une, puis deux, puis trois gorgées. Son teint très blanc vira au rouge et François fit cesser ce début de soulographie.

Pendant que le médecin faisait un pansement provisoire, Clémence regardait autour d’elle et découvrait une pièce aux murs blancs peints à la chaux sur lesquels étaient accrochés une multitude de crucifix en bois ou en ivoire et de visages de la Madone, de Vierges à l’enfant et de différents saints et saintes dont le saint Sébastien de Mantegna au corps criblé de flèches. Au fond de la pièce, il y avait une sorte d’autel: un meuble recouvert d’un drap immaculé au centre duquel trônait une Bible sur laquelle était une couronne d’épines. « La pose-t-il sur son crâne, en guise d’apéritif précédant d’autres jeux plus douloureux encore? » se demandait la jeune fille plus troublée qu’elle ne voulait le laisser paraître. Elle remarqua qu’un prie-Dieu en chêne clair, une armoire et un lit clos cirés avec soin étaient les pièces maîtresses de l’ameublement de cette humble demeure apparemment bien tenue.

« Une cellule de moine », se dit Clémence.

Un cri de fureur d’Yvon arracha la jeune peintre à son inspection. L’homme venait de s’apercevoir de sa présence et la désignait de l’index de sa main valide en lui jetant des regards où se mêlaient la peur, la haine et le dégoût.

— Jamais une femme n’est entrée ici depuis que ma pauvre mère a quitté ce lieu pour celui du Seigneur...

Il ravala un sanglot, tenta de se mettre debout et, l'air exalté, invectiva la visiteuse.

— Loin de moi, vipère lubrique! Sors d'ici, suppôt de Satan! Disparais de mes yeux, échappe-toi de mon corps!

Louis, Julien et François le tenaient solidement et tentaient de l'apaiser. Sur un signe de tête de son oncle médecin, Clémence sortit lentement de la pièce et referma la porte derrière elle. Pour se détendre, elle alla caresser le museau des chevaux en songeant à ce pauvre fou d'Yvon qui avait voulu répéter le sacrifice du Christ.

— Voilà où mènent les vocations inassouvies: à la démence pure.

Clémence sursauta car, tout à ses pensées, elle n'avait pas entendu son « bon docteur » d'oncle s'approcher d'elle et lui poser une main sur l'épaule.

— Oui, autant ne pas avoir de vocation du tout, répliqua-t-elle.

— Sauf celle de peintre ou de médecin, bien entendu! Mais on philosopha plus tard... Peux-tu faire un aller et retour à Pont-Aven? J'ai besoin de certains produits à la pharmacie, un onguent notamment.

Elle saisit l'ordonnance qu'il lui tendait et grimpait déjà sur le marchepied de la calèche quand son oncle la retint, l'air préoccupé. Il désigna un cheval gris, celui d'Yvon sans doute, broutant dans un pré tout proche.

— Ça t'ennuierait de monter ce cheval? Je préférerais garder la calèche au cas où il nous referait une crise aiguë exigeant que nous le transportions de toute urgence à l'hôpital.

— Vous avez raison.

Ils se dirigèrent vers le cheval qui releva la tête et dressa ses oreilles bien droites en les voyant approcher. La selle et les étriers étaient posés sur une barrière.

François sella la bête pendant que Clémence l'amadouait en lui dispensant quelques morceaux de sucre.

— Impressionnant, le bonhomme, n'est-ce pas? Son spectacle ne t'a pas

trop secouée?

— Non, je l'ai déjà vu au début de l'été dans un état second, à la chapelle. Il jouait aussi les crucifiés, en quelque sorte, étendu sur le sol les bras en croix. Mais sa crise d'alors ne l'a pas poussé à se blesser comme aujourd'hui. Je dois dire, cependant, qu'inoffensifs ou dangereux pour sa vie, ces excès, ces accès de folie ne m'encouragent guère à retrouver la foi. Très peu pour moi, ces délires!

Elle sauta sur le cheval et le lança au trot.

François resta songeur en la voyant s'éloigner, puis il rentra dans le sanctuaire du prêtre manqué.

*

Le pharmacien demanda à Clémence dix minutes pour préparer les produits figurant sur l'ordonnance.

Elle en profita pour faire un saut à la *Pension Gloanec* et prévenir Gauguin qu'elle ne pourrait aller peindre avec lui ce matin-là.

— Eh bien, j'irai retravailler mes lavandières. Il leur manque quelque chose... Un petit rien, mais un petit rien dont tout dépend.

Le peintre que Clémence n'aimait pas, et qui suivait désormais Gauguin comme son ombre - en était-elle jalouse? -, s'approcha d'elle et la salua comme l'aurait fait un chevalier, mousquetaire ou petit marquis, torse incliné, une jambe pliée, faisant tourner son canotier avec suffisance.

« Ridicule, il est parfaitement ridicule! » se disait Clémence. Elle ressentait de l'indifférence, voire quelque dégoût, pour ce rapin mielleux au sourire plein de sous-entendus malsains. Et voilà que le pervers avait le culot de lui demander s'il pourrait un jour venir la peindre en même temps que Gauguin.

Une bouffée de colère lui fit monter le sang aux joues.

— Pour peindre ou pour me voir nue?

Hypocrite, il fit semblant d'ignorer qu'elle posait ainsi alors que Gauguin le lui avait confié sans penser à mal:

— Ah, parce que vous vous mettez nue! Un spectacle ravissant, j'en suis sûr. Eh bien, disons pour les deux raisons que vous évoquez.

Clémence eut envie de le gifler.

— Il n'en sera jamais question. Je pose ainsi parce que M. Paul Gauguin est un peintre, un grand peintre et non pas un petit, tout petit barbouilleur, plus voyeur qu'artiste.

Elle virevolta pour lui tourner le dos et pénétra dans la pharmacie. Assez fière de sa tirade, elle s'approcha souriante du comptoir. Elle aurait été moins détendue si elle avait vu le masque de haine, d'envie et de rage que revêtait le visage du jeune homme à ce moment précis. Il jeta un coup d'œil dans la vitrine de l'officine. La glace lui renvoya l'image d'un être qui lui fit peur. Il regarda ses mains fixement, les tourna et les retourna comme s'il les découvrait. Inquiet tout à coup, il les fit disparaître au plus profond de ses poches et partit à grands pas dans la direction du port.

*

C'est au galop que Clémence traversa Croas Kerrun avant de filer vers le moulin à marée. Elle aimait le vacarme des sabots de sa monture frappant le pont de bois qui était à la frontière entre le bras de mer de l'Aven et l'étang. Elle ralentit l'allure en remontant vers le château du Hénan. Cette course d'à peine une heure l'aurait délassée, après la pénible séance chez ce pauvre Yvon Grignol, si ce petit malotru ne lui avait tenu des propos malsains, presque orduriers. Son comportement, son désir évident et obsessionnel d'elle, la perturbaient. A nouveau lui revenaient en mémoire les confidences de Yolande, la prostituée du Passage-Lanriec. Elles n'étaient pas flatteuses et semblaient même plutôt inquiétantes. La fille de la rue lui avait appris que ce petit jeune homme aimait l'humilier, l'avilir par des insultes sur sa profession. Pis, il avait même eu l'immense culot de lui dire qu'elle vivait en état de péché permanent, alors que c'était lui qui la sollicitait pour qu'elle accomplisse en sa compagnie des jeux infamants.

En approchant de Mesmeur, une fois encore, elle se demanda si elle n'avait pas affaire au tueur de modèles qui répandait sa bile et son exécution des femmes faciles sur les livres des chapelles et églises des environs.

« Ah, que je suis donc bête! s'exclama-t-elle en flattant de petites tapes caressantes le cou du cheval d'Yvon. J'aurais dû entrer dans son jeu et lui demander de m'écrire son nom, une phrase, afin d'avoir un échantillon de son écriture. J'aurais pu alors la comparer à celle du plaisantin ou de l'illuminé

des chapelles. » Elle se promet de lui tendre ce piège dès que l'occasion se présenterait. Mais comment Gauguin pouvait-il supporter ce pâle individu à son côté? Peut-être celui-ci l'aidait-il à boucler ses fins de mois en échange de quelques leçons de peinture. Il n'aurait pas été le premier.

*

De loin, elle aperçut Julien et François qui soutenaient Yvon et lui faisaient faire un tour à l'extérieur de la maison, pendant que le vieux Louis allait ranger la croix du sacrifice dans une grange.

Le fou paraissait calmé et semblait approuver les paroles de sagesse que lui prodiguait Julien, son vieil ami du grand séminaire.

Hélas, dès qu'il vit Clémence chevauchant son propre cheval, il perdit à nouveau la raison et échappa à ses aides pour se précipiter vers elle en vociférant.

Clémence descendit prestement de la monture et s'en écarta. Il cracha vers la jeune fille et mena sa bête à l'abreuvoir. Là, pendant que le cheval se désaltérait, il se mit à laver ses flancs et son cou à grande eau, brossant la selle, les rênes, avec dégoût et énergie pour en chasser sans doute la présence de la cavalière.

Clémence alla vers ses deux oncles et remit au médecin les remèdes commandés. Elle l'entendit dire mi-figue, mi-raisin à son frère en montrant Yvon:

— Comment veux-tu que je lui fasse son pansement? Il ne faut pas qu'il bouge. Tu devrais bénir l'eau de l'abreuvoir ou le cheval, ça le rassurerait.

— Tu crois peut-être que je me promène en permanence avec de l'eau bénite et un goupillon?

Clémence, ayant compris que sa présence perturbait profondément le malade, décida de retourner à pied à La Josselière. La matinée était déjà bien avancée, mais la mer, en ce mardi 17 août, n'était pas « nageable », comme elle aimait dire, puisqu'elle serait basse à midi. A peine eut-elle dépassé la maison de Ghirlandaio qu'elle se mit à courir. Elle avait besoin de se dépenser physiquement. Elle coupa par champs et par bois, emprunta un sentier dont le nom breton lui revint en mémoire et qu'elle répéta au rythme de ses foulées et de son souffle: *gwenodenn-gwenodenn*, qu'elle remplaça bientôt par son

diminutif ou du moins par sa variante *vinojenn*, et elle s'amusa à mélanger les deux mots tout en courant: *gwenodenn-vinojenn*, se comparant à une locomotive ahanante, s'accompagnant de ses *tchu-tchu-tchu-tchu*.

Elle fut bientôt en vue du bras de mer de Kerochet, « son » territoire. Elle s'arrêta brusquement, revint sur ses pas et découvrit un paysage de la ria qu'elle ne connaissait pas sous cet angle. Elle se déplaça à droite, à gauche, montant un talus, le descendant, avant de trouver enfin l'angle sous lequel elle souhaiterait le peindre. Elle vérifia l'intérêt artistique de son point de vue et prit des repères pour le retrouver aisément.

*

Le déjeuner et une bonne partie de l'après-midi à La Josselière se passèrent à commenter le geste fou d'Yvon Grignol. Chacun y allait de son commentaire. Le médecin en premier.

— Ce n'est désormais un secret pour aucun d'entre nous: Yvon est un grand malade. C'est en le surveillant jour et nuit que nous lui éviterons de recommencer ses séances barbares comme celle de ce matin. Or, nous ne sommes pas en mesure de lui apporter cette aide. Et ce brave Louis non plus. Il a décidé de le prendre chez lui jusqu'à ce qu'il soit admis à nouveau en maison de repos, il faut que nous trouvions très vite l'établissement adapté à son mal. Il n'est pas sûr que l'ancien couvent où il a passé tant d'années soit celui qui lui convienne le mieux. J'irai demain à Quimper, avec toi Julien si tu le veux bien, pour consulter l'archevêché.

— S'il est dangereux pour lui-même, peut-il l'être pour les autres? demanda Eugénie, la voix tremblée.

— S'il est en crise, c'est possible. Tu as vu, Julien, avec quelle violence haineuse il s'est précipité sur Clémence pour la simple raison qu'elle avait posé ses jolies fesses, oh, pardon ma nièce, sur la selle de son cheval. Moi, pour répondre à la question d'Eugénie, je dis: prudence, prudence! C'est d'ailleurs en partie pour ça qu'on se doit de l'interner.

Les deux frères vantèrent à nouveau le dévouement de Ghirlandaio envers Yvon. Et quand François insista sur son comportement paternel, Madame Mère, qui n'avait jusqu'alors soufflé mot, commença une phrase qu'elle n'acheva pas:

— Il faudrait tout de même que je vous apprenne quelque chose sur Ghirlandaio et Yvon... Mais non, c'est trop tôt. Le temps viendra où vous lirez

ça dans mes Mémoires...

Elle se leva et se dirigea vers l'escalier pour monter à la bibliothèque, son refuge.

Julien se frotta les mains et alla vers le meuble aux liqueurs.

— Et si nous prenions un petit remontant pour nous changer les idées après cette matinée dramatique?

Alexis prit un air innocent et frappa dans ses mains.

— Maria, voulez-vous nous servir du thé, je vous prie, l'abbé Julien meurt de soif.

— Louis a besoin de toi.

Cette courte phrase qu'Albertine lança à sa sœur aînée poussa Clémence à se rendre chez Ghirlandaio pour voir s'il avait réellement «besoin» d'elle. Elle redoutait cependant de se retrouver en présence d'Yvon, auprès duquel, apparemment, elle n'était pas en odeur de sainteté. « Je ne dois pas tenter le diable, ce diable d'homme! », se dit-elle avec sagesse, et elle fit donc part à l'abbé de la vision de sa cadette. L'oncle, qui ne croyait pas un instant au pouvoir divinatoire de sa jeune nièce, décida néanmoins d'accompagner Clémence sur-le-champ.

— De toute façon, je lui fais une visite quotidienne, alors allons-y de ce pas.

Julien et Clémence, avant de frapper à la porte, jetèrent un œil par la fenêtre de la maison du vieux valet de ferme et se regardèrent angoissés: Ghirlandaio était assis au coin de la cheminée, son fusil entre les mains, et en faisait fonctionner la culasse... Varech, son épagueul, semblait sentir, sinon le danger, du moins la détresse de son maître, car il tournait autour de lui en gémissant doucement. Louis but une longue rasade au goulot d'une bouteille d'alcool blanc aux trois quarts vide.

Oui, Albertine avait raison: le vieux Louis avait besoin qu'on vienne à son secours.

Ils entrèrent et s'assirent sur un banc en face du vieil homme. Il releva la

tête et mit un certain temps avant de les reconnaître et de retrouver quelque lucidité.

— Que faites-vous ici tous les deux?

Julien se saisit du fusil et le posa à côté de lui.

— T'empêcher de faire une bêtise. Qu'est-ce qui ne va pas, Louis?

Il les regarda fixement, la bouche ouverte et tombante, l'air profondément hébété.

— J'vas le tuer et après ça s'ra mon tour. Donne-moi mon fusil!

— Non, je l'emporte. Tiens, Clémence, va le ranger dans le cabriolet. Et prends ton temps.

Clémence comprit que son oncle voulait rester seul avec Ghirlandaio et elle sortit aussitôt. Elle cacha le fusil sous un plaid et revint observer les deux hommes par la fenêtre.

L'un et l'autre faisaient de grands gestes et criaient fort, mais elle ne saisissait pas leurs paroles. Elle alla coller son oreille à la porte pour écouter sans être vue et elle perçut quelques bribes de phrases: « Je te dis qu'il faut l'enfermer! » disait l'oncle. « Non, le tuer. Faut que j' le tue... L'est pas digne de vivre. Ce matin... m'a frappé avec c'te *penn bazh*.³⁴ .. »

Clémence, agacée d'être exclue de cette conversation, poussa la porte et entra. Elle huma l'air confiné de la pièce et tenta de faire diversion.

— Qu'est-ce que ça sent ici? On dirait de l'encens.

— C'est bien de l'encens. Yvon en fait brûler depuis qu'il est chez moi jour et nuit pour désinfecter « ce lieu de stupre », comme il dit.

Louis avait retrouvé sa lucidité, mais son élocution demeurait pâteuse.

— Yvon est retourné chez lui?

— Non, non, il doit cavalier par-ci, par-là. Il fait des livraisons pour les

commerçants, porte les paquets ou les dépêches de la poste. Il travaille aussi parfois sur le port.

— Sa main allait mieux, ce matin?

— Oh oui! Il a une santé de fer, mon gars. C'est sa tête qui va pas.

Clémence proposa de rentrer seule à pied, comme la veille, mais Julien se leva et prit congé, promettant de revenir en fin d'après-midi pour parler à Yvon.

Dès qu'ils furent dans le cabriolet, Clémence décida de ne pas laisser son oncle en paix et le harcela de questions diverses auxquelles il répondit évasivement ou d'une façon volontairement énigmatique.

— Vous avez remarqué qu'il a dit « mon gars », en parlant du grand Yvon, c'est son père ou quoi?

— Qu'est-ce que tu vas chercher! C'est vrai qu'il s'occupe de lui comme s'il était son fils, ce bon Louis. Que veux-tu, il y a des personnes qui se donnent entièrement à leur prochain. Louis est de celles-là. Les gens comme lui me réconcilient avec l'humanité.

— Oncle Julien, vous nous cachez quelque chose depuis quinze jours au moins! Pourquoi aviez-vous ces longs conciliabules avec Louis et aviez-vous l'air si préoccupé tous les deux, notamment à la soirée organisée pour les peintres, au manoir? Pourquoi ce voyage à Quimper? Pourquoi étiez-vous à nouveau gai et de bonne humeur à votre retour? Vous sembliez soulagé d'un *poids de conscience*, si je puis dire...

Julien hocha la tête en souriant.

— L'expression est jolie, *un poids de conscience*. Pour le reste, c'est à un véritable interrogatoire que tu me soumetts là! Et je ne répondrai pas à toutes ces questions beaucoup trop personnelles. Sache simplement qu'un prêtre aussi, j'allais dire *surtout*, a besoin de livrer sa conscience et son âme à un autre prêtre, mon évêque en l'occurrence. Ma gaieté? On se sent à nouveau disponible et heureux quand on a reçu l'absolution. Personnellement, c'est toujours et encore un immense sentiment de bonheur sans tache, de pureté, que j'éprouve à chaque fois. Je me sens *libéré*, et ce depuis que je suis tout petit garçon. Ensuite, pour ce qui est de mes conciliabules avec Louis, comme tu dis, sache qu'ils concernaient bien sûr l'état mental de notre Yvon. Enfin,

mêle-toi de ce qui te regarde, ma chère nièce, et tout sera bien ainsi. Tu as mon absolution...

Il sortit d'une de ses poches une flasque d'alcool blanc, en emplit le bouchon dont il avala le contenu d'un coup.

Clémence désigna la petite bouteille plate:

— Et vous n'avez pas celle de tante Eugénie, mon cher oncle!

Ils en riaient encore tous les deux en s'engageant dans l'allée de hêtres de La Josselière.

*

Le 20 août, après une matinée de pose, et un repas sur le pouce en tête à tête avec Gauguin dans un caboulot du port, Clémence lui demanda de jouer une petite comédie. Quand elle viendrait le chercher le lendemain, il devrait lui dire à voix forte, surtout si le dandy était à son côté, qu'il ne pourrait aller peindre avec elle à Rustéphan, pour une raison qu'elle lui laissait le soin d'inventer. Elle lui dirait alors sa décision d'y aller seule pour tenter un autoportrait.

Gauguin, sans chercher à comprendre à quoi pouvait bien servir cette mise en scène, accepta de bonne grâce de s'y prêter. On ne pouvait rien refuser à Clémence.

Le soir même, Gildas revint de son cabotage et la jeune peintre apprit à son amant ce qu'elle attendait de lui. Il tenta de la dissuader de ce projet fou, mais elle réfuta tous ses arguments.

— Tu risques gros, ma Clémence chérie.

— Non, puisque tu seras là.

— Tu as peur?

— Oui.

CHAPITRE XXXI

Ce 21 août 1886, Clémence vint chercher Gauguin à Pont-Aven pour la séance de peinture quotidienne. Comme à son habitude désormais, le peintre était en compagnie de son admirateur en redingote qui détourna les yeux en voyant apparaître Clémence. Gauguin annonça, pour respecter le plan de sa jeune amie, qu'il ne pourrait hélas l'accompagner en raison d'une dépêche du Danemark reçue la veille au soir. Il attendait un nouveau message et ne voulait pas bouger avant d'en avoir pris connaissance. C'était à propos de la santé d'Aline, sa fille aînée.

— Eh bien, j'irai toute seule. Je ferai mon autoportrait. J'espère que je me plairai! dit-elle en riant.

Gauguin lui donna un dernier conseil.

— N'oubliez pas que depuis le 15 août la lumière a basculé. Vous avez remarqué? Elle est plus tendre. La violence laisse la place à la douceur. Après la beauté crue, c'est le charme de septembre qui s'annonce. Attention! Ce n'est pas une raison pour tomber dans le terne et dans le fade. Que votre peinture, Clémence, soit lumineuse comme vous l'êtes...

Un quart d'heure plus tard, Clémence installait son chevalet à l'emplacement habituel. Son maître lui avait appris qu'il fallait piquer un bâton dans le sol là où chacun des pieds de son support était placé afin de pouvoir le remettre exactement au même endroit la fois suivante.

Elle prit son temps pour disposer la toile, ouvrir sa boîte et choisir ses pinceaux. Elle fixa un miroir face à elle sur un trépied avec une grosse pince à dessin, de sorte qu'elle pût se voir, elle, mais surtout contrôler ce qui se trouvait derrière elle.

Une fois prête à se peindre, elle déboutonna lentement son corsage, le fit glisser sur ses épaules. Sa poitrine jeune et arrogante apparut dans la lumière tendre de la fin d'août dont venait de lui parler Paul Gauguin.

Soudain, un bruit de branches brisées la figea dans la peur. Oui, elle avait peur... Elle ne pouvait tenir son pinceau fermement dans sa main tant celle-ci tremblait.

Tout en faisant semblant de passer un fond de blanc cassé sur la toile, elle regardait furtivement dans le miroir. Rien ne bougeait. Son cœur se calma un peu. Maintenant, curieusement, elle espérait avoir fait fausse route dans l'élaboration de son traquenard. Fallait-il qu'elle fût romanesque pour croire qu'elle provoquerait un événement décisif grâce à sa semi-nudité!

Sa main ne frémissait plus. Entraînée par des centaines, des milliers d'heures de travail, elle courait toute seule sur la toile, détachée de sa conscience, autonome, aurait-on dit. Au bout de dix minutes, elle avait oublié le piège qu'elle tendait et était toute à son portrait. Pendant dix, vingt, cinquante secondes peut-être, la jeune peintre omit de consulter le miroir.

Soudain, un hurlement inhumain s'éleva dans son dos et une masse s'abattit sur elle. Des ongles se plantèrent dans son cou. Avec une force et une rapidité dont elle ne se serait pas crue capable, Clémence lança en arrière le manche pointu de son pinceau. Elle sentit que son arme s'enfonçait, elle ne savait trop où.

Tout alla très vite alors. Son assaillant la lâcha en hurlant de douleur et de surprise. Clémence glissa de son pliant jusqu'à terre et s'évanouit.

Elle reprit connaissance pour voir Gildas qui maintenait fermement son agresseur face contre terre. Au-dessus d'eux, le peintre en redingote, pâle, les bras ballants, bredouillait:

— Qu'est-ce que je peux faire pour vous aider, dites-moi...

— Prends la cordelette que j'ai dans la poche droite de ma veste et donne-la-moi, ordure!

Le peintre s'exécuta en tremblant. Gildas lia les poignets de l'homme derrière son dos avant de le prendre aux cheveux et de le retourner.

Clémence poussa un cri. Celui qui était là se tordant sur le sol caillouteux n'était autre que le grand Yvon Grignol, le prêtre manqué, le protégé de Louis. Yvon « le crucifié ». Son visage était couvert de sang car Gildas ne l'avait pas ménagé, l'assommant à demi en lui frappant la tête par terre. La blessure de sa main gauche qu'avait soignée l'oncle François avait dû se

rouvrir car son pansement était rouge de sang.

Yvon, halluciné, dévorait Clémence de son regard de fou et se mit à l'injurier.

— *Gast*, femme impudique! Dieu ne voudra pas de toi! Tu iras avec l'Adèle, l'Yvonne et toutes les catins brûler dans la géhenne! Renégate, impie, vipère lubrique! Je te voue aux gémonies jusqu'à la quatrième génération... Va au diable!

C'était donc lui que la jeune peintre recherchait depuis deux mois!

Clémence regardait ce monstre avec stupéfaction. Un sentiment de rage et d'incompréhension s'emparait d'elle. La fureur, elle, suffisait à Gildas.

Il envoya un violent coup de sabot dans les côtes de l'homme à terre.

— *Serr da veg*³⁵ assassin, fou de Dieu! Lève-toi! Tu attendais le bon moment pour étrangler ma Clémence, hein? Tu attendais qu'elle soit seule, lâche! Elle qui t'a soigné, elle qui te plaignait, qui demandait de tes nouvelles, *munttrer*! Et Adèle, et la grande Yvonne, espèce de salaud! Et tu m'aurais laissé crever en taule, et après moi, Hector!

Il attacha Yvon à un arbre avant de saisir le jeune peintre par un revers de sa redingote et de le gifler à deux reprises.

— Sale voyeur, tu reluquais ma femme, hein? Tous les jours, tu venais au spectacle et tu t'excitais tout seul derrière le mur en la regardant! Je t'ai vu tout à l'heure... Tiens, tiens et tiens!

Maintenant, il le frappait à coups de poing.

Clémence ne reconnaissait pas Gildas, son si doux amant, dans cet homme animé par une violence meurtrière. Elle tomba à genoux, lui enserra les mollets de ses bras en pleurant.

— Arrête, Gildas, je t'en supplie! Laisse-le! Tout cela n'a plus aucune importance maintenant, aucune...

Gildas lâcha le bellâtre, releva Clémence, la prit dans ses bras, la serra contre lui et la caressa pour l'apaiser et recouvrer lui-même son calme. Il

ferma les yeux.

— Tu as raison, Clémence, tout est fini, tu as gagné, mon héroïne chérie. La vie va reprendre. La justice des hommes va s'occuper de ce justicier de Dieu...

Elle enfila son corsage pour se couvrir. Ils regardèrent Yvon. Ses jambes fléchissaient sous lui.

— Regarde... Il est blessé, je l'ai blessé!

Une large tache de sang s'agrandissait sur le pantalon du dément.

— Vite, emmenons-le! Je ne veux pas être sa meurtrière.

— Bon, ramasse tes affaires,

Le jeune marin fit monter l'assassin sur le cabriolet où il l'attacha solidement. Il s'assit à côté de lui et lia son poignet au sien en guise de menotte. Ce n'était d'ailleurs pas nécessaire. Yvon paraissait résigné et de plus en plus faible. Clémence se serra contre Gildas. Ils n'avaient pas fait vingt mètres qu'ils entendirent un hennissement s'élever derrière les ruines vers le nord.

Gildas donna un coup de coude à Yvon.

— C'est ton cheval?

Il acquiesça.

Ils firent demi-tour et trouvèrent le cheval attaché à un arbre. Clémence le flatta et grimpa sur son dos. Cinq cents mètres plus bas, ils rejoignirent le jeune rapin qui, terrorisé, n'avait pas demandé son reste pour déguerpir en courant. Ils le dépassèrent.

— Il semble connaître le chemin, ce salopiau! lâcha Gildas.

*

C'est un curieux équipage qui aux alentours de midi entra dans Pont-Aven.

Le silence se fit à la vue de ce cabriolet allant au pas et sur lequel deux hommes dont l'un semblait très mal en point étaient liés par une corde. À côté de la voiture, une jeune fille, la mine grave, était juchée sur un vieux cheval de labour. A cent mètres derrière le véhicule, un jeune homme à la redingote déchirée courait en titubant et se tamponnait le visage avec un mouchoir.

Ce triste spectacle prit fin dans la cour de la gendarmerie. Le maréchal des logis Loïc Ferblon et le gendarme Bonair mirent quelque temps à comprendre quel était ce colis qu'on leur livrait là. Clémence, elle, allait au plus pressé. Il fallait s'occuper de l'homme. Elle le fit étendre sur la table de l'office et la femme du maréchal des logis qui avait quelques compétences en matière de soins le prit en charge. Elle défit le pantalon et comprima la blessure avec un torchon pour endiguer le sang qui continuait d'en sortir.

Gildas, apercevant des enfants qui, curieux, tentaient d'en voir davantage, les envoya chercher en courant l'un des deux médecins du bourg. Les gamins, nantis de cette haute responsabilité, s'égaillèrent aussitôt.

Clémence, très pâle et tremblante, craignant d'avoir blessé à mort le dément, se surprit à prier le Dieu de son enfance, oubliant qu'elle ne croyait plus en lui. Puis, reprise par le besoin de se rendre utile, elle revint vers Yvon et s'aperçut qu'il avait perdu ses sabots. Guidée par son instinct, plus que par sa raison, elle s'approcha plus près encore et se pencha sur le pied droit du fou de Dieu: son dernier orteil était sectionné.

ÉPILOGUE

Les titres et les sous-titres de *L'Union agricole* de Quimperlé étaient tous à la gloire de Clémence et riches en éloges outrés qui ne relataient pas tout à fait la vérité. On pouvait lire à la première page du journal et sur deux doubles pages à l'intérieur: « La jeune artiste peintre a risqué sa vie pour sauver celle des autres »; « Seule à mains nues, elle affronte le monstre »; « Rustéphan: le château hanté par le diable »; « Le tueur des modèles est tombé dans le piège que lui avait tendu la jeune et brillante détective »; « Mlle Clémence de Rosmadec pourchassait l'assassin depuis deux mois »; « Un courageux matelot lui a prêté main-forte, aidé par un jeune artiste, le marquis de P., qui peignait non loin de là »; « Le préfet parle d'une décoration ».

Clémence était épuisée par cette campagne de presse et par la meute de journalistes lancée à ses trousses. Elle ne pouvait faire un pas dans Pont-Aven sans être interpellée, pressée de questions, félicitée. On voulait acheter ses tableaux les yeux fermés. Des dépêches laudatives arrivaient par dizaines au manoir. André Kerlutu et son neveu Erwan avaient été les premiers à réagir. Des vins d'honneur étaient prévus à la mairie, à l'*Hôtel des Voyageurs*, à la *Pension Gloanec* pour fêter la jeune héroïne qui ne désirait qu'une chose: qu'on la laisse en paix.

L'émotion ressentie en découvrant qu'Yvon était l'assassin des deux modèles et avait failli être le sien avait été si forte que son oncle médecin avait dû lui prescrire des sédatifs pour qu'elle retrouve sa sérénité habituelle. Dans le même temps, et pour que cette triste affaire ne lui occupe plus l'esprit et ne l'empêche plus de travailler à sa peinture, elle avait voulu faire la lumière sur quelques points demeurés obscurs.

C'est pourquoi toute la famille ainsi que Maria, Ernestine, Hélène et Gildas étaient réunis, en cet après-midi de la fin août, dans le grand salon du manoir. Madame Mère et Julien avaient en effet décidé de livrer enfin leur secret. Mais ce secret ne devrait en aucun cas sortir des murs de La Josselière. Il y avait des sujets, considérait la maîtresse des lieux, qui ne devaient pas être étalés au grand jour.

L'histoire d'Yvon Grignol en était un. Madame Mère avait décidé de la

conter mais dans l'intimité de sa demeure.

— Avant d'en venir à Yvon, je dois vous parler de notre bon Louis. Son père, marin de Concarneau, était mort au cours d'un naufrage en Islande, laissant une veuve et leur enfant unique qui avait alors huit ou neuf ans. La mère de Louis, dépourvue de ressources, plaça son garçon très jeune dans une ferme voisine de sa maison. Il y était bien traité. Un répétiteur lui apprit à lire et à écrire en même temps qu'à la fille des fermiers, une gamine de son âge jolie comme un cœur. Anna et lui étaient inséparables comme des jumeaux. Les années passèrent et, un jour, ils s'aperçurent qu'ils s'aimaient. Seulement, Louis n'était pas ce que l'on pouvait appeler un beau parti. Il ne possédait rien, si ce n'est la mesure où il habite encore aujourd'hui. Les parents de la jeune fille décidèrent donc de la marier à un riche marchand de biens de Quimper. La gamine eut beau tempêter, dire qu'elle n'épouserait jamais ce bonhomme qui lui répugnait, les fiançailles eurent lieu et la date du mariage fut arrêtée. Par dépit, par rage, mais surtout par amour, la jeune fille décida de s'offrir à Louis avant de se donner à son futur mari. Ils s'aimèrent donc en cachette nuit et jour pendant deux mois et demi. Résultat, Anna était enceinte de Louis le jour de ses noces avec son notable. L'enfant naquit donc avant terme, du moins c'est ce que l'on dit alors, et grandit sans soupçonner que celui qu'il appelait « papa » n'était pas son vrai père. Mais je te laisse, Julien, le soin de poursuivre. De tant parler me fatigue. Maria, servez-nous donc quelque chose à boire. J'ai la gorge sèche.

Julien se servit lui-même un alcool sans plus attendre et poursuivit le récit:

— Je vais tenter d'être bref. Yvon grandit, s'instruisit. C'était un élève brillant mais aux nerfs fragiles. Sa mère, très dévote, avait eu recours à Dieu pour atténuer sa douleur de n'avoir pu faire sa vie avec Louis, et elle emmenait son garçon chaque jour à une messe matinale. Elle lui inculquait des notions chrétiennes avec, et c'est un prêtre qui parle, une ferveur exagérée. Elle fit d'Yvon un grand mystique torturé et à la foi inébranlable. Il se serait bien vu en croisé, bataillant physiquement pour son Dieu (et le nôtre d'ailleurs!). Et c'est hélas ce qu'il fit cet été, en quelque sorte, mais j'y reviendrai...

Maria proposa des rafraîchissements, et tous se servirent sans attendre tant ils avaient hâte d'entendre la suite des révélations de l'abbé. Madame Mère avait allumé sa pipe et fumait gravement, en jetant de rapides coups d'œil à son entourage pour lire sur les visages les émotions ressenties.

L'abbé reprit le fil de son récit.

— Yvon entra au petit séminaire, puis au grand. C'est là que je l'ai connu

ou plutôt reconnu, puisque, gamins, nous jouions souvent ensemble ici dans le parc, certains d'entre vous s'en souviennent. Bon, je vous ai déjà raconté son échec et son désespoir de ne pouvoir être ordonné prêtre. Évincé du séminaire, il ne trouva rien de mieux pour se venger de lui-même ou de ses maîtres que de s'avilir. Il fit tous les bars louches de Quimper, but et rebut et finit la nuit ivre mort sur la couche de la première et dernière femme de sa vie: une prostituée.

« Se retrouvant nu à côté d'elle à son réveil, il tenta de l'étrangler, accusant cette malheureuse de l'avoir dépravé et de lui avoir fait trahir son vœu de chasteté. La fille réussit à donner l'alerte et à lui échapper. Le lendemain, revenu chez ses parents, il se mutila le pied, se coupant ce fameux orteil, pour se châtier d'avoir connu bibliquement une femme. A partir de là, d'après ce que j'ai pu reconstituer de son passé avec l'aide de Louis, tout s'est précipité dans sa vie. D'abord la mort de celui qui l'avait élevé en croyant être son père, survenue trois mois après son éviction du séminaire. Sa mère et lui héritaient d'une petite fortune que l'un comme l'autre dilapidèrent en quelques mois en faisant des dons à des bonnes œuvres. Anna voulut revenir dans son hameau natal, mais ses parents étaient morts, la ferme avait été vendue. Elle s'installa alors dans une maison toute proche de celle de Louis et vécut ainsi en voisine. Ils n'avaient pourtant que quarante-cinq ans à l'époque, ils auraient pu se marier. Mais non, ils préférèrent, allez savoir pourquoi, mais à dire vrai ça ne nous regarde pas, demeurer amis et se manifestèrent néanmoins l'un à l'autre une indéfectible tendresse.

Madame Mère intervint.

— Tu oublies de dire, Julien, qu'Anna était un peu toc-toc et que ses bondieuseries y étaient pour quelque chose.

— C'est vrai, mais il faut ajouter à cela qu'Yvon ne les laissa pas en paix. Il avait des crises de mysticisme de plus en plus fréquentes. Il passait des nuits d'hiver, à demi nu à genoux dans la neige, à prier devant un calvaire, il se mortifiait en mettant du verre pilé dans ses sabots. Enfin, on dut l'interner. Il resta dans cet établissement jusqu'à la mort de sa mère survenue il y a dix-huit mois. Depuis, il habitait là à côté de Ghirlandaio qui veillait sur lui comme un père. Et pour cause... Hélas, Louis ne pouvait le suivre quand il partait à cheval sur les bords de l'Aven. Une nuit de juin dernier, il a eu, c'est lui-même qui me l'a appris, une illumination. Un ange lui est apparu pour le nommer « justicier de Dieu » ou quelque chose comme ça et lui a confié la mission de faire disparaître la prostitution et la dépravation sur terre, et pour commencer, de « nettoyer » les bords de l'Aven.

L'abbé marqua une pause et fixa Gildas avant de poursuivre.

— C'est ainsi qu'il a suivi à la trace la jeune Adèle Kuilh des jours et des jours avant de...

Sa voix se brisa, il se moucha bruyamment. Un long silence s'instaura puis les questions fusèrent. Ce fut la jeune Hélène, d'ordinaire si effacée, qui lança la première:

— Mais, s'il se considérait comme un justicier envoyé par Dieu, comment a-t-il pu laisser soupçonner et arrêter Gildas, et puis Hector?

— Parce que sa mission n'était pas terminée! Il voulait la poursuivre jusqu'à ce qu'il ne reste plus que des oies blanches, pieuses et soumises à sa « loi morale », comme il disait. Il envisageait de reconnaître ses crimes lorsqu'il aurait atteint son but. Alors, il aurait clamé sa culpabilité, aurait glorifié sa tâche de salubrité publique. Il se voyait déjà béatifié...

Les questions se bouscuaient.

— Et pour la grande Yvonne, oncle Julien? demanda Albertine. Qu'est-ce...

— Eh bien, le pauvre Ghirlandaio a assisté de loin à son assassinat. C'est le cri de terreur de la victime qui l'a alerté. Il a vu Yvon son fils remplir sa mission, à savoir étrangler Yvonne et la jeter du haut de la roche.

Il s'est mis à courir sur la plage, espérant qu'elle était encore en vie et qu'il allait l'empêcher de se noyer et donc la sauver. Vous connaissez la suite.

— Et Pierre, le frère de Louis?

— Il avait tout vu, mais a pris son temps pour nous rejoindre. Son comportement un peu cynique qui te choquait tant, Clémence, était une façade. Il fallait qu'il montre une certaine distance par rapport à cette mort, pour donner du crédit à la thèse de l'accident inventée par son frère.

Alexis, pour une fois, ne pensait pas une seconde à plaisanter. Il avait pris les mains de sa femme dans les siennes et écoutait Julien, la mine grave.

— Quand es-tu entré dans la confidence?

— Quand Ghirlandaio, écrasé par le poids de son secret, est venu me le

confier. C'était un dimanche... à la sortie de la messe que j'avais dite à la chapelle. De son côté, Yvon est venu tout me dire en confession car une part de lui avait besoin d'être absoute.

— Et tu lui as donné l'absolution? s'exclama Eugénie.

— Oui, ma chère sœur.

— Tu l'encourageais donc à continuer sa mission criminelle! Honte, honte! C'est abominable! Tu étais complice et tu ne m'as rien dit! Je t'aurais conseillé, moi.

François allait intervenir pour dire qu'il partageait l'indignation de la vieille fille car lui non plus ne pouvait comprendre le silence de Julien, mais celui-ci ne lui en laissa pas le temps. Il se tournait en effet vers sa nièce aînée.

— Tu comprends maintenant, Clémence, pourquoi j'étais si sombre à la soirée des peintres. Depuis plusieurs jours, je tentais avec Louis et son frère Pierre de persuader Yvon de se livrer à la justice. Louis suppliait son fils de tout avouer, mais il ne voulait rien savoir: sa mission, toujours sa mission! J'ai décidé alors d'aller prendre conseil de mon évêque, à Quimper. Après tout, Eugénie, pour une fois (pardon, ma sœur, ça m'a échappé), a raison: sous le couvert du secret de la confession, j'étais complice d'un assassin que je laissais courir et qui pouvait continuer de tuer.

« Après plusieurs jours de méditation, mon supérieur et moi-même avons décidé de faire interner Yvon dans un établissement sûr d'où il ne pourrait s'échapper. Une prison pour déments, un asile dans lequel d'ailleurs la justice va le placer. Si je n'ai pas livré de mon propre chef Yvon, pieds et poings liés, aux gendarmes, c'était pour préserver Louis.

Albertine prit la parole.

— Mais, dites-nous, mon oncle, pourquoi Yvon a-t-il décidé de se crucifier, donc de se tuer? Il considérait sa mission terminée?

— Non, et Clémence s'en est aperçue à ses dépens, seulement, nous venions de lui annoncer que nous allions le mener dans cet asile et qu'il ne pourrait plus en sortir. Alors, il a préféré mourir en martyr que d'être enfermé. Peut-être a-t-il voulu se punir de n'avoir pu accomplir jusqu'au bout ce qu'il croyait être son devoir, ou encore a-t-il voulu donner sa vie pour racheter les pécheresses. Je n'en sais rien. Je ne suis que médecin des âmes, et mauvais

médecin, comme vous pouvez le constater dans le cas du grand Yvon... C'est à François de nous expliquer son comportement.

Le praticien fit une moue d'incertitude.

— Je ne suis pas aliéniste et ne puis me prononcer d'une façon définitive sur le cas Yvon. Je suis comme vous tous dans le domaine des suppositions.

— Comment Louis a-t-il pris et appris l'arrestation d'Yvon? demanda Lysandre distraitemment.

Clémence soupira car sa mère lui avait posé la même question, et par deux fois, la veille.

— C'est Gildas et moi qui la lui avons révélée. Il a été terrifié à l'idée que j'aurais pu être sa troisième victime. En même temps, il a paru soulagé. Lui, comme oncle Julien, vivait dans la peur qu'il récidive. Maintenant, il faut que nous nous relayions tous pour aller le voir et le soutenir.

— Bien parlé! Et je profite de cette réunion à huis clos pour dire toute l'estime et l'admiration que nous avons pour le courage, l'intelligence et la grandeur d'âme de notre Clémence. Ton grand-père aurait été fier de toi, ma chérie, conclut Madame Mère en lui faisant signe de venir l'embrasser.

La jeune fille leva les bras au ciel et éclata de rire pour cacher son émotion.

— Oh, la la! Les couronnes de laurier, très peu pour moi! Il ne faudrait pas oublier Gildas. Sans lui, je ne serais plus de ce monde.

On applaudit le matelot. Alexis lui donna l'accolade et Lysandre l'embrassa.

Du brouhaha s'éleva la voix de la châtelaine qui, brandissant une nouvelle pipe au long tuyau, cita ces vers de Baudelaire que clamait toujours son époux à la fin d'une discussion un peu vive, pour fêter la réconciliation générale:

Plus de sang! Désormais vivez comme des frères,

Et tous, unis, fumez le calumet de Paix!

Un quart d'heure plus tard, Clémence et sa jeune sœur se retrouvaient

assises toutes deux sur les marches de la véranda. Albertine-Aglaré posa sa tête sur les genoux de Clémence et rêva à voix haute.

— C'est curieux, Clémence, j'ai l'impression que ta rencontre avec le crime ne va pas s'arrêter là. Que cette enquête que tu as menée ne va pas être la dernière. Je te vois hélas courir de terribles dangers...

— Charmant! Je te remercie! Mais enfin, si c'est toi qui le dis! Et ma peinture, je vais devoir l'abandonner?

— Non, non! Comme cet été, tu mèneras de front ces deux passions.

— Tu me rassures. Et l'amour?

— Comme cet été, il te comblera.

— Tu sais donc que moi et Gildas...

— Dès le premier jour et même avant toi.

— Sale petite sorcière! On va se baigner?

— Allez, on y va!

Madame Mère, qui s'avancait derrière elles, ouvrit son roman en cours, consulta l'horaire des marées qui lui servait de signet et les coupa dans leur élan.

— Impossible, mes chéries! La marée sera à son niveau le plus bas dans dix minutes.

Notes de l'auteur

L'auteur s'est référé à une multitude d'ouvrages sur les peintres de Pont-Aven. Il tient à exprimer un hommage respectueux au très riche ouvrage de M. Bertrand Quéinec: *Pont-Aven 1800-1914*, qui lui a fourni bien des renseignements sur la vie de cette cité au XIX^e siècle.

-
1. Petit calvaire.
 2. Mon Dieu! Complètement folle, la demoiselle
 3. Oui (ici un oui accentué : ça oui!).
 4. Avant de devenir un peintre célèbre, ce Florentin était orfèvre et avait créé une jolie parure en forme de guirlande en vogue parmi les dame fortunées qui pour cette œuvre l'avaient surnommée Ghirlandaio (l'homme de la guirlande).
 5. Ce patronyme vient de l'adjectif qui signifie potelé, dodu.
 6. Prostituée. S'emploie aussi sur un ton exclamatif et à tout bout de champ pour exprimer l'étonnement, la colère, l'exaspération, voire l'admiration, ou pour renforcer une affirmation. Comme on emploie d'ailleurs aujourd'hui le mot « putain ».
 7. Courir les filles.
 8. Personne civile qui tente occasionnellement d'aider la police sans pour cela être un détective avec pignon sur rue.
 9. Voile carrée habituellement envergée sur la vergue de hune.
 10. Grande voile gréant des voiles à bourcet. Aussi : voile de mauvais temps remplaçant la grand-voile sur les lougres et les chasse-marée.
 11. Trois groupes de récifs à l'entrée du port de Concarneau.
 12. Prostituées, pluriel de *gast*.
 13. Avirons.
 14. Anneau double muni d'une chaînette dans lequel on plaçait et immobilisait les pouces d'un prisonnier. Les menottes ne furent mises en service que quelques années plus tard.
 15. « Ah ! Je suis damné, mon père spirituel ; jamais je ne reverrait, moi, mes défunts dans l'autre monde, jamais, jamais. »
 16. « Je suis perdu ,mon père spirituel, je suis perdu ».
 17. Somme poétique de Théodore Hersart de La Villemarqué.
 18. Mon Loup
 19. Mon Renard
 20. Bonjour.
 21. Maman
 22. Lutte bretonne
 23. Meurtrier.
 24. Assassin.
 25. Extrait de plusieurs lettres de Gauguin adressées de Pont-Aven à sa femme Mette au Danemark, fin juin et juillet 1886, avec quelques rares ajouts de l'auteur.
 26. Impossible.
 27. Incroyable.
 28. Pipe.
 29. Pélerine avec capuchon.
 30. Extraits de « Diverses choses », chapitre d'Oviri. Ecrits d'un sauvager, par Paul Gauguin.
 31. Marins à la retraite.
 32. Saint Maturinus : surnom bas-latin dérivé de maturus (mûr). Invoqué pour la guérison des fous (ici un fou d'alcool), honoré surtout dans l'Ouest. Sa fréquence sur le littoral en fait le symbole des marins.
 33. Dialogue inspiré de textes qu'Emile Bernard écrivait bien après cet été 1886.

34. Gourdin.

35. Ferme ta gueule.